

INSTITUTO DE ESTUDOS FRANCESES DA UNIVERSIDADE DO PORTO

ISSN N.º 0873-366X

# INTERCÂMBIO

Revue d'Études Françaises  
French Studies Journal

2.<sup>a</sup> série, n.º 12, 2019



Faculdade de Letras da Universidade do Porto

Instituto de Estudos Franceses da Faculdade de Letras da Universidade do Porto

# INTERCÂMBIO

**Revue d'Études Françaises**

**French Studies Journal**

2.<sup>a</sup> série, n° 12, 2019

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DO PORTO

**Título: Intercâmbio**  
**2ª série, vol. 12, 2019**

**Propriedade:** Instituto de Estudos Franceses da Faculdade de Letras da Universidade do Porto

**Diretor:** José Domingues de Almeida

**Organizadores do presente número**

Ana Paula Coutinho (Universidade do Porto – ILC Margarida Losa)  
José Domingues de Almeida (Universidade do Porto – ILC Margarida Losa)  
Maria de Fátima Outeirinho (Universidade do Porto – ILC Margarida Losa)

**Comissão Científica da revista**

Jean-Yves Mollier (Un. de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines)  
Paul Aron (Un. Libre de Bruxelles)  
Charles Bonn (Un. Lyon 2)  
Marc Quaghebeur (Archives et Musée de la Littérature – Bruxelles)  
Cristina Álvares (Un. do Minho)  
André Bénit (Un. Autónoma de Madrid)  
Frédéric-Gaël Theuriau (Un. François Rabelais – Tours)  
François Provenzano (Un. de Liège)

**Periodicidade:** anual  
ISSN 0873-366X

Capa de Luís Mendes

**Sede e redação:**

Faculdade de Letras da Universidade do Porto  
Via Panorâmica, s/n – 4150-564 Porto - Portugal

**Correio eletrónico:** [intercambio@letras.up.pt](mailto:intercambio@letras.up.pt)  
**URL:** <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id05id1184&sum=si>

**Les auteurs des articles publiés dans ce numéro sont tenus pour seuls responsables du contenu de leurs textes.**

## TABLE DES MATIÈRES

**Éditorial – Victor Segalen, l'exotisme en question. Hier et aujourd'hui, le distant et le proche, le même et l'autre**

**Segalen et les favela-tours. La construction de l'altérité de l'exotisme à l'authenticité**.....7  
THOMAS APCHAIN

**Exopoétique de Denis Roche. Pour une pratique iconotextuelle**.....32  
CHARLENE CLONTS

**Pour une relation compossible du même et de l'autre. L'exotisme, de Segalen à Glissant et Chamoiseau**.....46  
BERNADETTE DESORBAY

**L'éden à la vente. La presse française et le nouveau concept d'exotisme (1874-1899)**.....68  
TANIZE COSTA MONNERAT

**Michel Onfray, lecteur de Victor Segalen** .....96  
OUCHARI SAÏD

**Exotisme et altérité. Les récits de voyage français en Grèce au dix-neuvième siècle**.....107  
ANTIGONE SAMIOU

### AUTRES PAPIERS

**Zimmer d'Olivier Benyahya. Fiction française à l'heure des rivalités communautaires et victimaires**.....129  
JOSE DOMINGUES DE ALMEIDA

**D'Un monde sur mesure au tissage d'un monde À sa mesure. Le défi relevé de Nathalie Skowronek**.....143  
ANDRE BENIT

**À partir de la paire France-Brésil, réflexions sur la contribution de la littérature de voyage pour la construction d'imaginaires géographiques**.....194  
MARIA DE FATIMA OUTEIRINHO

**Un récit de voyage peu connu du XIXe siècle. *Viagens em Marrocos* de Rui da Câmara**.....203  
FRANCISCO TOPA

## VICTOR SEGALEN, L'EXOTISME EN QUESTION

### Hier et aujourd'hui, le distant et le proche, le même et l'autre

À la faveur des commémorations du centenaire de la mort du romancier et poète français Victor Segalen, alors que l'émergence, tant théorique que critique, d'une « fiction-monde » s'impose dans les études littéraires – laquelle met le comparatisme à l'épreuve et complexifie les prémisses des études postcoloniales –, et que la perspective classique dégagée par Edward W. Saïd sur le *constructum* de l'Orient par l'Occident ne rend plus compte, à elle seule, de l'étendue des questions soulevées par la globalisation des faits, des enjeux et des fictions, il devient pertinent de se pencher, avec un recul théorique et dans un empan qui inclut les XIX, XX et XXIes siècles en langue française, sur la notion changeante et transversale de l'« exotisme ».

La complexité, voire l'exigence critique, de cette entreprise tient forcément à la mise en cause des idéalizations de l'*autre*, aux nouvelles acceptions de l'*exotique* mobilisées, entre autres, par de nouvelles modalités de voyage, et la mobilité généralisée et démocratisée de notre époque, notamment dans le tourisme comme industrie et pratique multimodale ; le tout surdéterminé par les potentialités techniques et médiatiques du rapprochement des cultures et par la création d'une attente différentielle, souvent stéréotypée à caractère commercial.

Par ailleurs, l'évolution des mouvements physiques et symboliques dans le monde contemporain engage de nouvelles directions pour la configuration de l'*autre*, qui ne pointent plus essentiellement vers un Orient hypostasié. En vertu d'une nouvelle géolocalisation du fait littéraire, notamment en langue française, cette polarisation est signe de déplacement et de démultiplication des perspectives et des points d'observation (Mc Donald & Suleiman, 2010), de telle sorte que, par un effet de parallaxe, l'exotisme devient une donnée instable et aléatoire, et ne peut échapper à une lecture globale (Damrosch, 2009).

Enfin, dans les fictions narratives de langue française (et dans le discours de certains écrivains, d'où qu'ils écrivent), de plus en plus inassignables à un seul lieu ou à une identité fixe, une certaine critique, parodie, détournement, voire refus ou réticence envers l'exotique s'affirment qui interrogent ou redessinent les espaces exotiques

(Moura, 2003) par la construction de nouvelles liminalités géographiques (sud, périphéries européennes, etc.), la multiplicité de l'observation (à partir d'ici et de là-bas), la complexité et créolisation du tout-monde (Glissant, 1998), ainsi que l'intuition d'une Histoire inévitablement connectée (Subrahmanyam, 2014).

Il importe donc de revisiter et d'actualiser, à l'aune des plus récentes approches théoriques, les aspects et les figures littéraires, thématiques et esthétiques (dis)continus engageant des perspectives *exotiques*, repérables dans la fiction narrative en français du XIXe siècle à nos jours. Ce faisant, on rend un juste et fructueux hommage à l'auteur de *L'essai sur l'exotisme*, dont on sait l'insistance sur une « esthétique du Divers ».

Les contributions à cette livraison 2019 d'*Intercâmbio* vont, en effet, dans le sens d'une complexification et d'une extension de la notion d'exotisme. Si l'évocation de Victor Segalen demeure stimulante, comme dans l'étude menée par Ouchari Saïd, laquelle se penche sur la réception de l'œuvre et de la vie de Segalen par le philosophe Michel Onfray, notamment à partir de l'essai *Le désir ultramarin. Les Marquises après les Marquises* (2017) – ce qui lui permet de dégager des affinités entre Segalen et Nietzsche. Elle mobilise aussi l'analyse de Bernadette Desorbay sur la lignée conceptuelle allant de l'auteur de *L'essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers* jusqu'à Édouard Glissant ou Patrick Chamoiseau, d'autres apports éclairent aussi l'exotisme à partir de plusieurs points d'ancrage spatiotemporels spécifiques.

C'est le cas d'Antigone Samiou évoquant les caractéristiques du rendu de l'exotisme grec par les voyageurs français du XIXe siècle, ainsi que celui de Tanize Costa Monnerat, laquelle expose les modalités de construction de l'imaginaire du Brésil dans les récits feuilletonesques de la presse française à la fin du même siècle.

Par ailleurs, Charlène Clonts s'intéresse à la question de l'exotisme dans l'œuvre de Denis Roche en s'appuyant sur la réflexion intersémiotique de cet auteur sur les relations entre l'écriture et la photographie, entre le même et l'autre ; alors que Thomas Apchain s'attarde sur les transformations de la catégorie d'exotisme, et d'authenticité – qu'il ne manque pas de susciter – et ce à partir de la mise à profit touristique de la *favela carioca*.

Il ressort de cette réflexion que la poétique et la pensée de Victor Segalen résistent au temps et interpellent toujours les modalités d'accès à l'*autre* en littérature, mais aussi que la notion d'exotisme se trouve de nouvelles et stimulantes configurations littéraires à partir de nouveaux lieux d'ancrages, parfois impromptus, ou au croisement d'autres arts et disciplines.

*Ana Paula Coutinho*

*Maria de Fátima Outeirinho*

*José Domingues de Almeida*

## SEGALEN ET LES FAVELA-TOURS

### La construction de l'altérité de l'exotisme à l'authenticité

Thomas APCHAIN

Centre d'Anthropologie Culturelle, Un. Paris Descartes

apchain.thomas@gmail.com

**Résumé :** Par des allers-retours entre l'œuvre de Segalen et une ethnographie menée dans les *favelas* de Rio de Janeiro, cet article s'intéresse aux transformations de la catégorie d'exotisme et montre comment l'on trouve dans celle d'authenticité le principe directeur de son adaptation au cadre intellectuel et symbolique des constructions contemporaines de l'altérité. Si l'on entre bien dans les favelas, en présence du Divers (et / ou de sa mise en scène), l'évocation d'un exotisme est rare, si ce n'est tout à fait incorrecte. En revanche, celle de l'authenticité, et de tout le champ lexical permettant de qualifier le « vraiment » différent, est omniprésente. Tenter de comprendre les conditions d'un remplacement de l'idée d'exotisme par le concept d'authenticité, c'est aussi analyser l'évolution des constructions occidentales de l'altérité. Les manières de faire état d'une altérité digne de ce nom se manifestent notamment dans une rupture avec l'exotisme dont Segalen démontrait l'irréductible subjectivité, et dont il affirmait le lien direct aux sens et à la poésie. En effet, l'authenticité, sous l'influence des anthropologues, fait entrer l'altérité dans un régime de vérité. Le Divers n'est plus seulement acquis par les « exotes » capables d'en faire l'expérience sensorielle, sa présence se doit d'être démontrée, sa force graduée et le contexte de son apparition séparé des contrefaçons qui envahissent le monde du voyage.

**Mots-clefs :** anthropologie du tourisme, exotisme, authenticité, favelas, slum tourism.

**Abstract:** Going back and forth between Segalen's work and an ethnography work in the favelas of Rio de Janeiro, this paper approaches the transformations of the category of exoticism and shows how in authenticity we find its adaptation to the intellectual and symbolic framework of contemporary constructions of otherness. If we are actually confronted with the presence of the *Divers* when entering the favelas, the evocation of an exoticism is rare, if not completely incorrect. By contrast, we find authenticity, and its lexical field, making it possible to qualify the different is omnipresent. Trying to understand the conditions for replacing the idea of exoticism by the concept of authenticity refers to the analysis of the evolution of Western constructions of otherness. The ways of showing a true otherness appears in the way Segalen demonstrated the irreducible subjectivity of exoticism, connected to senses and poetry. Indeed, authenticity, under the influence of anthropologists, brings otherness into a regime of truth. *Divers* is not only acquired by the "exotes" capable of a sensory experience. In fact, its presence must be demonstrated; its gradual force and the context of its appearance must be separated from the counterfeits that invade the world of travel.

**Keywords:** anthropology of tourism, exoticism, authenticity, favelas, slum tourism.



## Introduction

Dénonçant la persistance avec laquelle l'Occident tend à considérer les autres cultures comme devant nécessairement appartenir à une tradition « supposément homogène et inchangée », Salman Rushdie écrivait : « Authenticity is the respectable child of old-fashioned exotism » (Rushdie, 1991: 67). Cet article fera écho à plusieurs éléments critiques présents dans cette citation qui établit elle aussi un lien de filiation entre les notions d'exotisme et d'authenticité ; filiation derrière laquelle se cache une certaine évolution des rapports entretenus par l'Occident avec l'altérité que je tenterai d'éclairer. La perspective diachronique sur laquelle je me propose de revenir reconstitue l'histoire de l'exotisme tombé en désuétude et de son remplacement par une rhétorique de l'authenticité qui, par ses apparences objectives, intervient comme une euphémisation de ce qu'est vraiment l'exotisme, c'est-à-dire un point de vue de l'Occident sur le monde. Il reste à s'interroger plus profondément sur les continuités et sur les ruptures qui ont conditionné ce changement de concept. Cet article se propose donc de faire des aller-retours entre les notions d'exotisme et d'authenticité, mouvements derrière lesquels se cachent un autre voyage, d'un peu plus d'un siècle, entre les écrits de Victor Segalen et l'ethnographie des pratiques touristiques dans les favelas de Rio de Janeiro.

Dans ce contexte, les écrits de Segalen sont particulièrement précieux dans la mesure où ils incarnent déjà un bouleversement de ces rapports entre les notions d'exotisme et d'authenticité. En effet, alors même qu'il se présente comme une tentative originale pour définir l'exotisme, *Essai sur l'exotisme* est déjà parsemé d'inquiétudes quant à son avenir et à la multiplication de ses falsifications. Là, dans la définition d'un vrai exotisme opposé au faux (facile et / ou factice) se trouve d'ailleurs l'une des motivations principales de l'Essai : l'entreprise de Segalen consiste, déjà, à questionner une catégorie qui semble aller de soi. Dans la perspective de cet article, l'œuvre de Segalen n'est bien sûr convoquée que dans la mesure où elle symbolise une pensée plus générale (bien qu'exprimée par l'auteur des *Immémoriaux* avec une certaine précocité) dont l'influence sur la constitution des valeurs associées à l'altérité – et donc sur les pratiques de sa consommation – a eu une importance considérable. Segalen, en particulier dans *Essai sur l'exotisme*, se situe à un point de rupture, dans un temps où l'exotisme se vide déjà peu à peu de son sens.

D'un autre côté, la valorisation touristique de la *favela carioca*, un siècle après

les voyages de Segalen, servira de contrepoint, car on n'y trouve aucun usage du concept d'exotisme. Celui d'authenticité, en revanche, est très présent. La *favela* est présentée aux touristes comme le « vrai-Brésil », entendu comme un Brésil préservé de trop grandes influences occidentales, et donc de la présence touristique. Sa valorisation ne se fait plus directement et uniquement par opposition au domestique, mais passe par une rhétorique qui la présente comme l'un des derniers bastions où une diversité réelle est conservée du fait même de la marginalisation subie localement par les espaces qu'elle occupe. À travers ces aller-retours, j'avancerai quelques hypothèses quant à ce qui, au XXe siècle, a conditionné la transition de l'exotisme vers l'authenticité.

### **Fin de l'exotisme, exotisme de la fin**

#### ***Segalen, entre deux siècles***

Si la lecture de Segalen est devenue si importante et si je choisis ici de le placer au cœur d'une démarche socio-historique, c'est peut-être avant tout parce qu'il est à la jonction de deux époques et, surtout, de deux manières d'appréhender les voyages et l'altérité. C'est là un intérêt majeur de *l'Essai sur l'exotisme* qui, même à l'état d'ébauche, représente une tentative sans précédent de prise de recul sur la sensation d'exotisme. Bien sûr, la plupart des grands écrivains voyageurs autour de 1900 esquissent une réflexion sur les termes de ces rencontres enivrantes. Mais personne avant Segalen ne semble le faire selon une posture aussi critique. Personne avant lui n'a entrepris de décrire l'exotisme telle qu'il est, c'est-à-dire comme une disposition mentale subjective et non comme une propriété de l'objet. Telle est la définition, inédite, que met en avant *l'Essai sur l'exotisme*. L'exotisme ne réside plus dans les palmiers et les couleurs vives des paysages lointains. Il est en nous, ou plutôt en l'Européen du début du XXe siècle, alors qu'il fait l'expérience de la différence et qu'il ressent, selon les mots de Segalen, la sensation du Divers. En cela, Segalen est autant précurseur que génial dissident tant, aujourd'hui encore, la différence culturelle peine à être comprise par tous comme le fruit d'une construction subjective. Si Segalen a quelques années d'avance lorsqu'il écrit *Essai sur l'exotisme*, c'est peut-être avant tout dans ces attaques répétées à un exotisme falsifié et, bien que la question soit plus complexe, dans son inquiétude face à un exotisme en danger.

La motivation pour l'établissement du projet d'un *Essai sur l'exotisme* en fait un

écrit à part dans la bibliographie de Segalen. Il ne s'agit pas ici de retranscrire ou de faire ressentir l'exotisme. Pour cela, le langage poétique ou la forme du roman semblent des outils mieux appropriés aux yeux de Segalen. *L'Essai sur l'exotisme* est une réflexion, qui nous parvient sous sa forme spontanée, mais dont le but est d'établir, ou plutôt de rétablir, une définition juste de l'exotisme, ce qui suppose qu'il y ait précédemment eu, selon Segalen, travestissement de son sens. L'idée de l'existence d'un faux exotisme y est présente d'emblée : « Avant tout, déblayer le terrain. Jeter par-dessus bord tout ce que contient de mésusé et de rance ce mot d'exotisme. Le dépouiller de tous ses oripeaux : le palmier et le chameau ; casque colonial ; peaux noires et soleil jaune ; et du même coup se débarrasser de tous ceux qui les employèrent avec facon de niaise » (1978: 41).

Pour autant qu'il aime la sensation du Divers, Segalen semble haïr ceux qu'il accuse d'en être des « proxénètes » (*idem*: 54). Parmi ceux-là, Segalen s'en prend particulièrement à Pierre Loti<sup>1</sup>, auteur alors célébré et figure de proue de la littérature exotique qui proposa à ces contemporains de nombreux voyages par procuration. L'usage, violent, du terme de « proxénète » accolé au nom de Loti qu'il classe parmi les « touristes impressionnistes » (*idem*: 57) met en avant l'idée d'une falsification de l'exotisme qui naît du développement, déjà bien avancé au début du XXe siècle, d'une commercialisation de l'exotisme.

Mais la falsification n'est ni la seule ni la plus importante menace qui plane sur l'exotisme cher à Segalen. On l'a compris, l'exotisme est pour Segalen une esthétique du Divers, une sensation qui se fonde sur le contact avec une différence irréductible. Car, ce qui importe pour lui, ce n'est ni la nature spécifique de la différence, encore moins sa compréhension, c'est au contraire « la perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle » (*idem*: 44). Or, *L'Essai sur l'exotisme* est traversé par l'idée du déclin du Divers. Les années 1900 sont celles de la révolution des transports, marquées par le développement de la navigation à vapeur, et voient, avec l'extension du monde colonial, l'uniformisation des conditions de confort des voyageurs qui, bien plus

---

1 *L'Essai sur l'exotisme* est particulièrement sévère avec Loti dont Segalen veut prendre le contre-pied. Il est pourtant certain que la lecture de Loti eut une influence considérable sur Segalen, et l'on connaît une correspondance dans laquelle il lui exprime tout son respect et s'adresse à lui comme son « Maître ». Cf. lettre du 25 octobre 1907 présentée dans l'exposition *Victor Segalen, voyageur et visionnaire*, citée par Alain Quella-Villéger (2017: 32).

encore que leurs prédécesseurs romantiques, se trouvent partout dans le monde et chaque jour un peu plus chez eux. Ces évolutions, qui auront bientôt raison des voyageurs glorifiés, Segalen a bien conscience qu'elles présentent une menace pour la survie du Divers nécessaire à la sensation de l'exotisme. L'avancée du colonialisme et l'expansion de la modernité occidentale laissent à la diversité culturelle une place bien différente de celle préconisée par Segalen ; elles administrent, classent, annexent, anéantissent souvent. Renouvelant son éloge de l'incompréhensibilité, Segalen affirme : « Ne nous flattons pas d'assimiler les mœurs, les races, les nations, les autres ; mais au contraire, réjouissons-nous de ne le pouvoir jamais » (*idem*: 44). Comment ne pas voir dans cette affirmation une opposition marquée face au projet colonial ?

On peut toutefois, dans le cas de Segalen comme dans celui d'un bon nombre de ses successeurs jusqu'à nos jours, émettre l'hypothèse que la menace qui pèse sur l'altérité n'est pas si simplement opposée à son évocation et à son expérience poétique. La poésie du Divers chez Segalen est assez largement une poésie de la disparition. L'altérité y est célébrée dans sa fugacité, dans ses survivances patiemment dévoilées<sup>2</sup>. En cela, Segalen est réellement le précurseur d'une esthétique de la diversité menacée (omniprésente dans la quête d'authenticité sur laquelle je vais revenir) où il trouve à la fois son projet poétique et son projet de vie : « le Divers décroît. Là est le grand danger terrestre. C'est donc contre cette déchéance qu'il faut lutter, se battre – mourir peut-être avec beauté » (*idem*: 95).

### ***L'altérité menacée comme esthétique du Divers***

Segalen écrit dans une époque déjà marquée par l'affaiblissement du sentiment d'exotisme, idée toujours formulée de nos jours et qui se manifeste dans la réflexion de bon nombre de nos contemporains, tel Marc Augé pour qui « la mort de l'exotisme est la caractéristique essentielle de notre actualité » (Augé, 1994: 10). S'il est difficile de conclure si directement à la mort de l'exotisme, il est, en tout cas, indéniable que le rétrécissement du monde - qui sait jusqu'où il ira ? - est un processus déjà présent du temps de Segalen. Celui-ci est bien réel, presque mesurable, comme le montre ce calcul proposé par Gérard Leclerc :

---

2 *Les Immémoriaux* (1907), dont je ne parlerai pas ici, porte à son paroxysme la poétique de la culture disparue et du temps perdu.

Il fallut aux marins de Magellan trois ans exactement (septembre 1519 – septembre 1522) pour accomplir le premier tour du monde. La Terre est, pour la jet-set, 500 fois plus petite que pour les marins de Magellan (plus précisément ces temps sont dans le rapport de  $365 \text{ jours} \times 3 = 1095 \text{ jours}$  à 2 jours, soit 548/1). Que le lecteur veuille bien peser et méditer ces chiffres. Du point de vue de l'humanité la plus technologiquement « avancée », la planète Terre est 500 fois plus petite qu'à la Renaissance : 40 fois plus petite qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle (Leclerc, 2015).

Le monde de Segalen a donc lui-même subi un rétrécissement important, non seulement par rapport à l'époque des Grandes Découvertes, mais aussi par rapport à celle des voyageurs romantiques (Stendhal, Chateaubriand, Lamartine, etc.) qui ont pavé la voie du récit de voyage poétique et de l'orientalisme. Si ces derniers sont contemporains du Grand Tour, le temps de Segalen est celui de l'apogée de Cook, un temps où le tourisme de masse commence (juste) à se dessiner<sup>3</sup>. Il est certain que l'exotisme a subi d'importants dégâts à mesure du rétrécissement des distances, de l'accroissement des connaissances du monde et de la démocratisation de son accès. Parmi toutes les concrétisations de ces phénomènes, l'émergence de l'idée – ou plutôt de l'inquiétude – de la falsification de l'exotisme est sans doute l'une des plus importantes, en tout cas en ce qui concerne l'évolution des voyages. C'est ce que paraît penser Anaïs Fléchet lorsqu'elle écrit :

Il semble que la valence positive de l'exotisme a été mise à mal par les nouvelles représentations du monde issues de la Première Guerre mondiale. À l'heure du monde fini et de la disparition des blancs sur les cartes, le terme devient synonyme d'artificialité ; on lui adjoint les qualificatifs : facile trompeur ou « de pacotille ». (Fléchet, 2008: 20).

On l'a dit, une grande partie d'*Essai sur l'exotisme* peut être assimilée à une entreprise visant à dénoncer les falsifications de l'exotisme. Chez Segalen, renouer avec le véritable exotisme passe par la reconnaissance d'une subjectivité dans une rencontre

---

3 *Essai sur l'exotisme* fait deux mentions de Cook, utilisées comme symbole du tourisme et du commerce du dépaysement. L'histoire du développement des voyages organisés par James Cook est analysée, entre autres, dans Marc Boyer (1999).

avec une altérité irréductible dont l'exote, qu'il oppose ici aux touristes, sait apprécier l'impossibilité d'une compréhension véritable. Mais d'autres maintiennent plus volontiers l'idée d'altérités intrinsèquement exotiques, et expriment une certaine nostalgie d'un temps où le monde restait à explorer. Pour André Gide : « Ce qui fait le charme et l'attrait de l'Ailleurs de ce que nous appelons exotisme, ce n'est point tant que la nature y soit belle, mais que tout nous y paraît neuf, nous surprend et se présente à notre œil dans une sorte de virginité » (Gide, 1939: 1236). On le voit bien, chez Gide, l'exotisme est une affaire d'explorateur. Il n'est pas donné aux touristes, ces voyageurs qui, déjà sous la plume de Chateaubriand, ne faisaient qu'« échanger dans la terre étrangère des illusions contre des souvenirs » (Chateaubriand, 1838: 25). Outre la reconnaissance du point de vue, ce qui est important dans les perspectives sur l'exotisme qu'expriment, selon une intuition somme toute assez similaire, Gide et Segalen, c'est le fait d'annexer l'exotisme à une altérité qui se doit d'être la plus radicale possible.

Chez Segalen, c'est l'idée de mystère, de « la perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle » (*idem*: 44). Pour Gide, la qualité première de l'altérité semble contenue dans l'idée de virginité, l'exotisme est une surprise et non pas la reconnaissance d'un imaginaire préconçu. Mais les deux points de vue convergent vers certains aspects centraux, qui seront transmis aux générations suivantes, même sans que le mot exotisme ne survive pour les véhiculer : on ne trouve pas l'exotisme partout, la quête de la différence est une valeur essentielle du voyage, l'écart nécessaire à la construction de l'altérité est variable, presque mesurable, l'altérité exotique est caractérisée par la rareté qui la rend si difficile à trouver et fixe sa valeur, etc. Au croisement de ces idées, se trouve, je pense, celle de l'authenticité qui va s'imposer, au détriment de l'exotisme, comme une valeur centrale des constructions positives de l'altérité.

### ***De l'ailleurs exotique à l'autre authentique***

L'idée d'une fin de l'exotisme facile s'est peu à peu propagée pour devenir, sous le terme authenticité, un élément fondateur de ce qu'exprime le tourisme dans sa forme culturelle et lointaine<sup>4</sup>. L'autre et l'ailleurs véritables ne se trouvent qu'au prix d'un

---

4 À la fois activité de loisir, industrie, pratique culturelle, etc. le tourisme est un phénomène très

effort supérieur à celui des touristes suiveurs, qui consomment des produits fabriqués à leur intention. Et c'est justement parce qu'exotisme et authenticité sont des valeurs comparatives, qui nécessitent un jeu d'opposition (ici/ailleurs, proche/lointain ; inauthentique/authentique, même/différent) dont le but est de maintenir un écart suffisant pour le voyageur qui « perçoit et déguste la distance » (*idem*: 43), que se font rares les objets aptes à être classés comme tels.

L'authenticité, lorsqu'elle s'applique à la culture, est une valeur dont une grande partie du sens est liée à des stratégies de mise en tourisme pouvant être rapportées, bien que plus complexes, à des techniques de commercialisation. En cela, l'authenticité est un critère qui permet de juger de l'intérêt d'un objet touristique au sens large et qui fonctionne principalement à travers la mise en valeur d'une altérité. En réalité, l'authenticité n'a statut de valeur qu'à condition d'être considérée comme une gradation de cette altérité. Plus l'altérité est perçue comme radicale, et donc comme digne de l'intérêt des voyageurs, plus l'authenticité est une valeur importante. Comme toute valeur, elle est attribuée dans un système de relations. Ce n'est que lorsque des acteurs, ici les touristes, sont en mesure de concevoir un certain nombre d'oppositions qu'ils peuvent considérer que quelque chose est authentique. L'opposition fondamentale, originelle, s'établit entre un *nous* et un *eux*, lors d'une mise en contraste d'un nombre indéterminé d'éléments de la société du touriste (endotique) et de ceux de la société visitée (exotique). Mais l'authenticité, aujourd'hui, relève aussi d'une rhétorique commerciale, bien visible dans les cas où la mise en tourisme est principalement travaillée par des processus de distinction entre plusieurs objets touristiques ou potentiellement touristiques, c'est-à-dire entre plusieurs attributs d'un *eux* abstrait.

La mise en tourisme des *favelas* de Rio de Janeiro, sur laquelle je vais maintenant m'attarder, possède ces deux aspects oppositionnels : d'un côté, une séparation entre le monde des touristes et celui de la *favela*, qui relève d'une distinction endo/exo et, de l'autre, une opposition entre produit touristique (le reste de la ville) et visites « hors des sentiers battus » qui, elle, oppose faux-exotisme et authenticité.

---

hétérogène qui ne se laisse pas enfermer dans une définition. Ici nous évoquons un tourisme au moins partiellement motivé par la recherche d'une altérité, souvent dans des situations marquant une rupture prononcée avec le quotidien des touristes.

### ***La favela carioca dans l'économie de l'authenticité***

Les *favela-tours* sont des visites organisées dans les *favelas* de Rio de Janeiro. Bien que variées, elles s'organisent de manière relativement similaire, comme des excursions ne dépassant que rarement la demi-journée et dont le but est de traverser de haut en bas la *favela*<sup>5</sup>. Les groupes se limitent la plupart du temps à une dizaine de personnes. L'immense majorité des touristes prenant part aux *favela-tours* viennent d'Europe ou d'Amérique du Nord et, dans une moindre mesure, d'Asie. Bien que les premières visites des *favelas* aient eu lieu dans la seconde moitié des années 1990, leur développement explose véritablement dans les années 2010<sup>6</sup>.

### ***La favela et le vrai-Brésil***

Dans la plupart des cas, la promotion touristique de la *favela* s'établit dans une opposition avec la ville formelle de Rio de Janeiro<sup>7</sup>. Il suffit pour s'en convaincre de lire les brochures des tour-opérateurs. La *favela* y est présentée comme le « Vrai Brésil » ou encore comme le « Brésil profond ». La manière dont est distinguée la *favela*, en tant que site touristique, est particulièrement intéressante dans la mesure où les critères évoqués dans le développement de l'idée de la *favela* comme lieu d'un Brésil authentique ne sont pas des aspects nouveaux relativement à ce qui serait ou non typiquement brésilien. Au contraire, une large part de la mise en tourisme de la *favela* consiste en une réappropriation des clichés qui forment communément l'imaginaire de la culture brésilienne. C'est ce dont témoigne l'insistance avec laquelle les guides présentent la *favela* comme le lieu d'origine des traits culturels et folkloriques brésiliens les plus populaires à l'échelle globale. Les touristes apprécient particulièrement l'occasion qui leur est donnée, pendant leur visite d'une *favela*, d'être confrontés à de grands symboles de la culture brésilienne. Il est évident que, lorsque, par exemple, des

---

5 Les tours dont l'observation fournit le corps de cet article se sont déroulés entre 2012 et 2017 principalement dans la *favela* de *Rocinha*, proclamée « plus grande *favela* de Rio de Janeiro ». Mais d'autres *favelas* font l'objet d'une mise en tourisme, bien qu'avec moins de succès et de durabilité.

6 Bien que l'histoire du tourisme dans les *favelas* de Rio de Janeiro ne puisse absolument pas être assimilée à celle des interventions de l'État, ce développement s'explique, en partie, par une baisse conséquente de la violence dans certaines *favelas* de Rio de Janeiro causée notamment par la mise en place d'une politique de pacification. En 2019, la situation a bien changé et le tourisme a nettement reculé.

7 Cette opposition culturelle valorisant la *favela* face à « la ville » existe réellement à l'échelle locale et s'exprime dans une distinction entre le *morro* (la colline) et l'*asfalto* (le bitume, la ville). Elle ne s'appuie cependant pas sur les mêmes arguments que la valorisation touristique.



*caipirinhas* sont offertes aux touristes au cours de l'excursion, ces derniers en retirent une satisfaction particulière. Dans le bar de Sergio<sup>8</sup>, qui voit passer les clients du tour-opérateur *Favela Tour*, on sert une *caipirinha* que les guides parviennent sans mal à présenter comme « la meilleure de Rio » justement en opposition à leur fabrication presque industrielle dans les bars de la ville. Il en va de même de la *feijoada* que l'on offre parfois au touriste qui déjeune dans la *favela*. Là encore, les guides font systématiquement référence aux *feijoadas* « inauthentiques » servies dans les « restaurants à touristes ». Plus encore que dans le cas de la *caipirinha*, on présente la *feijoada* comme un plat-maison qui se partage à certaines occasions et non pas comme un plat que l'on commande au restaurant, ce qui revient à le sortir de son contexte culturel. En définitive, l'authenticité associée à la *favela* déteint et se consolide sur ces petits éléments de la culture brésilienne que l'on propose aux touristes comme une tradition qui y serait conservée alors qu'elle se serait perdue dans de nombreux espaces de la ville justement (j'y reviendrai) à cause des touristes.

Plus importante encore que ces quelques incursions culinaires typiques, l'association de la *favela* à la *samba* et au carnaval<sup>9</sup> joue un rôle fondamental dans la mise en scène d'une *favela* authentiquement brésilienne :

L'énergie du Brésil, c'est l'énergie du peuple, c'est l'énergie de la favela. Ce ne sont pas les riches qui font le carnaval. Ici à Rio, où il y a le plus grand carnaval du monde, ce sont les classes populaires qui font le spectacle, qui l'organisent, qui jouent la musique, qui construisent les chars, qui dessinent les costumes. Toutes les écoles de samba de Rio sont basées dans les favelas. Sans les favelas, pas de carnaval, sans le carnaval pas de Brésil. (Thiago, guide touristique dans la favela de Rio de Janeiro, propos recueillis lors d'une excursion en juillet 2015)

La tirade de Thiago n'est que l'une des versions d'un discours répandu chez presque tous les guides et qui montre comment ceux-ci tentent avec insistance de lier la favela à certains points importants de l'imaginaire des touristes sur le Brésil. Dans ce processus, il est clair que c'est l'attribution des valeurs de l'authenticité qui est en jeu. Il ne s'agit

---

8 Les noms employés pour évoquer des situations de terrain sont modifiés afin de conserver l'anonymat des personnes.

9 Voir aussi l'article de Bianca Freire-Medeiros, *A favela que se vende*, 2008.

pas seulement d'œuvrer à une reconnaissance culturelle de la *favela*, mais bien davantage de faire reconnaître la culture de la *favela* comme étant la culture authentique du Brésil. Pour cela, et bien que les tours ne s'attardent pas en réalité sur ces symboles (les visites d'écoles de *samba* sont presque inexistantes et correspondent à une toute autre offre touristique), il est donc nécessaire aux guides de souligner comment les attributs culturels traditionnellement associés au Brésil (notamment la *samba* et le football) sont, par essence, des éléments populaires. Comme la *favela* incarne la culture populaire, il est ensuite beaucoup plus aisé de faire pencher l'attribution de l'authenticité de son côté.

Mais l'appel à la tradition culturelle, et ce que l'on pourrait assimiler à une revendication d'autochtonie, n'est que l'un des aspects du processus d'attribution de l'authenticité à la *favela*. Si les différents acteurs du tourisme dans les *favelas* accordent une place aussi grande à l'authenticité, c'est aussi et surtout à travers la mise en place d'une rhétorique qui, non sans paradoxes, dissocie la *favela* de l'univers du touriste. Différents points sur lesquels est développée l'idée de la *favela* comme « Brésil authentique » se définissent, certes, de manière positive et en apparence objective, mais sont toutefois en large partie tributaires d'une opposition avec la ville. En effet, ce qui est sous-jacent à ce processus, c'est la présentation de la ville de Rio de Janeiro comme ayant généralement perdu ce type d'authenticité. En cela, la mise en tourisme de la *favela* naît et profite d'une sorte de « désexotisation » de la ville qui serait progressivement entrée dans la modernité néo-libérale et où les différences relatives à la provenance des touristes se sont atténuées. La valorisation de la *favela* insiste sur l'absence grandissante d'un sentiment de dépaysement des touristes dans le reste de la société brésilienne. Les représentations de *capoeira*, les *rodas de samba*, les *feijoadas* et les *caipirinhas* sont, en elles-mêmes, exotiques au sens où elles appartiennent à une culture différente. Mais, pour de nombreux touristes, ces éléments sonnent faux lorsqu'ils sont introduits à leur intention dans des lieux touristiques de la ville. Aussi la *favela* se présente-t-elle comme un lieu où ces éléments peuvent être retrouvés dans un état plus « pur ». Si cette impression est rendue possible, ce n'est pas tant par l'affirmation de la *favela* comme leur espace d'origine que parce que l'idée de la possibilité d'une mise en scène touristique n'y est pas aussi inquiétante que lors de la visite d'espaces conçus comme appartenant aux territoires classiques du tourisme.

### ***L'authenticité par l'éloge du non-touristique***

« J'en avais marre de faire le touriste idiot, toute la journée à la plage » (Claude, touriste français en séjour à Rio de Janeiro, juin 2016). Interrogés sur les motivations de leur visite des *favelas*, nombreux sont ceux qui, comme Claude, évoquent l'idée d'une rupture avec leur statut de touriste. Cette impression - paradoxale puisque le *favela-tour* est, dans la plupart des cas, la visite la mieux organisée (et l'une des seules guidées) à laquelle participent les vacanciers à Rio de Janeiro - tient prioritairement de l'idée que la *favela* se situe hors-tourisme. Le processus de mise en tourisme de la *favela* s'établit, en effet, sur l'affirmation d'une différence de statut des espaces dans l'univers touristique. Ainsi, la ville est présentée comme un endroit dans lequel le touriste n'est en quelque sorte confronté qu'à une image qui lui est largement destinée. Le plus souvent, le touriste visite des monuments, séjourne dans des structures hôtelières professionnalisées et peut donc avoir la sensation d'évoluer dans un monde construit à son intention.

À l'inverse, la *favela* se présente comme un monde qui lui est diamétralement opposé et dans lequel la présence touristique est conçue comme une exception. Le monde de la *favela* est séparé de celui du touriste par une frontière que les tour-opérateurs et les guides se proposent de lui faire franchir, pour un moment seulement. En cela, l'espace de la *favela* s'affirme comme plus authentique dans la mesure où la présence touristique y est constamment désignée et vécue comme inhabituelle, à l'inverse du reste de la ville qui possède une structure et une habitude d'accueil qui, pour le touriste, peuvent entraîner un sentiment d'inauthenticité.

Les guides, d'ailleurs, ne manquent pas de marquer la différenciation des espaces. De nombreux tour-opérateurs ont choisi – choix tant pratique que symbolique – de faire partir les tours du *Copacabana Palace*, au cœur de la célèbre plage, matérialisant ainsi la séparation entre le monde des touristes et ce qu'ils s'appêtent à voir. Si la *favela*, souvent, parvient à évoquer une authenticité valorisée, c'est en grande partie à travers la mise en scène de la traversée d'une frontière par le touriste, depuis un espace plus ou moins aménagé pour son confort et son plaisir (quoi de moins étranger, quoi de moins exotique aux touristes, en définitive, que les palaces hôteliers ?) vers un monde dans lequel il est, cette fois, inexorablement étranger. L'intérêt, le plaisir ou le frisson manifestement ressentis par les touristes dans les *favelas* dépendent largement de ce

sentiment. En effet, si la *favela* parvient à être présentée et vécue comme authentique, c'est parce que le touriste n'y ressent pas, ou moins, la pollution de sa propre présence. Aussi, c'est sans cesse qu'est remise en scène l'idée de l'ouverture, récente et exceptionnelle, des *favelas* au tourisme. Le touriste s'apprête à entrer dans un monde dont, pour une fois, il ne possède pas d'images préconçues, ou plutôt dispose d'images qu'on lui présente comme étant fausses et qui proviennent d'un discours médiatique lui-même impliqué dans la domination symbolique des *favelas*. Le site d'un des leaders de l'activité affirme même : « 20% de la population *carioca* habite la *favela*, qui reste néanmoins inconnue pour ceux qui n'y vivent pas »<sup>10</sup>. Dans cette perspective, la rhétorique de l'authenticité se fonde dans la mise en scène du mystérieux, ce sentiment que Segalen décrivait comme une forme supérieure de l'exotisme qui «écloie dans l'interstice d'une différence, se développe aux points de contact du Divers » (Segalen, cité par Gontard, 1990: 21).

Le fait de concevoir la présence touristique comme rare et comme nécessitant la protection d'un intermédiaire<sup>11</sup> contribue à la construction de l'authenticité de la *favela*. Cette authenticité, dans cette perspective précise, dépend de la présentation de la *favela* comme opposée à l'univers du touriste, comme n'ayant pas été «commodifié» à son usage et, même, comme pouvant constituer un danger. Toute cette logique, évidemment, ne dépend pas uniquement des mises en scène des guides et correspond largement à une réalité qui fait une grande partie de l'attraction de la *favela*. En effet, il semble que les habitants de la *favela* ne croient pas outre mesure à la pérennité du développement touristique : «Ça ne va pas durer. Un jour, malheureusement la guerre reviendra et les touristes vont rentrer à *Copacabana* (rires) » (José, habitant de *Rocinha*, propos recueillis en juillet 2013).

Dans le cas des *favelas*, la force et l'originalité de la mise en tourisme résident dans un processus d'inversion symbolique. En effet, ce sont précisément les aspects qui faisaient obstacle à la présence touristique (mauvaise réputation, manque d'infrastructures, insalubrité, danger) qui ont été transformés en arguments de vente. En cela, la stigmatisation historique de la *favela* produit un gage d'authenticité à mesure que l'évolution du regard porté sur le processus de modernisation globale et l'évolution

---

10 <http://www.favelatour.com.br/fra/whatis.htm>

11 Les visites non-guidées, spontanées, des *favelas* sont rares et déconseillées, on comprend facilement pourquoi, par les professionnels du tourisme.

des pratiques de la mobilité de loisir (accroissement du degré d'indépendance, d'information, de compétence des touristes) ont permis l'émergence d'un contexte symbolique dans lequel la mise à l'écart historique de la *favela* apparaît désormais, aux voyageurs en tout cas, comme une préservation. En cela, c'est donc la marginalisation des *favelas*, tant vis-à-vis du territoire du tourisme global qu'à l'échelle plus locale de leur mise à l'écart politique et sociale, qui a servi de garantie d'authenticité dans le contexte de leur mise en tourisme au cours des vingt dernières années. De manière concrète, cette nature des représentations touristiques de la *favela* implique, pour les guides, d'insister sur les aspects constitutifs de la marginalisation, de les réintroduire au cœur de leurs discours de commercialisation et de séduction à destination des touristes.

En définitive, il s'agit ici d'une mise en tourisme de la *favela* permettant au touriste de retrouver une illusion d'exploration et, en une certaine mesure, de se soustraire au rétrécissement du monde. Cette sensation d'un monde dont rien ou presque ne reste à explorer et, pire encore, qui est assailli par les touristes, est fondamentale dans le développement des pratiques touristiques contemporaines (et notamment de celles qui, justement, ne se pensent pas comme touristiques). Elle est, par exemple, à l'origine d'un goût touristique pour le risque qui s'exprime dans le désir de se rendre dans des espaces difficiles d'accès. Mais, même là, le voyageur se trouve confronté à une rencontre contrainte avec ses semblables. Ainsi, c'est ce qu'indique Éric Boutroy lorsqu'il affirme que même la pratique de l'alpinisme souffre de cette concentration de voyageurs et que l'*himalayisme* « emblématique en cela de la valorisation et de la démocratisation de l'aventure dans notre société, connaît depuis quelques décennies une relative banalisation » (Boutroy, 2006). C'est peut-être aussi de ce point de vue que nous pouvons comprendre l'accroissement d'un intérêt touristique pour les marges urbaines qui viennent à incarner l'inconnu, le non-touristique et le préservé. Le romantisme étroitement lié à l'acte de voyager est continuellement nourri par la littérature de voyage et les fictions qui mettent en scène des explorateurs courageux, des aventuriers impeccables. Or, le touriste qui se lance à la rencontre du monde ne découvre souvent que les traces du passage de ses semblables et des bouleversements qui les suivent : la commodification du territoire et la professionnalisation de leur accueil. C'est dans cette perspective qu'il convient sans doute de considérer la valeur touristique de la *favela*, c'est-à-dire dans la mesure où elle

parvient à incarner un territoire à découvrir, dont l'exploration demande du courage et s'accompagne d'incertitudes et au sujet de laquelle, qui plus est, ne se sont pas déjà multipliés les récits des voyageurs professionnels. En effet, visiter la *favela* s'accompagne d'un certain prestige, perceptible au moment d'en faire le récit. La logique de l'authenticité en tant que valeur relevant du non-touristique est fondamentale dans la compréhension de l'évolution du tourisme contemporain. Valorisation du non-touristique et critique du touristique sont deux faces d'un même processus que l'on peut sans doute considérer comme inhérent à la pratique du voyage de loisir et qui s'apparente au paradoxe du « touriste anti-touriste » décrit par Jean-Didier Urbain (1991). Ce cadre de valeur est fondamental dans l'évolution du tourisme, du moins occidental<sup>12</sup>, lorsque celle-ci est conditionnée par des processus de distinction qui se multiplient avec une vivacité particulière depuis qu'a commencé une certaine démocratisation du voyage de loisir.

### **L'authenticité, l'exotisme dans le monde contemporain**

À travers l'exemple des *favela-tour*, on voit sans doute plus clairement ce qui fait le passage de l'exotisme à l'authenticité. D'un côté, authenticité et exotisme apparaissent comme similaires. Il s'agit toujours de construire, et de consommer, une altérité radicale. De l'autre, l'authenticité induit une différence dans cette construction dans la mesure où elle s'établit simultanément autour d'une opposition au factice et au même.

Les écrits de Segalen préfigurent à plusieurs reprises l'apparition de l'authenticité, en affirmant l'existence d'un faux exotisme, d'un exotisme pour touristes lui inspirant méfiance et dégoût aujourd'hui propagés dans une partie plus grande de la société. Mais nous ne pouvons pas imputer au seul Segalen la paternité de l'authenticité. Au moment même où Segalen écrit, une science se développe autour des peuples qualifiés justement « d'exotiques ». En tant que science, l'anthropologie, va introduire dans l'exotisme, ce détour par lequel elle se propose de dégager des lois de portée générale sur la culture humaine, la nécessité d'un jugement scientifique et donc, soumettre cet exotisme à des critères, en apparence, objectifs.

---

12 Des travaux ont montré les limites géographiques de l'idée d'une quête d'authenticité comme moteur de la mobilité et de la valorisation touristique, notamment dans le contexte chinois cf. NYIRI, Pal (2006). *Scenic Spots: Chinese Tourism, the State, and Cultural Authority*, Londres, University of Washington Press & OAKES, Tim (1998) *Tourism and Modernity in China*, Londres, Routledge.

### ***Anthropologie et authenticité, vers un exotisme scientifique***

Il semble, en effet, que l'on puisse considérer les ethnologues comme ayant eu une influence considérable sur les représentations de l'altérité telles qu'elles sont aujourd'hui réintroduites dans l'univers du tourisme, lorsque sont mobilisés des critères d'authenticité. L'ethnologie, en tant que discipline à forte dimension comparative ayant pris la culture pour objet, s'est parfois donnée pour mission d'évaluer l'authenticité d'une culture, c'est-à-dire son rapport de conformité à une tradition présumée ou, en d'autres termes encore, son degré de résistance face aux menaces que présentent l'acculturation, le métissage, la modernisation et la globalisation vis-à-vis de l'intégrité de la culture. En matière de culture, il est flagrant que l'authenticité est une qualité (d'abord dans un sens général, puis au sens de valeur) qui tombe du côté des sociétés dites traditionnelles, celles qui sont l'objet de l'ethnologie. Aussi, il apparaît que l'authenticité est, dès l'origine, étroitement associée à l'altérité telle qu'elle est définie par les sciences sociales. Cette association se lit à travers la gamme de qualifications proposées pour les sociétés étudiées par l'ethnologie qui, selon Gérard Lenclud (1996), a souvent succombé à la tentation d'unifier les catégories du *nous* et de l'*autre*, l'altérité formant alors un bloc opposé à la société occidentale. Ce caractère oppositionnel de la dénomination des sociétés étudiées nous informe sur les idées que l'ethnologie a contribué à construire : sociétés primitives / sociétés civilisées ; sociétés simples / sociétés complexes ; sociétés traditionnelles / sociétés modernes, etc. Ainsi, l'authenticité possède d'emblée une proximité plus grande avec ce qui se trouve opposé à la société occidentale, la modernité s'opposant à la tradition en même temps que le complexe se trouve opposé au simple. En effet, n'y a-t-il pas une proximité sémantique évidente entre l'authenticité, la simplicité et la conformité à la tradition ?

Plus encore, l'authenticité semble une qualité qui se perd si l'une de ces oppositions est franchie. Aussi, la perte de l'authenticité résulte souvent d'un processus de complexification ou de changement de la tradition qui affecte les sociétés étudiées par les ethnologues et, surtout, rend plus complexe leur travail. On comprend donc que l'authenticité, qui entretient un rapport sous-jacent avec toutes formes de catégorisation de l'altérité, constitue véritablement le critère selon lequel culture peut ou non être objet d'ethnologie : différente, indépendante et stable. L'attribution de l'authenticité à une

société ou culture n'a lieu que si celle-ci est capable de nous enseigner une différence porteuse d'informations de dimension anthropologique (au sens de la distinction ethno/anthropologie formulée par Lévi-Strauss<sup>13</sup>) ou si, à l'inverse, elle se trouve dans un état de perte de son authenticité qui la place dans une position où elle ne constituerait plus alors qu'une version faible de notre propre culture ou d'une autre. Ainsi en témoigne l'avant-propos que Bronislaw Malinowski donne aux *Argonautes du Pacifique occidental* (1922), remarquant lui aussi la disparition prématurée d'une altérité pure :

L'ethnologie se trouve dans une situation à la fois ridicule et déplorable, pour ne pas dire tragique, car à l'heure même où elle commence à s'organiser, à forger ses propres outils et à être en état d'accomplir la tâche qui est sienne, voilà que le matériau sur lequel porte son étude disparaît avec une rapidité désespérante. Juste au moment où les méthodes et les buts de la recherche ethnologique sur le terrain sont mis au point, où des chercheurs parfaitement formés pour ce genre de travail ont commencé à parcourir les pays non civilisés et à étudier leurs habitants, ceux-ci s'éteignent en quelque sorte sous nos yeux (Malinowski, 1922: 52).

Si la catégorie d'authenticité se lit déjà à travers le Grand Partage<sup>14</sup> opéré par l'ethnologie (c'est-à-dire comme une conséquence de ce partage, comme un critère permettant de le maintenir), elle a parfois été explicitement utilisée par quelques-uns des plus fameux ethnologues. Aussi, Edward Sapir, élève de Franz Boas et héritier d'une tradition de pensée qui a défini la culture comme objet d'étude de l'ethnologie, oppose des cultures authentiques (*genuine cultures*) à des cultures inauthentiques (*spurious cultures*). Il est par ailleurs évident que la pensée de Sapir s'accompagne d'un certain jugement de valeur et d'un primitivisme flagrant lorsqu'il affirme que les cultures authentiques, qui sont les cultures dites primitives, sont des sociétés harmonieuses en tous points par comparaison avec les sociétés inauthentiques (les sociétés industrielles)

---

13 Pour Lévi-Strauss, l'anthropologie est le niveau ultime de la comparaison des données ethnologiques qui vise non plus à l'interprétation d'une société donnée mais à dégager des lois de portée générale sur l'homme, des universaux et des invariants culturels (1958: 411-413).

14 Par Grand Partage, on désigne la division dichotomique de l'humanité en deux groupes. Si la définition des critères du Grand Partage peut varier, certaines oppositions sont récurrentes : écriture/oralité ; moderne/traditionnel ; logique/prélogique. Le Grand Partage a donc servi à dissocier des sociétés étudiées par l'Histoire (les sociétés occidentales modernes) des sociétés vouées à l'ethnologie (les sociétés de tradition orale).



qui sont celles dans lesquelles l'individu est un « fragment insignifiant de l'organisme social » (Sapir, 1967: 89). On retrouve cette idée dans l'œuvre de Claude Lévi-Strauss avec l'exemple frappant du dernier chapitre d'*Anthropologie Structurale* lorsque Lévi-Strauss affirme au sujet de l'écriture :

[l'écriture] a retiré à l'humanité quelque chose d'essentiel. Ces sociétés [non civilisées et sans écriture] sont fondées sur des relations personnelles, sur des rapports concrets entre individus [...] Nos relations avec autrui ne sont plus que de façon occasionnelle et fragmentée, fondées sur cette expérience globale, cette appréhension concrète d'un sujet par un autre. Elles résultent, pour une large part, de reconstructions indirectes, à travers des documents écrits. Nous sommes reliés à notre passé, non plus par une tradition orale qui implique un contact vécu avec des personnes — conteurs, prêtres, sages ou anciens —, mais par des livres entassés dans des bibliothèques [...] Et sur le plan du présent, nous communiquons avec l'immense majorité de nos contemporains par toutes sortes d'intermédiaires — documents écrits ou mécanismes administratifs — qui élargissent sans doute immensément nos contacts, mais leur confèrent en même temps un caractère d'inauthenticité (...). L'avenir jugera sans doute que la plus importante contribution de l'anthropologie aux sciences sociales est d'avoir introduit (d'ailleurs inconsciemment) cette distinction capitale entre deux modalités d'existence sociale : un genre de vie perçu à l'origine comme traditionnel et archaïque, qui est avant tout celui de sociétés authentiques ; et des formes d'apparition plus récentes, dont le premier type n'est certainement pas absent, mais où des groupes imparfaitement et incomplètement authentiques se trouvent organisés au sein d'un système plus vaste, lui-même frappé d'inauthenticité (Lévi-Strauss, 1958: 425-426).

Dans une logique de préservation de leur objet d'étude face à quelque chose indubitablement perçu comme une source de pollution et compris dans les processus de changements, de métissage, de modernisation, d'acculturation, etc., certains grands ethnologues ont donc fait de l'authenticité un critère essentiel et qui sert en quelque sorte à fixer le degré minimum d'altérité nécessaire à l'application de la méthode ethnologique. Comme l'ont montré Handler et Linnekin (1984) notamment au sujet de l'opposition faite par Hobsbawm – entre *spurious traditions* et *genuine traditions*<sup>15</sup> - les perceptions de la culture et de la tradition qui s'expriment à travers cette importance

---

15 Cette opposition rappelant elle-même celle proposée par Sapir, mais au sujet de la tradition

donnée à l'authenticité relèvent d'une conception naturaliste qu'il s'agit de dépasser. En effet, le critère d'authenticité ne fait sens que dans la mesure où l'on conçoit la possibilité de trouver un modèle originel et fixe de la chose à laquelle on l'applique. Ces auteurs contribuent donc à la diffusion d'une définition quelque peu essentialiste de la culture et de la tradition et, surtout, participent à la création d'un cadre conceptuel dans lequel il devient possible de graduer l'altérité et d'évaluer, derrière le critère d'authenticité, sa valeur. Il est fort probable que ces usages académiques du critère d'authenticité dans l'étude de l'altérité aient été transmis, plus ou moins directement, en dehors du monde de l'université. Par-delà la prédiction de Claude Lévi-Strauss, je tente de développer ici l'idée que, si l'on peut discuter de l'importance de cette contribution de l'ethnologie aux sciences sociales, cette « distinction capitale entre deux modalités d'existence sociale » (*ibidem*) constitue sans doute sa contribution la plus marquante dans la pensée commune. Par le tourisme, s'exprime en effet la réception de cet exotisme méthodique et de son usage de l'authenticité comme mesure.

### ***La quête d'authenticité dans le tourisme contemporain***

L'authenticité est une catégorie essentielle dans le tourisme. C'est un concept pertinent pour étudier les motivations des touristes et leur valorisation des sites. Toutefois, il est nécessaire, comme le montre Cécile Cravatte (2009) et Saskia Cousin (2011), de considérer l'authenticité comme une catégorie indigène et non plus comme une catégorie analytique. En effet, les anthropologues et les différents chercheurs qui se sont intéressés au phénomène touristique se sont longtemps placés en évaluateurs de l'authenticité des sites et des pratiques touristiques. Cette attitude d'expert de l'authenticité n'est pas surprenante si l'on considère la catégorie d'authenticité appliquée à la culture comme un processus ayant d'importantes racines dans l'histoire de l'ethnologie. Elle doit cependant être écartée au profit d'une posture approchant l'authenticité dans le tourisme en tant que concept indigène, c'est-à-dire comme une catégorie investie de sens par les différents acteurs d'une situation donnée. La question n'est plus, dès lors, de savoir ce qui est ou non authentique, mais de comprendre ce que révèle l'attribution des valeurs de l'authenticité à une pratique ou un site. Cette approche se place dans une longue lignée des études en anthropologie du tourisme abordant la question de l'authenticité qui débute avec le travail de Dean MacCannell.

L'anthropologue affirme dès la fin des années 1970 que la recherche de l'authenticité est le moteur principal de la pratique touristique. Dans son ouvrage, *The Tourist* (1976), il développe une analyse de l'authenticité comme catégorie construite en opposition avec la modernité. Faisant explicitement référence à Claude Lévi-Strauss, il montre comment le touriste, dans sa quête d'authenticité, fait montre d'une perception du monde similaire à celles déjà évoquées : « La modernité apparaît en premier lieu à tout le monde comme elle est apparue à Lévi-Strauss, comme des fragments désorganisés, aliénants, inutiles, violents superficiels, non planifiés, instables et inauthentiques »<sup>16</sup> (MacCannell, 1976: 12). Il y a donc, pour MacCannell, une perception négative de la société moderne à l'origine de la recherche de l'authenticité, catégorie qui, comme chez Lévi-Strauss ou Sapir, se situe en opposition à cette société, c'est-à-dire « autre part, dans d'autres périodes historiques ou dans d'autres styles de vie plus purs et plus simples » (*ibidem*). Le tourisme moderne serait donc dominé par une volonté de mettre à distance, du moins temporairement, la modernité. L'ethnologie et son Grand Partage ont donc sans doute influencés de manière décisive le tourisme qui n'a pourtant pas débuté dans cette perspective. Il a, au contraire, d'abord été un instrument du progrès et de la modernisation des villes d'Occident vers ses campagnes et ses colonies, puis vers le monde. MacCannell découvre d'ailleurs un paradoxe révélé par le développement touristique. À l'heure du néolibéralisme, c'est moins la modernité que le déclin évident de l'idéologie du progrès qui entraîne une survalorisation (voire une fétichisation) de la différence culturelle. L'analyse de MacCannell, si elle peut être critiquable en certains points, nous permet d'établir une filiation entre certains fondements théoriques de la discipline ethnologique et les représentations touristiques modernes.

À la suite de MacCannell, plusieurs anthropologues ont cherché à compléter l'analyse de l'authenticité comme concept indigène. Parmi eux, Tom Selwynn permet d'étoffer la question de l'authenticité en indiquant sa pluralité. L'auteur partage l'idée que l'intérêt principal de l'étude du tourisme est la compréhension de la nature de la société moderne ou postmoderne et pense qu'il existe différents types d'authenticités perceptibles en situation touristique. Ainsi, il distingue trois « mythes » (Selwynn, 1996) : le mythe de l'autre authentique (qui porte sur celui que l'on rencontre par le tourisme), le mythe de l'authenticité sociale (qui porte sur les modes de vie

---

16 Traduction reprise de C. Cravatte (*ibidem*).

observés et considérés comme perdus dans nos sociétés) et le mythe du soi authentique (qui présume l'existence d'un soi authentique enfoui sous l'existence moderne, bridé par la société de consommation).

De son côté, Erik Cohen (2012) propose de se concentrer sur les processus d'authentification, distinguant l'authenticité froide (lorsque le processus dépend d'une autorité perçue comme légitime) et l'authenticité chaude (lorsque le processus est co-construit par les acteurs de la situation touristique). Cette approche présente l'intérêt d'insister sur la délimitation nécessaire de l'espace dans lequel advient le processus d'authentification et, donc, de ne plus limiter exclusivement ou uniquement la conception de l'authenticité au rejet de la modernité. Plus encore, la question de l'authenticité froide, qui renvoie notamment à la question de l'ethnologue en tant qu'expert dans la définition de l'altérité véritable, est essentielle dans la mesure où elle met en lumière l'existence d'autorités dans le processus de son attribution. Ce qu'entraîne l'entrée de l'altérité dans le régime de l'authenticité, c'est donc aussi l'émergence d'individus qui retirent un prestige de leur pouvoir d'authentification. Le prestige du temps des écrivains exotiques dépendait de leur capacité à transmettre la sensation du lointain, celui du temps de l'authenticité dépend à la fois de l'aptitude à dire sa connaissance de l'Autre « véritable » et à en dénoncer les falsifications.

L'idée que des individus légitiment<sup>17</sup> pour les processus et les discours d'authentification renvoie à une dimension essentielle de l'altérité à l'époque contemporaine : la transformation de l'altérité en produit, en bien dont l'acquisition / consommation peut être synonyme de prestige. La rencontre de l'Autre authentique, en effet, ne peut pas être entièrement rapportée à une entreprise romantique de mise à distance de la société moderne. Elle prend aussi la dimension, à l'intérieur de cette même société, d'une valorisation de soi par la recherche de distinction s'appuyant simultanément sur l'authenticité de son expérience et l'affirmation de l'inauthenticité de celles des autres. En cela, plongée dans un jeu distinctif, l'altérité fait donc l'objet de tentatives d'appropriation et d'assimilation, processus que regrettaient déjà, dans le contexte colonial, les écrits de Segalen.

D'autre part, la transformation en industrie de la pratique du voyage a

---

<sup>17</sup> Nous parlons ici individus plus indépendants, mais il convient tout de même de rappeler qu'il existe de grandes institutions dont les prérogatives se rapportent à une authentification froide. L'attribution des labels, en particulier ceux de l'Unesco, relève en effet de ce type d'enjeux.

nécessairement entraîné des processus de justification et de valorisation qui dépassent le cadre de la distinction et dont une part se rapporte directement à la situation environnementale. Il est certain, en effet, que la reconnaissance du réchauffement climatique, en général, et des conséquences écologiques néfastes du tourisme en particulier, ont joué un rôle important. Il est probable que la considération du tourisme comme danger pour la diversité culturelle se soit même développée du domaine de l'écologie au domaine culturel. Dans son *Almanach d'un comté des sables*, Aldo Leopold, l'un des pères de l'éthique environnementale américaine, écrit : « [Mais] toute protection de la vie sauvage est vouée à l'échec, car pour chérir nous avons besoin de voir et de caresser et quand suffisamment de gens ont vu et caressé, il ne reste plus rien à chérir » (Leopold, 1949). Cette perception de l'irréversible pollution par l'homme, paradoxale car c'est pour « chérir » qu'il s'y livre, a l'allure d'une prophétie dont on voit bien qu'elle s'applique désormais au tourisme et, donc, au domaine de la culture. Si le tourisme a des conséquences culturelles réelles, ne serait-ce que par le fait de l'inégalité fondamentale qui oppose la mobilité de loisir du voyageur à l'immobilité parfois contrainte du récepteur, c'est de son interprétation qu'il est question ici. En effet, le tourisme est souvent perçu comme un vecteur d'uniformisation du monde. Reprenant le lexique écologique, il est souvent décrit comme un danger pour la diversité. Il est évident que l'on puisse, ici, noter une perception somme toute figée de la culture à laquelle nous avons vu que l'anthropologie n'était pas tout à fait étrangère. Quoi qu'il en soit, il semble pertinent de lier le développement d'une critique du tourisme à une désolidarisation progressive au projet de modernité et à la disparition, ou la perte de vitesse, de l'idée de progrès. Le bouleversement des représentations du couple modernité-voyage peut être considéré comme étant à la fois à l'origine de la propagation de critiques de ce qui est conçu comme le « tourisme de masse » et de l'émergence de nouvelles pratiques.

### **Conclusion**

Une part importante du tourisme contemporain peut être considérée comme une quête d'altérité. Dans cette recherche, l'authenticité n'est que la valeur servant à mesurer le degré d'altérité. En d'autres termes, chaque fois que la mise en place d'une rhétorique co-construite de l'authenticité en situation touristique est observable, celle-ci n'a de

véritable intérêt qu'à travers sa fonction qui est de renforcer le sentiment d'altérité. Aussi, lorsque nous disons « authentique », il semble que nous disions avant tout « différent de nous », ou plus profondément « préservé de notre influence ». Le fait est que les touristes occidentaux, qui représentent la quasi-totalité des clients des *favela-tours*, ne font pas le même usage de l'authenticité dans les situations où le contenu culturel auquel ils se confrontent a subi l'influence d'un tiers non-identifié.

En revanche, lorsque c'est visiblement l'Occident, dans toute l'opacité de la notion, qui est source d'influence, alors il est beaucoup plus fréquent que naisse l'expression d'un sentiment d'inauthenticité. Il semble que nous soyons ici confrontés à deux postures. Dans le cas de la première, comme le touriste est en quête d'altérité, il répugne logiquement à retrouver, ne serait-ce que de façon superficielle, l'empreinte de sa propre société. Dans cette dimension, l'authenticité correspond simplement à une appréciation du degré de différence. Dans la deuxième, au contraire, la quête d'altérité peut être comprise comme une entreprise visant à s'assurer – ne serait-ce qu'à la faveur du décalage spatiotemporel qu'exigent le temps des vacances et le mouvement du voyage – de l'existence de formes culturelles résistant à un processus de modernisation globale perçu négativement. Aussi, l'authenticité n'a que partiellement remplacé l'exotisme comme moyen d'apprécier la différence. En effet, il semble plus exact de considérer qu'exotisme et authenticité cohabitent dans les rapports contemporains qu'une partie des voyageurs occidentaux construisent avec l'altérité. En d'autres termes encore, la dimension « chaude » de la valorisation de la différence est toujours présente mais est désormais, dans un grand nombre de cas, complétée par sa dimension « froide », celle qui entend réifier les critères objectifs d'une différence véritable.

Je ne prétends pas pouvoir dire avec précision ce que Victor Segalen aurait pensé de la situation que nous avons décrite à travers l'irruption de la rhétorique de l'authenticité dans l'exotisme. Néanmoins, il est peu probable que l'authenticité, devenue centrale dans la construction de l'altérité, n'ait séduit le poète sensible qu'il était. Le problème n'est pas tant la mise en commerce de la différence par le tourisme. En effet, Segalen avait anticipé ce que Thomas Cook initiait dans l'univers du voyage et n'y voyait qu'un risque mineur, peu dangereux pour les vrais exotes qui sauraient, toujours, faire la différence entre le vrai exotisme et celui vendu par les « proxénètes de la sensation du Divers » (*idem*: 54). L'essentiel tient plutôt dans la définition du

« véritable exotisme ». Pour Segalen, la subjectivité, le point de vue, bref ce qui fait que l'exotisme est une relation et non une essence, n'est pas un problème mais la condition même de la sensation du Divers. À l'inverse de la vision de Segalen, la rhétorique de l'authenticité stipule que les conditions de la différence tiennent à autre chose qu'au point de vue. Elle réifie l'altérité, la pose comme quelque chose de scientifiquement définissable, mesurable, graduable. L'authenticité, en effet, laisse de côté un ensemble d'altérités qui ne sont pas assez différentes, ou qui sont faussement elles-mêmes. En définitive, elle est l'euphémisation, par la science, d'une relation unilatérale dans son attribution et dans la définition même de la culture.

On peut donc évoquer Segalen pour regretter que sa vision, bien plus nuancée et assumant pleinement sa subjectivité, n'ait pas primé. Ses écrits peuvent servir de contrepoint aux implications dangereuses de l'authenticité qui, bien qu'elles s'expriment dans une valorisation fantasmée de la différence, participent aussi d'une vision essentialiste et dont l'un des aspects les plus néfastes est le déni de l'historicité des sociétés non-occidentales<sup>18</sup>, la « déshistorisation » de l'autre exotique (Amselle, 2010: 15). *L'Essai sur l'exotisme* a ce pouvoir de proposer une alternative à ce dangereux mélange d'essentialisme de l'Autre et de déni de la subjectivité de sa définition.

### Références bibliographique

- AMSELLE, Jean-Loup (2010). *Révolutions. Essais sur les primitivismes contemporains*. Paris: Stock.
- AUGE, Marc (1994). *Le sens des autres : actualité de l'anthropologie*. Paris: Fayard.
- BENSA, Alban (2006). *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*. Paris: Anacharsis, coll. « Essais ».
- BOUTROY, Éric (2006) « Cultiver le danger dans l'alpinisme himalayen », *Ethnologie française*, vol. 4, n° 36, pp. 591-601.
- BOYER, Marc (1999). *Histoire du tourisme de masse*. Paris: PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- CHATEAUBRIAND, François (1838). *Les Natchez*. Paris: Lebigre frères.
- COHEN, Erik (2012). « Authentification: Hot and Cool », *Annals of Tourism Research*, v. 39,

---

18 Pour une critique du déni de l'histoire auquel a œuvré, parfois malgré elle, l'anthropologie, voir Bensa (2006).

pp. 1295-1314.

COUSIN, Saskia (2011). « Destination authentique. Le tourisme ou la quête (é)perdue de l'authenticité », *Les cahiers du Musée des Confluences*, vol. 8, *L'authenticité*, pp. 59-66.

CRAVATTE, Céline (2009). « L'anthropologie du tourisme et l'authenticité. Catégorie analytique ou catégorie indigène ? », *Cahiers d'études africaines*, pp. 193-194.

FLECHET, Anaïs (2008). « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses*, vol. 11, n° 1, pp. 15-26.

FREIRE-MEDEIROS, Bianca (2007). « A favela que se vê e que se vende. Reflexões e polêmicas em torno de um destino turístico », *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, n° 22 (65), pp. 62-72.

GIDE, André (1939) [1960], *Journal 1889-1939*. Paris: Gallimard.

GONTARD, Marc (1990). *Victor Segalen : Une esthétique de la différence*. Paris: L'Harmattan.

HANDLER, Richard & LINNEKIN, Jocelyn (1984). « Tradition, Genuine or Spurious », *The Journal of American Folklore*, n° 97 (385), pp. 237-290.

LECLERC, Gérard (2015). *Le Désir de Voyage et la Quête de l'Autre*. Paris: L'Harmattan.

LEOPOLD, Aldo (1995). *Almanach d'un comté des sables*. Paris: Aubier.

LENCLUD, Gérard (1996). « Le grand partage ou la tentation ethnologique », *Vers une ethnologie du présent*. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

LEVI-STRAUSS (1958). *Anthropologie Structurale*. Paris: Plon.

MACCANNEL, Dean (1976). *The Tourist: A New Theory of the Leisure Class*. New York: Schocken Books.

MALINOWSKI, Bronislaw (1922) [1989]. *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Paris: Gallimard.

QUELLA-VILLEGGER, Alain (2017). *Voyages en exotismes. Ailleurs, histoire et littérature (XIXe-XXe siècles)*. Paris: Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes ».

RUSHDIE, Salman (1991). *Imaginary Homelands. Essays and Criticism 1981-1991*. London: Granta.

SAPIR, Edwar (1967). *Anthropologie. 2, Culture*. Paris: Minuit, coll. « Le sens commun ».

SEGALEN, Victor (1907) [1993]. *Les Immémoriaux*. Paris: Plon « Terre Humaine ».

SEGALEN, Victor (1978) [2018]. *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*. Paris: Librairie Générale Française.

SELWYN, Tom (1996). « Introduction », in T. Selwyn (ed.), *The Tourism Image: Myths and Myth Making in Tourism*. London: John Wiley & Sons Ltd, pp. 1-31.

URBAIN, Jean-Didier (1991). *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*. Paris: Plon.



## EXOPOÉTIQUE DE DENIS ROCHE

### Pour une pratique iconotextuelle

**Charlène CLONTS**

Un. de Pau et des Pays de l'Adour

ALTER (Arts / Langages : Transitions et Relations)

et Un. de Kyushu (Japon)

Département de Littérature française

charlene\_michelle@yahoo.fr

**Résumé :** L'exotisme dans l'œuvre de Denis Roche s'exprime au travers d'un Orient au sens large qui s'étend du Proche Orient à l'Asie du sud-est. Pourtant, dans *La Disparition des lucioles*, les photographies d'Orient ne servent pas d'illustration au propos de l'écrivain voyageur, mais plutôt de point d'appui à une réflexion sur les marges de l'écriture et sur les relations entre l'écriture et la photographie, entre le même et l'autre. L'exotisme en question constitue une sortie, hors de soi et hors du carnet de voyage vers une méditation plus poétique sur le monde, la lumière, les figures et leur inscription dans ou hors d'un cadre. Dans *Eros énergumène* ou dans *Louve basse*, la pratique d'écriture de Denis Roche peut d'ailleurs être qualifiée d'*exopoétique* car elle se déplace hors des limites traditionnelles du genre pour s'ouvrir à une altérité qui trouve ses origines dans les relations que l'écriture entretient avec l'image.

**Mots-clés :** Denis Roche, photographie, altérité, figure, espace-temps.

**Abstract:** Exoticism in Denis Roche's work is conveyed by an Orient in the broad sense which extends from the Middle East to South-Eastern Asia. Nevertheless, in the book *La Disparition des lucioles*, the oriental pictures cannot be considered as an illustration for the traveler's thoughts. They are more like a fulcrum for a reflection on the fringes of writing and on the relationships between writing and photography, between the same and the other. This kind of exoticism is a way out, out of the self and out of the travel diary. It builds a poetical contemplation of the world, the light, the figures and their place in or out of a frame. In the works *Eros énergumène* and *Louve basse*, Denis Roche's writing can thus be described as *exopoetic* because it goes beyond the traditional limits of the literary genres in order to open up for an otherness that finds its origins in the relationships between text and image.

**Keywords:** Denis Roche, photography, otherness, figure, space and time.

Habitué aux voyages dès son plus jeune âge, après avoir passé une partie de son enfance entre le Venezuela, Trinidad et le Brésil, Denis Roche (Paris 1937-2015) rentre en France où il termine ses études. Il travaille ensuite pour les éditions Tchou et Seuil, notamment au sein du comité de la revue *Tel Quel*<sup>1</sup>. À la fois écrivain et photographe, il fait paraître les poèmes d'*Eros énergumène* en 1968 dans cette même revue, avant de publier le roman *Louve basse* en 1976 et l'ouvrage photo-autobiographique *La Disparition des lucioles* en 1982<sup>2</sup>.

Au sens large de point de vue sur un lieu ou un objet (Staszak, 2008: 8), l'exotisme dans l'œuvre de Denis Roche s'exprime d'abord au travers des photographies prises en Orient. Il s'agit d'un Orient au sens large qui s'étend du Proche-Orient (Égypte, Turquie) à l'Asie de l'Est (Sri-Lanka, Inde, Japon). À sa façon, l'artiste s'inscrit dans la lignée des écrivains « chercheurs d'images » (Bouvier, 1996), ainsi que se désigne Nicolas Bouvier. Dans les archives de Françoise Peyrot-Roche<sup>3</sup> mais aussi dans l'ouvrage *La Disparition des lucioles (réflexions sur l'acte photographique)*, paru pour la première fois en 1982, ces images de l'Orient mettent en scène les maisons coloniales, les banyans et les vestiges (Sri-Lanka), les temples (Sri-Lanka, Égypte), les pyramides et le désert (Égypte), les enseignes (Turquie), les véhicules et les cyprès (Japon). Ces éléments rappellent dans une certaine mesure l'esthétique de l'exotisme chez les écrivains voyageurs des XIXe-XXe siècles et, d'ailleurs, Roche s'identifie d'emblée avec le marcheur préromantique en observant la gravure « The Traveller hasteth in the Evening » (1793), tirée de la série *For Children : The Gates of paradise* de William Blake. Il se compare à « ce voyageur qui va et vient, devant, derrière, courant dans le crépuscule » et qui effectue une « odyssée permanente » (2016: 19-20), suggérant les prémisses antiques de la littérature de voyage. En employant l'expression « Préface des confins » (*idem*: 12) pour introduire son ouvrage de réflexions photographiques, l'écrivain se rattache ainsi à la dialectique du proche et du lointain, des limites et des frontières, de l'extrême et du voisin que l'on retrouve dans la définition du mot « confins » (*Trésor de la Langue Française*).

---

<sup>1</sup> Voir aussi le site officiel de Denis Roche, <http://www.denisroche-photographe.com/>

<sup>2</sup> Le recueil *Eros énergumène* est réédité par les éditions *Poésie/Gallimard* en 1995 et l'ouvrage *La Disparition des lucioles* est réédité aux éditions du Seuil en 2016.

<sup>3</sup> Je remercie chaleureusement Mme Françoise Peyrot-Roche pour ses scans de photographies du Japon.

Ce faisant, il établit un pacte de lecture caractéristique des ouvrages des écrivains voyageurs du XX<sup>e</sup> siècle (Cogez, 2004: 22), qui implique en même temps un dévoilement de soi-même. Les photographies dans lesquelles apparaît l'artiste (de face ou de dos) sont la version littérale de ce dévoilement, même à demi-mots. Roche ne dit rien de moins lorsqu'il écrit qu'il est cet observateur « revenu se placer face au *motif*, c'est-à-dire tournant le dos à l'objectif » ou ce « voyageur arrivant de face, lentement, en lumière et en plein cadre » (2016: 14). Il se situe donc à la fois dans et hors champ (*exo-*), en tant que sujet percevant hors du cadre du viseur et objet s'inscrivant dans le cadre de la photo. Son positionnement correspond donc uniquement en partie à l'idée d'exotisme, au sens étymologique grecque d'*extérieur*, issu de l'adjectif ἐξωτερικός (*Dictionnaire Bailly*). Le sujet qui prend la photographie et l'objet de la photographie, dit *exotique* ou « de l'autre côté du canal » comme l'écrit Roche (1976: 132), se rejoignent dans et au travers de la pratique de l'artiste qui précise d'ailleurs « qu'on parle ensemble » (2016: 20). L'écrivain franchit le fossé évoqué par Gérard Copez à propos des écrivains voyageurs découvrant un ailleurs. Le critique rappelle en effet l'étymologie du mot « contrée », issu du latin *contrata*, et plus particulièrement l'expression *contrata regio*, « pays situé (en face de celui qui regarde) » (2004: 96). Il ajoute que « la contrée désigne surtout ceux d'en face, que l'on considère avec méfiance (...) ».

De là à dire que certains voyagent pour voir d'où peut venir le danger (qui est évidemment en eux-mêmes), il n'y a qu'un pas, qu'il faut parfois franchir » (*ibidem*). Il n'y a rien de tel chez Roche qui écrit et voyage *contre*, adverbe pris dans le sens d'un *côte à côte* presque charnel : il se positionne auprès de sa femme, mais aussi devant et derrière son appareil photographique, dans et hors du cadre, sujet et objet dans un nouvel espace-temps. De fait, le *canal* chez Roche est ce qui paraît d'abord séparer et qui, pourtant, relie et irrigue. Les photographies de l'Orient ne constituent pas un spectacle de l'exotique mais plutôt un laboratoire de la représentation de soi-même et de l'autre, au sens où elle est inévitablement multiple et multifocale. Avec l'usage du retardateur, Roche voudrait faire l'expérience de soi-même comme un autre. L'étrangéité à soi-même paraît en effet dans son entretien avec Gilles Delavaud : « au bout d'un certain temps vous ne savez plus où vous êtes ni *qui* vous êtes... » (2016: 76). Ses photographies effectuent donc un déplacement des clichés de l'exotisme et du statut

des êtres (spectateur ou spectacle d'une certaine mise en scène de l'exotisme) vers une corporéité simplement humaine qui fait osciller les identités. De la sorte, le photographe sort du cadre de la représentation au sens où l'entend l'illustration descriptive pour faire davantage émerger une énergie créatrice et vitale, commune à soi et à l'autre.

### **1. Cadres, cadrages, décor de l'étrange**

L'idée de cadre tient une place non négligeable dans les œuvres de Denis Roche. Les mots de Louis Marin à propos de la peinture peuvent être rapportés aux procédés photographiques : l'historien des arts écrit en effet que « le cadre marque (...) la possibilité d'accession au regard, de l'objet comme objet lisible » (1997: 45). La dialectique du visible et du lisible constitue une trame du travail de l'écrivain-photographe. Les photographies de Roche ne servent donc pas d'illustration au propos de l'écrivain voyageur, mais plutôt de point d'appui à une réflexion sur les cadres et les marges de l'écriture. Elles font aussi apparaître des relations entre l'écriture et la photographie, entre le même et l'autre.

Mais Roche fait suite aux écrivains voyageurs caractérisés par le *soupçon* de la *chose vue* (Cogez, 2004: 82) : après l'expérience et l'écriture de Victor Segalen, d'André Gide, d'Henri Michaux, de Michel Leiris, de Claude Lévi-Strauss et de Nicolas Bouvier, nul ne peut plus omettre à la fin du XX<sup>e</sup> siècle que « la *chose vue* est toujours le résultat d'une série de transformations » (*ibidem*), qu'elles soient internes (historiques) ou externes (cadrage et interprétation). C'est pourquoi les photographies de l'Orient chez Roche ne sont que la surface extérieure ou la membrane vibratoire d'une intériorité qui s'écrit en miroir et qui s'y absorbe. Denis Roche écrit d'ailleurs : « j'entre moi aussi dans le champ 'de tout ce qui n'est plus le cadre' » (2016: 22). L'exotisme en question constitue ainsi une sortie (*exo-*) hors du noyau parisien, hors de soi et hors du carnet de voyage, vers une méditation plus poétique sur le monde, vers une transformation par la lumière, les figures et leur inscription dans ou hors d'un cadre. S'affranchissant d'un certain exotisme propre aux voyages en Orient du XIX<sup>e</sup> siècle, Roche propose des *figures-images*, c'est-à-dire des figures qui « déconstrui[sent] le percept » et « s'accompli[ssent] dans un espace de différence » (Lyotard, 1971: 277), découvrant de la sorte une multiplicité de points de vue photographiques.

En effet, il est difficile pour le lecteur de reconnaître les éléments pittoresques de la Turquie dans la photographie du 29 mars 1977 (Roche, 2016: 9). Celle-ci effectue un cadrage sur l'enseigne d'une librairie constituée de deux livres perchés du côté de la tranche ou dans leur épaisseur. De même, la maison coloniale du Sri Lanka dans les photographies du 31 juillet 1975 (2016: 16-17) n'est pas spécifique au point d'être clairement rattachée à un espace géographique très déterminé : on pourrait la trouver en France, comme au Japon (à Kobe, dans le quartier de Kitano-cho, par exemple) ou aux États-Unis. Enfin, l'une des photographies de Tokyo (1995 ; issues des archives de Françoise Peyrot-Roche) présente une distorsion de l'image : elle est étirée vers le haut et imprimée en diagonale. L'autre photographie de Tokyo est réalisée en surimpression.

Ces deux clichés proposent des éléments en définitive peu pittoresques ou en tous cas difficilement reconnaissables. De manière générale, les photographies de Roche font apparaître des verticales et des horizontales qui tranchent entre l'ombre et la lumière, le tout adouci par les formes d'un corps. L'ancien « processus de construction géographique de l'altérité propre à l'Occident colonial » (Staszak, 2008: 7) est donc déconstruit par le cadrage, par la sélection des éléments et par la déformation graphique. Seules les légendes photographiques permettent de créer un décor en indiquant la date et le lieu de la prise de vue. Si le mot « décor » peut être compris dans le sens cinématographique de ce qui est « utilisé tel quel pour son caractère pittoresque » (*TLF*), il est surtout à prendre dans le sens théâtral et baudelairien d'« apparence trompeuse, illusion » (*ibidem*). Les légendes des photographies jouent avec la référentialité et les attentes du spectateur. Il y a donc une distanciation entre la légende et l'image qui rappelle, comme chez René Magritte, que *Ceci n'est pas une pipe*. Certes, la légende nomme clairement l'objet représenté (date et lieu précis) afin d'en permettre une reconnaissance par le spectateur. Cependant, l'artiste montre que ce que l'on voit n'est pas exactement ce que l'on s'attend à voir d'après la légende : le processus de lecture de l'image correspond alors davantage à une re-connaissance. L'objet de la photographie n'est pas conforme à une idée *exotique* que l'on se fait des lieux ou des sujets représentés et proposés par la légende. L'étrange inquiétant (l'*extraneus* latin est aussi « extérieur ») n'est plus celui qui pouvait surgir autrefois des images d'Orient mais celui qui paraît dans l'acte de création des images elles-mêmes (distorsion, surimpression, personnages de dos, vues au travers de vitres, etc.). C'est donc d'une

manière proche et lointaine à la fois que l'œuvre de Denis Roche dialogue avec celle de Victor Segalen qui écrit que « l'exotisme n'est (...) pas cet état kaléidoscopique du touriste et du médiocre spectateur, mais la réaction vive et curieuse au choc d'une individualité forte contre une objectivité dont elle perçoit et déguste la distance » (Cogez, 2004: 37-38). De fait, ces images orientales (Égypte, Turquie, Japon...) qui sont familières au voyageur de la fin du XXe siècle sont troublées et elles-mêmes rendues *étranges*. Étrange dans l'étrange, la mise en abyme des processus de l'exotisme en perturbe le fonctionnement et interroge du même fait la notion traditionnelle d'exotisme.

## **2. L'espace-temps de l'ici et de l'ailleurs, du même et de l'autre**

Façonnée par l'ici et l'ailleurs, l'une des composantes de l'exotisme est le territoire, associé au temps que l'on met pour s'y rendre, pour en revenir et pour le traverser. En outre, évoquant Jean-Jacques Rousseau et les Romantiques, le géographe Jean-François Staszak conclut que « l'exotisme est une forme de nostalgie ; le voyage dans l'espace, un déplacement dans le temps » (2008: 15). De même (en excluant cependant l'idéalisation d'un siècle d'or de l'humanité), tout parcours et tout instantané de l'ailleurs (photographique ou littéraire) s'inscrivent dans une durée et un temps singuliers, ne serait-ce que ceux de l'écriture et de la fixation sur le papier argentique. Les photographies et l'écriture de Denis Roche soulèvent ainsi de nombreux questionnements autour de l'espace, du temps et de la représentation, sans se fonder pour autant sur un ailleurs hiérarchisé ou fantasmé.

Tout d'abord, comme l'écrivain voyageur, Roche effectue lui aussi un aller-retour dans l'espace et le temps par le biais de ses photographies. Ce réseau géographique et temporel apparaît dans les légendes des clichés, mais surtout dans l'inscription concrète et spatiale de son œuvre. On retrouve cette idée lorsque Roche évoque le « Polaroid Land. / 'Terre' du photographique, 'terre' du photographié » (2016: 104). Rappelant la dimension géographique de l'œuvre de Segalen, un siècle après la parution de *Stèles*, il ne s'agit donc plus uniquement chez Roche de l'instant de la photographie ou de l'*instantané*, mais surtout de l'*endroit* (*idem*: 76), du lieu (et des lieux) comme ancrage de l'*étant-là* (*idem*: 106).

Pourtant, la photographie est intrinsèquement une représentation de la mort, ne serait-ce que la mort de l'instant et celle, en décalé, des personnages représentés. Elle pose aussi le problème de l'être et du paraître, puisque l'image est en arrêt dans le temps et l'espace, révélant ce que Roland Barthes nomme « une stase étrange » (1980: 142). Cette étrangeté n'est plus celle de l'exotique et néanmoins elle en reproduit certains effets. Elle est celle qui se produit lorsque l'on représente quelqu'un, à un instant T, dans un lieu donné, sans retranscrire ni l'avant ni l'après, et sans faire apparaître ce qui se produit en son for intérieur. De fait, Roland Barthes précise : « l'essence précieuse de mon individu [est] ce que je suis, en dehors de toute effigie. » (1980: 26) Le mot « effigie » est intéressant à bien des égards car il implique à la fois la représentation (de l'*effigies* latin), la fixation mortuaire d'un visage ou celle de la numismatique, ainsi que la forme et l'image de manière générale. Dès lors, si les écrits de Barthes peuvent convenir à la pratique du photographe Roche, ces remarques semblent se dissoudre dans l'association de la photographie à la pratique de l'écriture.

Paradoxalement, malgré l'inscription de la pose, les sujets des photographies de l'Orient de Roche sont en effet marqués par une dépossession et une dé-position qui les décrochent littéralement de la fuite linéaire du temps. Mais cette dépossession n'est plus celle de l'homme en quête d'exotisme. Elle réalise au contraire un *événement*, au sens de *donation* (1971: 21) employé par Jean-François Lyotard. De fait, dans une perspective *exotique* au sens traditionnel du terme, la donation ne peut avoir lieu car « fidèle à la tradition philosophique de l'Occident, elle est encore une réflexion sur la *connaissance*, et qu'une telle réflexion a pour fonction de résorber l'événement, de récupérer l'Autre en Même » (*ibidem*). L'écriture de Roche, couplée à sa pratique de la photographie, est ce qui produit un trouble dans la reconnaissance, comme on l'a d'ailleurs constaté aussi avec ses photographies par l'exclusion des poncifs de l'exotisme. L'introduction de figures et *figurae* dans le corps du texte (gravures, schémas, inscriptions manuscrites, photographies et visages) introduit le geste de la main et le mouvement à l'intérieur même de la supposée fixation du support, du sens et des termes.

Premièrement, la pratique de la photographie par Roche se fait toujours dans un mouvement incessant d'aller-retour entre le déclencheur à retardement de l'appareil et le lieu de la pose, dans un temps suspendu en attente du dé clic fixateur. L'écrivain le

raconte d'ailleurs dans ses anecdotes. On trouve notamment celle du cloître de San Onofrio où l'artiste effectue une véritable performance physique pour tenter de rattraper le temps dans un espace distendu, afin de pouvoir apparaître sur la photographie qu'il est en train de réaliser grâce au retardateur. Il lui faut alors « couvrir l'espace de la photo dans un temps donné, ce qui vous apparaîtra comme un simple jeu de mots alors qu'il s'agit de la définition même de l'impératif photographique » (2016: 103), pour accéder à « l'espace-temps réduit à l'étant-là » (*ibidem*). Se dessaisissant des contraintes spatio-temporelles pour se concentrer sur la présence à soi et à l'autre, l'artiste cherche à retranscrire le rayonnement du désir dans l'acte créateur qui est aussi photo-graphie. Même si de nombreux clichés représentent des corps de femmes nues, le corps de sa compagne, qui exprime aussi un autre type de désir et d'amour, Roche évoque l'insaisissable d'un désir plus vaste, ce « ver luisant » comme il le nomme (*idem*: 105), à la fois visible et invisible, lumière et obscurité. Hermaphrodite, ce ver luisant qu'est l'artiste est aussi un

« autre » qui est dans la nuit, qui est noir et qui n'a de raison d'être et de se déplacer, qu'autant que la lumière jaillit ailleurs, qu'autant qu'elle est visible de là où nous sommes. Voilà ce que l'appel fait : le cheminement du désir s'entrepren, le grignotage des parcelles de terre et d'espace commence à faire entendre son bruit effroyable, si effroyable, le mouvement devient « l'impétuosité du torrent du monde qui les entraîne à la mort », dont je parlais en commençant, mais oui c'est la visite de l'un à l'autre, c'est même une sorte de « Visitation » qui s'opère dans le flamboiement d'un cri qui ressemble à un déclic, dans le vol tourbillonnant qui porte le mâle amoureux sur les effluves du temps et de l'espace vers sa femelle renversée, jeu mortel où s'opère la plus extrême coïncidence (*ibidem*).

Cette « coïncidence » évoquée par Roche est à la fois identité et altérité. Elle se réalise dans la superposition des figures de géométrie (comme l'atteste son sens spécialisé depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle) mais aussi dans celle des corps. Elle superpose, donc récrit et s'écrit/s'écrit. Elle est à la fois l'impalpable du parfum, de la chimie des corps désirants, et l'onde du « cri » et du « déclic ». Elle rattache le visible de ce qui *luit* (celui de la perception) au « Ça du désir » (Lyotard, 1971: 23) dans un effort de reconnaissance de l'acte photographique, de l'écriture et de leurs opérations. Ainsi, le va-et-vient littéral et métaphorique, discursif et figural de l'artiste est lisible dans ses écrits,



mais aussi visible, à la fois dans le texte et dans l'image car les photographies mettent en évidence des processus de remplacement et de déplacement (comme événement ; du latin *evenire*, d'après le *TLF*) dans leur propre construction. De manière générale, l'œuvre de Roche fait émerger des *figures-formes*, au sens de « présence du non-langage dans le langage » (Lyotard, 1971: 51). Tout d'abord, au niveau littéral, elle est clairement marquée par le désir qui s'exprime au travers de l'érotisme : celui-ci est signalé notamment par le titre du recueil *Eros énergumène* ou la photographie d'un corps nu féminin aux belles courbes (Denis Roche, *Hommage à Henry Moore*, 1987) pour introduire l'ouvrage *Louve basse*. Cependant, l'auteur d'*Eros énergumène* fait immédiatement migrer le désir amoureux vers l'écriture poétique en ouvrant le recueil par des « Leçons sur la vacance poétique » où le *tracé*, le *visible* et le fait de « défigurer la convention écrite » (1995: 9-10) indiquent d'emblée un autre espace qui se rapproche davantage de l'idée de désir chez Lyotard. Le philosophe précise que l'écriture et les arts visuels produisent un désir qui est un espace enfoui, celui de l'espace figural (1971: 135-136). Celui-ci fait émerger une *insignifiance* qu'il définit comme un « effacement du haut et du bas, ou de la stéréognosie, ou la nuit, ou le silence, toutes les pertes de la position des rapports du monde et du corps, les pertes thétiques » (*idem*: 136).

De la sorte, se produit un écart : « *l'écart n'est pas celui de deux termes placés dans le même plan, inscrits sur le même support, à la limite réversibles moyennant certaines conditions opératoires, mais au contraire la 'relation' de deux 'états' hétérogènes et cependant joutés dans une anachronie irréversible* » (*idem*: 137) Rappelant ceux qui apparaissent chez Segalen, les procédés d'aimantation de soi vers l'autre et au travers de l'autre versant du texte de Roche (c'est-à-dire son *exopoétique*) ménagent ainsi un espace de différence qui est certes littéral si l'on évoque la non-conformité des photographies avec les clichés de l'exotisme, mais surtout littéraire si l'on considère la plasticité de l'écriture.

### 3. Pour une pratique iconotextuelle

L'*exopoétique* de Roche déplace l'écriture hors des limites traditionnelles du genre pour s'ouvrir à un Autre<sup>4</sup> qui trouve ses origines dans les relations que l'écriture entretient avec la photographie. On trouve aussi la même pratique chez Segalen, photographe à l'ambition documentaire et poétique, qui désigne par le terme *exote* « la posture idéale du voyageur, de celui qui se comporte en étranger et, xénophile, aime l'Autre pour sa différence » (Reverseau, 2018: 73). Le dialogue entre l'écriture et la photographie chez Roche trouve donc son origine dans la littérature de voyage ou les romans-photos comme ceux de Pierre Loti. Il prend l'aspect d'une évocation explicite du *medium* photographique ou cinématographique dans le recueil *Eros énergumène*, faisant usage de termes comme « image » (1995: 35), « plan fixe » (37), « enregistrement » (38), « reflet » (50), « regarder » (135), « lunette » (150), « voir » (179), « regard » (37, 183), ainsi que d'expressions comme « prend[re] une photo » (153) ou de jeux de mots à double sens comme dans l'expression « exposition prolongée au soleil » (52). De même, dans *Louve basse*, on trouve une évocation du « viseur soviétique pour Leica » (1976: 132) et des successions de verbes de vision comme « contempl[er] (...) regarde[r] (...) vo[ir] » (161). Il s'agit d'un emprunt au *medium* photographique. Mais la « fonction générique » (Reverseau, 2012: 67) apparaît aussi, autrement dit un « *transfert de schème*, ou l'importation d'un processus de production représentationnelle propre à un domaine artistique dans un autre » (Hanna, 2010: 132).

En effet, certains phénomènes propres au *medium* photographique apparaissent dans l'écriture de Roche. La photographie est notamment associée à une oscillation de l'écriture entre la vie et la mort. Les mots propres au *medium* photographiques apparaissent ainsi pour dire la beauté d'un paysage (Roche, 1976: 132) ou l'observation de signes amoureux (*idem*: 130 ; 1995 : 50). En même temps, ils peuvent suggérer la mort et la fixation des êtres par l'image (1995: 50). D'ailleurs, le sous-titre de *Louve basse – Ce n'est pas le mot qui fait la guerre c'est la mort* annonce la clôture de l'ouvrage : le dernier chapitre présente en effet une disposition particulière, prenant la forme d'un ensemble de simili-définitions de dictionnaire. Il est introduit par une

---

<sup>4</sup> Il est fait ici référence à l'Autre évoqué par Jean-François Lyotard dans le texte précédemment cité, ainsi qu'à *L'Autre versant du langage*, ouvrage majeur de Michèle Aquien qui montre comment la poésie fait paraître une autre dimension dans le langage courant. Cet Autre versant du langage crée un système complet qui met à jour un signifié indicible. Il est caractérisé par une extrême liberté et s'extrait hors des catégorisations traditionnelles de la communication, du langage ordinaire et des lois saussuriennes (Michèle Aquien, *L'Autre versant du langage*, José Corti, 1997, 432 p.).

pseudo-rubrique nécrologique qui annonce la mort de Denis Roche et sa résurrection. Conçu comme un groupement de paragraphes séparés par une ligne blanche, le chapitre est une évocation des aspects du cadavre et une objectivation anatomique des processus biologiques à l'œuvre dans la décomposition. Chaque paragraphe est ouvert par une rubrique comme « *Bière.* », « *Thorax.* » ou « *Membres inférieurs* » (1976: 227-234). La composition du passage constitue ainsi un ensemble d'*instantanés* qui fait se succéder des images du corps mort. Mis bout à bout, chacun de ces instantanés compose une pellicule cinématographique qui fait circuler mentalement les images.

Roche projette donc sa propre image sur l'écran que devient la page, mettant en scène les transformations de son futur cadavre. Cette mise à distance ne l'est qu'*a priori* car elle lui permet de s'approcher davantage de l'objet morbide de son discours. Prémonition de la mort, l'écriture photographique permet à soi-même d'être comme un autre, autrement dit de sortir de soi-même pour aller vers l'autre et mieux y revenir. L'*exopoétique* permet de créer des relations avec l'autre qui n'est qu'humain et non plus exotique. Les autoportraits photographiques de Roche qui accompagnent le chapitre s'éloignent des phénomènes narcissiques pour s'ouvrir à l'anonyme et l'ombre, notamment avec la dernière photographie qui le représente de dos, à contre-jour, soulignant des processus de symbolisation (donc d'abstraction) dans la construction photographique. À rebours, on peut aussi dire que les photographies d'Égypte, du Sri-Lanka et d'ailleurs, côte-à-côte avec le texte de *La Disparition des lucioles*, participent d'une distanciation spectaculaire de l'objet (dit « exotique ») de la représentation, l'art étant placé en contact immédiat avec le monde. Il en va de même avec l'association des êtres de son entourage et du « croire qu'on... » (Roche, 2016: 95) qui définit la photographie d'après l'auteur.

Les oscillations ou la *danse* (Roche, 1976: 166) de l'écriture et de la photographie sont privilégiées à l'aspect documentaire de l'ouvrage et des images. La mise en mouvement dans le texte et dans l'image montre qu'il y a une circulation (apparition, disparition, métamorphose) des représentations. C'est aussi ce qu'indique la forme du *story-board* cinématographique dans le même ouvrage. De fait, Roche insère deux ou trois photographies sur une même page blanche. Celles-ci sont des prises de vue successives, à la manière d'une planche de contacts. Outre la légende habituelle, l'artiste ajoute des commentaires reliés par des traits aux photographies. Il peut s'agir de

remarques géographiques sur le *lieu* comme celle des stupas de Gal Vihara (Roche, 2016: 91). Mais on trouve aussi de nombreuses notes sur le *temps* de la photographie : dans un même lieu (celui de la page), l'instant de la prise photographique jouxte la successivité des clichés placés les uns à côté des autres. Les corps indiquent à la fois une présence et des « reliefs » (*idem*: 95) qui sont à la fois des topographiques, des formes, mais aussi des restes de nourriture et de vie. Le temps, l'espace, la vie, la mort, le réel et l'imaginaire se superposent et s'entremêlent.

Enfin, les annotations montrent que l'artiste s'intéresse à ce laps de temps et d'espace distinguant et reliant deux (ou trois) photographies qui se succèdent et qui (si l'on suit le raisonnement de Lyotard) ménagent l'interstice du *désir*. En effet, Roche remarque l'apparition de « légers décalages » entre « deux corps » d'un même personnage photographié (2016: 93). En outre, s'inscrivant dans une pratique contemporaine de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les frontières entre les genres et les arts de l'*exopoétique* sont rendues plus floues : l'œuvre de Roche balance entre le carnet de voyage et le *story-board*, le document et la poésie, le roman et le collage, le livre d'artiste et le recueil poétique. Dès lors, la poétique (autrement dit la forme, le geste, le *faire*) est l'un des enjeux de l'étude de ses œuvres. De fait, Roche évoque « cette *intense invasion* de la lumière et de l'espace par la forme et par l'être » (2016 : 106). La zone de frottement des genres crée l'étincelle nécessaire à la mise en place d'une *différence* dans son œuvre. Son écriture elle-même favorise ce frottement. On le constate d'abord avec la longueur de certaines phrases qui s'étendent parfois sur une demi-page :

La raison humide et sa caquetante théorie marchant à la remorque des gros nœuds de peuples en cours d'enflure et projetant à la hauteur d'une haie moyenne ses orgasmes fantoches, *ta ta ta ! Débusqué ! DÉBUSQUÉ ! : (...)* Voûte Des Béatitudes, Rocaille Echevelée Mêlée Intimement A La Coupole Jéhovahesque, Les Doigts Dans Le Nez Dans Le Repos Des Boi Hayaux (...) et le *couèt ! couèt !* qui passe à toute vitesse tandis qu'on entend encore la phrase : « et les faibles croiront voir une différence », etc. \_\_\_\_\_ et moi iguane politique, il y a encore en moi une langue rouge merveilleuse (*ma gorge !*) et moi iguane politique (...) (Roche, 1976: 178).

L'accumulation de termes portant une majuscule, selon le procédé de l'antonomase poussé à son extrême, participe à la succession d'éléments dont l'association renouvelle

toute perspective plus référentielle. La réflexion politique à l'origine de cette phrase s'étend sur une demi-page tout en touchant son but, celui d'une critique véhémement de l'opportunisme. La phrase, où les majuscules, les virgules, l'expression « iguane politique » reviennent sans cesse, crée un tournoiement qui reprend les procédés de la langue de bois et des discours convenus. Le lexique religieux et la phrase entre guillemets signalent une critique du discours des religions et des sectes. En outre, les onomatopées (la mitraillette avec « ta ta ta » et l'oiseau « *couèt ! couèt !* » comme indiqué ailleurs dans *Louve basse*) associées à l'emploi de l'italique, du haut de casse (« DÉBUSQUÉ ! ») et du trait soulignent l'aspect sonore et graphique du passage. L'extrait s'appuie donc sur des procédés poétiques qui tendent à s'éloigner de la catégorisation « roman » signalée sur la couverture du livre. De même, Roche présente dans une didascalie initiale l'ensemble des personnages du livre, nommés Over-matière (le cadavre), ou Relique-au-chaud (le peintre suicidé). Cela oblige aussi à considérer l'ouvrage selon une perspective théâtrale.

Ainsi, contrairement au regard particulier qui fait l'exotique, celui du poète-photographe permet un prélèvement de la réalité dont l'objet est manipulé, au sens étymologique de *manus* (la main). Le prélèvement et la recontextualisation des éléments du texte et des photographies n'a pas pour but de rendre son objet exotique mais plutôt d'en faire surgir des formes qui modifient les données sensibles pour les trans-figurer en poésie. Ainsi, par ces transferts, l'interstice ou l'étincelle du frottement que Roche nomme aussi en photographie « l'amplification de l'instantané » (2016: 77), celle qui réside entre un ici et un ailleurs, soi-même et un autre, ouvrent l'espace figural du langage et des arts. L'« aller et retour dans la chambre blanche » (*idem*: 108), celle de la page et du développement-photo, montre que la poésie au sens large intervient comme le lieu de l'éploiement du lisible et du visible. Roche se positionne à la fois en spectateur et en opérateur : les termes évoquant plus haut la photographie peuvent en effet être liés à l'imagination créatrice comme aux gestes du technicien.

Dans son ensemble, l'œuvre de Roche met en évidence un fonctionnement photographique dont on perçoit le point de départ et le point d'arrivée, les procédés et les processus. Ses *story-boards* soulignent ainsi davantage le fait que l'image est fuyante, et non le caractère exotique de l'objet de la représentation. Ils montrent que la captation de l'être est aussi mobile que le pouvoir de nomination de la poésie. Refusant

de s'allier à toute forme de figement (celui de l'exotisme, celui des catégorisations de l'image et du texte) et s'apparentant à un décentrement permanent, l'œuvre iconotextuelle de Denis Roche et le système discursif qui en résulte tentent de conférer au papier la densité de l'être en remodelant la forme.

### Références bibliographiques

- BARTHES, Roland (1980). *La Chambre claire – Note sur la photographie*. Paris: Gallimard / Seuil, coll. « Cahiers du cinéma ».
- BOUVIER, Nicolas (1996). « Rêveries d'un chercheur d'images », *L'Echappée belle. Eloge de quelques pérégrins*. Genève: Métropolis, pp. 67-77.
- COGEZ, Gérard (2004). *Les Ecrivains voyageurs au XXe siècle*. Paris: Seuil, coll. « Inédit / Essais ».
- HANNA, Christophe (2010). *Nos dispositifs poétiques*. Marseille: Al Dante / Questions théoriques, coll. « Forbidden beach ».
- LYOTARD, Jean-François (1971). *Discours, figure*. Paris: Klincksieck, coll. « Esthétique ».
- MARIN, Louis (1997). *Détruire la peinture*. Paris: Flammarion, coll. « Champs arts ».
- REVERSEAU, Anne (2012). « Photographies animées ou les enjeux poétiques d'un titre : emprunts et transferts », in Pardo, Reverseau, Cohen, Depoux (dir.). *Poésie et médias – XXe-XXIe siècles*. Paris: éd. du Nouveau Monde, pp. 53-74.
- REVERSEAU, Anne (2018). *Le Sens de la vue. Le regard photographique dans la poésie moderne*. Paris: Sorbonne Université Presses, coll. « Lettres/Françaises ».
- ROCHE, Denis (1976). *Louve basse*. Paris: Seuil, coll. « Points ».
- ROCHE, Denis (1995). *Eros énergumène*. Paris: Poésie/Gallimard, NRF.
- ROCHE, Denis (2016). *La Disparition des lucioles (réflexions sur l'acte photographique)*. Paris: Seuil, coll. « Fiction & Cie ».
- STASZAK, Jean-François (2008). « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 148, pp. 7-30.

**POUR UNE RELATION COMPOSSIBLE DU MÊME ET DE L'AUTRE**  
**L'exotisme, de Segalen à Glissant et Chamoiseau**

**Bernadette DESORBAY**

Institut für Romanistik der  
Humboldt-Universität zu Berlin  
h0997dgg@rz.hu-berlin.de

**Résumé :** Lorsqu'il se focalise sur la Chine en excluant la possibilité du divers à des latitudes qualifiées de provinciales telles que la Suisse ou la Belgique, l'auteur de *l'Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, Victor Segalen nourrit un préjugé géographique qui n'empêchera pas le penseur du Tout-Monde, Édouard Glissant, de le célébrer comme un écrivain-phare. L'auteur d'*Écrire en pays dominé*, Patrick Chamoiseau, ne relèvera pas davantage son goût pour les hiérarchies aristocratiques et la consommation sexuelle des vierges. Ces motifs obsédants, que renforce René Leys écrit à Pékin autour de la Cité interdite, symbole de virginité et d'altérité absolue, n'empêchent effectivement pas les avancées de Segalen en matière de sauvegarde de la diversité de représenter une valeur substantielle dans la visée d'une relation compossible entre le même et l'autre.

**Mots-clés :** préjugé géographique, Terre-Monde, maître de la jouissance, filiation, altérité absolue.

**Abstract:** When he focuses on China and excludes the possibility of diversity at so-called provincial latitudes such as Switzerland or Belgium, the author of the *Essay on Exoticism. An Aesthetic of Diversity*, Victor Segalen, fosters a geographical prejudice that will not prevent the thinker of the All-World, Édouard Glissant, from celebrating him as a leading writer. Neither will the author of *Writing in a Dominated Country*, Patrick Chamoiseau, mention the taste of Segalen for the aristocratic hierarchies and the sexual consumption of the virgins. These haunting motifs, reinforced by René Leys, written in Beijing around the Forbidden City, as a symbol of virginity and absolute otherness, do not actually prevent the segalenian advances in the safeguarding of diversity from representing a substantial value towards a compossible relationship between the same and the other.

**Keywords:** Geographical prejudice, Earth-World, Master of jouissance, Filiation, Absolute Otherness.

Lorsqu'il se focalise sur la Chine et sur les tropiques en excluant la possibilité du divers à des latitudes qualifiées de provinciales telles que la Suisse ou la Belgique, l'auteur de *l'Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, Victor Segalen, entretient un préjugé géographique sur l'existence d'une périphérie francophone redondante au regard d'une référence française homogène et isotrope. Le penseur du Tout-Monde, Édouard Glissant, ne fera pas moins de l'essai son livre-fétiche. C'est que les différences parfois éclatantes entre les deux *œuvriers du divers* (Norvat) – ne fût-ce que sur la question des races et des cultures – ne les empêchent pas de se rejoindre dans l'ensemble.

Il en va de même de l'auteur d'*Écrire en pays dominé* et travailleur social Patrick Chamoiseau, grand admirateur lui aussi du livre en question en dépit des moments où, au nom de son goût du divers, Segalen va jusqu'à regretter les hiérarchies aristocratiques et prôner la consommation sexuelle des vierges. Il s'agit là de motifs obsédants (Mauron) qui reviennent en force dans le roman mythobiographique *René Leys* écrit à Pékin entre 1913 et 1914 autour de la Cité interdite, symbole de virginité et d'altérité absolue, qu'un jeune Belge prétend avoir acquis le droit de « pénétrer » à sa guise. Il en va, dans les dialogues biaisés qui l'opposent à un « Segalen » médusé, des clefs de la jouissance qu'il dit posséder, lui permettant non seulement de frayer avec la police secrète, mais aussi et surtout de diriger le ballet sexuel des princes, de l'Empereur et de ses courtisanes, voire de coucher lui-même avec Vierge et Mère de l'Empire mandchou. Étrange familiarité et familière étrangeté (Freud), dont « Segalen » sort victorieux en rétablissant, par la suppression du déflorateur et un raisonnement *a contrario*, l'altérité absolue de la Cité interdite ainsi que sa *pureté indiscutable*. Après avoir mis en valeur les avancées que Segalen accomplissait hier en matière de sauvegarde de la diversité et les dépassements que Glissant et Chamoiseau proposent aujourd'hui à travers leurs relectures respectives de *l'Essai*, nous verrons en quoi l'exotisme segalennien représente une valeur substantielle dans la visée d'une relation compossible entre le même et l'autre.

### **Le préjugé géographique**

S'il s'est donné pour objectif de « dépouiller l'exotisme de ce qu'il a de 'géographique' » (Segalen, 1978: 19, note1), Segalen retient malgré tout la topologie centre / périphérie classique en ce qu'elle a trait à la relation unité/diversité. S'inspirant



du préfixe *exo* qui renvoie à « tout ce qui est « en dehors » de l'ensemble de nos faits de conscience actuels » (*idem*: 20), il part du principe qu'entre centre et périphérie il existe, outre la localisation, un rapport d'inégalité entre deux espaces. C'est du moins le jugement qu'il émet sur la concession de Tien-tsin<sup>1</sup> en province chinoise où il a été affecté. Après l'avoir opposée à la capitale impériale, il lui vient à l'esprit une comparaison inopinée avec la 'périphérie' francophone européenne : « Ici, vrai, 'les sens' ne sont pas heureux. Autant Pékin rachetait, par son impérialité, la tristesse morne de ses orgies sales aux chanteuses rauques, autant Tien-tsin est provincial, suisse ou belge » (Segalen, 1978: 54). Le passage est tiré d'une lettre du 23 septembre 1911 envoyée de Tien-tsin à l'officier de marine et ami d'enfance Henry Manceron. Dans *Segalen* (1991), l'historien spécialiste du colonialisme français Gilles Manceron parle de l'appel du large que doit avoir ressenti, comme ses camarades, le jeune Segalen à l'étroit dans sa propre province : « Malgré le peu de notes qu'il laissa sur cette période de sa vie, on devine que l'élève au lycée de Brest Segalen éprouvait un intense besoin d'évasion. La ville était une cité provinciale assez fermée sur elle-même où tout ce qui était vivant et animé venait du large » (Manceron, 1991: 53).

Deux ans plus tard, la Belgique revient en force dans le roman posthume *René Leys* écrit à Pékin du 1<sup>er</sup> novembre 1913 au 31 janvier 1914. Des dialogues opposent un narrateur français, qui porte le nom de l'auteur, à un certain René Leys, originaire de Termonde près de Gand. Il s'agit d'un sinisant qu'il qualifie à plusieurs reprises de « petit Belge » (Segalen, 1955: 43)<sup>2</sup>. « Segalen » recourt là à une formation diminutive, dont le linguiste Bert Peeters a analysé la fréquence en France dans « Les petites idées d'un petit Belge, ou quand 'petit' ne renvoie pas à la taille », en se demandant s'il est permis de voir, dans l'usage particulièrement important chez les locuteurs franco-

---

<sup>1</sup> Pierre Brunel rapporte qu'en juin 1909 « Segalen devait (...) quitter avec soulagement Tien Tsin, qu'il considérait comme 'une fausse ville chinoise' », il précise aussi qu'il n'était pas le seul : « Pierre-Jean Rémy cite ce jugement et le commente en écrivant qu'« il y a d'autres choses à voir, plus graves et plus mystérieuses, que ces bulbes néo-slaves, ces façades de banques belges ou de crédits provinciaux' » (Brunel, 2013).

<sup>2</sup> « Je décide d'éviter qu'il rencontre chez moi mon premier professeur, le petit Belge » (*idem*: 17) ; « Mon petit Belge » (*idem*: 21) ; les préjugés contre la Belgique ne manquent pas non plus : « Comme après une nuit trop ivre de mauvais champagne belge, j'ai la bouche – et surtout les idées, – mauvaises » (*idem*: 245).

français de l'épithète *petit*, la manifestation linguistique d'une valeur culturelle<sup>3</sup>. Chaleur humaine ? Esprit bon enfant ? Dans certains cas, il est clair qu'il est porteur d'ironie, de provocation, quand il ne constitue pas une insulte : « la thèse que l'adjectif petit ne saurait assumer de fonction péjorative a été battue en brèche par Hérisson (1954: 50) » (Peeters, 2012). On peut dès lors se demander si, dans l'emploi de l'expression, « Segalen » n'est pas la proie d'une ambivalence émotionnelle (Blair) l'amenant à sympathiser avec un Belge tout en lui accolant des étiquettes injurieuses rimant avec *petit con*, *petit esprit*, *petit nègre*. Or, il est vrai que si quelqu'un s'attire le mépris dans cette histoire, c'est un fonctionnaire français qui sert non seulement de repoussoir narratif à « Segalen », mais aussi de faire-valoir à son *petit Belge* : « Malgré ses origines, le jeune Belge est mince et brun, d'une étrange peau mate, et il daigne à peine ouvrir des yeux qu'il a fort beaux, sur le fonctionnaire, court et blond, gras, vif et rose, malgré les quarante-cinq années que portent ses bajoues et ses rides » (*idem*: 21-22). Au-delà du préjugé géographique vagant auquel renvoie l'expression : « Malgré ses origines » (*idem*: 22), Leys dépasse en nom et élégance le spécimen picard : « Blond roussâtre, avec des yeux ronds et gris et un accent ! et un nom : Jarignoux, voyons, ça ne trompe pas ! C'est du bon terroir de Picardie » (*idem*: 23). Un jeu de miroir rééquilibre les forces en présence.

Dans sa correspondance, Segalen évoque aussi « l'ennui grisailant qui sourd de la petite Bretagne (péninsulaire) » (Manceron, 1946 : 39) et appellera le quartier natal « 'un faubourg ouvrier', en soulignant ironiquement la prononciation populaire » (*idem*: 25). À une autre échelle, les caricatures pleuvant sur Jarigoux<sup>4</sup> et les renvois à la laideur de l'épicerie tenue par le père de Leys<sup>5</sup>, évoquent le processus de prosaïfication

---

<sup>3</sup> Il renvoie notamment aux célèbres *Carnets du major Thompson* de Pierre Daninos, « où l'usage non diminutif de l'adjectif petit dans la langue de tous les jours est illustré à merveille. Le major conclut une longue liste de contradictions françaises en faisant remarquer que les Français 'sont sous le charme lorsqu'un de leurs grands hommes leur parle de leur grandeur, de leur grande mission civilisatrice, de leur grand pays, de leurs grandes traditions', mais qu'ils rêvent en même temps "de se retirer, après une bonne petite vie, dans un petit coin tranquille, sur un petit bout de terre à eux, avec une petite femme qui, se contentant de petites robes pas chères, leur mitonnera de bons petits plats et saura à l'occasion recevoir gentiment les amis pour faire une petite belote" (Daninos, 1954: 21 ; italiques dans le texte original) » (Peters, 2012).

<sup>4</sup> Cf. *idem*: 124ss.

<sup>5</sup> « Et vraiment, tout est trop laid ! Un 'amour' en fromage de Saxe tend les bras à des fleurs si éternelles qu'on peut les croire artificielles. Le service à thé vient de Satsuma, par Hambourg. Pas un rappel, même maladroit, des belles choses de Chine (...). Cependant... ces deux vasques de porcelaine, exilées,

enclenché par la présence européenne à Pékin. René Leys, le seul Occidental qui ait ses entrées dans la Cité interdite, faisant ici figure d'exception.

### **La terre-monde**

Tout au long du récit, Segalen recourt à un jeu de signifiants qui reconduisent de façon subliminale à la Cité interdite, demeure de l'empereur de Chine à Pékin. Le patronyme « Leys » étant l'anagramme de « Ciel », le prénom « René » renvoie à la réincarnation du « Fils du Ciel » (empereur chinois). La ville natale de Leys, Termonde, se prononçant ensuite « Terre-Monde », le Ciel Yang et la Terre Yin sont ainsi réunis autour d'un troisième élément résultant de leur union : l'enfant que Leys a conçu avec l'Impératrice : « Et c'est un garçon (...). Je ne l'ai pas vu. Il me ressemble. Il a un nez européen » (*idem*: 242).

Or, non seulement René Leys aurait conçu un enfant avec une Chinoise – le conditionnel est de mise dans un récit qui oscille entre constats et affabulations –, mais il finira aussi par s'avérer pour moitié son semblable : « [sa mère] était Française. (C'est un fait. Peut-être du Midi, et ceci expliquerait ce teint mat, et ces beaux grands yeux...) Son père est un marchand wallon » (*idem*: 43-44). Le préjugé, cette fois linguistique, réapparaîtra dans un passage où « Segalen » attribuera en partie au fait qu'il est belge la faute de français commise par Leys : « – Vous vous rappelez *de* cette concubine... J'ai fort envie de reprendre mon professeur. 'Vous rappelez-vous *cette* concubine...'. Il est Belge et manifestement ému : double excuse... » (Segalen, 1922: 167). Celui qui lui donne des leçons de chinois à Pékin n'est certes pas tenu de respecter *l'usage unique et invariable* de la langue que, dans son rapport de 1794 à la Convention, l'abbé Grégoire préconisait pour une *République une et indivisible*, mais ne préférerait-on pas malgré tout qu'il le parle « comme tout le monde » ? À un moment donné, en effet, « Segalen » « n'écoute plus le commentaire et la voix belge, trop monotones » (*idem*: 24), un peu comme si l'intonation française pouvait le préserver de l'ennui. Il finit pourtant par se laisser séduire : « Sympathique, ce garçon-là, très sympathique tout d'un coup, malgré ses gaucheries, ses enfantillages... » (*idem*: 41), tout en continuant à lui attribuer les

---

déposées comme une ordure à la porte d'entrée... Voilà du « Chine », et fort acceptable, bien que neuf (...). Que font ici ces transfuges du Dedans ! ici, à l'entrée de l'auge à mélasse, à l'orée de la conserve et de l'épicerie » (*idem*: 3).

traits distinctifs d'une espèce qu'il rejette. Il va même jusqu'à lui attribuer une langue belge, pourtant inexistante<sup>6</sup>, à la lecture d'un « mot écrit au pinceau, mais en belge, sur du papier chinois mince tramé de fleurettes roses et vertes » (Segalen, 1922: 59). Lorsque le même Leys s'adresse plus loin à lui « en pur français » (*idem*: 81), son identité, déjà troublée par le métissage franco-belge qui lui est prêté en cours de narration, frise alors la totale incohérence.

C'est que l'auteur était partagé entre deux modèles rencontrés à l'époque à Pékin, celui du sinologue et diplomate belge Charles Pierre Michel<sup>7</sup> et celui de l'ami français Maurice Roy<sup>8</sup>. Il n'attribuera cependant pas à Leys « *l'accent épais* » (Manceron, 1987: 80) qu'il prêtait à l'ami français Maurice Roy dans les *Annales secrètes* à la source du roman<sup>9</sup>. Si Roy était effectivement décrit sous les traits d'un jeune homme d'une grande beauté, il était toutefois affublé aussi, tout Français qu'il fût, d'une « [p]arole et prononciation empâtées un peu de quelque provincialisme » (*ibidem*). Mais « Segalen » de préciser aussitôt qu'il pouvait tout aussi bien s'agir d'une déformation liée à « l'abus du chinois qu'il parle s'il le veut comme un vrai Pékinois » (*idem*: 80). La diversité ne figurant pas au programme de la citoyenneté française héritée de la Révolution, Charles Pierre Michel se prêtait donc mieux que Maurice Roy au « crosslinguisme » terremondien de Segalen.

### La langue de l'Autre

La hantise de la provincialité relevable chez Segalen est liée à ce que son grand admirateur et exégète, le poète et philosophe martiniquais Édouard Glissant, rejetait de

---

<sup>6</sup> À moins que, étendant le concept franco-français « un pays : une langue », il ne se soit référé par ignorance à la langue flamande parlée dans la région natale de Leys en Belgique.

<sup>7</sup> Cf. article wikipedia ; [https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles\\_Michel\\_%28sinologue%29](https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Michel_%28sinologue%29) (dernière consultation le 6 août 2019).

<sup>8</sup> « Segalen rencontra Roy au début de son séjour chinois. Roy fut, au début, pour Segalen, un ami et un conseiller pour la langue et les coutumes chinoises. Il fut aussi un informateur sur la vie à l'Intérieur de la Cité Interdite pour *Le Fils du Ciel*, et un inspirateur direct du roman *René Leys*. De plus, Segalen lui dédicace la stèle 'Nom caché', et rédige sur lui les *Annales selon Maurice Roy*, journal détaillé de leur rencontre et de leurs contacts. (...) Roy, lors de sa rencontre avec Segalen, est un Français de dix-neuf ans, étrange et beau, prodigieusement doué pour les langues, parlant et écrivant la langue chinoise, faisant preuve d'une adaptation stupéfiante au milieu chinois et pourvu d'une personnalité complexe et mystérieuse. Plus tard, Segalen, doutant de la véracité de certaines de ses fabuleuses révélations, et ayant moins besoin des informations de Roy, se lassera de leur amitié, et congédiera le jeune homme dans une non-existence Dédaigneuse » (Labatut 2013: 1).

<sup>9</sup> Inédit dont parle Gilles Manceron dans « Les origines de René Leys ».

façon plus générale en tant qu'« obsession de *l'Un* » (Glissant, 1997: 44). Rappelons brièvement que *l'Un* de la Francité, destiné au départ à sauver la Révolution, fait son apparition lors de la proclamation par la Convention du 25 septembre 1792 d'une République une et indivisible. Il disparaît et réapparaît à plusieurs reprises avant d'être effacé dans le texte de la Constitution de la Ve République, forme du régime républicain toujours en vigueur à quelques modifications près. Pour ne pas parler de ses applications outrancières dans l'ère coloniale, les concessions faites entre-temps à la diversité dans les Dom-Rom et collectivités d'Outre-Mer n'ont jamais remis en question le principe unitaire français, la reconnaissance des particularismes locaux ayant au contraire servi à préserver la pérennité du principe fondateur. Celui-ci, consistant entre autres en une servitude linguistique liée au respect des normes d'une *langue unique et invariable*, est porteur d'une *francitude* qui s'ignore, mais que Segalen a pressentie. Dans les situations que les deux « 'œuvriers' du Divers » (Novrat, 2015: 22), Segalen et Glissant, ont respectivement connues du monde, il existerait des langues où tout est au contraire permis : « Quand je parle italien », écrit Glissant, « je ne suis pas atterré de faire des fautes. Ça m'est complètement égal de faire des fautes en italien ; il y a une jouissance à parler l'italien, et faire des fautes ou ne pas faire de fautes ça m'est égal » (Glissant, 1996: 49). Sauf son aversion face à l'accent de Jarignoux, Segalen parlerait ici, avec Jules de Gaultier, de la possibilité de « 'se réjoui[r] dans la diversité' » (Segalen, 1978: 60). Le menhir breton cède aussi la place à la stèle chinoise ; et le belge ou le picard d'une familiarité pour lui non tant étrange qu'agaçante, à une langue, le chinois, qui engage la langue française sur la voie d'une altérité absolue. Dans *L'Imaginaire des langues* (2010), où il est question du français, Glissant rappelle pour sa part la difficulté pour le peuple martiniquais de sortir d'une « langue bloquée, (...) figée dans une attitude respectueuse par rapport à la norme française » (Glissant, 2010: 20), allant jusqu'à pousser à une *correction totale* : « Ce n'était pas une langue vivante, c'était comme une langue morte » (*ibidem*). Face à la *servitude* héritée de la colonisation esclavagiste et de la départementalisation de son pays, Glissant ne poursuit cependant pas, comme Segalen, une échappée vers d'autres latitudes, mais entrevoit la réalité d'une créolisation qui « s'émancipe de toute frontière et de toute région » en s'appliquant, comme le formule Laurent Jenny dans « La langue, le Même et l'Autre », « à la situation du monde en tant que les cultures ataviques tendent à y remettre en

question leur identité unique, en tant que les relations géopolitiques ‘s’archipélisent’ » (Jenny, 2005: 27)<sup>10</sup>. Chez Segalen, la relativisation du Même se réalise en revanche dans la rencontre du particulier, en l’occurrence le maori et le chinois. Entre celles-ci, c’est la langue chinoise qui lui a fait l’effet de constituer par excellence la langue de l’Autre. Comme le relève Juliette Salabert :

Nonobstant la frontière des langues, le texte [de René Leys] met en scène un chinois présent à l’intérieur du français, un chinois de l’intérieur (...). Cette appropriation de la langue de l’autre, excédant un effet d’exotisme ou couleur locale, répond en réalité à un principe essentiel à l’écriture segalennienne : mêler le même et l’autre, faire surgir l’altérité dans l’identité même du discours français. Procédé fondamental qui sera à l’origine de l’« esthétique du divers », propre à Segalen (Salabert, 2008: §31).

Si le belge (inexistant) ou le picard ne firent pas l’affaire dans l’œuvre de Segalen, c’est en raison du sentiment de familiarité qu’ils évoquaient, sans que leur part d’étrangeté ne suffise à instaurer le dépaysement recherché par rapport à la petite Bretagne natale. Le chinois est plus à même aussi de le sortir de sa propre hantise de la « faute » (de prononciation). Glissant décrit l’inhibition linguistique à laquelle le Martiniquais n’échappe pas davantage. La raison en est que « [l]a relativisation de la langue pose des problèmes aux Français » (Glissant, 1997: 340). Comme il l’écrivait dans *Introduction à une Poétique du Divers*, seule la Relation permet d’y échapper : « Je parle et surtout j’écris en présence de toutes les langues du monde » (Glissant, 1996: 39). Une seule suffit en revanche à Segalen : « Cette langue pratique puisqu’elle annule la syntaxe en réduisant toutes les règles à trois » (Segalen, 1955: 87). Entre la langue de l’Autre et lui-même, il a toutefois placé un objet transférentiel (projection de l’objet interne)<sup>11</sup> sur lequel exercer sa destructivité. Celui-ci n’est autre que le jeune homme de ‘Terre-Monde’ qui lui donne des leçons de chinois et qui, à bout d’imagination, a commis une faute de calcul sur la grosseur de sa maîtresse (impériale).<sup>12</sup> A-t-il vraiment séduit la

<sup>10</sup> Rappelons que Glissant oppose cultures ataviques et cultures composites.

<sup>11</sup> Comme nous le verrons dans la section « La filiation », l’identification massive au surmoi linguistique républicain dérive d’une faille liée au nom du père.

<sup>12</sup> « Tout ce que j’ai dit, il l’a fait, même *un enfant*. Cette preuve réclamée par moi, posée par moi... La preuve cruciale : l’enfant : de lui-même, il me l’a dit : - C’est un gros garçon... si cet enfant est vivant et viable... pourquoi me surprendre à compter tout d’un coup sur mes doigts... jusqu’au nombre neuf ? Il me semble que le terme est un peu court, entre ma suggestion et l’enfant... » (Segalen, 1955: 254).

Douairière ? Le sujet supposé savoir jouir en haut lieu répond à *la chinoise* pour ne pas perdre la face<sup>13</sup> devant un « Segalen » dégrisé : « je m'accuse », écrit-il, « de lui avoir tenu (...) ce propos trop suggestif : 'pensez donc au poison...' Il m'a répondu : 'Merci de m'y avoir fait penser...' m'a pris au mot et ne s'est pas démenti » (*idem*: 255). C'est que le narrateur-écrivain qui pensait pouvoir tirer de ses dialogues avec Leys un chef-d'œuvre d'exotisme cherchait à rencontrer non pas son semblable, fût-il un bon conducteur narratif, mais l'Autre de la jouissance absolue, et que cet espoir a été déçu à la découverte de la suggestion dont Leys avait été l'objet de sa part tout au long du récit. « Segalen » cherchait de l'autre, il n'a trouvé que du même, du breton et non du chinois et même pas du belge : « Le poison : c'est *moi* qui le lui ai proposé, – certes le plus méchamment du monde –, c'est de moi qu'il l'a reçu, accepté et bu... et cela, depuis notre première entrevue... » (*idem*: 253). Le jeune homme de « Terre-Monde » qui lui apprenait la langue de l'Autre en le distrayant de l'*Un* républicain (français)<sup>14</sup>, ne pouvait du reste survivre à l'attentat qu'on lui avait suggéré de prétendre avoir commis sur la *pureté indiscutable* de la « race » chinoise en concevant un Fils du Ciel au nez européen.

### **Pureté indiscutable**

Il n'en va pas de même, en effet, de l'*Un* chinois. Comme le relève Elisabeth Rochat de la Vallée, l'*Un* chinois est lié à l'homme en tant que « meilleur des souffles échangés entre Ciel et Terre, l'harmonie du Ciel Terre. Ce qui lui donne un statut qui n'est pas simplement d'être l'un des Dix mille êtres ; il peut aussi être considéré comme l'Un du Ciel Terre, le témoin et le facteur de leur unité » (Rochat de la Vallée 2016). À Pékin, un « demi-belge (...) qui ne veut pas être Belge » (Segalen, 1955: 99) répond au désir inconscient du narrateur en disant avoir conçu un enfant avec la « mère » (Douairière). Double crime, œdipien et colonialiste de la part d'un mi-semblable qui refuse sa situation dans le monde. À l'annonce du remariage du père avec une ancienne maîtresse

---

<sup>13</sup> « Tout ce que j'ai dit, il l'a fait, à la chinoise, puisqu'il vient, à la chinoise, de m'en donner, par sa mort, la meilleure preuve - qu'il préférerait perdre la vie et sauver la face... et ne pas se trahir ni me trahir ; et ne pas démeriter... Tout ceci est donc vrai à 'la chinoise' ? » (*ibidem*).

<sup>14</sup> Son mépris des valeurs républicaines, palpable aussi dans *l'Essai sur l'exotisme*, est partagé par René Leys lorsqu'ils parlent de son importation en Chine à travers « la personne d'un certain commis-voyageur en pacotille « 89 et Droits de l'Homme » qui dit s'appeler « Sun-Yat-Sen ». Sur son propos, René Leys est particulièrement méprisant. Je l'approuve. Il ne dira jamais de ce personnage électoral, à peine éligible, tout le mal politique, moral, esthétique et social, que j'en pense » (Segalen, 1955: 90-91).

belge, Leys craint effectivement de perdre son ascendance maternelle française. Ce qui est intéressant, c'est que « Segalen » *devine* alors un « débat (...) au fond de cette jeune âme demi-belge » (*ibidem*). C'est aussi le sien, tout français qu'il soit. Comme il l'énonce à un moment donné, les confidences de Leys sur ses allées et venues au sein de la Cité interdite ont fini par le pénétrer au point de le désaxer sur l'échelle identitaire : « Je me sens tout d'un coup très seul. Très désoccidenté. Les rires à la Française sont loin d'ici » (Segalen, 1922: 84). Trois couples français faisaient la fête dans le bordel fréquenté par Leys, où il l'accompagne un soir. Les Françaises l'épient et se moquent de son inhibition face à l'« épouse » chinoise que Leys lui a procurée : « Elles (...) nous ridiculisent d'être si prudes, à cette heure, et si peu avancés... » (*idem*: 79). L'occurrence du signifiant de la « pénétration » n'en concernera que davantage la Cité interdite.<sup>15</sup> « Segalen » la vit par procuration et dans tous les sens du terme en suggérant à Leys de réaliser pour lui ses pulsions. Freud n'est pas loin. Manceron atteste en tout cas le vif intérêt de Segalen pour les idées pré-psychoanalytiques. Attentif à des écrivains qui pressentirent la découverte freudienne de l'Inconscient, il semble notamment avoir tiré de la lecture du *Horla* de Maupassant l'intuition d'une réflexivité identitaire remettant en cause, en parallèle à l'étude du chinois<sup>16</sup>, l'idée d'un dehors, auquel renvoie le préfixe *exo*, parfaitement étanche au-dedans.<sup>17</sup> Pour son biographe :

Comme Maupassant, Segalen a cherché dans l'esprit humain l'explication du mystérieux et, à l'inverse de Claudel, avec qui il a entretenu pendant dix ans une sorte de longue polémique, il a refusé de faire appel à la transcendance pour tenter d'approcher la part d'étrangeté à soi-même profondément inscrite en chaque individu. [...] Cherchant davantage un en deçà qu'un au-delà de l'univers, un infra-naturel qu'un surnaturel, il se tourna vers les courants nouveaux de la psychologie et de la psychiatrie qui annonçaient la psychanalyse. Il tenta d'y trouver une approche de cet « arrière-monde » qui gît au cœur de l'homme, part cachée du moi, dont on ne peut trouver une explication qu'en soi-même (Manceron, 1991: 17).

---

<sup>15</sup> Cf. Segalen 1955: 102.

<sup>16</sup> Son professeur chinois Wang l'y initie.

<sup>17</sup> « Le terme de « horla » désigne « un lieu impossible, un non lieu psychique ou bien un lieu d'absence (Ferrant, 1998) à la fois ici et ailleurs, hors et là. Ses manifestations ne permettent pas au narrateur de le situer psychiquement au-dedans ou au dehors. Au contraire, en se dérochant systématiquement à toute forme de rationalisation, à toute mise en sens intelligible, l'existence du Horla fait vaciller les repères identitaires, ce qui bouleverse le rapport du sujet à lui-même et au monde qui l'entoure » (Jung, 2010).



Pour paraphraser ce que Johann Jung avance sur le *Horla* dans « Du paradoxe identitaire au double transitionnel », je dirai que le personnage de Leys s'impose au narrateur de Segalen à l'instar d'une puissance absorbante qui absente ce dernier à lui-même. Les questions qu'il se pose tout au long du récit sur la virginité de René Leys lui faisant en effet oublier les raisons profondes de sa propre abstinence sexuelle.

### **Le maître de la jouissance**

S'il présente la « pensée la plus antipodique qu'il puisse désirer » (*idem*: 34), l'Empire du Milieu ne l'attire pas tant pour ses promesses d'un « Exotisme en latitude » (*idem*: 82), que pour la virginité de (la demeure de) l'Empereur. Comme l'illustre en effet le texte, il ne retient pas les quartiers français de Pékin, mais la Cité interdite, la seule, par définition, à échapper à la colonisation européenne. Marc Gontard, dans son étude récente intitulée *Victor Segalen : Une esthétique de la différence*, a également souligné l'aspect érotique du désir de connaître qui habite « Segalen » : « Cette entrée, dans l'enceinte interdite, par la magie du récit, tient, non seulement de l'effraction », écrit-il, « mais du viol. Car l'image sous-jacente de la défloration hante l'inconscient du texte (...) » (Gontard, 1990: 111, note 12)<sup>18</sup>. Il entoure également de conjectures la concubine désignée de l'Empereur, « Pureté Indiscutable », nom donné à la jeune prostituée du Palais des Délices Temporelles, dont Leys « gère » la virginité. Plus généralement, Leys, dont « Segalen » soupçonne qu'il a aussi des pratiques « grecques » avec le Fils du Ciel, se présente comme l'arbitre de la jouissance des princes et de l'Empereur, ainsi que le garant de la virginité de leurs proies féminines : « – Elle se refuse à lui, par mon ordre. Il l'aura, quand je voudrai » (Segalen, 1955: 84)<sup>19</sup>. S'il est souvent question aussi de Leys comme d'un jeune homme capable de *dompter les femmes*, c'est que « Segalen » tend à exclure la possibilité d'un sentiment amoureux entre une Mandchoue

---

<sup>18</sup> Cf. Yvonne Y. Hsieh, « Roman policier/roman exotique : René Leys de Victor Segalen ».

<sup>19</sup> « Cette fille, cette 'jeune fille' (elle n'a que quinze ans, même à la chinoise qui donne un an au nouveau-né...) cette vertueuse enfant est la concubine future du second fils du Prince T'ai. Elle vit ici, dans la retraite, 'pure et secrète' (...). Elle reçoit de temps en temps la visite du Prince Protecteur. Lui, voudrait bien transformer en rose rouge, et définitivement, ce bouton à peine formé. Elle, se refuse, et désire rester encore, pour quelque temps, ce qu'elle est. Je raisonne : - Le Fils du Prince lésine peut-être sur le prix ? – Non. Pas ça, reprend René Leys d'une voix coupante et que je connais bien. Lui, est prêt à donner dix mille taëls d'argent. (...) Mais, voilà, il n'y a rien à faire. – Enfin, pourquoi ? Alors j'entends ceci d'inattendu, d'inespérable : René Leys, premier et unique fils d'Épicier, Professeur d'Économie Politique, me répond sérieusement ceci, que j'accepte sans éclater de rire : (...) » (Segalen, 1955: 84).

et un Européen. Alex Hugues va jusqu'à effleurer la question de l'homosexualité eurocentrique de Segalen<sup>20</sup>. De ce point de vue, le jeune Leys ne « risquerait » donc rien à se frotter aux « vierges de Ts'ien-men-wai » (bordel de Pékin). En réponse aux désirs inconscients de son interlocuteur, il fera toutefois croire à « Segalen » qu'il a couché avec mère (la Douairière) et vierge (Pureté Indiscutable) en imaginant une preuve irréfutable de ses capacités de « pénétration » (de la Cité Interdite), celle, on l'a vu dans le point précédent, d'une progéniture européenno-chinoise. La conquête de l'Œdipe franco-européen est achevée, en ce qu'elle a très catholiquement réuni la conquête de la mère et la pénétration de la vierge. Qu'il s'agisse d'une affabulation de la part de Leys, dans laquelle « Segalen » est tombé comme dans les nombreux puits-pièges de Pékin<sup>21</sup>, relève certes des pouvoirs et limites de la littérature, mais sans doute aussi de ce que la psychanalyse appelle la relation privilégiée que le névrosé entretient avec le pervers, qui est, comme René Leys tel que le veut « Segalen », « très adapté à la réalité, intégré au discours, apte à se conduire, dans les méandres de la loi ; rationaliste, pédagogue, maître, il s'inscrit fort bien dans l'institution » (Braustein & Saal, 1990: 283). Est-il pervers ? En se demandant si Leys n'est pas pédophile, « Segalen » s'interroge sur une possible névrose, voire sur quelque trait de perversion lui ayant échappé : « s'est-il acquis sur cette fille impubère et naïve quelque pouvoir de fascination... Ce qu'il m'a laissé voir de son enfance : flammes apparues, visions prémonitoires... en font un nerveux, et peut-être... » (Segalen, 1955: XX). L'hypothèse qui touche de trop près « Segalen » est aussitôt abandonnée : « Non », dit-il, « 'Pureté Indiscutable' me

---

<sup>20</sup> « René Leys is the primary intermediary via whom Beijing puts the brakes on 'Segalen' will to be bicultural and arrive at a *pénétration chinoise*. 'Segalen' wants René to ease his path into cross-cultural contact with Chinese Other(nes)s but Leys, for all his initiatory stories of Chinese life, returns 'Segalen' to monocultural being and space. Leys's horse (RL 57-58), a metonym of its owner's own Euro-ness (Chinese citizens ride in mule-carts), physically harms 'Segalen', preventing him from trying, as he circumnavigates the Forbidden City, to breach the 'Dedans' » (Hugues, 2007).

<sup>21</sup> Le signifiant du « puits », très récurrent, lie le sexe féminin à l'idée du piège. Leys, qui vient de coucher avec une courtisane, une vierge que sa maîtresse, l'Impératrice, lui a donnée, se promène à cheval avec « Segalen » en lui faisant des confidences sur la nuit passée avec elle : « J'admire beaucoup la poésie de cette défloration politique », dit-il. Alors que la promenade des deux hommes « se prolonge, mielleuse comme un voyage de noces », le cheval de Leys fait un écart pour éviter un trou : « Cette bête endiablée a peur de tous les trous. J'avoue », écrit « Segalen » que l'écart est admissible, ici : à travers la campagne où nous trottons, elle a failli mettre le pied dans un puits ! » Le puits, dans lequel les « meilleurs policiers [de Leys] sont déjà tombés » est comparé au sexe féminin dans le rapport sexuel : « Toute la terre du Nord est ainsi : elle donne l'eau et suce les vivants par des bouches sans lèvres ni margelles... » (Segalen, 1977: 188).

semble posséder une immarcescible santé de corps et d'esprit » (*ibidem*). En attendant, « Segalen », médusé, se demande comment Leys s'y prend : « Qui est ce garçon, ce jeune Belge qui défend aux Princes Mandchous la possession de leurs futures concubines ? Qui protège et défend les virginités chinoises et l'emporte sur dix mille taëls d'argent pur ? » (*idem*: 85). Que fait en effet René Leys dans ce récit, si ce n'est assurer à l'Autre (Prince) la jouissance en manipulant l'objet (concubine) ou, selon la psychanalyse, « vivre pour la jouissance pour s'en emparer, l'organiser, la gérer, l'anticiper et la différer, pour en contrôler les montées et les chutes » (Braustein & Saal 1990: 282) ? Le dialogue qui réunit les deux hommes est du reste marqué par une tortuosité qui fait dire à « Segalen » : « Il ne regarde point du même côté que moi dans ce monde » (*idem*: 39). Leys le regarde en effet de biais, à la façon du pervers dont le fantasme préconscient, nous dit le champ freudien, est bel et bien « d'atteindre à la jouissance à travers le savoir et d'exercer son pouvoir sur un objet inanimé réduit à l'abjection ou lié par un contrat » (Braustein & Saal 1990: 282). La prostituée / concubine est de fait son objet de prédilection. Tandis que de « Segalen » lui-même, la psychanalyse dirait qu'il « fait structurellement couple avec le pervers » (*idem*: 283). Il s'en tient à une contemplation de la « jouissance au nom du désir confondu avec la demande de l'Autre » (*ibidem*) et finit aussi par accepter une cohabitation avec lui. Au long du récit, il se comporte comme le névrosé qui « croit à la jouissance proclamée par le discours pervers » (*ibidem*), jusqu'à imaginer que le pervers, c'est lui. Il finit effectivement par se convaincre qu'il a suggéré toute cette histoire à Leys, jusqu'à son suicide par empoisonnement. Ce qui frappe, c'est qu'en attendant, il sacrifie sa propre vie sexuelle à la conjecture. Celle-ci concerne tout l'entourage, de Leys aux femmes mandchoues, dont il ne parvient pas à croire qu'elles soient sensibles aux charmes d'un Européen : « C'est un beau garçon, sans conteste. (...) une femme Européenne en raffolerait. Mais une Chinoise ! » (Segalen, 1955: 85) Sauf une interprétation erronée de l'hospitalité polynésienne qui a trompé plus d'un Français, les femmes maories lui avaient pourtant semblé venir spontanément à la rencontre du mâle européen.

### **La filiation**

Dans sa lettre du 23 septembre 1911 à Manceron reproduite dans l'*Essai sur l'exotisme*, où il est question de sa mission en Polynésie française en tant que médecin, Segalen

confie en effet que « toute l'île venait à [lui] comme une femme » et qu'il avait « précisément de la femme, là-bas, des dons que les pays complets ne donnent plus » (Segalen, 1955: 53). C'était à lui-même qu'il attribuait le statut de sujet supposé savoir jouir. Il allait jusqu'à recommander la consommation des vierges en tant que promesse de la diversité la plus élevée : « la jeune fille est distante de nous à l'extrême, donc précieuse incomparablement à tous les fervents du divers » (Segalen, 1978: 54). Que ladite consommation ait précisément contribué, dans l'ère coloniale, à la « dégradation de l'exotisme » (*idem*: 88) l'intéressant peu, du reste, au regard de la jouissance du Divers dont il tire sa subsistance :

Il est grand temps que je le réaffirme, avant la maturité : la jeune fille, la vierge, est pour moi la véritable amoureuse, – et si peu complice, ou bien si habilement et exquisement hypocrite ! A trente trois ans cela peut encore se dire, surtout après vingt ans de goûts ininterrompus ; si, dans vingt ans je le déclare encore, mes amis, au moins, sauront que ceci ne dénonce pas de la sénilité, mais plus franche attitude amoureuse (*idem*: 53).

Il projetait à l'époque l'écriture d'un texte qui se serait intitulé *Maître-du-Jouir*. On a vu ce que le champ freudien conclut des sujets qui se croient possesseurs des clefs de la jouissance. Ce trait de perversion semble ne pas avoir échappé à Segalen, qui compte sur ses trente-trois ans pour échapper au soupçon de pédophilie repérable dans ces lignes. Ils s'accompagnent, là aussi, d'un goût pour la mère et la consommation de l'adultère : « Outre la classique épouse maorie, dont la peau est douce et fraîche, les cheveux lisses, la bouche musclée, j'ai connu des caresses et des rendez-vous, et des libertés qui ne demandaient pas autre chose que la voix, les yeux, la bouche et de jolis mots d'enfants » (*ibidem*). Or, de tout ceci Glissant ne parle pas. Qui plus est, ces considérations ne l'ont pas empêché de faire de *l'Essai sur l'exotisme* son livre-fétiche. Patrick Chamoiseau, qui en a eu connaissance à partir de Glissant, ne relève pas davantage la face obscure du manifeste segalennien. Glissant aurait-il cédé à l'attraction de celui qui, comme le pervers défini par la psychanalyse, « se vante d'un savoir sur son désir et de la maîtrise de son fantasme » (Braustein & Saal, 1990: 283) ? On pourrait se demander si ce qui les lie n'a pas plutôt trait, au départ, à la question de la filiation. Glissant a porté le nom de la mère jusqu'à ce que son père le reconnaisse lors de sa

réussite à l'examen des bourses, marquant son entrée au Lycée (Noudelmann, 2018: 42)<sup>22</sup>.

Or, si, pour Lacan, « dans le rapport de l'imaginaire et du réel, et dans la constitution du monde telle qu'elle en résulte, tout dépend de la situation du sujet » et s'il est vrai aussi que « la situation du sujet est essentiellement caractérisée par sa place dans le monde symbolique, autrement dit dans le monde de la parole. Cette place [étant] ce dont dépend qu'il ait droit ou défense de s'appeler Pedro » (Lacan, 1975: 130), que peut-il en avoir été pour Édouard Godard devenu « glissant » ? Après la rime maternelle, sa place dans le monde de la parole pourrait avoir été liée au dérisoire du nom à l'envers dont il est question dans *Le Traité du Tout-Monde* (1997) : « J'ai supposé naguère », confie-t-il, « que le nom de Glissant, sans doute octroyé comme la plupart des patronymes antillais, était l'envers insolent d'un nom de colon, Senglis par conséquent. L'envers des noms signifie » (Glissant, 1987: 77). Les noms du chapitre X du *Quatrième siècle* (1997), donnés aux anciens esclaves par les commis français officiellement chargés de leur inscription à l'état civil, renvoient non pas à un acte de naissance légitimant l'existence des sujets, mais à une sorte de pseudo-enregistrement destiné à laisser des traces. Or, si Glissant en était à la première génération, Segalen vivait la bâtardise au second degré, ce qui, en psychanalyse transgénérationnelle, constitue une différence importante<sup>23</sup>. Il n'était pas non plus descendant d'esclaves comme Glissant, mais seulement de père bâtard, ce dont l'auteur du *Quatrième siècle* tient aussi peu compte que d'un détail anodin. Comme l'écrivent très justement Yves Clavaron et Bernard Dieterle :

[Édouard Glissant] passe sous silence la cinglante ironie avec laquelle Victor Segalen risque une apologie de l'esclavage et marque son mépris pour les droits de l'homme (...). C'est pourtant là (...) dans ce silence, dans ce désaccord, que se fait l'essentiel de

---

<sup>22</sup> « [L]'accès au lycée de Fort-de-France s'accompagne d'un événement (...) qui va bouleverser pour longtemps le gynécée dans lequel Édouard circulait à loisir. Une paternité lui tombe dessus brusquement. Il avait certes un géniteur et en connaissait l'existence (...). Parfois l'homme passait au Lamentin (...). Mais tout à coup, ce faiseur d'orphelins s'entiche tardivement de lui, Mathieu Godard, surnommé Édouard ou Godgy, lui donne le nom de Glissant, celui d'un père qui enfin le reconnaît, fier d'avoir un fils accédant au lycée. Avoir bien travaillé à l'école lui apporte une bourse et un nouveau patronyme » (Noudelmann, 2018: 42-43).

<sup>23</sup> Cf. Tisseron, 2011: 115-116 et Abraham et Török, 1987.

la rencontre et cela, Édouard Glissant ne le sait pas. La véritable rencontre a lieu autour de l'homme bât (Clavon & Dieterle, 2004).

Manceron a mis en évidence le problème patronymique dérivant du fait que le père de Segalen a tout d'abord été abandonné par sa mère<sup>24</sup>. Lorsque celle-ci récupérera l'enfant grâce à l'appui de la grand-mère paternelle, il recevra le nom « Segalen » de la mère<sup>25</sup> au lieu du nom de « Tréguier », le destinant à porter, ainsi que la génération suivante, ce qui passait à l'époque pour une marque d'infamie : « le père de Segalen, Victor Joseph, dut probablement vivre, sous le Second Empire, une situation difficile et supporter l'épithète de bâtard, avec tout le mépris attaché à ce terme » (Manceron, 1946: XX). Or, si le nom « Segalen » pose problème au fils en Chine, c'est en raison de sa traduction chinoise qui le relie à la virginité plutôt, que selon sa résonance en français, à l'objet phallique : « Mon prénom hérite des deux derniers sons. Le tout se prononce : 'Sié Ko-lan', et me déplaît un peu, car, traduisant, j'obtiens sans erreur (outre le mot 'Sié', nom de famille) Ko-lan, 'orchidée du Pavillon des Vierges'. Je prise davantage », dit-il, « mon 'Épi de Seigle' breton » (*idem*: 67). Après la publication de *Stèles*, il modifia à trente-quatre ans l'orthographe française du nom de famille, qui s'écrivait 'Ségalen', au motif que l'accent ne lui paraissait pas breton<sup>26</sup>. Il tenait au patronyme celtique : « Rien ne vaut un nom de terroir franc et sonore comme le mien –, à condition », souligne-t-il, « de le prononcer *lène* à la bretonne » (*idem*: 26-27). Né chétif, il a par ailleurs été mis sous cloche et a grandi dans le culte de sa diversité : « Ce fut le premier et étrange service que me rendit ma mère : 'tu n'es pas comme les autres', 'tu ne seras pas comme les autres' » (*idem*: 27). Dans *La Cohée du Lamentin* (2005), Glissant suggère au contraire l'idée qu'Adrienne, la mère de son *alter ego*, « peut (...) être considérée bien hardie d'avoir mis au monde un autre petit Nègre » (Glissant, 2005: 84). Alors que le petit Édouard (*alias* Matthieu) aurait à lutter, sa vie durant, pour ne pas être confondu avec l'espèce (*petit nègre*) jusqu'à poser à l'âge adulte la réalité de la Relation, le petit Victor (*alias* Fils du Ciel), destiné à ne pas trouver son semblable en la Terre-Monde, se

---

<sup>24</sup> Segalen « tenait son nom de sa grand-mère paternelle, une jeune paysanne des environs de Brest qui, à l'âge de vingt-deux ans, mit au monde un enfant naturel » (Manceron, 1946: 21).

<sup>25</sup> Comme le relève Manceron, le père de Segalen, Victor Tréguier, décéda avant d'avoir pu ou voulu donner son nom à l'enfant.

<sup>26</sup> « Je l'ai supprimé, ne le trouvant pas breton. Y a-t-il des accents aigus ? Je ne le crois pas » (Manceron, 1946: 26).

mit en route pour l'Ailleurs à défaut de pouvoir rencontrer *de l'autre* là où il avait échoué à le constituer comme *même*<sup>27</sup>.

### **L'altérité absolue**

Comment par ailleurs parler d'un auteur qui avait prévu de baser son plaidoyer contre « la Dégradation de l'Exotisme » sur l'essai de « Gobineau : *De l'inégalité* [des races humaines] » (Gobineau, 1978: 88) ? Certes, en préface à l'édition numérique Hubert Juin a mis en relief les préjugés pesant sur ce dernier : « Il s'est trouvé que les pires imbéciles, les déments et les criminels [dont Hitler] de notre époque se sont, sur lui, trompés du tout au tout, prenant son lyrisme pour de la science, ses aveux personnels pour des preuves objectives, ses tourments intimes pour des démonstrations scientifiques » (Juin, 1967: 6). Les auteurs caribéens ont-ils les mêmes lectures ? Glissant et Chamoiseau, certainement plus proches de la réponse fournie en 1885 par l'intellectuel haïtien Anténor Firmin dans son essai d'anthropologie positive *De l'égalité des races humaines*, ne relèvent pas davantage ce détail de l'*Essai*, se contentant de relever des affinités électives. Celles-ci auraient-elles été réciproques ? Comme Norvat l'a mis en évidence, Segalen ne se serait sans doute pas reconnu dans la créolisation de Glissant, pas plus que dans la créolité de Chamoiseau. L'auteur de *l'Essai sur l'exotisme* n'en conforte pas moins leur *imago mundi*. Si Glissant rend « hommage à Victor Segalen » (Glissant, 1996: 7) dans son *Introduction à une poétique du divers*, c'est en fonction, comme le résume Norvat, de leur qualité commune de *transfuges culturels*, car, pour le reste, son optique est loin d'être celle, intimiste, de Segalen :

Ce que Glissant tient de Segalen c'est essentiellement cette propension au Divers. Mais l'héritier de Segalen fera fructifier son héritage selon sa propre partition. Ce qui fut une « constituante esthétique » segalénienne (ce qu'on pourrait comprendre en termes d'émotion et de passivité), Glissant le prolonge en une poétique impliquant une dynamique de l'histoire. Car Segalen ne s'attache pas aux identités collectives. Semblable à Nietzsche, il demeure enfermé dans une aristocratie individualiste.

---

<sup>27</sup> Je paraphrase ici une réflexion de Johann Jung et René Roussillon sur « L'identité et le 'double transitionnel' » qui a paru dans *Revue française de psychanalyse* 2013/4 (Vol. 77), p. 1042 à 1054, v. § 32.

Segalen n'est pourtant pas Colomb, l'amiral de la mer océane. Il nous échapperait presque de nous ressouvenir qu'il nous vient de l'armée, et plus exactement de la marine. Nul n'aurait pu prédire que l'œuvre de Segalen ait pu éclabousser celle de Glissant grâce à ses qualités de « transfuge » culturel, de sa capacité à circuler d'un domaine à l'autre, de voyager à travers les mondes (Norvat, 2015: 60).

De son côté Chamoiseau, qui a découvert Segalen grâce à Glissant, tire de l'*Essai* des mots d'ordre tels que : « De Segalen : Plonger dans l'innombrable pour rêver l'Un » (Chamoiseau, 1997: 153) ou « De Segalen : S'éjouir de sa Diversité » (*idem*: 173). Il a inséré ces citations dans le chapitre aux titres et sous-titres éloquentes : « Anabase en digenèses selon Glissant – Où l'ethnologue va devenir un Marqueur de paroles... », section « Résistance et mutations » relative au brassage des peuples survenu entre survivants caraïbes et esclaves marrons ainsi qu'entre esclaves que les marchands avaient systématiquement mélangés pour compromettre toute identité collective et éviter les risques de rébellion. Or, si Chamoiseau loue *après-coup* l'hybridité de ces rencontres non *territorialisantes*, Segalen tenait un langage diamétralement opposé, abhorrant la mise en relation entre les peuples : « Les moyens d'Usure de l'Exotisme à la surface du Globe : tout ce qu'on appelle Progrès. Lois de la Physique appliquée ; voyages mécaniques confrontant les peuples et, horreur, les mêlant, les mélangeant sans les faire se battre » (Segalen, 1978: 77).

Mais encore, là où Chamoiseau rêve d'un monde « qui intègre un essaim d'éléments exogènes, en moult combinaisons, chacune plus impuissante que l'autre à restituer l'ancienne assise identitaire » (Chamoiseau, 1997: 157), Segalen déplore : « Où est le mystère ? Où sont les distances ? Il y en avait de considérables entre le Tzar et le moujik – le Fils du Ciel et le peuple (...) » (Segalen 1978: 77). En se démarquant de l'exotisme de pacotille dénoncé dans l'*Essai sur l'exotisme*, le recueil *Stèles* (1912), loué par Chamoiseau, se présente, en revanche, comme un modèle d'application littéraire de la diversalité. L'*Essai* n'en posait pas moins, déjà, que l'Autre n'est pas extérieur au Même et que le sujet est surtout étranger à lui-même :

Je ne disconviens pas qu'il existe un Exotisme des pays et des races, un exotisme des climats, des faunes et des flores ; un exotisme soumis à la géographie (...). C'est cet exotisme-là, précisément, qui, le plus apparent, imposa son nom à la chose, et donna à



l'homme, trop porté au début de son aventure terrestre à se considérer comme identique à lui-même, la conception d'autres mondes que le sien... (*idem*: 83).

En pointant ainsi du doigt l'origine du mot, Segalen rend à l'univers la marque du divers qui le constitue, mais ce que Chamoiseau ne relève pas, c'est que la jouissance continue de passer chez l'auteur de l'*Essai* par l'idée d'une possession sexuelle de la différence, amenant celle-ci, lorsqu'elle est l'attribut des vierges, à être, on l'a dit, anéantie par sa pratique. Tel est le paradoxe de l'altérité absolue, qu'elle ne peut être vécue qu'au prix de sa destruction.

Comme le pose Glissant, l'altérité absolue nécessite le cadre mental d'une identité fixe. On en était encore là, dans l'avant-guerre, du temps de Segalen qui ne pouvait qu'avoir l'intuition d'une autre réalité. Désormais, l'Être, sous l'effet « des grosses permutations intellectuelles, spirituelles et mentales de notre époque » (Glissant, 1996: 28), ayant cédé la place à l'étant, à savoir à un processus changeant, le concept d'altérité s'est fortement relativisé ainsi que celui de l'exotisme, son corolaire. L'altérité s'est de même intériorisée sous l'effet de la découverte freudienne de l'inconscient, que Segalen n'avait pu que pressentir. Si la créolisation, ainsi que Glissant désigne ledit processus de l'étant, parvenait inopinément à une phase de fixation pour une nouvelle « identité-terre-unique » (*idem*: 28), le seul autre absolu encore imaginable ne pourrait provenir que d'un contact avec des extraterrestres. Dans l'univers mental de Segalen, ceux-ci se présentaient sous les traits d'une aristocratie mandchoue tombée du ciel et aussi impénétrable que la Cité interdite.

Après les apories perpétrées auprès des vierges et mères maories, il s'était mis à rêver d'un livre sur le « Fils du Ciel », plus proche de sa mythologie intime. L'exotisme étant un concept aussi relatif que les repères cartographiques hérités des conquêtes occidentales plaçant le nord du globe en haut et le sud en bas, le Divers cesserait à l'époque postcoloniale de se définir en fonction des latitudes. Segalen en avait certes eu l'intuition, mais s'arrêta au seuil d'une prise de conscience de l'aliénation culturelle liée à l'impérialisme colonialiste européen. Il n'en fut pas moins sensible à l'enfermement auquel le condamnaient les principes républicains d'unité et homogénéité. L'insularité française est ce qui l'empêche aussi d'accepter l'altérité de proximité que lui offre le voisin francophone, un semblable qu'il ne parvient pas à accepter comme tel en raison, plus encore, d'un culte de la diversité dans lequel il grandit à partir du regard que la

mère pose sur lui. La réflexivité, qui comporte un retour sur soi et un détour par l'autre, manque son but lorsque l'objet ne peut être envisagé comme un semblable. La quête de l'exote segalennien répond en fait à une nécessité qui dépasse le goût du Divers affiché : « Seuls les Français ne risquèrent ici aucune démarche 'humiliante' », souligne « Segalen » lorsqu'il obtient une entrée dans la Cité interdite et qu'il y rentre « le front haut » (Segalen, 1955: 108) avec ses compatriotes qui refusent de s'incliner au sol comme l'exige le protocole chinois. La fierté qu'il retire de cette identité fixe est ce qui l'empêche d'atteindre l'Ailleurs transitif, fruit des affabulations éclairantes de Leys, qui lui permettrait de célébrer la compossibilité du même et de l'autre<sup>28</sup>. « Segalen » jouit trop de sa situation dans le monde pour goûter en personne au Divers. De la nécessité de la Relation que l'auteur de *l'Essai sur l'exotisme* avait pressentie et qu'il suggérerait à (travers) Leys, Glissant et Chamoiseau ont tiré les présupposés d'une survie psychique collective.

### Références bibliographiques

- BRUNEL Pierre (2013). « De Segalen à Jean-Pierre Rémy, en passant par Claudel », dans Pierre BRUNEL, Pierre et DANIEL, Yvan Daniel (dir.) (2013). *Paul Claudel en Chine*. Rennes : Presses universitaires de Rennes < URL : <https://books.google.de/books?id=ypCUDwAAQBAJ&pg=PA143&lpg=PA143&dq=segalen+tien-tsin&source=bl&ots=ErrcOvOqaA&sig=ACfU3U2vjSPUGmvENgXqxEdIH-Zj7PErvQ&hl=fr&sa=X&ved=2ahUKEwjU556ZkfTjAhVIpIsKHfUyDNgQ6AEwB3oECAcQAQ#v=onepage&q=segalen%20tien-tsin&f=false> [dernière consultation le 8 août 2019].
- CHAMOISEAU, Patrick (1997). *Écrire en pays dominé*. Paris: Gallimard.
- CLAVARON, Yves & DIETERLE, Bernard (dir.) (2004). *Métissages littéraires : Actes du XXXIIe congrès de la SFLGC*, Saint-Etienne: Publications de l'Université de Saint-Etienne, 8-10 septembre 2004.
- GLISSANT, Édouard (1996). *Introduction à une Poétique du Divers*. Paris: Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (1997). *Le Discours antillais*. Paris: Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (1997). *Le Traité du Tout-Monde*. Paris: Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (2005). *La Cohée du Lamentin. Poétique V*. Paris: Gallimard.

---

<sup>28</sup> Contrairement à René Leys, qui ne portant pas le fardeau de la mythologie française, se plie aux règles de la Cité interdite.

GLISSANT, Édouard (2010). *L'Imaginaire des langues. Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009)*. Paris: Gallimard.

GOBINEAU, Arthur de (1853) [rééd. 1967]. *Essai sur l'inégalité des races*. Paris: Éditions Pierre Belfond.

GREGOIRE, Abbé. *Rapport sur la Nécessité et les Moyens d'anéantir les Patois et d'universaliser l'Usage de la Langue française*, présenté le 4 juin 1794.

GONTARD, Marc (1990). *Victor Segalen : une esthétique de la différence*. Paris: L'Harmattan.

HUGUES Alex (2007). « Segalen's Eurocentric homosociality in René Leys », *France/China: Intercultural Imaginings*. New York: Legenda < URL : [https://books.google.de/books?id=dHx\\_DwAAQBAJ&pg=PT35&lpg=PT35&dq=Jarignoux+Segalen&source=bl&ots=E5b7DInlYw&sig=ACfU3U2Do1cYDYpeRqbxqukHjhadz5mKyg&hl=it&sa=X&ved=2ahUKEwirjZSivOzjAhUNnxQKHUxUAnEQ6AEwCnoECACQAQ#v=onepage&q=Jarignoux%20Segalen&f=false](https://books.google.de/books?id=dHx_DwAAQBAJ&pg=PT35&lpg=PT35&dq=Jarignoux+Segalen&source=bl&ots=E5b7DInlYw&sig=ACfU3U2Do1cYDYpeRqbxqukHjhadz5mKyg&hl=it&sa=X&ved=2ahUKEwirjZSivOzjAhUNnxQKHUxUAnEQ6AEwCnoECACQAQ#v=onepage&q=Jarignoux%20Segalen&f=false) [consulté le 14 août 2019].

HSIEH, Yvonne Y. (1992). « Roman policier/roman exotique : René Leys de Victor Segalen », *Tangence* 38, décembre 1992 < URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/tce/1992-n38-tce656/025735ar.pdf> [page consultée le 13 août 2019].

HUGUES, Alex (2007). « Segalen's Eurocentric homosociality in René Leys » (*France/China: Intercultural Imaginings*, New York: Legenda ; [https://books.google.de/books?id=dHx\\_DwAAQBAJ&pg=PT35&lpg=PT35&dq=Jarignoux+Segalen&source=bl&ots=E5b7DInlYw&sig=ACfU3U2Do1cYDYpeRqbxqukHjhadz5mKyg&hl=it&sa=X&ved=2ahUKEwirjZSivOzjAhUNnxQKHUxUAnEQ6AEwCnoECACQAQ#v=onepage&q=Jarignoux%20Segalen&f=false](https://books.google.de/books?id=dHx_DwAAQBAJ&pg=PT35&lpg=PT35&dq=Jarignoux+Segalen&source=bl&ots=E5b7DInlYw&sig=ACfU3U2Do1cYDYpeRqbxqukHjhadz5mKyg&hl=it&sa=X&ved=2ahUKEwirjZSivOzjAhUNnxQKHUxUAnEQ6AEwCnoECACQAQ#v=onepage&q=Jarignoux%20Segalen&f=false) [consulté le 12 août 2019].

JENNY, Laurent (2005). « La langue, le même et l'autre », *Fabula-LhT*, n° zéro, « Théorie et histoire littéraire », février 2005 < URL : <http://www.fabula.org/lht/0/jenny.html>, [page consultée le 13 août 2019].

JUIN, Hubert (1967). « Texte de la présentation du livre. Couverture au verso ». *Essai sur l'inégalité des races*. Paris: Éditions Pierre Belfond.

JUNG, Johann Jung (2010). « Du paradoxe identitaire au double transitionnel : Le Horla de Guy de Maupassant », *Revue Française de Psychanalyse* 2010/2 (vol. 74), pp. 507-519 < URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2010-2-page-507.htm> [dernière consultation le 6 août 2019].

JUNG, Johann & ROUSSILLON, René (2013). « L'identité et le 'double transitionnel' », *Revue française de psychanalyse* 2013/4 (Vol.77). Paris: Presses Universitaires de France

- LABATUT, Sophie & BUEGGE-MEUNIER, Dr M. C. (2013). « Maurice Roy, l'inspirateur du René Leys de Victor Segalen, retrouvé » < URL : <http://www.escritures.com/mauriceroy.pdf> [dernière consultation le 6 septembre 2019].
- LACAN, Jacques (1975). « La Topique de l'imaginaire », *Les Écrits techniques de Freud*. Paris: Seuil.
- MANCERON, Gilles (1991). *Segalen*. Paris: J.-C. Lattès.
- MANCERON, Gilles (1987). « Les origines de Leys ». *Europe*, Apr I, 1987, vol. 64 (696).
- NOUDELDMANN, François (2018). *Édouard Glissant. L'identité généreuse*. Paris: Flammarion.
- ROCHAT DE LA VALLEE, Elisabeth (2016). *La Symbolique des nombres dans la Chine traditionnelle*. Paris: Desclée de Brouwer.
- PETERS, Bert Peters (2012). « Les petites idées d'un petit Belge, ou quand 'petit' ne renvoie pas à la taille », July 2012 ; DOI : 10.1051/shsconf/20120100071 < URL : [https://www.researchgate.net/publication/279653495\\_Les\\_petites\\_idees\\_d'un\\_petit\\_Belge\\_ou\\_quand\\_'petit'\\_ne\\_renvie\\_pas\\_a\\_la\\_taille](https://www.researchgate.net/publication/279653495_Les_petites_idees_d'un_petit_Belge_ou_quand_'petit'_ne_renvie_pas_a_la_taille) [consulté le 3 septembre 2019].
- SALABERT, Juliette Salabert (2008). « Faux et usage de faux. Sur le bilinguisme chinois de René Leys, *Trans*, 5 / 2008: Est/Ouest < URL : <https://journals.openedition.org/trans/221#ftn60> [dernière consultation le 6 août 2019].
- SEGALEN, Victor (1978). *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du Divers (notes)*. Saint-Clément-de-Rivière: Fata Morgana.
- SEGALEN, Victor (1955). *René Leys*. Paris: Plon.
- TOUT-MONDE (site du). « Récit d'une enfance créole (1928-1938) » < URL : <http://www.edouardglissant.fr/enfance.html> (dernière consultation le 9 août 2019).

## L'ÉDEN À LA VENTE

### La presse française et le nouveau concept d'exotisme (1874-1899)

Tanize Costa MONNERAT

Centre d'Histoire du XIXe siècle (Un. Paris 1 – Panthéon Sorbonne)

tanizecosta@gmail.com

**Résumé :** Cet article analyse les modalités de construction de l'imaginaire du Brésil dans les récits feuilletonesques de la presse française à la fin du XIXe siècle, l'image de cette nation qui est donnée, par ce biais, aux Français et la façon dont celle-ci est utilisée en France. L'image du Brésil est l'opposé de ce qu'est la France, c'est un pays « de nature », peuplé de sauvages, esclaves et *rastaquouères*, où la nature est admirée pour sa richesse inexploitée et redoutée pour sa dangerosité. Pour l'établir, ces récits convoquent l'exotisme, qui fait partie du discours européen sur le Nouveau Monde depuis le XVIe siècle. Ce concept est d'ailleurs renouvelé par les idéologies de l'époque : le nationalisme et le colonialisme. Ces récits valident ainsi les entreprises impériales de la France, vu que ce pays est dépeint comme le seul capable de bien exploiter les régions « vierges ». De plus, l'image négative des peuples du Brésil met en valeur, par opposition, les Français.

**Mots-clés :** représentation du Brésil, presse française, exotisme, nationalisme et colonialisme.

**Abstract:** This article analyses the construction models of Brazil's imaginary in the fictional writings present in the French press of the late 19<sup>th</sup> century, the image of this country that is given, by this bias, to the French and how it is used in France. The image of Brazil is the contrary of that of France, a « nature country », inhabited by savages, slaves and *rastaquouères*, where nature is admired for its unexploited richness, and feared for its dangerousness. To establish it, these writings use the concept of exoticism, part of the European discourse of the New World since the 16<sup>th</sup> century. This concept is also renewed by contemporary ideologies: nationalism and colonialism. These writings validate, thereby, the imperial French enterprises, given that this country is painted as the only one capable of exploiting the « virgin » areas. And the negative image of Brazilian people promote, in opposition, that of the French.

**Keywords:** representation of Brazil, French press, exoticism, nationalism and colonialism.

## 1. Introduction

Depuis les premiers contacts des Européens avec le Nouveau Monde, la description de ce dernier passe par l'exotisme, c'est-à-dire l'exubérance de ses forêts, la fertilité de sa terre et les dangers inouïs qu'il recèle. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'exotisme reste la clé de lecture de l'Amérique pour la presse française, surtout dans les récits feuilletonesques. Cette notion est, pourtant, renouvelée en fonction des idéologies de l'époque : le nationalisme et le colonialisme. Cet article analyse les modalités de construction de l'imaginaire du Brésil par les récits feuilletonesques présents dans la presse française et la façon dont ils réactivent, dans ce processus, le concept d'exotisme, tout en le renouvelant.

Les récits feuilletonesques – feuilletons de bas de page, romans d'aventures, récits de voyages et faits divers – sont ainsi classés en raison du processus de fictionnalisation de la presse à l'époque, du dialogue entre la littérature et le journalisme qui crée des représentations romancées du monde. Ce processus a comme objectif et résultat « de parler à la sensibilité du public et de susciter de l'émotion » (Ambroise-Rendu, 2010: 5). Même si ces textes ne sont pas uniformes, ils font appel au lexique, aux modalités d'écriture et aux clichés de la littérature. Les dates sont choisies en fonction du développement des communications et des événements majeurs de l'histoire du Brésil. En 1874, l'agence de presse Reuters-Havas s'installe à Rio (Sodré, 1999) et un câble télégraphique sous-marin est posé entre l'Europe et le Brésil (Guimarães, 2012). Au Brésil, l'abolition de l'esclavage est proclamée le 13 mai 1888, suivie de l'établissement de la République le 15 novembre 1889. La recherche couvre ainsi un intervalle d'au moins dix ans avant et après ces événements.

Grâce à la libéralisation des contraintes administratives et politiques par la loi de 1881, à l'avancée technologique et à une situation économique favorable, la presse française croît et se diversifie significativement dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle (Robert, 2011). Étant donné cette abondance, notre corpus est composé des récits feuilletonesques présents dans les journaux les plus importants en France, les rares à témoigner de l'intérêt pour les nouvelles étrangères<sup>1</sup>, tout en considérant les publications qui circulaient aussi au Brésil. Parmi les journaux les plus vendus en

---

1 Grâce à l'agence Havas ces journaux peuvent remplir leurs pages avec des informations internationales.

France à ce moment, le corpus inclut *Le Petit Journal* (quotidien ancien et visant un public populaire), ainsi que *Le Journal* et *Le Matin*, qui ciblent une clientèle plus restreinte et bourgeoise, parce que plus sérieux et journaux d'information. Même s'ils sont républicains, ces journaux n'affichent pas de couleur politique nette, car cela est incompatible avec la volonté d'attirer un public le plus nombreux possible (Lyon-Caen, 2011). *Le Petit Journal* et *Le Journal* sont largement diffusés au Brésil. *Le Matin*, de son côté, porte un grand intérêt à l'information étrangère (Robert, 2011). *Le Figaro* et *Le Temps*, aussi inclus dans le corpus, sont reconnus pour leur qualité littéraire et leur ton sérieux. Ralliés à une République modérée et respectueuse de la propriété, ces quotidiens touchent une clientèle d'abonnés qui apprécient le sens des nuances, la quantité et la fiabilité des informations, y compris celles qui concernent l'étranger (une rare exception). L'usage plus fréquent du télégraphe permet une communication plus efficace et impose un rythme rapide et des nouvelles de plus en plus courtes. Cette technologie est privilégiée lors des communications étrangères, même si elles sont limitées à un petit nombre de journaux, comme *Le Matin* qui consacre plus de la moitié de son espace informationnel au domaine étranger (Wrona, 2011).

*Le Temps*, porte-parole des milieux économiques favorables au libéralisme, se caractérise par la qualité de son information étrangère grâce à ses correspondants dans les principaux centres politiques de l'Europe et du monde. Cette période est celle de l'essor des revues plus spécialisées (Loué, 2011), d'où l'inclusion dans le corpus de la *Revue d'économie politique* et de la *Revue des Deux Mondes*. Novatrices, ces revues se distinguent par leur critique, leur curiosité scientifique et leur ouverture aux cultures étrangères. La *Revue des Deux Mondes*, qui continue de revendiquer son éclectisme (Vaillant, 2011), s'inscrit dans le paysage culturel bourgeois français comme un modèle matriciel. Le *Tour du monde* et le *Journal des voyages* sont les deux revues de voyages les plus importantes au XIX<sup>e</sup> siècle en France ; elles sont même très copiées dans le monde entier (Bacot, 2011).

Le scénario médiatique français est aussi marqué par *L'Illustration*, incluse dans le corpus (Andries, 2011). Finalement, trois journaux politiquement marqués font partie du corpus : *L'Autorité* (bonapartiste), *L'Intransigeant* (républicain radical) et la *Petite République* (socialiste). Enfin, dans la *Revue du monde latin*, des Brésiliens vivant à Paris essaient de divulguer leur vision « correcte » du pays.

Le Brésil est présent dans ces publications en différentes proportions et dans des rubriques variées. Les récits feuilletonesques, objet de cette analyse, se retrouvent surtout dans les revues de voyage (qui regorgent de romans d'aventures, surtout ceux de Louis Bousсенard, et de récits de voyage) et les quotidiens destinés au grand public, où les feuilletons remplissent le bas de page.

## 2. Les modalités de construction du Brésil exotique

### *Le Brésil riche et enrichissant*

Pour parler du Brésil, les récits feuilletonesques convoquent souvent des images manichéistes, façonnant une représentation centrée sur la nature. Ce Brésil, d'abord opulent, est observé de plusieurs façons. Il est présenté comme un paradis<sup>2</sup>, il est alors associé à des expressions qualificatives : l'« immense »<sup>3</sup> territoire, la grandeur d'« eaux amazoniennes »<sup>4</sup>, « la grandeur des choses, ou des latitudes dont le grandiose est la caractéristique »<sup>5</sup>, « la pampa interminable »<sup>6</sup>, les « gigantesques »<sup>7</sup> chutes d'Iguaçu, une « immense chute d'eau digne d'être décrite par les poètes »<sup>8</sup>. La dimension monumentale du réseau hydrographique national est mise en valeur. On dépeint minutieusement les grands fleuves, leurs affluents, et on précise localisation, parcours, extension, sources, embouchures et formation (s'ils possèdent, et combien, des cascades, des rapides)<sup>9</sup>. Ces récits mettent aussi en évidence la beauté naturelle. Le commerçant français, traversant le Brésil dans le roman d'aventures *L'homme bleu*, admire l'« orgie de couleurs (...) cette exubérance de la flore les étonne, [il] voudrait pouvoir crier son admiration (...) en face de pareilles splendeurs »<sup>10</sup>. La variété et

---

2 Le mari d'un roman feuilleton dit à sa femme qu'il faut qu'ils trouvent « un asile..., un paradis... là-bas, dans l'Amérique du Sud, au Brésil ». *Le Journal*, « Feuilleton – L'Épinglette d'émeraude », 11/XI/1899, p. 1.

3 *Journal des voyages*, « Tour de la terre en quatre-vingts récits », E. Domergue, t. 9<sup>e</sup>, n° 230, 11/XII/1881, p. 352.

4 *Idem*, « Les chasseurs de caoutchouc », Louis Bousсенard, t. 19<sup>e</sup>, n° 488, 14/XI/1886, p. 308-311.

5 *L'Autorité*, « Le Brésil », 8/VII/1890, pp. 2-3.

6 *Journal des voyages*, « Le tour du monde d'un gamin de Paris », Louis Bousсенard, t. 6<sup>e</sup>, 8/II/1880, pp. 68-70.

7 *L'Illustration*, « Nos gravures – Les cascades de la Victoire », 14/XI/1891, pp. 381-400.

8 *Idem*, « Chronique des voyages et de la Géographie – Amérique du Sud », t. 16<sup>e</sup>, n° 391, 4/I/1885, p. 16.

9 *Journal des voyages*, « Tour de la terre en quatre-vingts récits », E. Domergue, t. 9<sup>e</sup>, n° 230, 11/XII/1881, pp. 352.

10 *Idem*, « Aventures d'un homme bleu », Louis Bousсенard, t. 24<sup>e</sup>, n° 606, 17/II/1889, pp. 100-103.



l'exubérance des animaux et des plantes de « ce beau pays »<sup>11</sup> sont louangées : l'orchidée, « sacrée reine des fleurs »<sup>12</sup>, est le sujet d'un poème<sup>13</sup> et les broméliacées sont décrites comme « une merveilleuse rareté végétale »<sup>14</sup>.

Aux éloges s'ajoute une vision utilitaire, des potentialités économiques. Parlant des « jolis oiseaux » portant un plumage « multicolore »<sup>15</sup>, *Le Figaro* commente l'utilisation de ce dernier pour la production d'ornements de chapeaux et de garnitures de vêtements<sup>16</sup>. La description des fleuves insiste sur leur navigabilité, leurs richesses végétales, agricoles et minérales<sup>17</sup>. Bien que déjà connues des Indiens, ces ressources sont présentées comme des découvertes, car ce sont les Européens qui les maîtrisent, les capitalisent<sup>18</sup>. Gaston Lemay, racontant son voyage à Rio de Janeiro, commence par les « nouvelles beautés » qu'on peut regarder à partir du paquebot. Entrant en ville, il remarque la richesse des fruits (mangues, bananes, ananas), des animaux (singes, oiseaux, perroquets) et conclut son récit avec la description de la montée du Corcovado. Il célèbre la végétation – « d'une richesse inouïe » – et la vue – qui « nous arrache des cris d'admiration ». Mais, ses compliments les plus intenses sont destinés aux produits et à la richesse du pays qui « dépasse les rêves de l'imagination » : les divers types de bois, des forêts inépuisables arrosées par de magnifiques fleuves, la production agricole de tout ce dont on a besoin, des richesses minérales encore peu connues, des eaux minérales, des gisements de salpêtre et des mines de houille. « Que de trésors, non pas enfouis, mais pour la plupart à la portée de la main de l'homme ! »<sup>19</sup>.

Vu la taille impressionnante du pays, son sous-peuplement et sa sous-exploitation, la *Revue d'Économie Politique* met en avant la possibilité qu'il existe des richesses

---

11 *Le Journal*, « Lettre du Brésil », G., 22/X/1892, p. 3.

12 *Revue des deux mondes*, « L'Amérique à l'Exposition universelle », M. C. De Varigny, 59<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> période, t. 95<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup>/IX/1889, pp. 837-866.

13 *Le Journal*, « Orchidées », Maurice Vaucaire, 13/I/1895, p. 1.

14 *Le Figaro*, « Échos – Hors Paris », 24/IV/1889, p. 1.

15 *Idem*, « Une visite à Frohsdorf », 22/VII/1883, p. 1.

16 *Idem*, « Échos de Paris » 21/III/1875, p. 1.

17 *Journal des voyages*, « Chronique des voyages et de la Géographie – Brésil », t. 13<sup>e</sup>, n<sup>o</sup> 408, 3/V/1885, p. 288.

18 *Idem*, « Chronique des Voyages et de la Géographie – Exploration française de M. Wiener dans l'Amérique du Sud », t. 10<sup>e</sup>, n<sup>o</sup> 235, 8/I/1882, p. 16.

*Idem*, « Chronique des Voyages et de la Géographie – Mission scientifique de M. Wiener, au Brésil », t. 10<sup>e</sup>, n<sup>o</sup> 238, 29/I/1882, p. 64.

19 *Idem*, « Les voyages de la “Junon” – Rio-de-Janeiro », Gaston Lemay, t. 12<sup>e</sup>, n<sup>o</sup> 290, 28/I/1883. pp. 58-62.

encore inconnues<sup>20</sup>. Les ressources récemment découvertes – l'or et le caoutchouc – en Amazonie sont au centre de la discussion sur la propriété du territoire contesté entre le Brésil et la Guyane française (Ferretti, 2013)<sup>21</sup>. Plusieurs articles mentionnant ces trouvailles demandent au gouvernement français d'investir dans la colonisation de Counani, garantissant ainsi sa possession<sup>22</sup>. Les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle apportent ainsi une nouvelle acception de l'exotisme : la nature comme une ressource mesurable. Ils ne sont plus des promeneurs romantiques – faisant des évocations lyriques de l'état d'âme, de la nature sensuelle et éblouissante –, mais des naturalistes qui s'intéressent « aux diverses denrées qui permettent de survivre sans agriculture » (Carelli, 1993: 49).

Avec une conception pragmatique, attachée « systématiquement à ce qui peut présenter un quelconque intérêt dans une perspective occidentale » (Bertrand, 2002: 152), ces récits spécifient les produits naturels du Brésil. Des publicités les associent au Brésil et à ses provinces<sup>23</sup> : « baume du Brésil », « manchons skungs du Brésil », « pin du Brésil », « chapeaux en jonc du Brésil », « d'une plante du Brésil »<sup>24</sup>, « l'eau merveilleuse du Para », « pommade merveilleuse du Para »<sup>25</sup>. Elles soulignent les utilités variées des articles<sup>26</sup> et des médicaments faits à partir des plantes brésiliennes<sup>27</sup> – ces annonces sont abondantes dans les grands quotidiens<sup>28</sup>. Le récit de voyage de l'explorateur Jules Crevaux<sup>29</sup> et le roman d'aventures *Les chasseurs de caoutchouc*<sup>30</sup>

---

20 Vu que de vastes territoires du Brésil, « n'ont pas encore été fouillés », il n'est pas possible d'affirmer « que la production de l'or et de l'argent serait bientôt dans un état stationnaire ». *Revue d'Économie Politique*, « Étude sur la question monétaire », J. D'Aulins de Bourouill, 10<sup>e</sup> année, 2/II/1896 p. 129.

21 Le Brésil et la France ne sont pas d'accord sur la localisation de la rivière Japoc, la limite entre leurs territoires en Amazonie qui a été déterminée par le traité d'Utrecht en 1713. De propriété contestée, le territoire de Counani devient une zone neutre jusqu'en 1897 lorsqu'un accord précise les limites entre les deux pays. Pour toutes les références, voir Costa, 2018:17.

22 *L'Autorité*, *L'Illustration*, *Le Journal*, *Le Matin*, *La Petite République* et la *Revue du Monde Latin* publient des articles. Pour toutes les références, voir Costa, 2018: 17.

23 Ces publicités précisent que le Para est une province brésilienne en Amazonie.

24 *Le Figaro*, « La jaborandine », 9/III/1883, p. 4. Publicité répétée en 1883, 1889, 1890, 1894 et 1895.

25 *Idem*, sans rubrique, 23/VIII/1885, p. 4. Publicité répétée cinq fois cette année-là.

26 « Arrête en quelques jours la chute des cheveux » et s'applique « après la fièvre typhoïde ». *Ibidem*.

27 *Le Journal*, sans rubrique, 22/X/1895. Cette publicité est répétée plusieurs fois cette année-là.

*Idem*, « Causerie Médicale », 2/XII/1895, p. 4.

*Idem*, sans rubrique, 31/VII/1897, p. 2.

*Le Matin*, « Causerie Médicale – Les Plantes du Brésil », 21/XII/1895, p. 4. Cette publicité est répétée en 1896.

28 *Le Figaro* publie 30 publicités de plantes médicinales, *Le Journal* 23, *Le Matin* 4 et *Le Temps* une.

29 L'explorateur Jules Crevaux décrit les maladies, l'état sanitaire des populations et les connaissances médicinales indigènes. Voyageant en Amazonie, il trouve « en fleur la plante qui sert à la fabrication

évoquent aussi ces plantes. Tous ces textes utilisent l’imaginaire des richesses naturelles au Brésil comme gage de qualité de ces marchandises et de l’efficacité de ces plantes. Après la révolution industrielle, l’Européen a le devoir d’agir devant la nature vierge, symbole du retard du Brésil sur l’échelle de la Civilisation des nations. Vu le contexte colonial et les éloges du territoire contesté, le but politique de ces récits est évident. Produits à partir du regard de la science coloniale, ces textes ne marquent pas « la fin du mythe amazonien, mais seulement sa transformation, son adaptation (...) aux valeurs capitalistes de l’ère industrielle » (Gadenne, 2003: 160). Le regard impérialiste transforme le paysage naturel en ressource économique et tient, par conséquent, à renouveler et à transformer l’intérêt porté à la nature américaine et à son image (Secreto, 2003).

En plus d’être riche, la nature brésilienne est enrichissante. Des feuilletons et des faits divers évoquent le mariage avec un Brésilien ; synonyme de « riche planteur »<sup>31</sup>. L’argent de ce dernier est produit sans grands talents et vient, en général, de l’agriculture<sup>32</sup> – « terre bénie où l’on n’a qu’à baisser la main pour ramasser le manioc et qu’à la lever pour cueillir la banane ! »<sup>33</sup>. Parlant des rastaquouères de l’Amérique du Sud, Gaston Jollivet dit que leurs fortunes dilapidées à Paris « se refont vite, souvent sans efforts »<sup>34</sup> dans leur pays. Le rastaquouère est un stéréotype littéraire qui connaît un grand succès à l’époque. Dans la comédie burlesque *La marraine de Charley*, un homme se fait passer pour une femme, devenant le personnage titre : une « vieille dame issue des plus illustres rastaquouères du Brésil et, sous le nom de dona Lucia d’Alvadorès ». Il devient le chaperon des deux demoiselles avec lesquelles ses amis veulent se marier. La vraie dona Lucia d’Alvadorès est décrite comme une veuve brésilienne « riche au-delà de l’imagination et jadis maîtresse du colonel Chesnay,

---

du curare ». Cette substance provoque une paralysie musculaire qui est utilisée par les Indiens comme poison et en médecine comme anesthésiant. Il cherche des moyens pour rendre moins cher le transport du quinquina (antipaludéen naturel). *Tour du Monde*, « La rivière Pastassa. Transit entre la Colombie et le Brésil par les affluentes », 1881, pp. 154-160.

30 Le quinquina enrichit le héros de *Les chasseurs de caoutchouc*.

31 Pour toutes les références, voir Costa, 2018: 23-24.

32 Une seule exception traite d’un fils d’un riche marchand de diamants au Brésil. *Le Figaro*, « Nouvelles diverses. La mésaventure d’un Brésilien », Jean de Paris, 1<sup>er</sup>/XII/1895, p. 3.

33 *Le Matin*, « Aux armes, Counani ! », Gaston Jollivet, 8/IX/1887, p. 1.

34 *Le Figaro*, « Rastaquouères d’hier et d’aujourd’hui », Gaston Jollivet, 12/XI/1888, p. 1.

soldat de l'armée des Indes »<sup>35</sup>. Quelques caractéristiques des rastaquouères y sont présentées : la richesse, la mobilité autour du globe, les relations avec la noblesse européenne décadente et la déchéance sexuelle. La littérature fin-de-siècle – les romans d'aventures<sup>36</sup> et les feuilletons<sup>37</sup> – rejette le cosmopolitisme politique, social et esthétique en France et choisit une certaine vision de l'identité française dans laquelle le rastaquouère est son opposé (Ricard, 2004).

Aller au Brésil et y faire fortune est si évident, que les récits feuilletonesques n'expliquent même pas les manières d'y parvenir. Le temps passé au Brésil, le réseau personnel construit, les difficultés rencontrées ou les facilités obtenues ne sont jamais évoqués. En revanche, la facilité et la vitesse<sup>38</sup> sont mises en valeur. L'image d'abondance naturelle autorise cette affirmation<sup>39</sup>. Au Brésil, les moyens d'enrichissement pour un Français sont multiples ; parmi eux, il y a l'art. Les tournées artistiques en Amérique du Sud assurent aux artistes de gros revenus, de riches cadeaux et le succès<sup>40</sup>. Le commerce est un autre moyen de s'enrichir. M. Prieis, par exemple, « alla chercher fortune au Brésil. Il l'y trouva. Au bout de 10 ans, il devint un très important commerçant, possédant 7 grandes maisons de commission »<sup>41</sup>. Les investissements (chemins de fer, financements ou banques) sont mentionnés par les

---

35 *Le Matin*, « Les théâtres », 15/IX/1894, p. 2.

36 L'épicier Félix est contraint, par sa femme, de s'en aller au Brésil pour le commerce du café. Au Havre, plutôt qu'un paquebot allant directement au Brésil, il choisit celui qui passe par la côte d'Afrique pour ne pas prendre un bateau rempli de rastaquouères. Or, voyageant au Brésil pour réaliser les rêves mondains de sa femme, il veut se détacher des rastaquouères. Cette posture d'honnêteté lui vaut une récompense. À son retour, le croyant sans fortune, sa femme rompt avec lui. Il découvre ensuite qu'il a, en fait, trouvé une mine de diamants. Thèmes récurrents dans la littérature fin-de-siècle (décadence de l'aristocratie française, son attachement à l'argent d'où qu'il vienne), le Brésil y joue le rôle de fournisseur d'une richesse facile et, partant, sans honneur. *Journal des voyages*, « Aventures extraordinaires d'un homme bleu », Louis Boussenard, t. 23<sup>e</sup>, n° 592, 11/XI/1888, pp. 308-311.

37 M. Lanti, pense faire d'une paysanne sa « domestique peu coûteuse, et, pardieu ! une maîtresse sortable, une fois dégrasée ». Il le fait, car son atelier est vide depuis que Totoche (femme ou maîtresse) est partie « au Brésil avec son rastaquouère ». *Le Figaro*, « Feuilleton du Figaro. Cyclamen mœurs bourgeoises », Albert Dupuy, 14/VI/1893, p. 3.

38 Par exemple, une annonce garantit une richesse vite : « On propose à M<sup>r</sup> ou Dame qui voud. partir pour le Brésil, affaire assur<sup>e</sup> prompt fortune » [sic]. *Le Figaro*, « Divers », 7/II/1878, p. 4.

39 En effet, parmi les 33 tentatives d'enrichissement mentionnées, seules 4 personnes ne réussissent pas.

40 En même temps que leur prestige en Amérique dépend de l'appartenance à l'Europe. Pour ces artistes, lorsqu'ils sont de retour dans le Vieux-Monde, le voyage outre-mer renforce, voire crée, une image de célébrité.

41 *Le Matin*, « Tribunaux. Les aventures d'un Français au Brésil », 7/XI/1890, p. 3.

rubriques d'économie des grands quotidiens<sup>42</sup>. *Le Figaro* publie 624 notices sur les valeurs des cours brésiliens et la *Revue des deux Mondes* analyse la création de la Banque Française du Brésil, attestant son importance pour l'entrée française à l'étranger<sup>43</sup>. Ces textes convoquent l'image de richesse du Brésil pour assurer la rentabilité de ces investissements. Finalement, l'exploration de la nature est, pour le colon français, un autre moyen de s'enrichir<sup>44</sup>. Parmi les denrées citées, le caoutchouc vit son apogée (Daou, 2000) et motive des discours pour la colonisation de la région de Counani :

Actuellement encore, la France est tributaire de l'Angleterre et du Brésil pour le caoutchouc et le cacao. Le territoire contesté peut nous donner ces deux produits en quantités considérables, (...) ni connu pour ainsi dire, puisque jusqu'à ce jour il n'a été visité que par MM. Crevaux, Coudreau et de Frantz, [il] est resté absolument inexploité. Il y a là, pourtant, une source inépuisable de richesses pour notre commerce ; le pays est très fertile, le climat sain, la chaleur modérée ; les habitants, sauf quelques tribus d'Indiens braves, sont paisibles, hospitaliers et absolument assimilables. L'explorateur ne demande pas que l'on occupe officiellement ce contesté (...). Ce qu'il faut, c'est faciliter l'émigration des agriculteurs français, de façon qu'à un moment donné, tout le pays soit occupé par nos nationaux<sup>45</sup>.

Même l'illégalité ne bloque pas l'enrichissement facile. Inconnus au Brésil, les forçats fuyant les bagnes guyanais et les criminels échappant à la justice européenne y jouissent de nombreuses opportunités. À Rio de Janeiro, la « Grande Henriette » retourne à sa vie de débauche et, quelque temps après, intègre une troupe nomade, gagnant succès et argent<sup>46</sup>, tandis que son mari y fait fortune grâce à la canne à sucre<sup>47</sup>. Des faits divers

---

42 « Grands quotidiens » sert à distinguer les journaux à grand tirage (*Le Petit Journal*) et ceux qui n'affichent pas de couleurs politiques nettes, s'adressant à un public large : *Le Figaro*, *Le Journal*, *Le Matin*, *Le Temps*.

43 Pour toutes les références, voir Costa, 2018:25-26.

44 L'explorateur Henri Coudreau souligne la richesse d'un *fazendeiro* au milieu du « désert ». L'explorateur Wiener rencontre des colons français : fermiers et commerçants de caoutchouc et canne à sucre. Le héros de *Chasseurs de caoutchouc* s'enrichit avec le bétail et le caoutchouc. Ce roman cite 30 colons possédant des fazendas de bétail.

*Journal des voyages*, « De Paris à Rio par terre », Louis Bousсенard, 2/III/1884 à 26/IV/1885.

*Idem*, « Les chasseurs de caoutchouc », Louis Bousсенard, t. 21<sup>e</sup>, n° 528, 21/VIII/1887, p. 116-119.

*Ibidem*, t. 21<sup>e</sup>, n° 529, 28/VIII/1887, pp. 131-134.

45 *Le Matin*, « À la Guyane. Retour d'un explorateur – Le différend franco-brésilien », 15/I/1892, p. 3.

46 *Le Figaro*, « Nouvelles diverses. L'odyssée d'un aventurier », Jean de Paris, 13/XI/1894, p. 3.

décrivent des escrocs utilisant l'imaginaire de richesse brésilienne pour mettre en pratique leurs arnaques<sup>48</sup>, signalant la circulation de cette image en France. Un voleur de femmes, dont l'identité brésilienne est même mise en doute, est décrit comme un rastaquouère : « Il était si séduisant, le gremlin, dit-elle, si correct dans sa tenue et dans ses manières, que je n'aurais jamais eu l'idée que j'avais affaire à un vulgaire escroc ! »<sup>49</sup>.

Ces types – mari riche, rastaquouère, colon et fugitif – corroborent les distinctions entre la richesse des Brésiliens et celle des Français. La fortune des premiers est souvent présentée comme acquise sans effort, ni talent. En revanche, les Français jouissent de divers moyens de s'enrichir, dont l'art (symbole par excellence de leur culture supérieure) et les investissements, qui soulignent leur capacité de prévoyance et impliquent l'idée de transfert de technologies. En tant que colons, et même en tant que fugitifs, ils s'exposent aux difficultés des pionniers afin d'exploiter toutes les potentialités du pays. Finalement, la nature brésilienne ne produit pas les mêmes riches qu'ils soient brésiliens ou français, ces derniers étant les mieux adaptés à l'exploitation du « pays de nature ».

*La nature brésilienne cauchemardesque permet l'existence de l'explorateur intrépide*

« Parfois édénique, parfois infernal[e] » (Lucas, 2011: 46), la nature brésilienne est également décrite comme écrasante, difficile, dotée d'un climat pénible où abondent les maladies, les dangers et les bêtes. « Profondément ambivalente, voire contradictoire » (Tettamanzi, 2014: 129), cette image n'est pas nouvelle. Dès les premiers récits sur le Brésil, l'effroi et même la répulsion cohabitent avec le mythe édénique. « Certains hommes de science parlent de la dégénérescence de la nature américaine » (Carelli, 1993: 91). Les récits du XIX<sup>e</sup> siècle n'ont plus rien de la quête d'harmonie romantique.

La nature du Brésil est caractérisée négativement à travers le lexique : ennuyante, répétitive, désagréable, accablante, écrasante et « qui ne vaut pas la peine »<sup>50</sup>, ou par l'insistance sur les défauts et l'aspect pittoresque des animaux : néfastes, atroces,

---

47 *Le Matin*, « À travers Paris. La haute pègre », 17/X/1894, p. 3.

48 Plusieurs notes du *Figaro* et du *Temps* informent de la fabrication de faux billets et titres du Brésil. Costa, 2018: 33.

49 *Le Figaro*, « Nouvelles diverses », Jean de Paris, 11/VII/1889, p. 3

50 *La Petite République*, « Nouvelles de Guyane », Albert Goullé, 28/VI/1895, p. 1.

« d'innombrables légions de moustiques »<sup>51</sup>. *L'homme bleu* mentionne des fourmis qui construisent des tunnels si énormes que des hommes adultes peuvent les traverser<sup>52</sup>. Même si c'est le pittoresque qui est surligné dans cet exemple, l'auteur du roman ajoute une note en bas de page, convoquant des connaissances scientifiques qui valident cette information : il existe trois de ces tunnels au Brésil. En effet, l'exotisme n'est guère dissocié de la description scientifique dans les romans d'aventures et les récits de voyage (Vaillant, 2011). Louis Bousсенard, auteur de plusieurs romans d'aventures, critique la rareté des plantes comestibles, d'où la pratique de l'agriculture même par l'Indien nomade et paresseux<sup>53</sup>.

Des récits de voyage soulignent l'aspect dangereux et fantaisiste des plantes, comme les fruits et champignons qui explosent pour répandre leurs semences<sup>54</sup> et les feuilles vénéneuses (avant la cuisson) du manioc. Base de l'alimentation au Brésil, ce tubercule est décrit comme un aliment de maîtrise difficile et « assez médiocre »<sup>55</sup> ; en même temps, il est important pour l'exploration de la forêt, en raison de sa digestion facile et de ses qualités relativement substantielles. Ces textes parlent aussi d'un poison issu des plantes brésiliennes (curare), de son mode de fabrication et de son utilisation par les Indigènes<sup>56</sup>.

On ne peut vivre dans ces magnifiques forêts où cependant la vie déborde. La mort est toujours là, dans ces gorges profondes comme aussi sur les sommets de ces petits monts non loin desquels nous défilons. Cette contrée merveilleuse, incomparable, est baignée par des marais rendus presque invisibles par l'accumulation des vieilles souches et dont les eaux stagnantes dégagent des exhalaisons qui sentent des fièvres mortelles. Seuls,

---

51 *Journal des voyages*, « Le tour du monde d'un gamin de Paris », Louis Bousсенard, t. 6<sup>e</sup>, 7/III/1880, pp. 132-134.

52 *Idem*, « Aventures d'un homme bleu », Louis Bousсенard, t. 24<sup>e</sup>, n° 614, 14/IV/1889, pp. 227-230.

53 *Idem*, « Les chasseurs de caoutchouc », Louis Bousсенard, t. 21<sup>e</sup>, n° 526, 7/VIII/1887, pp. 84-87.

54 Lorsque le fruit du sablier mûrit, « la noix, qu'entoure une épaisse fibre ligneuse, fait explosion avec un grand bruit, et de chacun de ses compartiments, au nombre de seize, projette au loin la semence. Ces graines tombent sur le sol, où elles germent ensuite. Si l'on cueille avant maturité ces noix, il arrive parfois qu'elles éclatent après plusieurs mois ». *Idem*, « Variétés – Arbres à fruits explosibles », *Léctor*, n° 70, 3/IV/1898, p. 286.

55 *Idem*, « Curiosités de l'alimentation – Le manioc et le Tapioca », *F. M.*, t. 29<sup>e</sup>, n° 741, 20/IX/1891, pp. 182-183.

56 Six récits de voyage dans *L'Illustration*, *Le Journal*, *Journal des voyages* et *Tour du Monde* et cinq nouvelles du *Temps* traitent du curare. (Costa, 2018: 68).

les nègres ou les Indiens peuvent vivre dans ces parages<sup>57</sup>.

Une autre caractéristique négative de la nature brésilienne est sa dangerosité, surtout pour l'homme blanc. Les maladies – lèpre, maladie d'aïnhum, bérubéri, paludisme et les abondantes fièvres terribles touchant les explorateurs<sup>58</sup> – sont décrites comme tellement présentes que, lorsqu'un Français ne tombe pas malade, c'est une raison pour s'émerveiller<sup>59</sup>. Les miasmes, cet air malsain que les explorateurs et les héros des romans d'aventures craignent tant<sup>60</sup>, provoquent aussi des malaises. Sans surprise, la *Revue du Monde latin* – dirigée par des Brésiliens et qui prend la défense de l'émigration française en Amazonie – est la seule publication qui nie ces exhalaisons mortelles<sup>61</sup>. Traitée comme une évidence au Brésil<sup>62</sup>, toutes les publications se plaignent de la fièvre jaune et des morts qu'elle provoque – ces notes comptent pour 72 % des nouvelles concernant les maladies tropicales. Les animaux dangereux sont encore une autre menace. Ils rendent la vie difficile pour les immigrants<sup>63</sup>, qui doivent « lutter contre les serpents, les tarentules »<sup>64</sup>.

Le Brésil possède aussi un climat « infernal »<sup>65</sup> : des villes exposées aux orages, aux vents humides ; des pluies constantes sur la côte et de la sécheresse dans l'arrière-pays. Ce climat est une gêne pour l'exploration. M. Wiener<sup>66</sup> et Dr. Crevaux<sup>67</sup> exposent

---

57 *Le Temps*, « Voyage autour du monde », Gaston Lemay, 4/V/1879, p. 3.

58 Pour toutes les références, voir Costa, 2018: 92-95.

59 *Journal des voyages*, « Les missions françaises – Voyages du Docteur Crevaux – Nord-Amazone », Raoul Jolly, t. 32<sup>e</sup>, n° 825, 30/V/1893, pp. 277-278.

60 Pour toutes les références voir, Costa, 2018: 92-95.

61 Le climat et les conditions hygiéniques de l'Amazonie sont excellents et l'idée que cette région a « une température insupportable et une atmosphère chargée de miasmes paludéens » est le résultat de l'ignorance. *Revue du Monde Latin*, « L'Amazonie », M. F.-J. De Santa-Anna Nery, t. 3<sup>e</sup>, 25/VII/1884, pp. 278-291.

62 Les épidémies de fièvre jaune sont mentionnées 77 fois dans le corpus. Pour toutes les références, voir Costa, 2018: 95.

63 Pour toutes les références voir, Costa, 2018: 98-101.

64 *Le Figaro*, « Lettre de Russie », Lydie Paschkoff, 18/II/1891, p. 4.

65 *Journal des voyages*, « Les chasseurs de caoutchouc », Louis Bousenard, t. 21<sup>e</sup>, n° 524, 24/VII/1887, pp. 53-58.

66 En Amazonie il fait face à une demi-obscurité continue, un silence rarement interrompu et une chaleur humide toujours égale. *Idem*, « Chronique des Voyages et de la Géographie – Exploration française de M. Wiener dans l'Amérique du Sud », t. 10<sup>e</sup>, n° 235, 8/I/1882, p. 16.

67 Les pluies tombent toutes les nuits en Amazonie et, avec les moustiques et les Indiens, empêchent le sommeil.

*Idem*, « Les missions françaises – Voyages du Docteur Crevaux – Nord-Amazone », Raoul Jolly, t. 32<sup>e</sup>, n° 827, 14/V/1893, pp. 314-315.



les difficultés qu'ils ont rencontrées en parcourant l'Amazonie. Les articles de fond choisissent le mot « dénoncer » pour traiter des émigrés atteints par le climat, les maladies et les conditions de travail fatales<sup>68</sup>. Même les Brésiliens souffrent. L'évêque du Para voyage à Paris pour « soigner une grave maladie causée par les fatigues de son sacerdoce, le climat de l'Amazonie, et pour se faire opérer par le docteur Richet »<sup>69</sup>. Cette note affirme simultanément le caractère pénible du climat amazonien et le développement scientifique français. Bousсенard souligne la fatigue provoquée par le soleil, le terrain mouillé et la pluie abondante. Mais, malgré les mentions des difficultés des forêts vierges, les héros de ses romans y survivent et prospèrent économiquement.

En fait, la mise en évidence des dangers amazoniens sert surtout à rehausser les exploits des Français au Brésil, renforçant l'idée qu'ils sont le peuple capable d'exploiter ce pays. Le *Journal des voyages* rend hommage aux explorateurs morts Coudreau et Crevaux (Costa, 2018: 101-106), puisqu'ils périssent « en luttant pour la science », qui fait connaître ces contrées meurtrières.

L'intérieur de l'Amérique du Sud est un sphinx qui engouffre ses victimes dans un morne silence.

Arrachons ces martyrs au moins à l'oubli, plaçons-les haut, prouvons aux survivants que mourir pour la science en Amérique n'est pas moins glorieux que de mourir dans l'Afrique centrale<sup>70</sup>.

La vision utilitariste sur les régions naturelles du Brésil est tangible lorsque les discours du XIX<sup>e</sup> siècle sur ces territoires soulignent l'accès fatigant<sup>71</sup>, cher et long – car on ne peut y parcourir que de petites distances chaque jour. L'Amazonie est particulièrement rude. Ses terrains marécageux et visqueux, ses forêts denses et lourdes, les flux forts de ses rivières, ses montagnes escarpées et son caractère répétitif – qui rend difficile la simple tâche de s'y repérer<sup>72</sup> – exigent de grands efforts physiques et économiques. Le

---

68 « Dans l'intérêt des émigrants, de pareils faits ne sauraient recevoir trop de publicité et nous croyons accomplir un devoir patriotique en les faisant connaître. » *Idem*, « Chronique de l'émigration – Italie », V.-F. M., t. 28<sup>e</sup>, n° 712, 1<sup>er</sup>/III/1891, p. 143.

69 *Le Matin*, « Choses et Gens – Civilisation dans l'Amazonie », 11/XI/1884, p. 3.

70 *Journal des voyages*, « Drame Géographique – Voyage de M. Wiéner dans l'Amérique du Sud », Jules Gros, t. 12<sup>e</sup>, n° 309, 10/VI/1883, pp. 355-356.

71 Ce terme est mentionné par 9 récits de voyage. (Costa, 2018: 83).

72 Pour toutes les références, voir Costa, 2018: 80-87.

vocabulaire utilisé le confirme : il faut marcher, grimper<sup>73</sup>, défricher<sup>74</sup> des territoires inconnus et vierges. Il faut même ouvrir de nouveaux chemins, après qu'ils ont été déjà tracés, tant la nature y pousse vite<sup>75</sup>. L'isolement et la dangerosité de ces régions sont évoqués par leur présentation comme inconnues des cartes géographiques, des explorateurs – d'où le besoin des guides indiens – et la (presque) absence des Blancs (Costa, 2018: 82). En effet, les rares rencontres y sont toujours une aubaine, puisque ces hommes sont des travailleurs dévoués. M. Coudreau, racontant sa traversée pénible par une région non boisée et non-habitée de l'Amazonie, qualifie celle-ci de « désert »<sup>76</sup>. Le choix de ce mot, récurrent dans la littérature sur cette forêt, rappelle que l'endroit est inhabité et éloigné de toute civilisation.

Les caractéristiques naturelles sont nocives à l'économie. En raison de la température, l'administration gouvernementale est souvent interrompue ; l'installation et la manutention du chemin de fer et des poteaux en bois pour la communication télégraphique prennent du retard à cause des pluies, qui compliquent la mobilité et l'exploration du pays<sup>77</sup>. Les conditions climatologiques gâchent la production agricole<sup>78</sup> – à l'opposé de ce qui se passe dans la France qui bénéficie d'un climat propice. La sécheresse entrave l'arrivée des immigrants, lèse les finances et entraîne une gravissime famine dans le nord-est. Les épidémies nuisent au commerce international (Costa, 2018: 96). Plus graves sont les conséquences sur le caractère du peuple brésilien. Lors des révoltes suivant la proclamation de la République, *Le Temps* souligne l'affirmation du *Standard* selon laquelle le futur souverain du Brésil ne doit pas appartenir à la maison de Bragance, car le climat tropical « ne produit pas d'hommes forts capables de

---

73 *Journal des voyages*, « Aventures d'un homme bleu », Louis Boussonard, t. 24<sup>e</sup>, n° 620, 26/V/1889, pp. 323-326.

74 *Idem*, « Les missions françaises – Voyages du Docteur Crevaux – Nord-Amazone », Raoul Jolly, t. 32<sup>e</sup>, n° 827, 14/V/1893, pp. 314-315.

75 *Revue des deux mondes*, « Le chemin de fer du Haut-Madeira et le trafic de l'Amazonie », M. Jules Gourdault, 45<sup>e</sup> année – 3<sup>e</sup> période – t. 9<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup>/V/1875, pp. 80-98.

76 *Journal des voyages*, « Les explorateurs contemporains – Les Guyanes et l'Amazonie. Voyage de M. Henri Coudreau – Chapitre II », Jules Gros, t. 18<sup>e</sup>, n° 468, 27/VI/1886, pp. 402-403.

77 Pour toutes les références, voir Costa, 2018: 73-74.

78 Le prix du café augmente à cause de la sécheresse (qui inspire la crainte) ou de la pluie, qui empêche les arrivages.

*Le Matin*, « Dépêches commerciales Services spéciaux de nos correspondants particuliers », 26/VII/1891, p. 4.

conduire et de donner une cohésion durable à ces peuples»<sup>79</sup>. À l'encontre de la majorité des publications, le *Standard* critique dom Pedro II. Dans le contexte du nationalisme européen, la critique d'un journal anglais doit être comprise comme une réprobation à l'égard de cette famille et aussi de l'idée de civilisation latine, à savoir, un reproche adressé à la France et à sa politique d'expansion culturelle en Amérique du Sud (Tettamanzi, 2014), où l'Angleterre a de grands intérêts commerciaux.

Lorsque les Français vont au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle, ils y cherchent encore le merveilleux (Potelet, 1993). Ces voyageurs ne sont pas prêts à y voir ce qui leur ressemble : « Les schémas mentaux qui conduisent leur regard les avaient préparés au contact avec la nature et avec les Indiens – que ce soit pour les louer ou pour les dénigrer – et non avec des formes de culture européenne présentes sous les tropiques » (Abreu, 2015: 203).

Ce qui est considéré comme « civilisé » est mis de côté à l'avantage de l'exotisme. Les discours sur l'Amazonie reviennent sur les mêmes topos littéraires : le merveilleux, la colonisation, l'exploration, les missions et le monde naturel – enfantin, statique, ancré dans l'aurore de l'humanité. Lorsque ces récits surlignent la dangerosité naturelle du Brésil, l'incapacité de sa société, qui ne possède qu'une culture rudimentaire, à l'exploiter et à la dominer, par opposition, ils rehaussent le caractère civilisé de la France. Or, parler de l'autre est en grande partie parler de soi-même (Affergan, 1991). Dans ce sens, même si ces récits ne cherchent pas à promouvoir la colonisation française en Amazonie, ils la valident. Tandis que le Brésil est présenté comme source de maladies, la France offre les solutions : des études brésiliennes inspirées des méthodes pastorienues<sup>80</sup>.

La description de la nature brésilienne comme difficile à maîtriser valorise les exploits des Français qui s'y lancent. C'est l'Amazonie « séductrice dangereuse, voire meurtrière (...) pour l'homme blanc » (Tettamanzi, 2014: 128) que ce dernier, dépourvu des techniques nécessaires pour y avancer, explore. Le compte-rendu du livre concernant les voyages du Dr. Crevaux en Amérique du Sud parle répétitivement de son courage, du fait qu'il est le premier à explorer la région avec un but scientifique, faisant

79 *Le Temps*, « Bulletin de l'étranger – Dépêches Havas – La révolution au Brésil », 23/IX/1893, p. 2.

80 *Le Figaro*, « Le microbe et le remède de la fièvre jaune », Gaston Calmette, 6/VII/1897, p. 1.

*Le Matin*, « À l'Institut – Le microbe de la fièvre jaune », 11/XI/1884, p. 3.

*La Petite République*, « Chronique de la science », 21/XI/1884, p. 1.

face à des défis géographiques, à des peuplades sauvages, à une végétation gigantesque, à des animaux fabuleux et à des bêtes féroces<sup>81</sup>. Les Indiens refusent de voyager, se fatiguent facilement ou trouvent l'entreprise trop dangereuse, tandis que le Dr. Crevaux ne renonce pas à ses projets. La précarité des transports au Brésil décrit, par opposition, les explorateurs comme obstinés et dévoués. Quand le Dr. Crevaux apprend que les affluents nord du fleuve Amazone sont inconnus, il décide d'explorer l'un d'entre eux : l'Yça. Comme il ne trouve pas d'accompagnateurs (les Brésiliens trouvent le fleuve malsain), il explore le fleuve Tabatinga. Finalement, quand il trouve un bateau allant à l'Yça, il le parcourt avec un coureur de bois et deux Indiens. Il retourne à Belém par le fleuve Japura, considéré comme « le plus redouté des affluents »<sup>82</sup>. Tout, dans ce récit, vante la témérité de Crevaux. Grâce à son audace, les difficultés et les dangers de l'inconnu se transforment en découverte des territoires, des peuples, des langues et des plantes. Le manque technologique du Brésil s'oppose à l'intrépidité française et à son obstination à repousser les frontières de la science. Dans *Les chasseurs de caoutchouc*, les Noirs et les Indiens d'Amazonie s'étonnent du courage de l'homme blanc « dont les traits indiquent l'intelligence et l'énergie »<sup>83</sup> lorsqu'il se bat contre la pororoca<sup>84</sup> à l'embouchure de l'Amazone.

Le décès des explorateurs rehausse également leurs prouesses. Tandis que les brèves traitant des morts par maladies tropicales font appel à la peur – avec l'emploi d'adjectifs soulignant la condamnation naturelle de ce territoire –, les récits concernant la disparition des explorateurs soulignent leur bravoure et leur héroïsme. Quand Wiéner meurt, le *Journal des voyages* remarque le but noble de ses expéditions : le développement commercial et scientifique<sup>85</sup>. *L'Illustration* oppose la « fin tragique » du Dr. Crevaux au « splendide volume »<sup>86</sup> de son livre qui résulte de ses voyages. Le fait

---

81 *L'Illustration*, « Les voyages dans l'Amérique du Sud du Docteur Crevaux », 40<sup>e</sup> année, v. 80, n° 2053, 30/XII/1882, pp. 440-460.

82 *Journal des voyages*, « Les missions françaises – Voyages du Docteur Crevaux – Nord-Amazone », Raoul Jolly, t. 32<sup>e</sup>, n° 828, 21/V/1893, pp. 330-331.

83 *Idem*, « Les chasseurs de caoutchouc », Louis Bousсенard, t. 19<sup>e</sup>, n° 488, 14/XI/1886, pp. 308-311.

84 La « pororoca » est un phénomène naturel, un flux marin à l'embouchure de l'Amazone, où se forme un mascaret, une brusque surélévation de l'eau du fleuve provoquée par l'onde de la marée montante lors des grandes marées. La vague peut déferler pendant quatre heures, atteindre une taille maximale de quatre mètres et une grande vitesse.

85 *Idem*, « Drame Géographique – Voyage de M. Wiéner dans l'Amérique du Sud », Jules Gros, t. 12<sup>e</sup>, n° 309, 10/VI/1883, pp. 353-355.

86 *L'Illustration*, « Les voyages dans l'Amérique du Sud du Docteur Crevaux », 40<sup>e</sup> année, v. 80,

que cet explorateur et son équipe sont « massacrés par une horde de pillards »<sup>87</sup> contraste avec les qualités du découvreur, ses réalisations scientifiques, sa persistance – avec « ses trois voyages successifs dans l’Amérique du Sud » – et l’offre qu’il reçoit du gouvernement français d’organiser une mission de reconnaissance au Paraguay.

Le Brésil est dangereux aussi parce qu’il est un espace qui échappe aux lois : la justice y est hâtive et très cruelle. La France, au contraire, est le lieu de la justice. L’histoire de M. Belliard illustre cette comparaison. Celui-ci vole une importante somme en Europe, d’où il s’enfuit et il s’établit au Brésil comme planteur de canne à sucre. Après avoir fait fortune puis faillite, il rentre en France où il est arrêté au Bois de Boulogne<sup>88</sup>. D’un côté, le Brésil offre l’opportunité de s’enrichir à un criminel et, de l’autre, la France le condamne.

L’opposition des défauts brésiliens aux qualités européennes – parmi lesquelles la volonté d’éradiquer l’ignorance cartographique – justifie l’exploration du Brésil. La soif scientifique européenne est même la base du discours des explorateurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle donne un caractère pacifique à la culture européenne qui se répand autour du globe comme simple volonté de développer les connaissances sur ces régions ; alors que ces explorateurs cherchent à les posséder : « La cartographie systématique des superficies du globe est liée à l’expansion de la recherche pour des ressources commerciales exploitables, des marchés, et des terres à coloniser aussi comme la cartographie de navigation était liée à la recherche de routes commerciales » (Pratt, 1992: 30).

En dramatisant les exploits réalisés par les Français au Brésil – les rendant ainsi plus nobles et plus nécessaires –, cette image du Brésil renforce l’argument en faveur de la prise de possession de ce pays (et d’autres) par la France. Logique corroborée par l’image de la population brésilienne.

#### *L’exotisme des peuples du Brésil amplifié par les idéologies racistes et nationalistes*

Les discours sur les peuples habitant le Brésil s’intègrent à la tradition exotique, selon laquelle la différence entre le monde physique et moral de l’Amérique et celui de

---

n° 2053, 30/XII/1882, pp. 440-460.

87 *Idem*, « Nos gravures – Le docteur Jules Crevaux », E. Duhouset, 39<sup>e</sup> Année, v. 80, n° 2053, 1<sup>er</sup>/VII/1882, pp. 1-16.

88 *Le Journal*, « Un aventurier », M. P., 17/XI/1894, p. 2.

*Le Matin*, « À travers Paris – La haute pègre », 17/X/1894, p. 3.

l'Europe crée une représentation du premier comme sauvage, sans culture et en dehors de la civilisation. Cette vision est amplifiée par les idéologies racistes et nationalistes du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'image la plus forte qui ressort de ce portrait est celle de l'exotisme humain, associé à un territoire sauvage, à une nature tout à fait inconnue, enfin à un monde éloigné des références physiques d'Hans Staden aussi bien que des valeurs de la civilisation européenne et chrétienne. Cette appréhension de la nature comme une « nature exotique », fruit de l'étrangeté du paysage physique (...) est une des formulations clés de l'exotisme américain. Sa conséquence théorique est la présupposition qu'en Amérique, les paysages et les peuples manquent de culture et sont éloignés de l'histoire. (Dutra, 2010:163-164).

Le critère racial – l'idée de pureté des races et le caractère ambigu du métis, part du débat scientifique à l'époque – devient crucial pour la description des populations brésiliennes (Liauzu, 1999). Comme les écrivains européens peinent à voir la blancheur des Brésiliens<sup>89</sup>, la description des Blancs suit plutôt des critères sociaux et économiques que la couleur de la peau. Les « Brésiliens » ne sont guère décrits comme les nationaux, mais surtout comme l'élite. Ce sont les immigrants européens qui possèdent le monopole de la blancheur et, par conséquent, de la civilisation. Un Français habitant depuis longtemps au Brésil est décrit comme couvert d'une « couche de hâle », mais possédant « l'épiderme du Parisien »<sup>90</sup>. À la différence des Noirs et des Indiens, les Européens ne sont pas considérés comme un groupe monolithique ; ils forment une multitude de peuples, parmi lesquels les Français sont le groupe le plus noble.

Les récits de voyage traitent surtout des Indiens, lorsque l'explorateur visite l'arrière-pays, ou des esclaves noirs, si le voyageur visite des *fazendas*. Hormis les explorateurs, les voyageurs contactent presque exclusivement l'élite brésilienne

---

89 « Bien que dominante, la race blanche, au vrai sens du mot, ne forme pourtant qu'une faible partie de la population, et dans l'intérieur surtout il y a peu de familles brésiliennes pures qui se puissent glorifier de descendre des premiers émigrants portugais. Elles offrent d'ailleurs à première vue un caractère physique assez distinct : la peau chez elle est plus foncée, la stature moins haute, les allures plus souples. » *Revue des deux mondes*, « Le chemin de fer du Haut-Madeira et le trafic de l'Amazonie », Jules Gourdault, 45<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> période, t. 9<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup>/V/1875, pp. 96-97.

90 *Journal des voyages*, « Le tour du monde d'un gamin de Paris », Louis Bousсенard, t. 6<sup>e</sup>, n<sup>o</sup> 133, 25/I/1880, p. 38.

(Tettamanzi, 2004). Leur perception des autres classes passe ainsi par la vision de ce groupe, en majorité esclavagiste. Malgré l'observation directe, l'écriture riche en analyses et en détails, ces représentations ne sont pourtant pas construites sans a priori, vu le discours raciste de l'Europe colonialiste et la pensée esclavagiste des hôtes brésiliens.

Comme le préconise la mentalité raciste de l'époque, les populations indiennes et noires sont réduites à leur ethnicité et comprises comme faisant partie d'un seul groupe, sans distinctions culturelles ou sociales. Leur relation aux Blancs – dont les origines diverses sont bien prises en considération – les définit. Les Indiens se divisent en sauvages et demi-civilisés (ceux qui n'ont pas eu de contact avec les Blancs et ceux vivant proches de ces derniers) et les Noirs en esclaves et affranchis (ceux qui vivent sous l'autorité directe des Blancs et ceux qui sont libres). Ces relations sont généralement représentées à travers deux extrêmes : la résistance ou l'union, les relations douces ou cruelles. Outre le métissage, symbole évident de l'union avec les Blancs, ces récits mentionnent le rapprochement avec les populations blanches. Lorsque la population du territoire contesté décide de créer son propre État – la République Indépendante de Counani –, elle demande l'aide du gouvernement français, pour qu'il prenne possession de la région et l'annexe à la Guyane (Romani, 2010). Cela sert d'argument pour affirmer l'admiration de la population de Counani (esclaves brésiliens fugitifs et Indiens) pour la France<sup>91</sup>. Certes, ces textes n'ignorent pas le massacre des Indiens et leur résistance aux contacts avec les Blancs. Mais, ils en parlent rarement et soulignent que ces violences ont été perpétrées par les Portugais, les jésuites et les Espagnols. Les violences indigènes, au contraire, sont bien détaillées<sup>92</sup>. Les Indiens sont décrits comme voleurs, violents, cruels, empoisonneurs, assassins, perfides, apathiques, anthropophages, dépourvus de sentiments et traîtres ; tout cela au « siècle des lumières »<sup>93</sup>.

---

91 « La vérité est que les Indiens qui, voisins de la Guyane française, parlent le français nègre et ont pour nous une grande affection, tenaient d'autant plus à être représentés par un Français que nous avons souvent fait la sourde oreille. » *Le Figaro*, « Le nouveau président », C. Chincholle, 23/VII/1887, pp. 1-2.

92 139 récits de 8 publications (*Le Figaro*, *L'Illustration*, *Journal des voyages*, *Le Petit Journal*, *Revue des Deux Mondes*, *Revue du Monde Latin*, *Le Temps* et *Tour du Monde*) mentionnent les violences indigènes, contre 11 récits traitant les violences des conquistadores en 5 publications. (Costa, 2018: 119).

93 *Revue du Monde Latin*, « Les races indigènes de l'Amérique – devant l'Histoire », Napoléon

Les récits de voyage traitent davantage de l'esclavage que des Noirs. Étant donné que le discours des voyageurs est médiatisé par leurs hôtes, sans surprise, ils sont bienveillants avec l'odieuse institution. Ces récits soulignent la douceur de l'esclavage au Brésil : le préjugé de couleur n'y existe pas, les esclaves sont traités comme les ouvriers en Europe, voire sont plus heureux<sup>94</sup>. Un article de la *Revue d'Économie Politique* affirme même que les Noirs tirent le plus de bénéfices, car ils deviennent plus intelligents au contact des Blancs, tandis que le Brésil souffre des conséquences néfastes de l'introduction des mœurs sauvages des Africains<sup>95</sup>. Dans les romans d'aventures *Le tour du monde d'un gamin de Paris* et *Aventures d'un homme Bleu*, l'esclavage n'est que l'arrière-plan pour les péripéties des Français au Brésil. Ils sont méprisés par *Le Figaro*, qui affirme que la condition des Noirs est nécessaire : ils sont les seuls à « supporter la fatigue de la culture sous ce soleil de feu »<sup>96</sup>, mais ils ne travaillent pas sans le fouet en raison de leur paresse. En outre, en liberté, ils commettent des crimes<sup>97</sup>. Rares sont les occasions où des dépêches et des articles de fond dénoncent les conditions barbares imposées aux esclaves au Brésil<sup>98</sup>.

Une caractéristique commune à ces populations est leur déshumanisation. D'abord, ces textes les animalisent. Wiener compare un cacique à un chien lorsque ce dernier affirme l'avoir senti arriver, avoir perçu une odeur blanche<sup>99</sup>. Les romans d'aventures affirment l'état d'animalité des Indiens, dû à leur manque de culture et à leurs habitudes animalesques : ils dorment au soleil, ils montent et descendent des arbres. La condition d'esclave animalise les Noirs, « l'homme est encore la bête et la chose de l'homme »<sup>100</sup>. Un fait divers atteint l'extrême en annonçant le remplacement, avec beaucoup de succès, des esclaves par des singes, un changement de main-d'œuvre vu comme lucratif et rapide<sup>101</sup>. Le Noir n'y est même plus comparé aux animaux, il

---

Legendre, de la Société Royale du Canada, t. 4, 25/IX/1884, pp. 67-76.

94 Pour toutes les références, voir Costa, 2018: 119-120.

95 *Revue d'Économie Politique*, « L'abolition de l'esclavage au Brésil et ses conséquences », M. F.-W. Dafert, directeur de l'Institut agronomique de São-Paolo, 5<sup>e</sup> Année, n° 9-10, XI/1891, pp. 771-793.

96 *Le Figaro*, « L'empereur du Brésil », Ad. Toussaint-Samson, 6/VI/1877, p. 5.

97 *Idem*, « À l'étranger – Au Brésil », Jacques St-Cère, 14/V/1887, p. 2.

98 Trois notes dans *Le Figaro* et une dans *L'Intransigeant*. Pour toutes les références, voir Costa, 2018: 120-121.

99 *Tour du Monde*, « Amazone et Cordillères », M. Charles Wiener, 2<sup>e</sup> Semestre 1883, pp. 289-304.

100 *Journal des voyages*, « Les esclaves au Brésil », L. Xavier de Ricard, t. 19<sup>e</sup>, n° 477, 29/VIII/1886, pp. 138-139.

101 *La Petite République*, « Les singes ouvriers », 24/VII/1887, p. 1.



devient leur égal, voire moins utile. La comparaison des Noirs avec les singes n'est en rien novatrice à l'époque. C'est l'expression bien répandue du racisme le plus vulgaire (Todorov, 1989).

Ensuite, les récits feuilletonesques sexualisent ces groupes. Les Indiens ignorent le concept de famille<sup>102</sup>. « La femme n'a aucun rôle moral. Elle ne peut devenir l'amie de l'homme et partant la famille ne saurait s'y constituer »<sup>103</sup>. Même quand le récit de voyage avoue que certaines pratiques n'ont rien d'immoral pour les Indiens et qu'elles ne sont pas universelles parmi eux, il le leur reproche. C'est le cas de la polygamie, de la domination masculine, de la conduite sage des femmes et des mauvaises conditions imposées aux garçons. Les Indiennes sont décrites comme des bêtes naïves, possédant la sensualité de l'innocence d'Ève<sup>104</sup> et, partant, dangereuses, telles les belles et féroces Amazones<sup>105</sup> et Yara – mythe amazonien d'une femme vivant près des rivières, dont la beauté séduit les hommes qui sont ainsi entraînés au fond des fleuves où ils trouvent la mort. Ces femmes promettent un plaisir nouveau, sauvage, « des délices et des jouissances inépuisables »<sup>106</sup>. Moins fréquente, cette sexualisation s'étend aux Noires, dont on mentionne la sensualité – des « négresses, avec leurs ardeurs africaines étioient la jeunesse de Rio de Janeiro »<sup>107</sup> –, les vêtements provocants – elles s'exhibent par leurs « col et bras nus »<sup>108</sup> –, la moralité relâchée – l'habitude de se mouiller jusqu'aux hanches dans les fontaines publiques<sup>109</sup> – et les « formes grecques, à la démarche langoureuse, au regard plein de promesses »<sup>110</sup>. Les liaisons illégitimes<sup>111</sup>, plutôt que le

---

102 Wiener admire une indigène, lorsqu'un vieil indien la lui offre « avec un sourire jaune : “C'est ma femme, pour vous servir” ». *Tour du Monde*, « Amazone et Cordillères », M. Charles Wiener, 2<sup>e</sup> semestre 1883, p. 300.

103 *Ibidem*: 289-304.

104 « Ève, avec tes grands yeux doux de bête qui rêve, Ève innocente dans ta nudité, Ève, lascive que des frissons de lubricité viennent mordre au cœur, Ève amoureuse qui t'abandonnes avec une naïve et heureuse bestialité aux impulsions de tes sens : Femme Indienne ! (...) chante le plaisir sauvage, sans voile, sans honte et sans crainte. »

*Revue du Monde Latin*, « La république de Counani », Henri A. Coudreau, t. 9<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> année, 25/VIII/1886, p. 473.

105 Pour toutes les références, voir Costa, 2018: 131-132.

106 *Journal des voyages*, « L'Yara – Conte Fantastique de Para », Carneiro Vilella, traduction et notes de M. de S. A. N., t. 10<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> année, 25/XI/1886, pp. 336-350.

107 *Le Figaro*, « L'empereur du Brésil », Ad. Toussaint-Samson, 6/VI/1877, p. 5.

108 *Le Temps*, « Voyage autour du monde », 9/XI/1878, p. 2.

109 *Journal des voyages*, « Les cités Hispano-Américaines – Rio-de-Janeiro », A. Pilgrim, t. 34<sup>e</sup>, n° 872, 25/III/1894, p. 183.

110 *Revue du Monde Latin*, « La république de Counani », Henri A. Coudreau, t. 9<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> année,

résultat des rapports sexuels imposés par les maîtres, sont présentées comme la conséquence des ardeurs inhérentes, des attitudes provocatrices des Noires. Même si l'idée du consentement est un quasi-anachronisme pour toutes les relations homme et femme au XIX<sup>e</sup> siècle, ces récits, qui parlent du traitement non civilisé des maîtres, ne mentionnent jamais le déséquilibre de pouvoir entre un esclavagiste et une femme réduite en esclavage.

La vision de Chateaubriand selon laquelle les peuples d'Amérique ne possèdent ni culture, ni Histoire (*idem*), est convoquée par les récits du XIX<sup>e</sup> siècle qui dévalorisent l'art noir et indigène. Même si ce mépris n'est pas absolu, les objets culturels indigènes sont tenus comme le résultat de « l'instinct »<sup>112</sup> et non de la réflexion. L'Art – avec un A majuscule – n'est reconnu au Brésil qu'avec les Jésuites et l'Académie des Beaux-Arts, dirigée par des Français<sup>113</sup>. Les pratiques des peuples du Brésil sont décrites comme privées de sens culturel. Outre la surreprésentation des anthropophages<sup>114</sup>, les récits de voyage et les romans d'aventures décrivent ces pratiques comme étant simplement un goût de la cruauté ou de la chair humaine<sup>115</sup>; elles ne relèvent ni d'un rituel, ni de luttes territoriales. L'Indien n'est qu'un assassin sans sentiments. En ce sens, lorsqu'on met en avant les attaques indigènes contre les explorateurs sans faire aucune référence à ces forêts comme à un territoire peuplé – les critères européens de nation empêchent d'y voir des organisations ayant une culture et un territoire propres –, ces textes suggèrent une violence et une cruauté instinctive et sans motif, et pas la défense d'un territoire ou

---

25/VIII/1886, p. 476.

111 « Des rapports sexuels illégitimes ont assez souvent relâché les liens de la famille et la considération qui s'attache au travail fut loin d'augmenter, circonstances que nous rencontrons d'ailleurs dans tous les pays à esclaves et qui ne disparaissent qu'avec lui ». *Revue d'Économie Politique*, « L'abolition de l'esclavage au Brésil et ses conséquences », M. F.-W. Dafert, 5<sup>e</sup> année, n° 9, 10/XI/1891, pp. 771-793.

112 *Revue des Deux Mondes*, « L'art préhistorique en Amérique », M. le marquis De Nadaillac, 53<sup>e</sup> année – 3<sup>e</sup> période – t. 60<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup>/XI/1883, pp. 117-141.

113 *L'Autorité*, « Le Brésil », Stéphen Liégeard, 9/VII/1890, pp. 2-3.

114 23 récits affirment l'anthropophagie des tribus indigènes au Brésil. (Costa, 2018: 142).

115 Bousсенard affirme que les Indiens de l'Amérique du Sud sont indifférents et craintifs, qu'ils ne possèdent pas une culture complexe, ni de rituels anthropophages. En plusieurs occasions, pourtant, il décrit des cérémonies s'accompagnant de cannibalisme, tout en affirmant que ces rituels sont, en fait, des superstitions. Jules Gros affirme que des tribus « se déchirent et s'entre-tuent » suite à l'usage de psychotropes. *Journal des voyages*, « Aventures d'un homme Bleu », Louis Bousсенard, t. 24<sup>e</sup>, n° 608, 3/III/1889, pp. 131-134.

*Idem*, « Mœurs et coutumes – Les Indiens de l'Amérique du Sud », Jules Gros, t. 20<sup>e</sup>, n° 499, 30/I/1887, pp. 66-67.

la riposte à une invasion.

Ces populations sont aussi tenues comme irrationnelles : « de grands enfants (...) [qui] ont besoin d'être soutenues et guidées »<sup>116</sup> Juger enfantins les peuples non blancs est habituel dans les discours sur les régions éloignées de l'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle (Venayre, 2002). Ces peuples sont dépeints comme superstitieux et stupides (Costa, 2018: 120). Les Indiens qui n'ont jamais formé une grande société, ni produit une langue universelle sont décrits comme inaptes à prévoir les potentialités économiques de la nature. Les Noirs, incapables de raisonner<sup>117</sup>, sont, en revanche, moins sots au contact des Blancs<sup>118</sup>. Dans le contexte colonial du XIX<sup>e</sup> siècle, ce discours, chargé d'une valeur scientifique, valide l'intervention européenne (qui ne peut qu'être positive) sur ces populations pour les aider à évoluer car, elles ne peuvent pas le faire toutes seules.

Todorov affirme que l'exotisme est un discours qui se prétend relativiste mais qui, finalement, juge les mœurs des sauvages « bel et bien à partir de ses catégories mentales » (1989: 27). La description des peuples du Brésil révèle l'incapacité des romanciers et des voyageurs européens à voir une rationalité et des valeurs autres que les leurs. Les explorateurs croient les Indiens stupides vu leur goût pour les quincailleries<sup>119</sup>. Ils ne comprennent pas la valeur des objets manufacturés au milieu de la forêt. Bousсенard insiste sur l'impossibilité de compter sur les guides indigènes puisque ces derniers ont l'habitude d'abandonner les Européens. Pendant ces expéditions, les Indiens ne peuvent pas chasser ou se promener selon leurs envies, ils sont éloignés longtemps de leurs tribus. D'ailleurs, certaines portions de la forêt ne leur sont pas accessibles. Car, si la forêt semble inexplorée pour les Européens, pour les Indiens, elle

---

116 *L'Illustration*, « Une nouvelle Californie – Les événements du Brésil », Paul Mimande, 53<sup>e</sup> année, n° 2707, 12/I/1895, p. 26.

117 Malgré leur responsabilité dans les *fazendas*, les Noirs, marqués par le manque d'initiative, ne prennent « aucune détermination sans que le maître ne soit là pour choisir le temps opportun, commander et surveiller l'exécution des ordres ». *Journal des voyages*, « Les chasseurs de caoutchouc », Louis Bousсенard, t. 20<sup>e</sup>, n° 495, 2/I/1887, p. 4.

118 « On peut soutenir, avec raison, que malgré l'esclavage, et par cet état même, la race nègre a fait des progrès dans le Nouveau monde sous l'influence directe de maîtres plus intelligents. » *Revue d'Économie Politique*, « L'abolition de l'esclavage au Brésil et ses conséquences », M. F.-W. Dafert, 5<sup>e</sup> année, n° 9, 10/XI/1891, p. 775.

119 Charles Wiener est surpris par leur obstination à ne pas être payés en argent, mais plutôt avec des objets. « Quoique les vendeurs aient du sang blanc dans les veines, ils refusent de l'argent et demandent plutôt des marchandises ».

*Tour du Monde*, « Amazone et Cordillères », M. Charles Wiéner, 2<sup>e</sup> semestre 1883, p. 300.

est partagée par plusieurs peuples et ils ne peuvent pas transiter librement à travers tout le territoire. La description de ces abandons comme relevant de la paresse et d'un manque de compromis révèle la méconnaissance de la culture indigène.

Les stratégies des Noirs sont aussi vidées de leur rationalité. En décrivant les *feitores* (hommes chargés de surveiller les esclaves) noirs ou métis, Bousсенard dénonce leur déloyauté envers leur propre race<sup>120</sup>. Le romancier néglige ainsi le nombre très réduit de postes disponibles pour les membres des classes populaires dans le Brésil esclavagiste. Il est incapable de voir les motivations sociales et économiques de ces individus lorsqu'ils choisissent d'être proches du maître, occupant des places de pouvoir. Par ailleurs, ce reproche montre que Bousсенard s'attend à ce que tous les Noirs se comportent de la même manière, comme s'ils n'agissaient que par instinct.

Marqués par le nationalisme et le colonialisme (Durand, 1982), les romans d'aventures sont truffés d'incohérences sur les populations brésiliennes et, par opposition, d'éloges à l'égard des Français. Les guides indiens des explorateurs français ne comprennent pas la joie de la découverte du quinquina en haute Amazonie. Cette plante devient, ensuite, la source de la richesse du héros du roman *Les chasseurs de caoutchouc*. Tandis que les Indiens méprisent cette plante, les Français sont dépeints comme aptes à voir au-delà des premières apparences<sup>121</sup>. Ce dernier exemple corrobore l'image des Indiens comme incapables d'évoluer dans des sociétés complexes, puisqu'il leur manque la capacité d'abstraction, au contraire des Français qui sont des explorateurs prévoyants. La comparaison élabore une hiérarchie dans laquelle l'étalon reste le « soi ». L'autre ne peut être que son opposé. Ni les qualités communes, ni leur absence ne sont remarquées. « L'Autre est un faux-être puisqu'il ne se tient que par l'existence d'un tiers. Il est bien défini, mais comme en creux » (Affergan, 1987: 41). Cette vision des populations brésiliennes fortifie, par opposition, l'image des Français : seuls porteurs d'une culture, civilisés, rationnels, pacifiques et travailleurs.

### 3. Conclusion

En évoquant les motifs de l'exotisme, ces récits feuilletonesques établissent l'image du

---

120 « Un nègre qui voulut avoir l'honneur de la capture. Oui, un nègre ! Ce déshérité, encore esclave hier, ne trouvait rien de mieux que de ravir la liberté à cet enfant qui invoquait en vain les lois sacrées de l'hospitalité ». *Journal des voyages*, « Le tour du monde d'un gamin de Paris », Louis Bousсенard, t. 6<sup>e</sup>, n° 132, 18/1/1880, pp. 19-22.

121 *Idem*, « Les chasseurs de caoutchouc », Louis Bousсенard, t. 21<sup>e</sup>, n° 534, 2/X/1887, pp. 211-215.

Brésil comme celle d'un pays où la nature domine et où l'homme n'est dépeint que pour illustrer son inaptitude à le développer. Ce pays, arrêté dans le temps, est essentiellement tout ce que n'est pas la France : un pays de nature, habité par un peuple sauvage, esclave et incapable, établi sur un territoire vierge, riche et inexploité ; c'est un pays en attente de développement. Ces thèmes, déjà présents dans les premiers récits européens sur le Nouveau Monde, sont renouvelés sur la base des idéologies du XIX<sup>e</sup> siècle : le nationalisme et le colonialisme.

Ce Brésil opposé à la France témoigne du contexte colonial et du climat xénophobe existant en Europe. L'exubérance naturelle devient mesurable, un atout financier. En même temps qu'elle dévalorise le Brésilien riche, elle met en valeur les exploits des Français dans les tropiques. Les défauts de la nature brésilienne témoignent le besoin de la présence d'explorateurs plus aptes. Les récits feuilletonesques sur le Brésil s'alimentent de l'idéologie impérialiste en même temps qu'ils la construisent et la fortifient. Si la description des peuples du Brésil dévoile un racisme vulgaire et direct, la description de la nature comme abondante et difficile à maîtriser justifie, finalement, son exploration et sa colonisation. En effet, l'élan impérialiste européen se cache derrière le discours scientifique, derrière celui du développement des cartes géographiques, par exemple.

Par opposition, ces textes établissent une perception de la grandeur de la France, justifiant son rôle dominateur sur des territoires éloignés. La France est validée comme nation civilisatrice, justification humaniste de l'idéologie impérialiste européenne du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>122</sup> (Girardet, 1972).

### **Références bibliographiques**

ABREU, Marcia (2015). « Écrire et penser sur le nouveau monde : écrire et penser dans le nouveau monde », MOLLIER, Jean-Yves DUTRA, Eliana de Freitas *L'Imprimé dans la construction de la vie politique Brésil, Europe, Amériques XVIIIe-XXe siècles*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, pp. 181-205.

AFFERGAN, Francis (1987). *Exotisme et altérité*. Paris: Presses Universitaires de France.

---

122 La conquête coloniale est défendue par l'État à travers des justifications d'ordre économique – elle ouvre d'innombrables possibilités pour l'économie française –, d'ordre politique – elle est le seul moyen pour la France de maintenir son rôle de puissance mondiale – et d'ordre humaniste : les races supérieures apportent la civilisation aux races inférieures ; la colonisation est ainsi une œuvre émancipatrice.

- AFFERGAN, Francis (1991). *Critiques anthropologiques*. Paris: Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- AMBROISE-RENDU, Anne-Claude *et al.* (2010), « Présentation », *Le Temps des médias*, n° 14, pp. 5-11. URL : <http://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2010-1-page-5.htm> [consulté le 20/01/2017].
- ANDRIES, Lise (2011). « Philosophies, sciences et savoir, Vulgarisation scientifique et naissance de la culture générale », KALIFA, Dominique RÉGNIER, Philippe THÉRENTY, Marie-Eve VAILLANT, Alain (dirs.) *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris: Nouveau Monde, pp. 1467-1475.
- BACOT, Jean-Pierre (2011). « Panorama de la presse illustrée du XIX<sup>e</sup> siècle », KALIFA, Dominique, RÉGNIER, Philippe, THÉRENTY, Marie-Ève, VAILLANT Alain (dirs.) *op cit.* pp. 445-451.
- BETRAND, Michel (2002). « Du rêve doré à l'enfer vert : l'invention contemporaine de l'espace amazonien », BETRAND, Michel VIDAL, Laurent *À la redécouverte des Amériques Les voyageurs européens au siècle des indépendances*. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, pp. 139-166.
- CARELLI, Mario (1993). *Cultures croisées Histoire des échanges culturels entre la France et le Brésil de la découverte aux temps modernes*. Paris: Nathan.
- COSTA, Tanize (2018). *Le Brésil de papier Les représentations du Brésil dans la presse française (1874-1899)*. Thèse soutenue à l'Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne.
- DAOU, Ana Maria (2000). *A Belle Époque amazônica*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor.
- DURAND, Georges (1982). « Le romancier esrennois Louis Bousсенard (1847-1916) », *Bulletin de la société archéologique et historique de l'Orléanais*, t. VIII, n° 58, pp. 21-28. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9602984p/f39.item> [consulté le 2/05/2017].
- DUTRA, Eliana de Freitas (2010). « Frontières de la culture et de la civilisation dans le Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle : identité et altérité dans la *Revista Popular* (1859-1862) », THÉRENTY, Marie-Ève VAILLANT Alain (dirs.) *Presse, nations et mondialisation au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris: Nouveau Monde, pp. 161-180.
- FERRETTI, Federico (2013). « Le fonds Reclus-Perron et le contesté franco-brésilien de 1900 », *Terra Brasilis*, v. 2, 21/06/2013. URL : <https://journals.openedition.org/terrabrasilis/766> [consulté le 23/07/2018].
- GADENNE, Clotilde (2003). « Les voyageurs français et le concept de civilisation : un aspect paradoxal des échanges culturels entre France et Brésil », MATTOSO, Katia SANTOS, Idelette ROLLAND, Denis (dirs.) *Modèles politiques et culturels au Brésil, Emprunts, adaptations, rejets XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, pp. 158-180.

- GIRARDET, Raoul (1972). *L'idée coloniale en France – De 1871 à 1962*. Paris: La table ronde.
- GUIMARÃES, Valéria (dir.) (2012). *Transferências culturais : o exemplo da imprensa na França e no Brasil*. Campinas: Mercado de Letras, São Paulo: Edusp.
- LIAUZU, Claude (1999). « Enquêtes coloniales françaises sur les métis », GUESLIN, André KALIFA Dominique (dirs.). *Les exclus en Europe 1830-1930*. Paris: Les éditions de l'atelier, pp. 358-366.
- LYON-CAEN, Judith (2011). « Lecteurs et lectures : les usages de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle », KALIFA, Dominique, RÉGNIER, Philippe, THÉRENTY, Marie-Ève, VAILLANT Alain (dirs.) *op cit.* pp. 23-60.
- LOUÉ, Thomas (2011). « La revue », KALIFA, Dominique, RÉGNIER, Philippe, THÉRENTY, Marie-Ève, VAILLANT Alain (dirs.) *op cit.* pp. 333-357.
- LUCAS, Rémy (2011). « L'émigration française dans la tétralogie romanesque d'Émile Carrey », VIDAL, Laurent DE LUCA Tania (dirs), *Les Français au Brésil XIXe-XXe siècles*. Paris: Rivages des Santons, pp. 45-54.
- POTELET, Jeanine (1993). *Le Brésil vu par les voyageurs et les marins français 1816-1840*. Paris: Édition L'Harmattan.
- PRATT, Mary Louise (1992). *Travel writing and transculturation*. London: Routledge.
- RICARD, Jean-Luis (2004). *Le rastaquouère dans la littérature française (1880-1914) Contribution à l'étude d'un stéréotype*. Thèse soutenue à l'Université Paris X-Nanterre.
- ROBERT, Vincent (2011), « Périodiser. Paysages politiques, cohérences médiatiques », KALIFA, Dominique, RÉGNIER, Philippe, THÉRENTY, Marie-Ève, VAILLANT Alain (dir.) *op cit.* pp. 211-248.
- ROMANI, Carlo (2010). « O “Massacre de Amapá” : a guerra imperialista que não houve », *Caravelle*, n° 95, Mélanges, p. 85-118. URL: <https://www.jstor.org/stable/25822161> [consulté le 03/05/2017].
- SECRETO, Maria Veronica (2003). « Voyageurs des frontières : les regards portés sur l'Argentine et le Brésil pendant le XIX<sup>e</sup> siècle », BERTRAND, Michel VIDAL Laurent (dirs.) *op. cit.* pp. 223-236.
- SODRÉ, Nelson Werneck (1999). *História da Imprensa no Brasil*. Rio de Janeiro: Mauad.
- TETTAMANZI, Régis (2004). *Les écrivains français et le Brésil. La construction d'un imaginaire de La jangada à Tristes Tropiques*. Paris: L'Harmattan.
- \_\_\_\_\_ (2014). *Le voyage au Brésil. Anthologie de voyageurs et francophones du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris: Robert Laffont.
- TODOROV, Tzvetan (1989). *Nous et les autres La réflexion française sur la diversité humaine*. Paris: Seuil.

VAILLANT, Alain (2011). « La presse littéraire », KALIFA, Dominique, RÉGNIER, Philippe, THÉRENTY, Marie-Ève, VAILLANT Alain (dirs.) *op cit.*, pp. 317-332.

\_\_\_\_\_, « Écrire pour raconter », KALIFA, Dominique, RÉGNIER, Philippe, THÉRENTY, Marie-Ève, VAILLANT Alain (dirs.) *op cit.*, pp. 773-792.

VENAYRE, Sylvain (2002). *La gloire de l'aventure Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*. Paris: Aubier.

WRONA, Adeline (2011). « Écrire pour informer. » KALIFA, Dominique; RÉGNIER, Philippe; THÉRENTY, Marie-Eve; VAILLANT, Alain (dirs.) *op cit.*, p. 717-743.



## MICHEL ONFRAY, LECTEUR DE VICTOR SEGALEN

Ouchari SAÏD

Un. Moulay Ismail, Meknès

s.ouchari@edu.umi.ac.ma

**Résumé :** Cette étude examine la réception de l'œuvre et de la vie de Victor Segalen par Michel Onfray. Dans ce sens, on se penche sur son ouvrage publié chez Gallimard en 2017 : *Le désir ultramarin, les Marquises après les Marquises*. À travers l'analyse de quelques passages du livre, on essaie de montrer en quoi Onfray propose une nouvelle lecture de l'œuvre de Segalen. L'originalité d'Onfray est d'avoir l'occasion, en tant que philosophe, de mener un peu plus loin que d'autres la réflexion sur l'œuvre théorique et littéraire du voyageur et de démontrer clairement les affinités entre Segalen et Nietzsche.

**Mots-clés :** Segalen, Onfray, Nietzsche, penseur de civilisation, réception.

**Abstract:** This study examines the reception of Victor Segalen's work and life by Michel Onfray. In this sense, we look at his book published by Gallimard in 2017: *Le désir ultramarin, les Marquises après les Marquises*. Through the analysis of a few passages from the book, we try to show how Onfray proposes a new reading of Segalen's work. Onfray's originality is to have the opportunity, as a philosopher, to take the reflection on the traveller's theoretical and literary work a little further than others do, and to clearly demonstrate the affinities between Segalen and Nietzsche.

**Keywords:** Segalen, Onfray, Nietzsche, thinker of civilization, reception.

## Introduction

Disparu à l'âge de quarante et un an, Victor Segalen, romancier, poète, voyageur et archéologue a écrit une œuvre abondante. De son vivant, il n'a publié que quelques articles dans des revues et trois œuvres: *Les Immémoriaux*, *Stèles* et *Peintures*. Il a laissé un ensemble considérable de notes et de textes inachevés. Depuis plusieurs décennies, des chercheurs participent à l'exhumation de cette œuvre en chantier, publiant des romans, des poèmes, des essais et des pièces de théâtre, livrés à des lecteurs peu habitués à ce genre de littérature. Parmi ces chercheurs, Annie Joly-Segalen, fille du poète, a joué un rôle important dans la postérité littéraire de son père. Elle a en effet édité *Peinture*, *Equipée* et *Stèles* entre 1950 et 1970. Depuis lors, Henri Bouillier, un autre chercheur, a édité les œuvres complètes de Segalen en 1995 chez Robert Laffont. Par ailleurs, Philippe Postel, Dominique Lelong et Annie Joly-Segalen ont établi l'édition des trois tomes de sa correspondance. Mieux encore, ses œuvres paraîtront prochainement dans la Pléiade, le lit qui confère l'immortalité.

Grâce à ce long travail d'exhumation, couronné par la thèse de Bouillier sur Segalen, on voit aujourd'hui se réaliser le pronostic de François Mitterrand : « Victor Segalen l'un des écrivains qui, à travers le temps, grandiront »<sup>1</sup>. En effet, son œuvre est traduite, commentée et lue en Chine, aux États-Unis, au Japon, en Allemagne. Le nombre d'articles de revue, d'ouvrages critiques, de colloques en témoigne. Plusieurs thématiques sont traitées pour, comme l'a souligné Annie Joly-Segalen, « faire connaître tous les aspects de Victor Segalen »<sup>2</sup>. Le voyage, l'exotisme, l'Autre, l'espace, tels sont les sujets, entre autres, qui sont au cœur de ces travaux.

Michel Onfray fait partie de ces intellectuels contemporains, comme Jean-Luc Coatalem<sup>3</sup> et François Cheng<sup>4</sup>, qui se sont penchés sur l'œuvre et la pensée de Segalen. De fait, la question de savoir comment Onfray reçoit la pensée de Segalen est en étroite relation avec ses partis pris idéologiques, tel que son rapport à la religion.

---

<sup>1</sup> Phrase extraite de l'allocution prononcée par François Mitterrand pour l'inauguration de la Faculté des Lettres et Sciences sociales Victor Segalen, Brest, le 18 octobre 1994.

<sup>2</sup> Joly-Segalen Annie, « Faire connaître tous les aspects de Victor Segalen », *Les Humanités*, janvier, 1946.

<sup>3</sup> *Mes pas vont ailleurs* (2017).

<sup>4</sup> *L'Un vers l'autre : en voyage avec Victor Segalen* (2008).

Il peut sembler cependant arbitraire de rapprocher Michel Onfray, philosophe français contemporain, de Victor Segalen, romancier et poète du début de XX<sup>e</sup> siècle. Nonobstant cet écart temporel, Onfray a écrit en 2017 un livre en hommage à Segalen. On est en droit de s'interroger sur les soubassements de cet intérêt. Quelles sont les raisons qui justifient qu'un philosophe comme Michel Onfray lise et admire la pensée d'un auteur du début du siècle ? Et quels renseignements en retire-t-il ?

### 1. Segalen, nietzschéen ?

La critique a largement parlé, dans la vie de Segalen, de rencontres manquées : la rencontre de Gauguin à Tahiti, celle de Rimbaud à Djibouti en 1905. À ses rencontres manquées s'ajoutent ce que Mathilde Poizat-Amar appelle « ses lecteurs manqués », dont les œuvres rappellent le projet littéraire de Segalen. Celle de Michel Onfray constitue un cas de figure. Au chapitre trois du *Désir ultramarin, les Marquises après les Marquises*, Onfray s'interroge sur les raisons qui le poussent à lire Segalen et Gauguin : « Lire ou relire Segalen est intéressant, certes. Découvrir la pensée de Gauguin qui semble avoir ouvert la voie intellectuelle à Segalen à une époque où il se cherche et doute de lui présente également un intérêt, mais pourquoi faire l'archéologie de cette vision du monde » (Onfray, 2017: 32).

Si Onfray trouve en Segalen l'un des écrivains les plus intéressants à lire, c'est sans doute parce qu'il y voit aussi un véritable nietzschéen<sup>5</sup>. Et on sait combien le philosophe français admire le philosophe allemand, notamment ses réflexions sur la religion chrétienne. Pour Onfray, Segalen n'est pas seulement un romancier, poète et ethnologue, il est aussi un penseur et un philosophe. Il ne l'est tel pas que l'institution le définit, puisqu'il n'est pas un professionnel de la profession. En fait, ce qui distingue Segalen des autres philosophes - ou du moins de ceux que l'on étiquette ainsi - est qu'il vit la philosophie qu'il prône. Loin de proposer des concepts et une vision du monde limités au seul cadre théorique, le voyageur vit sa pensée et pense sa vie, si bien qu'il s'éloigne des concepts détachés de la vie réelle. En guise d'illustration, on peut penser à sa théorie de l'exotisme. En effet, à travers ses voyages, il pratique ce qu'il envisage en

---

<sup>5</sup> Segalen affirme, en citant Nietzsche, son refus de la religion et sa volonté d'honorer le désir humain : « Ainsi, nous tenons une question robuste et insidieuse à poser aux hommes, et qui d'emblée va les séparer, les différencier : êtes-vous heureux ? — Si vous êtes malheureux, comptez-vous l'être toujours ? Ou bien, disait Nietzsche, les uns disent « oui » à la vie, les autres disent non (...). Et de ce fait vient toute la barrière » (Bouillier, 1995: 720).

théorie. Les principes de l'exotisme tel qu'il les a conçus, se retrouvent dans ses romans et dans sa poésie. Dans *Les Immémoriaux* par exemple, le récit est confié à un narrateur étranger. Dans ses textes chinois comme *Stèles* (1912) et *René Leys* (1925) le poète donne à voir un don d'empathie qui lui permet d'épouser l'âme chinoise. Mieux encore, avec *Un grand fleuve*, Segalen donne forme à son exotisme considéré comme une esthétique du Divers, si bien qu'il « semble bien avoir été obsédé par le dégoût de l'uniformité » (Bouillier, 1995: 739).

Pour identifier le rapport entre Segalen et Nietzsche<sup>6</sup>, Onfray part de la position anti-chrétienne du poète. Si Henri Bouillier<sup>7</sup> explique l'attitude critique de Segalen envers la religion chrétienne par des éléments biographiques, en affirmant que le voyageur ne dénonce dans le catholicisme que « la bigoterie infligée dans ses jeunes années par sa mère » (*idem*: 15), il n'en reste pas moins qu'Onfray remet en question une telle thèse en fournissant une autre explication qui nous semble fondée et plus convaincante. En effet, bien que Segalen soit soucieux de spiritualité, il se trouve chez lui une vision du monde postchrétienne et athée. Raison pour laquelle, il est un peu réducteur de justifier sa vision par le simple ressentiment qu'il éprouve à l'égard de son enfance : « Segalen est un véritable nietzschéen, oublié par presque toutes les analyses savantes et universitaires de la pénétration de l'œuvre de Nietzsche en France au début du XXe siècle. Il est moins antichrétien par ressentiment à l'endroit de son enfance que par désir de se créer une morale postchrétienne qui soit une éthique esthétique » (*idem*: 15).

---

<sup>6</sup> En mentionnant l'influence qu'a exercée Nietzsche sur Segalen, Onfray évoque ensuite les péripéties de cette rencontre posthume. En effet, le poète a découvert le philosophe, d'abord, par l'intermédiaire du *Mercure de France*, revue pour laquelle Henry Albert traduit à ce moment l'œuvre de Nietzsche. Ensuite, par Jules de Gaultier à qui revient le mérite d'introduire la pensée du philosophe en France au début du siècle, et dont la pensée nourrira l'œuvre de Segalen. Dans son article « Du disciple au maître : Jules de Gaultier et Victor Segalen » (2019), Marie Dollé souligne l'admiration qui unit les deux penseurs. Le philosophe fait partie des figures tutélaires qui indiqueront au voyageur le chemin qu'il devait suivre. Dans le même ordre d'idées, Olivier Zalzar-Ferrer souligne que « l'aristocratie de Jules de Gaultier et l'élitisme de Segalen, fondés sur le dépassement de la morale, se répondent et sont tous deux nourris de la lecture de Nietzsche » (2019: 149).

<sup>7</sup> Dans sa biographie critique sur Victor Segalen, Henri Bouillier remarque : « étroitement catholique, elle (mère de Segalen) surveillait attentivement la santé morale de son fils au point que celui-ci, habitué à confondre vie religieuse et conventions morales, rejettera complètement l'une quand il aura enfreint les autres. Ambroisine Segalen est responsable pour une bonne part de la violente réaction antireligieuse de Segalen à l'époque de son épanouissement intellectuel » (1986: 18).

Pour Onfray, l'œuvre de Segalen n'est seulement pas un dépassement ou un baume sur de son enfance malheureuse. Elle est bien au contraire le socle d'une philosophie de la vie. En cela, il fait sienne la vulgate nietzschéenne, « Deviens ce que tu es », qui appelle à un dépassement de soi-même. Segalen voulait devenir un homme libre, à l'instar de ses archétypes Gauguin et Rimbaud dont il a suivi le chemin. Nietzsche lui-même aurait aimé aller sur les pas de Gauguin, comme l'a fait Segalen. Il aurait ainsi trouvé de quoi confirmer ses réflexions sur le caractère destructeur du christianisme, sur la notion de *moraline* et sur la volonté de puissance par nature. Segalen, en fuyant l'Europe pour rejoindre l'ailleurs, a parcouru le chemin que Nietzsche aurait souhaité emprunter :

En nietzschéen convaincu, Segalen affirme qu'aux Marquises, l'immortalité et la pudeur sont des mots qui n'existent pas ; la virginité et la fidélité, des non-sens ; la femme, un « exquis animal ». Le contact avec les civilisés a été, sur ce point, un grand malheur. Leur liberté sexuelle a laissé la place à une névrose chrétienne (...) Le Barbare, le vrai, c'est toujours celui qui en veut au corps des femmes et ne l'aime que contraint, abîmé, dissimulé, caché (*idem*: 66).

La réflexion sur la liberté sexuelle constitue un autre aspect qui lie Segalen et Nietzsche. En effet, tous les deux pensent que la chasteté est une forme d'incitation à la contre-nature. Sous la plume de Nietzsche, ainsi que sous celle de Segalen, on repère une apologie du plaisir sexuel. C'est pour cette raison que les deux écrivains s'en prennent ardemment au mariage, considéré comme une longue sottise qui met fin aux relations extraconjugales. Aux antipodes des rites et coutumes des maoris, le monde des chrétiens se caractérise par son étroitesse, en ceci qu'on y trouve des principes limitant la liberté des êtres : le culte de la propriété, la réglementation de la sexualité par le mariage et le refus du plaisir sexuel :

Ce qui s'avère le plus net dans cette civilisation pour Segalen, c'est son hédonisme : on ignore le péché ; la chair n'y est pas coupable, elle est simple et joyeuse ; les femmes se parent, se parfument au monoï, elles lissent leurs cheveux ; les hommes se tatouent le corps ; les maris offrent leurs épouses aux hôtes de passage ; tout est occasion de fêtes (...) Cette liberté sexuelle, l'Océanie la permet, et le Christianisme la strangule (*idem*: 79-80).

Cette liberté du corps pour laquelle Nietzsche a longtemps plaidé, Segalen l'a bien dégustée en Polynésie. En témoigne sa lettre à Gilles Manceron dans laquelle il décrit son immense joie après une expérience amoureuse avec une jeune fille : « il est grand temps que je le réaffirme, avant la maturité : la jeune fille, la vierge, est pour moi la véritable amoureuse » (Lettre à Gilles Manceron, 1911, *apud* Onfray, 2017: 79). Ce fragment offre le grand intérêt de prouver que, de son propre aveu, Segalen a été influencé par la réflexion de Nietzsche sur le corps<sup>8</sup>.

Il existe par ailleurs un autre trait qui fait de Segalen un vrai nietzschéen : le caractère païen du poète. En effet, dans *Pensers païens*, essai rédigé en 1905, Segalen met en scène un personnage doté d'un esprit occidental et d'un savoir maori. Qualifié de « sauvage », ce personnage emploie pourtant des mots et des concepts qui lui sont totalement étrangers. Il parle à la manière d'un philosophe en citant des figures emblématiques de la pensée comme Thomas d'Aquin, Assurbanipal, Leconte de Lisle. Cependant, Onfray s'interroge non sans humour sur cette forme de contradiction car, pour parler ainsi, le Maori devait assister à des cours en Sorbonne. Ce registre verbal et culturel montre que le Maori incarne parfaitement la personne de Segalen qui, malgré sa culture occidentale, s'est laissé imprégner par le monde maori. En cela, il est fidèle à ses réflexions théoriques sur l'exotisme qui, selon lui, ne se résume pas à une simple description de l'autre. Il consiste bien au contraire en une forme d'empathie qui conduit à un approfondissement de soi et à une exaltation des différences.

Par ailleurs, Onfray soulève un autre aspect important qui a en quelque manière retardé la réception de l'œuvre, à savoir la mort prématurée de l'auteur. Si les circonstances de la mort du poète restent mystérieuses, il n'en demeure pas moins que la critique littéraire a la plupart du temps soutenu la thèse d'un accident. De même, sa famille, refusant toute autopsie, écarte complètement l'hypothèse du suicide<sup>9</sup>. Ses deux biographes Gilles Manceron et Henry Bouillier choisissent de ne pas se prononcer à ce sujet et présentent un Segalen respectable. Cependant, Onfray donne à lire une explication qu'il envisage à l'aune du caractère nietzschéen de Segalen :

---

<sup>8</sup> La pensée de Nietzsche sur le corps s'oppose à la tradition chrétienne qui donne la primauté à l'âme.

<sup>9</sup> L'article de Dominique Mabin, intitulé « La mort de Victor Segalen », publié dans *Cahiers de l'Herne* (2019), revêt une importance capitale dans ce sens. On y trouve les différents points de vue à propos de la mort de Victor Segalen.

D'aucuns pensent qu'il aurait pu se faire un garrot pour dissimuler un suicide. Mais le nietzschéen qu'il était n'avait aucune raison de dissimuler un geste romain s'il y avait recours. D'autant que se suicider en s'ouvrant le talon avec une racine peut être un clin d'œil appuyé à Achille, certes, mais une bien étrange modalité de la mort volontaire, surtout quand on a, si je puis dire, un gouffre à portée de la main ! Le grand épuisement dans lequel il se trouvait a suffi à faire d'une blessure bénigne en temps normal une ouverture par laquelle s'échappe l'âme pour de bon (*idem*: 36).

En écrivant « d'aucuns », il est évident qu'Onfray remet en question la thèse du suicide soutenue par Marie Dollé. En effet, celle-ci a publié une biographie en 2008, écrite à la lumière de la correspondance de Segalen. Elle y propose de nouvelles lectures à des événements relevant de la vie du voyageur. La mort de l'auteur figure en tête de liste. Il faut dire que beaucoup de spécialistes font allusion à une possibilité du suicide dans des colloques et des conférences, mais c'est Marie Dollé qui a osé l'écrire sans détour. Pour elle, la mort du poète n'est qu'une mise en scène qui a fort cultivé l'équivoque. L'auteur n'aurait donc fait que dissimuler un suicide. D'ailleurs, son œuvre a quelque chose de prémonitoire, si bien qu'elle comporte des signes avant-coureurs de la mort de l'auteur<sup>10</sup>.

## 2. Segalen : penseur de civilisation

Pour Michel Onfray, Victor Segalen propose des pistes inédites de réflexion philosophique et explore des champs qui sont restés vierges. À titre d'exemple, il parle de penseur de civilisation. Dans cette optique, les travaux de Vico, Hegel ou encore de Spengler sont certes, à ses yeux, d'une importance capitale, mais ils demeurent trop érudits et abscons et ne sont pas par conséquent accessibles à tout le monde. Aux antipodes de ces philosophes hermétiques, Segalen, mobilisant des références connues de tous, étudie finement une civilisation, à la manière d'un entomologiste. Il apporte des

---

<sup>10</sup> Marie Dollé souligne : « On ne peut s'empêcher de trouver dans l'œuvre du poète la préfiguration de sa propre mort. Un des premiers articles qu'il écrit, à 25 ans, s'intitule *Gauguin dans son dernier décor*. Il parle de la mort du peintre comme d'une mise en scène » (2008: 15). Pour elle, les termes que le poète emploie pour décrire cette scène renvoient à la forêt de Huelgoat, endroit où Segalen fut trouvé mort. En plus de l'aspect signalé par Marie Dollé, on a cru pouvoir trouver un autre élément prémonitoire. Il s'agit d'une scène décrite dans son roman *Les Immémoriaux* : « Mais une voix lente et douce (...) se levait du groupe détestable : Téao disait avec sérénité, vers ses disciples immobiles : « Venez, la troisième nuit après ma mort, au pied de l'arbre où je serai pendu, vous me verrez libre et réanimé, monter vers le firmament » (Bouiller, 1995: 231).

réponses à la question qui a longtemps préoccupé les ethnologues et les anthropologues : comment la civilisation surgit-elle, s'épanouit-elle et meurt-elle ? Onfray fait ici sans doute allusion au roman de Segalen *Les Immémoriaux*<sup>11</sup>, l'une des premières œuvres littéraires à employer l'approche ethnographique et à allier les données livresques, les éléments philologiques ainsi qu'une étude de terrain. Il précise plus loin : « Cette œuvre est un roman ethnographique qui n'est ni un roman, ni ethnographique ; pas roman, parce que ethnographique ; pas ethnographique, parce que roman. Un tiers-objet... un genre de vaste poème en prose comme le sont les textes fondateurs (*idem*: 76).

Onfray met en avant l'intertextualité comme aspect important dans le roman de Segalen. Pour lui, le voyageur s'est suffisamment documenté avant de commencer la rédaction de son roman. Arrivant sur le sol polynésien, il (Segalen) décide d'interroger les autochtones sur leur mode de vie, leurs religions : « Il a entendu de la bouche même d'une ancienne le récit des généalogies traditionnelles » (*idem*: 77). À cela s'ajoute un nombre considérable de lectures concernant les récits de voyageurs s'étant rendus en Polynésie avant lui. Effectivement, en marge de ses manuscrits, Segalen inscrit des notes, des citations<sup>12</sup>. Il a relevé au cours de ses nombreuses lectures les passages devant lui permettre, pour la rédaction des *Immémoriaux*, de décrire avec exactitude les rites et croyances du peuple maori.

Le philosophe nous présente par la même occasion un Segalen anticolonialiste. Sur ce point, Onfray n'apporte pas quelque chose d'original dans la mesure où la critique littéraire a déjà largement abordé ce point<sup>13</sup>. En effet, on sait que la littérature

---

<sup>11</sup> Depuis sa réédition dans la collection « Terre humaine » chez Plon, la donne a changé : ce roman est entré dans la zone des ouvrages ethnographiques incontournables. La preuve en est que « Les Tahitiens eux-mêmes trouvent dans le livre de Victor Segalen un témoignage précieux sur une culture fragile dont l'évangélisation a compromis la mémoire » (Ollier, 1996: 63-70).

<sup>12</sup> Pour plus de détails à ce sujet, on peut revenir à l'étude effectuée récemment par Makoto Kinochita : « Traduire, réécrire et écrire : stratégie de textes ségaleniens » (2019).

<sup>13</sup> La critique présente un Segalen anticolonial, de par sa manière résolument non politique et son refus de l'eurocentrisme qui déterminera une large partie de la littérature de fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Seule Marie Dollé dans son ouvrage, *Victor Segalen, le voyageur incertain*, sonne le glas d'un mythe en consacrant un Segalen colonialiste. Il n'est pas un défenseur des cultures comme le laisse entendre la critique. Pour elle, cette thèse est un contresens, en ce sens que sa correspondance révèle une personne qui s'intéresse peu aux gens qu'elle rencontre, si bien qu'il était à l'aise dans la situation coloniale et en profitait pleinement.



de voyage de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début XX<sup>e</sup> siècle s'est principalement employée à légitimer l'entreprise coloniale. Au sein de ce mouvement littéraire, le roman de Segalen fait exception et dénonce les effets dévastateurs du colonialisme et tous les maux importés par les Blancs : « Il constate que ces hommes et ces femmes ignorent leurs âges ; qu'ils ont renoncé à leurs dieux ; qu'ils ont vendu les fétiches de leurs divinités (...) » (*idem* : 43). Onfray ajoute :

Ce qui tue une civilisation, c'est une autre civilisation, plus forte, plus puissante, plus dominatrice, plus toxique, plus dangereuse (...) ainsi, toute civilisation (et la religion en est une forte quintessence) est meurtrière pour les autres races. Le Jésus sémite transformé par les Latins qui naviguent sur la mer intérieure fut mortel aux Atuas maoris et à leurs sectateurs. (*idem*: 44).

On peut facilement constater comment Onfray fait de la religion le leitmotiv de choc des civilisations. C'est elle qui engendre les rivalités culturelles. Si la civilisation européenne, nourrie par un complexe de supériorité, a participé à la décomposition de la culture maorie, c'est parce que la question religieuse est entrée en jeu. En effet, ce sont bien les missionnaires chrétiens qui ont permis la destruction de la religion païenne<sup>14</sup> qui régnait dans les îles de la Polynésie. Ce point de vue ne suscite aucun étonnement quand on sait qu'on a affaire à un nietzschéen, athée, qui voit dans les religions, surtout monothéistes, une source du mal : les religions ne servent qu'à pourrir la vie.

Dans le même ordre d'idées, Onfray examine le rapport entre Gauguin et Segalen dont il considère les œuvres dans une logique de complémentarité<sup>15</sup>. La trajectoire des deux artistes, qui se sont manqués de peu, crée l'impression qu'ils partagent le même destin. Le voyageur et le peintre sauvage ont pris à cœur de brosser un tableau de la culture maorie qui était en pleine désagrégation. Outre Nietzsche, Segalen voit en Gauguin un exemple, un Hors la loi, un monstre, un auteur inclassable. Gauguin a ouvert la voie au jeune voyageur ; il l'a mis sur le bon chemin. Pour payer cette dette, Segalen a fait du peintre le héros d'un roman inachevé, *Le Maître du Jour*,

---

<sup>14</sup> Pour savoir plus sur ce sujet, on peut voir l'article de Jean Balcou, « La vision polynésienne et la désagrégation religieuse » (Hambursin, 2005).

<sup>15</sup> Dans une lettre adressée à Georges Daniel de Monfreid, Segalen affirme par ailleurs : « J'ai essayé 'd'écrire' les gens Tahitiens d'une façon adéquate à celle dont Gauguin les vit pour les peindre : en eux-mêmes et du dedans en dehors. Et ce n'est pas ma moindre admiration envers lui que l'illumination de toute une race répandue sur son œuvre Tahitienne » (*Segalen*, 2004: 660).

lui a consacré deux essais : *Gauguin dans son dernier décor* (1904) et *Hommage à Paul Gauguin, l'insurgé des Marquises* (1919).

### **Conclusion**

Nul besoin de rappeler que l'œuvre de Segalen a donné lieu à deux communautés de lecteurs. La première choisit le poète en quête de spiritualité, manque qu'il a essayé de combler par le détour de la Chine qui lui a permis de s'opposer à la tradition chrétienne. La seconde élit le voyageur et le romancier qui, lors son premier voyage en Polynésie, a observé de près, non sans regret, les conséquences fâcheuses du colonialisme.

En conciliant les deux communautés de lecture, Onfray nous propose un Segalen nietzschéen à la recherche d'un sens à la vie, un païen en quête de transcendance, un humaniste, homme de gauche, intempestif, homme libre et hédoniste qui s'est insurgé, à la manière de Paul Gauguin, contre les normes ; en somme, un surhomme tel que Nietzsche en a décrit les qualités. De plus, il y voit un anticolonialiste qui dénonce la disparition du Divers, un penseur de civilisation « qui méprise les agenouilleurs et regrette que les agenouillés aient été dociles » (*idem*: 110).

### **Références bibliographiques**

- BOULLIER, Henry (1995). *Œuvres Complètes*. Paris: Robert Laffont, « Bouquin ».
- BOULLIER, Henry (1986) [1961]. *Victor Segalen*. Paris: Mercure de France, « Ivoire ».
- DOLLE, Marie (2008). *Victor Segalen*. Paris: Aden.
- DOLLE, Marie (2019). « Du disciple au maître : Jules de Gaultier et Victor Segalen », in Marie Dollé et Christian Doumet (dir), *Victor Segalen*, Paris: L'Herne, pp.78-83.
- HAMBURSIN, Olivier (2005). *Récits du dernier siècle des voyages*. Paris: Presse de l'Université Paris Sorbonne.
- DERRIDA, Jacques (2001). *L'Université sans condition*. Paris: Galilée.
- KINOSHITA, Makoto (2019). « Traduire, réécrire et écrire : stratégie de textes ségaleniens », in Colette Camelin et Muriel Détrie (dir), *Victor Segalen, Attentif à ce qui n'a pas été dit*. Paris: Hermann, pp. 321-332.
- MABIN, Dominique (2019). « La mort de Victor Segalen », in Marie Dollé et Christian Doumet (dir.), *Victor Segalen*. Paris: L'Herne, pp. 90-103.
- OLLIER, Marie (1996). « De l'histoire à la fiction : Pomaré vu par Segalen », in *Journal de la Société des océanistes*, n° 102, vol. 1, 1996, pp. 63-70.

ONFRAY, Michel (2017). *Le désir ultramarin, Les Marquises après les Marquises*. Paris: Gallimard, « NRF ».

SEGALEN, Victor (2004). *Correspondance*. Paris: Fayard.

ZALZAL-FERRER, Olivier (2019). « Victor Segalen et Jules de Gaultier, du Bovarysme à l'impossible réel », in Colette Camelin et Muriel Détrie (dir), *Victor Segalen, Attentif à ce qui n'a pas été dit*. Paris: Hermann, pp. 147-170.

## EXOTISME ET ALTÉRITÉ

### Les récits de voyage français en Grèce au dix-neuvième siècle

**Antigone SAMIOU**

Un. d'Ioannina (Grèce)

a\_samiou@otenet.gr

**Résumé:** Les voyageurs français du XIXe siècle en Grèce deviennent progressivement sensibles à la réalité étrangère et étrange des Grecs. La tendance à l'écriture exotique s'accorde avec le goût pour la couleur locale et confirme l'influence du romantisme tout autant que l'intérêt ethnographique croissant chez les écrivains de l'époque. En effet, la volonté de distanciation de la plupart des voyageurs, qui renforce leur choc culturel indubitable, ne favorise pas l'ouverture à autrui. D'ailleurs, les mots authentiques de la langue grecque expriment l'étonnement et le charme de l'exotisme des écrivains qui visent à mettre en valeur des éléments étranges et représentatifs de l'altérité. D'autre part, la naissance d'un regard nouveau introduit parfois une forme de réciprocité dans la rencontre à l'aide d'un langage non verbal.

**Mots-clés:** altérité, exotisme, étrangeté, distanciation, réciprocité.

**Abstract:** French travelers of the nineteenth century in Greece become gradually sensitive to the foreign and strange reality of the Greeks. The tendency to exotic writing coincides with the pursuit of the local color and confirms the influence of romanticism as much as the growing ethnographic interest among writers of the time. In fact, the intention of most travelers to be distant towards Greeks inhabitants, which reinforces their undisputed cultural shock, does not encourage opening to the "Other". Moreover, the authentic words of the Greek language express the astonishment and charm of the exoticism of writers who aim to highlight strange and representative elements of otherness. On the other hand, the birth of a new look sometimes introduces a form of reciprocity into the meeting using non-verbal language.

**Keywords:** otherness, exoticism, strangeness, distance, reciprocity.

Dans les récits de voyage français en Grèce, les voyageurs enregistrent leurs impressions personnelles sur l'identité, les mœurs, le niveau intellectuel et les relations sociales des Grecs modernes. Leurs témoignages sont consacrés à la peinture, plutôt collective et parfois généralisée, du peuple grec tandis que l'attention des auteurs se fixe moins sur l'interaction qui se développe à l'occasion de leur contact avec les habitants. L'habitant grec constitue l'« autre », un étranger qui diffère largement de tout ce qui est connu et familier dans leur propre culture et qui peut même être considéré comme exotique d'autant plus qu'il est très lointain et particulièrement étrange. Puisqu'il s'agit des rencontres qui mettent l'accent sur la confrontation des cultures différentes de deux peuples sans approfondir leur contact, l'appréhension de l'altérité grecque est indirectement saisie. D'une part, les discussions réalisées entre Grecs et Français sont révélatrices de leurs pensées différentes et, d'autre part, les manifestations culturelles grecques, qui ont lieu pendant le séjour des voyageurs, dévoilent la mentalité et les habitudes ou même les superstitions des habitants. Cependant, le voyageur qui se limite à transmettre à son public sa vision idéologique, objective ou stéréotypée, méprisante ou idéalisée, romantique ou réaliste, sur l'ensemble du peuple grec, procède à une approche, peut-être intéressante du point de vue thématique et esthétique, mais distante en ce qui concerne sa communication avec l'« autre ». Cette attitude face au différent, lointain et exotique est expliquée, car l'exotisme est

la réaction vive et curieuse au choc d'une individualité forte contre une objectivité dont elle perçoit et déguste la distance. (...) L'exotisme n'est donc pas une adaptation; n'est donc pas la compréhension parfaite d'un hors soi-même qu'on étreindrait en soi, mais la perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle (Segalen, 1978: 25).

Sa prise de distance par rapport au Grec ne lui permet pas de développer une intimité avec lui, ni de partager ses sentiments à l'occasion des discussions ou des activités quotidiennes. Par contre, le discours explicite des voyageurs sur leurs impressions et leurs sentiments personnels, sur la réaction des Grecs vis-à-vis de leur observation, ainsi que sur la sorte de relations développées entre eux, peut manifester, d'une façon expressive, le degré de réciprocité réussie. En bref, l'approche de l'altérité est tout à fait différente, quand l'auteur s'intéresse à l'étranger, non pas seulement à ses idées, mais surtout à ses sentiments, ses angoisses et ses peurs, ses aspirations et ses rêves. En effet,

la question de la représentation de l'altérité apparaît assez complexe. « La différence implique soit à une valorisation positive, soit une dévalorisation négative, soit enfin les deux à la fois dans des discours empreints d'une forte charge affective ambivalente » (Affergan, 1987: 82). Le caractère subjectif de la représentation de l'altérité, due à l'influence inévitable de l'imaginaire social des voyageurs, constitue parfois une préoccupation non négligeable et clairement définie :

la civilisation orientale a des caractères tellement tranchées avec notre civilisation européenne, qu'il faut encore quelque temps aux esprits les moins impressionnables, pour se remettre du choc fait sur l'âme par le spectacle de ce monde nouveau. Nous jugeons l'Orient sur nos idées d'organisation de la vie domestique et publique, et nous sommes tout bonnement inconséquents et injustes. Il m'est arrivé fréquemment d'avoir ainsi à reformer plus tard des jugements que j'avais portés d'après l'impression, de nos idées européennes, et de trouver, si non bons à imiter, du moins fort naturels et fort raisonnables, des usages que j'avais accusés d'inconvenance et de barbarie (Michon, 1853: 209-210).

L'image préconçue d'un auteur dissimule le risque de le conduire à une mauvaise interprétation de l'altérité étrangère. De même, selon Michon, le contact établi avec l'habitant grec sera aussi contourné par ses préjugés. En effet, la différence entre la culture grecque ancienne, matrice de l'éducation classique des écrivains, et la culture grecque moderne, qui porte l'influence orientale à cause de l'occupation ottomane, apparaît énorme. Selon Buisine, à cause de leurs idées préconçues les voyageurs éprouvent facilement de la déception à l'égard de l'état actuel des choses, auquel ils ne s'attendaient pas (1993: 89-94). La dévalorisation généralisée des Grecs vérifie l'image préexistante formée à travers l'éducation occidentale du voyageur-écrivain. Néanmoins, pour atteindre la vraie altérité, la question n'est plus de découvrir le pays et de le décrire, mais de tenter de s'intégrer dans la société.

Il y a bien des années, que j'ai fait un premier voyage en Grèce, et je fus d'abord, comme vous, rempli d'un sentiment qui se changeait en admiration, même pour les choses les plus communes ; tout me semblait merveilleux, j'étais dans une extase continuelle. Au bout de quelque temps, quand j'eus vu les Grecs d'assez près pour les

juger, mes transports d'allégresse se calmèrent bien vite, et mon enthousiasme se refroidit à tel point, que j'eus quelques regrets d'avoir entrepris le voyage ; (...) ce que je retrouvais dans les Grecs modernes, je veux dire le caractère que leurs historiens et principalement, Thucydide donnaient aux Grecs de leur temps, m'inspirait trop de répugnance pour qu'il me fut possible de me sentir heureux au milieu d'eux (Marlès, 1845: 36).

Influencé par ses connaissances préalables sur le caractère des Grecs anciens, l'auteur ne favorise pas la création d'un contact réel et agréable avec les habitants. En revanche, Malherbe, doué d'un esprit critique et objectif, s'appuie plus sur son expérience propre que sur son éducation classique en réussissant un contact cordial avec Nikitas, l'ancien combattant de la guerre de l'Indépendance, dont l'image préconçue est démentie après sa confrontation avec la réalité.

Puis nous vîmes entrer un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, revêtu du costume pittoresque des palikares : c'était Nikitas. Sa figure, ornée de longues moustaches blanches, avait une singulière expression de bienveillance et de douceur, et ne me semblait guère justifier le surnom de Mangeur de Turcs, que cet homme célèbre a reçu de ses compagnons d'armes. Il s'assit près de nous, et nous accueillit avec une bonhomie charmante. (Malherbe, 1846: 144-145)

En somme, les voyageurs privilégient les éléments bizarres et différents de la norme, mais à la fois évocateurs de la couleur locale. Ils sont inspirés du goût exotique qui « gagne l'Europe tout entière, mélange d'attrance pour le monde étranger et de volonté d'échapper au sien, moins naturel, moins beau, moins vivant car plus 'embourgeoisé' » (Heller, 2009: 319).

Cette complexité de la représentation de l'altérité, signalée par les voyageurs eux-mêmes, souligne donc le rôle prépondérant de la disposition au rapprochement et à la communication des voyageurs envers les Grecs et vice versa. Dans l'intention de faire le bilan des relations tissées entre les voyageurs et les Grecs, l'attention est portée sur l'échange de regards mutuels, de gestes, de paroles et même de sentiments. De plus, cette étude devient plus intéressante d'autant plus que le rôle d'observateur est aussi rempli par les Grecs. Les circonstances dans lesquelles se déroule leur premier contact

sont d'une grande importance pour la formation des impressions mutuelles et certes pour la représentation de l'altérité grecque par les écrivains :

les scènes d'arrivée constituent des conventions de presque toute variété de l'écriture voyageuse et servent à déterminer les relations de contact et à mettre au point les termes de sa représentation. Quand un voyageur arrive, les indigènes interrompent leur action et lui posent une série de questions afin de satisfaire leur curiosité. Il s'agit d'une appropriation mutuelle. L'un approprie l'autre et s'est approprié par celui-ci. Parfois les habitants donnent à manger au voyageur et lui offrent une chambre chez eux; ce qui signifie qu'il existe une sorte de réciprocité (Pratt, 1992: 79-80).

En effet, ce rituel de la première rencontre varie chez les voyageurs en fonction de divers paramètres comme l'identité des participants, leurs préjugés, leurs objectifs et la particularité de la région. Une évolution est apparente dans la perception des Grecs par les voyageurs par rapport à leurs prédécesseurs. Selon Moussa, autrefois représentés comme de simples images, maintenant ils sont traités comme des sujets avec lesquels il est possible de communiquer, au gré des rencontres (1995: 7). Même dans *L'Itinéraire* Chateaubriand se préoccupe de savoir comment il peut être lui-même, en tant qu'étranger, perçu par un jeune Moraïte. Il s'agit d'un changement clair de statut du Grec dans une rencontre au caractère mystérieux où le silence possède une fonction communicative.

Il ne disait pas un mot, et me dévorait des yeux ; il avançait la tête pour regarder jusque dans le vase de terre où je mangeais mon lait. Je me levai, il se leva ; je me rassis, il s'assit de nouveau. Je lui présentai un cigare ; il fut ravi, et me fit signe de fumer avec lui. Quand je partis, il courut après moi pendant une demi-heure, toujours sans parler, et sans qu'on put savoir ce qu'il voulait. Je lui donnai de l'argent, il le jeta: le janissaire voulut le chasser; il voulut battre le janissaire. J'étais touché, je ne sais pourquoi, peut-être en me voyant, moi Barbare civilisé, l'objet de la curiosité d'un Grec devenu barbare (Chateaubriand, 1963: 82).

À l'occasion du cas exceptionnel du jeune Moraïte, Sarga Moussa « annonce un changement des conditions de la rencontre : L'Orient des voyageurs, de pur objet de contemplation, accède à son tour au rang d'observateur et acquiert peu à peu *un droit de*



*regard sur le regard* » (*idem*: 59-69). Malgré le comportement imitatif du berger grec dû à l'image de maître que veut donner de lui-même l'auteur, « une véritable scène de séduction réciproque se joue à travers cette contemplation muette » (*idem*: 58). De plus, ce qui s'avère important non seulement pour cette rencontre particulière, mais pour toutes, c'est le rôle du regard pénétrant et des gestes expressifs qui suppléent à l'absence de dialogue ou le complètent.

Certes, la première observation des Grecs par les voyageurs touche surtout les caractéristiques extérieures de l'« autre », c'est-à-dire leur apparence physique, leurs gestes et parfois leur voix, qui déterminent la communication éventuelle. Dans une scène des récits de voyage très courante, Yéméniz se limite à décrire simplement le portrait physique et les gestes des habitantes qui ont attiré son attention sans entamer une discussion avec elles.

Tandis que nous mangions, de hauts lévriers fauves et décharnés guettaient nos restes avec impatience et se disputaient hargneusement ce régal inusité. Deux grandes filles, noires, maigres, à l'œil hagard, se coiffaient entre elles sur la porte de leur chaumière, sans que notre présence parût les gêner ; elles arrangeaient leur coiffure et en disposaient les sauvages ornements d'après la forme de leur silhouette que les rayons du soleil détachaient vivement sur la muraille (Yéméniz, 1854: 321).

L'image qu'un écrivain transmet de la personne observée trahit sa disposition à la prise de distance ou au rapprochement envers elle. D'autre part, l'intérêt éventuel des Grecs sur le voyageur est également crucial dans le déroulement de leur rencontre. Dans l'extrait cité, les jeunes filles ne font pas attention à l'auteur qui admire leur beauté. Par ailleurs, Yéméniz se plaint de la sonorité de leur langue, ce qui défavorise leur communication.

Je remarquai de belles figures régulières et blanches, de grands yeux noirs, des toilettes riches et pompeuses ; mais des tailles nonchalantes, des démarches endormies ; enfin des voix aigres et glapissantes, que le dialecte athénien, l'un des patois les plus corrompus de la langue vulgaire, rendait encore plus désagréables à l'oreille (*idem*: 468-469).

Par contre, nombreuses sont les références lexicales que font les voyageurs en Grèce au XIX<sup>e</sup> siècle afin de présenter la langue de l'autre authentique à leurs lecteurs. Les mots sont écrits en caractères latins-lexicalisés (*caloyers/caloyères*, équivalent de moines, *panégyris* équivalent de foire, *lepta* équivalent de centimes, etc.). Il y a aussi des mots cités en grec (*καλημέρα*, *κρύο*, *αγίασμα*, *βασκανία*, *Αγορά*, etc.). À part leur utilité pratique pour la préparation du voyage en Grèce d'autres visiteurs, les voyageurs visent ainsi à « afficher l'étrangeté forte de la réalité étrangère et rendre leur récit plus agréable et vraisemblable » (Samiou, 2012: 14).

Quant à la réaction des habitants envers eux, selon la majorité des voyageurs, les Grecs apparaissent prêts à entrer en contact avec leurs hôtes en leur posant une série de questions. La voyageuse Dora d'Istria qui, en tant que femme, reçoit l'accueil chaleureux des Grecques, vérifie son idée préconçue sur l'intérêt du peuple grec pour tout ce qui est nouveau et différent de sa propre civilisation.

Les villageoises m'entourèrent avec curiosité en tournant leurs fuseaux et en m'accablant de questions de toute espèce. La curiosité, commune chez les méridionaux, est toujours très vive chez les Hellènes. On voit dans l'Odyssee avec quelle avidité sont écoutés les récits d'Ulysse (D'Istria, 1863: 124).

« Les réalités orientales du XIX<sup>e</sup> siècle sont souvent négligées au profit de celles de l'Orient antique, mythologique, fantasmagorique et exotique que veulent retrouver ces voyageurs » (Berty, 1995: 26). De même, Lamartine signale son accueil chaleureux des Athéniennes dont la disposition hospitalière est accompagnée d'une certaine surprise envers les voyageurs étrangers.

Çà et là quelques femmes aux yeux noirs et à la bouche gracieuse des Athéniennes sortaient, au bruit des pas de nos chevaux sur le seuil de leur porte, nous souriaient avec bienveillance et étonnement, et nous donnaient le gracieux salut de l'Attique : « Bienvenus, seigneurs étrangers à Athènes! » (Lamartine, 1855: 100).

Absorbé par la recherche des caractéristiques physiques propres à la grécité, Lamartine ne cherche pas à s'intégrer à la réalité qu'il observe. Il revendique sa position de spectateur qui attend que les choses se présentent à lui. Si l'imaginaire social des

écrivains, formé à travers leur culture classique, les empêche de saisir parfois la spécificité de l'altérité grecque contemporaine, il remplit cependant une fonction positive en favorisant la naissance d'un regard nouveau qui introduit une forme de réciprocité dans la rencontre. Les voyageurs tentent de s'approcher de leurs hôtes dans une ambiance amicale et chaleureuse en contournant l'obstacle de la langue grâce au langage non verbal des gestes, du regard et du sourire, ce qui puisse déboucher sur un certain partage entre eux.

Une autre attitude adoptée par les voyageurs, c'est de jeter souvent leur regard sur un habitant parmi une foule en raison de ses traits étranges. La description à caractère romantique des femmes dévoile de nouveau l'influence du modèle antique, subie par l'auteur :

Je rencontrai près de là une femme de 40 à 50 ans, dont les traits me frappèrent. Le mouchoir blanc dont sa tête était enveloppée encadrait une figure qui portait évidemment le type ancien, et qui avait les caractères que l'on attribue à la déesse Minerve ; ses traits exprimaient à la fois l'énergie et la sagesse (Schaub, 1841: 27-28).

Selon Jean-Marc Moura, les récits de voyage aspirent à dévoiler un monde bizarre ou pittoresque, qui ne ressemble point au monde quotidien des écrivains français. Ils cherchent à découvrir dans l'altérité une indispensable et enrichissante différence. Leur étonnement naît de l'irréductible distance qui sépare leur culture de celle de l'observé. Les aspects curieux, étranges, piquants de l'espace lointain et étranger sont recherchés et mis en scène par l'écrivain dans l'intention de produire un effet stylistique agréable pour son public (Moura, 1992: 4).

Une fois qu'ils se sont examinés l'un l'autre, les voyageurs peuvent discuter sur de divers sujets avec leurs hôtes. L'intérêt de ces témoignages réside dans l'expression d'impressions mutuelles, ce qui prouve l'importance accordée par l'auteur à sa relation avec l'« autre », ainsi qu'à la manière dont il est vu par lui. Léon Heuzey, qui entame une conversation avec son hôte peu après son arrivée à un couvent des Météores, enregistre ses sentiments et considère leur contact comme sincère et agréable malgré le niveau intellectuel différent de son interlocuteur :

Aux heures des repas, la conversation de Pappa-Kalinikos m'apporte une distraction d'un tout autre genre. Ses idées sont faites sur toutes choses : il a de la lecture, mais une lecture d'almanachs, ce qui, à tout prendre, est presque de la science pour un moine grec. Il m'amuse par ses brusqueries et par les histoires invraisemblables auxquelles il croit fermement (Heuzey, 1860: 160).

D'autre part, le fait qu'on donne voix à des personnes qui avaient essentiellement été l'objet de jugements dans des récits de voyage antérieurs, transforme leur statut de l'étape d'objet exotique à celle de sujet parlant. Yéméniz, qui a rendu visite à un moine grec, souligne leur désir réciproque d'entamer une conversation, ainsi que leur rapprochement enfin réussi.

Quand je fis mon entrée, suivi de ma petite caravane, y fus-je reçu, comme un hôte longtemps attendu, par un de ces religieux grecs dont l'attitude inspire moins de respect que celle de nos moines austères, mais dont la physionomie heureuse et ouverte fait naître la confiance et vous met à l'aise. Le bon moine nous installa dans une grande salle basse et enfumée, où nous étalâmes nos provisions. Après s'être fait apporter, bourrer et allumer sa longue pipe, il s'assit et voulut assister à notre frugale collation ; il paraissait heureux de s'entretenir avec un étranger, et me pressait de nombreuses questions (*idem*: 37-38).

À l'encontre des regards bienveillants des Grecs lancés sur les voyageurs français, Heuzey enregistre une expérience de première rencontre tout à fait différente, due à l'isolement non négligeable des habitants dans les montagnes.

Jamais je ne m'étais senti si loin de tout ce que nous appelons civilisation, et de tout ce qui nous fait estimer la vie. L'arrivée d'un étranger au milieu de ces demeures est un coup de surprise, qui d'abord y jette une sorte de stupeur. Personne ne vient à vous. Les enfants fuient en trébuchant ; une ou deux figures de femmes furtives paraissent aux portes; quelques hommes aux traits durs, à la mine farouche, aux membres rudes et trapus, se tiennent à l'écart devant leurs maisons. Si vous abordez un de ces sauvages, vous le voyez qui se trouble : il rougit légèrement ; ses yeux d'un bleu pâle ne soutiennent pas votre regard. Je ne sais quelle timidité étrange presque menaçante, et

mêlée de brusquerie, se trahit dans tout son maintien. C'est l'embarras inquiet de la bête fauve qui rencontre l'homme en plein jour (*idem*: 243-244).

La différence illustrée entre l'accueil chaleureux des habitants sociables et celui des montagnards isolés et effrayés est frappante. La peinture de la physionomie et du comportement des habitants est effectuée à travers des adjectifs et des verbes expressifs, à la fois révélateurs de leur repli sur soi. Même si ce rejet du voyageur étranger par l'habitant grec trahit une relation à autrui négative, il n'en est pas moins une forme de communication. D'ailleurs, l'importance de l'auteur accordée à la réaction de ces Grecs montagnards témoigne de son intérêt pour l'« autre » et constitue une suggestion de l'altérité étrangère, qui s'avère diverse.

Lors de la rencontre qui a lieu entre les deux peuples, l'image de l'altérité grecque n'est pas seulement produite à travers l'opinion des voyageurs sur les Grecs, mais aussi à travers la façon dont les Grecs regardent les voyageurs. Cependant, comme soutient Nicolaidis, la transmission de leurs impressions personnelles sur les voyageurs à travers le discours des habitants grecs dépend de l'écrivain qui attribue moins d'importance au contenu de ce discours qu'à sa signification (Nicolaidis, 1992: 132). Plus précisément, selon Yéméniz, le fait que les visiteurs étrangers observent les habitants grecs provoque la fierté des derniers. Ils apprécient aussi les connaissances historiques qu'ils acquièrent grâce aux voyageurs français dans une ambiance amicale lors de leur rencontre. Ils disent précisément : « Nous sommes fiers de la curiosité des étrangers, et il nous est agréable d'apprendre de leur bouche, sur l'histoire de nos ancêtres, des détails que nous devrions savoir » (*idem*: 114). De plus, Amaury Duval souligne la reconnaissance des moines grecs pour les services que les Français leur ont offerts dans la guerre de l'Indépendance :

Ils nous furent les honneurs de leur monastère, et, pendant cette visite, l'un d'eux, qui savait quelques mots de français, nous dit qu'ils ne passaient pas un jour sans adresser au ciel des prières pour les Français qui les avaient délivrés d'Ibrahim. Je constate cette reconnaissance. Le cas est assez rare (Duvan-Amaury, 1835: 122).

À part cette image élogieuse des voyageurs exprimée par les Grecs, il importe de signaler qu'on leur attribue aussi, dans les récits de voyage, le rôle du médecin, qui est

considéré a priori comme doué d'un savoir extraordinaire, et, en particulier, de pouvoirs guérisseurs supérieurs.

Nous trouvâmes un jeune garçon de quinze ans environ, le teint hâve, le visage renversé & tout le corps tremblant du frisson de la fièvre : la mère sanglotait à ses côtés, & la foule nombreuse qu'avait attirée cette singulière consultation, attendait nos paroles comme des oracles. Notre embarras n'était égalé que par notre incapacité. Nous crûmes bien faire en conseillant le quina &, à son défaut, la petite centaurée, remède énergique aussi contre la fièvre & plus facile à trouver. Nous donnâmes à la pauvre mère toutes les marques de vraie sympathie que nous inspirait la douleur, puis nous sortîmes après avoir serré la main à toute l'alliance. Mais, en partant, nous ne pûmes refuser les deux coings énormes que cette pauvre femme nous força d'accepter dans sa naïve reconnaissance. Nous étions donc, après tant d'autres, un exemple de plus de la confiance, presque superstitieuse, que les Orientaux ont placée dans les voyageurs francs qu'ils croient tous médecins (Limas, 1861: 53-54).

Il s'agit de la projection d'une fausse identité sur le voyageur par une communauté qui lui confie l'espoir de sauver une vie. Néanmoins, l'image des voyageurs produite par les habitants grecs peut être inventée ou exagérée par les narrateurs eux-mêmes dans l'intention de se mettre en valeur. Quant à Nicolaidis, la présentation de l'opinion que l'habitant grec a du voyageur français signifie ramener l'« autre » non plus seulement à son système de représentations, mais à soi-même et semble être apparemment une manière beaucoup plus directe de trouver chez « autrui » ce que l'on cherche: un miroir (*idem*: 100).

D'autre part, il existe d'autres facteurs, plutôt extérieurs, qui déterminent parfois la première rencontre de deux parts. La lettre d'introduction, rédigée par une personne connue à leur futur hôte, et la nationalité française constituent des éléments qui rassurent les Grecs et transforment leur méfiance initiale en un accueil chaleureux (Samiou, 2005).

c'était un Maïnote. Il sortit en lançant sur nous un regard hargneux et scrutateur. Dès que Petro-Bey eut pris connaissance de la lettre que je lui apportais, il indiqua un siège à M. de Saint-Maur, et me força, malgré ma résistance, à m'asseoir sur mon lit, auprès duquel il se trouvait. Moi, qui ne savait point que c'était un honneur qu'il me voulait

faire, je trouvais d'abord cet usage assez extraordinaire ; mais dès qu'on me l'eût expliqué, je me rendis de bonne grâce à ces raisons bien que, honneur, à part, j'eusse préféré le siège dans lequel se pavanait mon compagnon de voyage (*idem*: 70).

D'une part, le regard soupçonneux du Mainote constitue un langage non verbal qui informe le voyageur sur la première impression suscitée chez ses hôtes et, d'autre part, les gestes de Petro-Bey servent d'appoint à son langage verbal dans cette scène d'accueil. Par conséquent, le rôle du regard et des gestes apparaît très important dans la réalisation de la communication. Quant aux usages différents de deux peuples, ils provoquent parfois un sentiment d'étrangeté aux voyageurs français, qui peut cependant être adouci grâce à la prise de conscience des différences culturelles et la disposition à s'approcher l'un de l'autre.

De même, dans le témoignage suivant, Yéméniz signale que son intérêt flatteur pour les aventures de son interlocuteur, ainsi que son adaptation aux usages de l'hospitalité dans la vie quotidienne grecque ont provoqué la sympathie de son hôte pour lui :

il aimait à raconter ses aventures, et j'en écoutais le récit avec plaisir, tantôt dans sa maison où sa femme m'offrait le plus gracieusement du monde la longue pipe, le café et les confitures, tantôt dans la boutique du barbier qui était le rendez-vous de quelques officiers de la garnison. Comme j'interrogeais le commandant avec intérêt, que je lui faisais fumer un bon tabac d'Athènes, comme j'acceptais et que je lui offrais en retour autant de tasses de café qu'il voulait en prendre, je gagnai bientôt son estime (*idem*: 315-316).

À l'encontre du voyageur qui tente d'illustrer soi-même et de se vanter de ses connaissances classiques tout en renforçant la distance qui le sépare de l'« autre », un voyageur plus averti réussit à se rendre compte de son statut d'étranger pour les Grecs. Selon Sarga Moussa, « De fait, le voyageur est toujours perçu, à des degrés divers, comme un étranger. Sa présence peut choquer, amuser ou simplement exciter la curiosité, mais en tout cas elle ne laisse pas indifférent » (*idem*: 60-64). Pourtant, cette réalisation d'être un spectacle est susceptible de lui causer soit une joie soit un trouble, en fonction de l'attitude adoptée par les habitants grecs. Par ailleurs, le fait que

l'écrivain désire rester maître du regard observateur sur les habitants grecs, pose la question s'il se laisse vraiment voir et dans quelle ampleur dans sa différence étrange à travers le regard les Grecs.

Giraudeau procède à une présentation assez détaillée et réaliste de la scène de réception, en mettant en valeur les éléments bizarres de la présence française qui attirent l'attention des Grecs, ainsi que l'interaction que crée l'échange de regards mutuels. La réciprocité développée entre les habitants et les visiteurs conduit même à la réalisation d'une fête qui vise à honorer les voyageurs étrangers. En effet, l'auteur éprouve de la joie devant cette réaction tout à fait positive des Grecs :

Au bruit de nos montures, les populations voisines accourraient sur nos pas, et nous entouraient avec une curiosité flatteuse. La plupart de ces sauvages habitants d'un pays inculte et si peu visité nous saluèrent de la manière la plus affectueuse, en se courbant profondément et en plaçant la main sur le cœur; d'autres souriaient malicieusement de notre accoutrement bizarre, sans pourtant cesser de nous témoigner de la bienveillance; les femmes, aussi empressées autour de nous, nous poursuivaient de leurs regards avides, et passaient flattées des attentions particulières dont elles étaient l'objet, et de quelques paroles flatteuses que nous adressions en grec moderne; Mais ce qui frappa surtout ces montagnards, ce fut nos fusils à piston, qu'ils regardaient la bouche béante et pleins d'admiration respectueuse (...) Tout à coup, comme pour fêter notre arrivée, des chœurs bruyants et sans harmonie traversèrent les airs, les joyeux visiteurs entonnèrent des chants sauvages d'une étrangeté curieuse, et, mêlant leurs danses à ces accords, ils formèrent des groupes bizarres, se tenant par la main, et sautant sans ordre et sans mesure autour des femmes, moins bruyantes et moins agitées. Ce fut, je vous assure, un spectacle fort divertissant à voir (Giraudeau, 1835: 206-207).

Étant donné que « la mesure de la différence est un préalable nécessaire à toute appréhension de l'étrangeté » (Magri-Mourgues, 1995: 207-208), la comparaison à travers un vocabulaire d'évaluation, soit positive soit négative mesure les écarts à la norme, ainsi que l'étonnement de l'auteur. Si Giraudeau appartient aux écrivains qui peuvent jouir du coup de théâtre que provoque leur arrivée, d'autres voyageurs ne se sentent pas à l'aise de l'effet qu'ils produisent, l'espace de quelques instants, en tant qu'étrangers sur leurs hôtes. La comtesse de Gasparin manifeste un certain embarras, quand elle se rend compte qu'elle se trouve, elle-même aussi, en situation d'observée :



Une femme tisse de la toile ; l'autre, son nourrisson dans les bras, assise près d'elle, me rappelle l'Agar de Vernet. Elle en a les vêtements, elle en a les beaux traits, avec plus de douceur ; ses yeux dont le blanc est légèrement azuré, se baissent avec amour sur son enfant. Les femmes m'adressent questions sur questions. François n'a pas mis dans sa tête de les interpréter. Rire fou de deux parts et puis le babel recommence. On nous regarde écrire, manger, que sais-je encore ? Les voisines examinent ma veste brodée, me prennent la taille, avec des exclamations que je puis à mon gré traduire par de l'horreur ou par de l'admiration. Je coupe court en remettant gravement ma veste (Gasparin, 1848: 174).

La voyageuse se laisse voir en tant qu'un objet de curiosité en enregistrant les réactions de ses hôtes envers l'étrangeté qu'elle représente. En ce qui concerne son contact avec ses interlocutrices grecques, Gasparin n'arrive pas à saisir le sens réel des exclamations des Grecques. Ni l'échange de regards ni la présence de l'interprète ne favorisent le partage à cause de sa prise de distance envers elles. En effet, elle jette un regard tout à fait hautain, comme si elle avait à faire avec des indigènes non civilisés d'une île inconnue à tout le monde. D'autre part, selon Barthélemy, l'obstacle de la langue montre le risque d'un malentendu, car seule la maîtrise de la langue garantit l'accès au réel étranger et permet de dissiper l'illusion (Barthélemy, 1991: 30).

Il est évident que certains voyageurs considèrent cette situation d'être observés comme pas sécurisante. Il est possible que la conscience d'être un spectacle suscite chez les voyageurs une gêne, qui peut à son tour influencer sur leur perception d'« autrui ». En d'autres termes, ils peuvent décrire celui qui les regarde en termes négatifs, car ils ont peur d'être soumis au regard d'« autrui » et donc à l'appréciation potentiellement hostile de celui-ci. C'est probablement pour cette raison qu'About exprime, à travers son regard hautain et arrogant, sa gêne vis-à-vis de la présence des habitants grecs et attribue aussi un caractère négatif à la curiosité qu'ils ont manifestée envers lui :

Tandis que nous buvions tour à tour à la même coupe, la rue se mit à passer à travers la chambre : hommes, femmes, enfants, accouraient pour nous considérer. Un jeune indigène, qui avait voyagé, comme Ulysse, dans la Méditerranée, et qui savait un peu d'italien, accourut engager la conversation avec nous; et tous ses amis de se grouper alentour, d'écouter sans comprendre, d'ouvrir de grands yeux et de grandes oreilles. Nous étouffions (About, 1996: 266-267).

D'ailleurs, à part la curiosité et la bienveillance que suscite l'arrivée des étrangers chez les Grecs, ceux-ci se sentent parfois menacés de la raison de leur visite.

Ce qui l'inquiète (le Grec) à la première vue d'un étranger, c'est le motif qui l'attire chez lui, et presque toujours il lui suppose un intérêt en opposition avec les siens. La servitude, qui rend soupçonneux lui a laissé de la méfiance dans le caractère. (...) Si ce n'est pas cette crainte qui lui fait ombrage, ce sera la diversité de notre langage, votre costume, vos manières différentes des siennes. N'eussiez-vous qu'un seul trait de dissemblance avec lui, soyez sûr qu'il ne sera pas longtemps sans l'apercevoir et cette singularité suffira pour absorber toute son attention. Ce n'est plus lui que vous étudierez, c'est vous qui deviendrez pour lui l'objet d'une étude dont rien ne le distraira jusqu'à ce qu'il vous ait pénétré. Je ne connais pas de peuple plus observateur, pourtant plus difficile à observer (Lacour, 1834: 32).

Il s'agit d'un extrait qui rappelle un guide de voyage dans lequel des instructions sont données aux lecteurs. L'image peinte du Grec est celle d'un ignorant, presque non civilisé, qui comme les Indiens en Amérique s'étonne devant un spectacle totalement inconnu et étranger par rapport à la norme que lui-même représente.

Enfin, le témoignage suivant de Bory de Saint Vincent qui met en lumière la situation embarrassante dans laquelle il se trouve en raison du code culturel différent de son hôtesse, montre que l'immersion dans un milieu culturel étranger s'avère parfois difficile. La manière dont les habitants d'une nation saisissent leur rôle dans une société peut être considérée comme totalement étrangère aux habitants d'une autre nation et risque ainsi de créer des malentendus dans leur communication :

la demoiselle châtelaine nous ayant présenté modestement l'essuie-mains, se retirait en faisant une si profonde révérence accompagnée d'une gémulation si humble, que j'en étais tout confus quand je sentis que la charmante fille me prenant la main droite, la portait à son front. C'était la manière dont les Grecques bien élevées saluent leurs grands-parents et les personnes d'un rang supérieur: elle est la marque de l'espèce d'asservissement dans lequel on les tient dès l'enfance, et j'en fus tellement surpris, je dirais même choqué, et que sans réfléchir à des bienséances qui avaient si peu de rapport avec les nôtres, je m'opposai à de tels semblants de prosternation; je m'inclinai au contraire le plus révérencieusement qu'il me fût possible, et m'empressant de relever

l'aimable créature devant laquelle je faillis moi-même tomber à deux genoux, j'allais lui baisser respectueusement la main, quand je m'aperçus au maintien des assistants que ma galanterie devenait un ridicule; prenant alors ses airs d'un homme qui savait vivre selon les lieux je me laissai faire toutes les démonstrations d'humilité qu'on voulût, avec la gravité qu'y eût mis le plus fier des seigneurs spartiates (Bory de St-Vincent, 1837-1838: 94-95).

La première réaction spontanée de Bory de St Vincent aux bienséances de la jeune fille consiste à lui montrer son respect de la manière que lui dicte sa propre culture. Même s'il apprécie les valeurs d'« autrui », il ne peut s'identifier, autant que faire se peut, à la culture grecque, ce qui nécessiterait une suspension provisoire de tout jugement de valeur « occidental ». Cependant, l'auteur se rend compte, par la suite, de leurs différences culturelles et, de crainte qu'il ne soit ridiculisé devant les participants de la scène, se laisse recevoir les honneurs de son partenaire. Par contre, les habitants grecs, fort étonnés de l'attitude de leur hôte, sont présentés comme des êtres de niveau intellectuel bas, qui ne peuvent pas s'apercevoir de la différence entre les codes culturels des peuples.

L'observation des Grecs par les voyageurs et l'inverse témoigne certes de leur intérêt pour la présence d'autrui, mais ne signifie pas obligatoirement qu'ils ont besoin de réaliser une discussion avec l'« autre ». Il y a, cependant, certains auteurs qui réalisent un contact bref comme Yéméniz, en buvant un verre de raki à la santé de son hôte lors de sa courte halte au khan de Kravata-chani à Krionéro. Ses vœux d'usage y sont bien appréciés : « Allez, allez en paix ! bonne arrivée! Que votre père, votre mère, vos enfants et tous les vôtres se portent bien ! Que vos années soient nombreuses! Etc., etc. » Et l'on repart au galop, fort heureux d'avoir échangé quelques paroles avec des gens affables et pleins de cordialité » (*idem*: 106).

D'autre part, Mezières, littérateur, professeur et homme politique, ainsi que membre de l'École d'Athènes en 1851, exprime sa prédilection pour la connaissance des Grecs, non pas en tant qu'étrangers qui lui feront découvrir un monde différent du sien, mais en tant qu'interlocuteurs capables de lui rappeler la France et tout ce qui lui manque. L'auteur a eu l'occasion d'être reçu par la famille de Mavromichalis et, particulièrement, par une femme d'origine noble et instruite ; il a donc profité de cette cordialité qui peut être développée chez une famille grecque, d'autant plus que la langue

de communication est le français : « C'est un grand bonheur pour de pauvres étrangers de trouver un visage gracieux et une conversation française dans un coin fort ignoré de l'Eubée. Nous avons passé là une soirée précieuse, à causer de la France, de nos amis absents et de cette pauvre famille Mavromichalis si injustement traitée » (Mezières, 1886: 188).

L'instruction, les mentalités et les intérêts communs des interlocuteurs font varier l'image de l'altérité grecque, qui apparaît moins intense dans cette rencontre. Dans de telles circonstances, l'intention du voyageur se limite à passer une soirée agréable sans chercher à mettre en lumière des éléments qui pourraient conduire à la production ou même à la suggestion d'une image impressionnante de l'altérité.

Dans le cadre d'une approche plus approfondie, qui implique l'échange de points de vue sur des questions littéraires, se situe la conversation sur Homère avec un prêtre grec dont la

bibliothèque ne contient que des livres grecs ; j'ai quelques tablettes ailleurs pour les chefs-d'œuvre des autres littératures; mais ces quatre ou cinq volumes sont toute la nôtre. J'étais trop ami des anciens livres pour ne pas écouter avec un vif intérêt le prêtre grec, lorsque, feuilletant ces précieux ouvrages, il peignait en quelques traits d'une saine critique le caractère et le génie de l'auteur. Ainsi s'établit aussitôt entre nous, sous les auspices des grands écrivains de l'antique Grèce, une réelle intimité (*idem*: 91-92).

En raison de sa culture classique, sa profession et ses intérêts culturels, l'entretien de Marcellus avec le prêtre grec est inhabituel. Celui-ci est présenté comme un homme très instruit, avec des inquiétudes littéraires, qui est doué d'un sentiment patriotique très fort et s'efforce de la libération de la Grèce. En partageant des préoccupations identiques avec son interlocuteur, Marcellus arrive, non seulement à réaliser une conversation agréable et constructive, mais aussi à mieux saisir l'identité, la pensée et les sentiments du prêtre grec. Il existe, donc, un nombre restreint de voyageurs français, qui ont réalisé un contact profond avec les Grecs modernes et ont suggéré d'une façon plus spontanée l'image de l'« autre ».

D'autre part, les sentiments mutuellement suscités chez les Grecs et les Français lors de leur connaissance occupent une place prépondérante dans certains extraits des récits de voyage en question et font preuve de l'intimité développée entre eux. Dans l'extrait suivant, Buchon exprime sa tristesse lors de la séparation de son hôte avec qui

il s'était étroitement lié. Ce qui est intéressant, c'est que l'auteur souligne la capacité des Français d'établir des relations solides et chaleureuses avec les hommes de la culture grecque, ce qui n'est pas pourtant toujours apparent à travers l'étude des textes : « Il est si triste de dire qu'on ne retrouvera plus dans sa vie aucun jour d'intimité avec ceux qu'on s'était habitué à aimer » (Buchon, 1843: 361).

Enfin, Yéméniz a fait la connaissance d'une jeune fille à qui il a offert une pièce d'or et dont la réaction le préoccupe afin d'établir un contact réel avec elle. De plus, son discours sur ses sentiments, ainsi que sur ceux de la jeune fille, témoigne de sa sympathie pour elle et attribue un caractère humain à son approche de l'« autre ».

Elle prit d'abord cela pour un bijou ; cependant après l'avoir bien admirée et retournée dans tous les sens, elle reconnut que c'était une pièce de monnaie, me remercia avec embarras et se retira. Je craignis de l'avoir offensée ; mais, un instant après, elle revint toute souriante, me montrant son collier de sequins auquel elle avait enfilé ma pièce d'or, à côté des autres petites monnaies d'argent et de cuivre. Cela voulait dire qu'elle n'acceptait point mon offrande comme le prix de l'hospitalité que j'avais reçue, mais comme le souvenir d'un étranger qui s'était reposé chez elle (*idem*: 253).

On constate à travers tous les témoignages précédents que, pendant une rencontre, le voyageur français fait la connaissance d'un homme inconnu,

par ses expressions physiques, son comportement et son discours. Mais autrui, en tant qu'être singulier reste toujours au-delà de ses discours et de ses actes. Il reste toujours susceptible d'actions surprenantes et imprévisibles. L'altérité reste donc un complexe dont il est difficile de déterminer l'essence (Henck, 1995: 219).

Par conséquent, l'altérité réelle des Hellènes ne peut pas être saisie, dans son intégralité, mais seulement en une partie, qui correspond à ce que la situation et le déroulement de l'action réciproque ont permis d'inventorier. D'ailleurs, une interaction se développe entre les deux étrangers, qui détermine leur attitude mutuelle et leur communication, ainsi que la représentation des Grecs dans les récits de voyage français. D'autre part, même si les circonstances d'une rencontre favorisent la révélation de certains aspects de l'identité des habitants grecs, la vision idéologique et esthétique de l'auteur détermine

son choix des moments, des scènes et des impressions composant l'image des Grecs qu'il veut transmettre à son public.

En faisant le bilan des relations qui ont été tissées entre les habitants grecs et les voyageurs, on aboutit à la conclusion qu'elles ne peuvent pas être mises en catégories bien distinctes. Il existe, bien sûr, des facteurs qui influencent d'une manière déterminante le déroulement d'une rencontre, ainsi que le contact établi entre les participants de la scène. Néanmoins, la fluidité de ces paramètres, qui fait parfois varier les approches des Grecs par le même voyageur, est révélatrice de la complexité qui caractérise leurs relations et la représentation de l'altérité grecque dans les récits de voyage. En effet, certains voyageurs ont conscience de l'impact qu'exerce sur leur jugement de l'« autre » l'image stéréotypée qu'ils en ont formée à travers leur éducation humaniste accordant une place prépondérante à la culture de la Grèce antique. En effet, la réalité des Grecs modernes apparaît étrange aux yeux des Français d'autant plus qu'elle est tout à fait étrangère à la culture grecque ancienne. Devant le risque éventuel de procéder à une représentation erronée de l'« autre », leur disposition au rapprochement ou à la distanciation envers lui s'avère cruciale. Même si l'imaginaire social des écrivains constitue un obstacle à leur intégration totale dans la réalité contemporaine, il réussit, quand même, à favoriser la réciprocité du contact à travers le recours au langage non verbal des gestes, du regard et de l'expression du visage. D'autre part, l'attitude des habitants grecs, qui varie en fonction de la région visitée, influence largement l'évolution de la rencontre effectuée.

En bref, le voyageur ne traite plus les Grecs en tant qu'images sans voix, mais s'intéresse même à leurs sentiments lors de leur rencontre, ainsi qu'à l'impression que suscite sa présence chez eux. Il y a certains témoignages qui projettent une image élogieuse des Français à travers les yeux des Grecs, ce qui dissimule peut-être la volonté des voyageurs de trouver chez autrui un miroir idéalisant. Pourtant, assez de voyageurs se laissent voir dans leur différence, et même dans leur étrangeté, par les Grecs qui jugent les visiteurs étrangers en se considérant eux-mêmes comme la norme. Le regard des Grecs vis-à-vis du regard des Français suscite à son tour la réaction des derniers, qui parfois ont peur de leur appréciation négative ou même de leur ridiculisation dans la rencontre. Dans ce cas, leur gêne peut les conduire à juger les Grecs d'une manière défavorable. D'autre part, quelques écrivains peuvent jouir d'un accueil chaleureux et

agréable. Enfin, le contact des interlocuteurs peut être quelquefois approfondi à travers l'échange de points de vue sur des préoccupations intellectuelles communes. Le développement d'une amitié est probable, quand tous les participants manifestent la curiosité d'apprendre davantage sur l'« autre » et s'intéressent à ses émotions suscitées pendant leur rencontre. Cependant, la représentation de l'altérité grecque à travers le discours des voyageurs sur les Grecs, mais aussi à travers le discours de ces derniers, porte certainement les marques de la subjectivité auctoriale.

### Références bibliographiques

- ABOUT, Edmond (1996). *La Grèce contemporaine*. Première édition Paris: Hachette et Cie, 1854. Paris: L'Harmattan.
- AFFERGAN, Francis (1987). *Exotisme et altérité, Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris: PUF.
- BARTHÉLEMY, Guy (1991). *Images de l'Orient au XIXe siècle*. Paris: Bertrand-Lacoste.
- BERTY, Valérie (1995). *Les récits de voyage français en Orient au XIXe siècle* (thèse). Paris: E.H.E.S.S.
- BOISIER COMTESSE DE GASPARIN, Valérie (1848). *Journal d'un voyage au Levant*. Paris: Marc Ducloux et Cie.
- BORY DE ST VINCENT, Jean Baptiste (1837-1838). *Relation du voyage de la commission scientifique de Morée dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique*. 2<sup>nd</sup> tome, (1829). Paris: F.G. Levrault.
- BUCHON, Jean-Alexandre (1843). *La Grèce continentale et la Morée. Voyage séjour et études historiques en 1840 et 1841*. Paris: Charles Gosselin.
- BUISINE, Alain (1993). *L'Orient voilé*. Paris: Cadeilham: Zulma.
- CHATEAUBRIAND, François René (1963). *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Première édition 1811. Paris: Productions de Paris.
- D'ISTRIA, Dora, Elena Ghika (1863). *Excursions en Roumélie et en Morée*. Paris: J. Cherbuliez.
- DUVAL, Amaury E.-E.-P., (1835). *Souvenirs 1829-1830*. Paris: E. Plon, Nourrit et Cie.
- GIRAudeau DE ST. GERVAIS, Jean (1833). *L'Italie, la Sicile, Malte, la Grèce, l'Archipel, les îles Ioniennes et la Turquie Souvenirs de voyage historiques et anecdotes chez l'auteur*. Paris: Delaunay, Bohaire.
- HENCK, Véronique (1995). « La perception de l'altérité », *Sociétés*, no 48, pp. 219-228.

- HEUZEY, Léon (1860). *Le Mont Olympe et l'Acarmanie : exploration de ces deux régions, avec l'étude de leurs antiquités, de leurs populations anciennes et modernes, de leur géographie et de leur histoire, ouvrage accompagné de planches*. Paris: Firmin Didot Frères.
- LACOUR, Jacques-Louis (1834). *Excursions en Grèce pendant l'occupation de la Morée par l'Armée française dans les années 1832 et 1833*. Paris: Arthus Bertrand.
- LAMARTINE, Alphonse (1855). *Voyage en Orient*. Paris: Ch. Gosselin-Furne-Pagnerre.
- HELLER, Leonid (2009). «Décrire les exotismes: quelques propositions», *Études de lettres*, 2-3, pp. 317-348.
- LIMAS, J. Bottu (1861). *Six mois en Orient en 1851-1852*. Lyon: N Scheuring.
- MAGRI-MOURGUES, Véronique (1995). *Le discours sur l'autre. À travers quatre récits de voyage en Orient*. Paris: H. Champion.
- MALHERBE, Raoul (1846). *L'Orient 1718-1845. Histoire, politique, religion, mœurs etc.* 2 vols. Paris: Gide et Cie.
- MARCELLUS, Marie-Louis-Jean-André-Charles de Martin Du Tyrac Vicomte (1839). *Souvenirs de l'Orient*. Paris: Debécourt.
- MARLES, Jean (1845). *Tableau de la Grèce ancienne et moderne*. Tours: Mame et cie.
- MEZIÈRES, Alfred (1886). « Souvenirs d'un voyage en Grèce », *Revue Internationale*, 3<sup>ème</sup> année, tome onzième, II<sup>ème</sup> livraison, dans la collection « Petits voyages français en Grèce 1823-1900 ». Florence: Impr. Joseph Pellas.
- MICHON, Jean Hippolyte (1853). *Voyage religieux en Orient*. Paris: Mme Comon, libr.
- MOURA, Jean-Marc (1992). *Lire l'exotisme*. Paris: Dunond.
- MOUSSA, Sarga (1995). *La relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1611-1861)*. Paris: Kliencksieck.
- NICOLAIDIS, Dimitri (1991). *D'une Grèce à l'autre. Représentation des Grecs modernes par la France révolutionnaire*. Paris: Les Belles lettres.
- PRATT, Mary-Louise (1992). *Imperial eyes, travel writing and transculturation*. London and New York: Routledge.
- SAMIOU, Antigone (2005). « L'image des Grecs modernes à travers les récits des voyageurs en langue française de 1830 à 1860 » (thèse). Athènes: Université d'Athènes.
- SAMIOU, Antigone (2012). « La langue de l'«Autre» en tant que miroir de l'altérité étrangère » : <https://serd.hypotheses.org/files/2017/02/Langues-Samiou.pdf>
- SEGALEN, Victor, LELONG, Dominique (1978). *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers : notes*. Montpellier: Éditions Fata Morgana.
- SCHAUB, Charles (1841). *Les Thermopyles et Delphes en 1840*. Genève: Bibliothèque Universelle de Genève.



YÉMÉNIZ, Eugène (1854). *Voyage dans le royaume de Grèce Précédé des considérations sur le génie de la Grèce* par Victor de Laprade. Paris: E. Dentu.

## ZIMMER D'OLIVIER BENYAHYA

### Fiction française à l'heure des rivalités communautaires et victimaires<sup>1</sup>

**José Domingues de ALMEIDA**

Un. Porto – ILCML  
jalmeida@letras.up.pt

**Résumé :** Le roman bref *Zimmer* (2010) du jeune écrivain juif français Olivier Benyahya pose la question pressante de l'identité française, notamment à travers le prisme de la complexité, voire de l'impossibilité, d'une affirmation identitaire nationale cohérente et d'une coexistence pacifique des communautés (juive, noire et arabe), lesquelles se livrent un combat subliminaire et souterrain fondé sur la revendication d'une légitimité victimaire.

**Mots-clés :** Olivier Benyahya, identité française, communautés, France, roman.

**Abstract:** The short novel *Zimmer* (2010) by young French Jewish writer Olivier Benyahya raises the pressing question of French identity, particularly through the prism of the complexity, if not the impossibility, of a coherent national identity affirmation and a peaceful coexistence of the Jewish, Black and Arab communities. These communities are engaging in a subliminal and underground struggle based on the claim of victim legitimacy.

**Keywords:** Olivier Benyahya, French identity, communities, France, novel.

---

<sup>1</sup> Cet article est financé par les fonds FEDER du Programme d'Exploitation des Facteurs de Compétitivité – COMPETE (POCI-01-0145-FEDER-007339) et par les fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la science et la technologie, dans le cadre du projet stratégique « UID/ELT/00500/2013 ».

« *D'un point de vue strictement juif* »

En 2019 est paru chez Fayard *Frontières* (Benyahya, 2019), le dernier roman en date du romancier français formé en droit et d'origine juive, Olivier Benyahya. Ce récit confirme un style et des thématiques<sup>2</sup> que la critique n'a pas manqué de remarquer « (...) pour son côté percutant, moderne et provocateur. (...) un humour ravageur et caustique »<sup>3</sup>. Lors de la parution du premier roman *Zimmer* (Benyahya, 2010)<sup>4</sup>, plutôt bref (septante pages), et qui retient notre attention dans cette étude, la critique avait souligné le caractère novateur et attachant de la plume de Benyahya. Pour *Le Nouvel Observateur*, « Si la force d'un livre se mesure au malaise qu'il provoque, alors *Zimmer* est un petit chef-d'œuvre de férocité, de mauvais goût, de douleur et d'humour glaçant »<sup>5</sup>, tandis que *Télérama* définissait l'ouvrage comme « un premier roman qui bouscule la littérature en érigeant la férocité en grand art... Dès les premières lignes, sèches, tranchantes, agressives, Olivier Benyahya captive et dérange »<sup>6</sup>. Sans doute a-t-on ici affaire à un « phénomène » se traduisant par « un livre *dérangeant, irritant, qui fait éclater les préjugés* »<sup>7</sup>, et qui se moque du politiquement correct et de la bien-pensance souvent de rigueur, notamment quand il s'agit d'envisager la question de l'identité nationale aujourd'hui en France et ailleurs.

En effet, certaines tournures et le phrasé évoquent le style plat et la tendance réflexive de l'écriture d'un Michel Houellebecq, où les personnages et l'évolution narrative servent le dessein idéologique de l'auteur et ses vues sur la société française, comme dans cet extrait : « Éric estime que les choses sont en train de changer en France. En mal. Le fils d'un de ses amis a eu des problèmes à l'école avec une bande de petits Arabes (...). La France compte quatre ou cinq millions d'Arabes. Six cent mille juifs » (*ZM* 46).

---

<sup>2</sup> <https://www.transfuge.fr/actu-livre-olivier-benyahya-frontieres,1176.html> [consulté le 30 novembre 2019].

<sup>3</sup> <https://jewpop.com/mise-en-avant/olivier-guez-revolutionne-la-rentree-litteraire/> [consulté le 30 novembre 2019].

<sup>4</sup> BENYAHYA, Olivier (2010). *Zimmer*. Paris: Allia, dorénavant *ZM*.

<sup>5</sup> <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20101109.BIB5912/olivier-benyahya.html> [consulté le 30 novembre 2019].

<sup>6</sup> <https://www.telerama.fr/livres/zimmer,59483.php> [consulté le 30 novembre 2019].

<sup>7</sup> *idem*.

Ce recours intentionnel aux parenthèses réflexives relativise la dimension proprement « narrative » du roman et interpelle, voire dérange le lecteur ; l'invite subtilement à prendre position comme s'il se trouvait dans un contexte de discussion de café de commerce ou sur un forum. Ainsi, alors qu'il s'agit de commenter l'actualité télévisée et la possibilité d'une nouvelle intervention militaire américaine en Iraq, le narrateur, Bernard Zimmer, tient ces propos : « Si on avait pu garantir que vingt mille morts apporteraient les libertés individuelles dans la région – en plus de la délivrer d'un dictateur – quelle aurait été la position de ceux qui sont descendus dans la rue ? » (ZM 56). De même, il (le narrateur, mais sans doute l'auteur à travers lui) critique ouvertement les doléances et les revendications exprimées par les étrangers ou les « sans-papiers » une fois arrivés dans l'Hexagone : « Est-ce qu'ils avaient la Sécurité Sociale en Algérie ? Est-ce qu'ils avaient le droit de critiquer le gouvernement ? Tout est allé trop vite » (ZM 44).

Jean-François Patricola nomme ce procédé subtil « rhétorique de l'assimilation, de la capillarité et de l'insinuation, de la juxtaposition, qu'elle soit directe ou indirecte, par des figures stylistiques identifiables » (Patricola, 2005: 264), une solution narrative qu'il voit se décliner, notamment chez Houellebecq, selon deux modalités récurrentes permettant l'exagération caricaturale : l'épiphrase qui « agit comme une parenthèse, une didascalie dans le récit » (*ibidem*) et la parataxe, comme moyen de simplification systématique des choses et des questions sociales.

Or chez Olivier Benyahya, cette tendance s'allie à cette inscription identitaire de la judéité que Julien Bisson détectait dans la jeune génération d'écrivains juifs français, laquelle « épous[e] avec bonheur la tradition littéraire juive. Parmi eux, trois noms émergent clairement de la masse : Marc Weitzmann, Eliette Abécassis et Laurent Sagalovitch. Trois écrivains obsédés, chacun à sa manière, par la question de l'identité et des valeurs judaïques »<sup>8</sup>, et auxquels on pourrait légitimement ajouter Benyahya.

À cet égard, force est de relever deux traits majeurs au cœur du récit et qui le rattachent subtilement à un nouvel ancrage identitaire juif. D'une part, notons le retour

---

<sup>8</sup> [https://www.l'express.fr/culture/livre/les-jeunes-auteurs-juifs-en-france\\_813743.html](https://www.l'express.fr/culture/livre/les-jeunes-auteurs-juifs-en-france_813743.html) [consulté le 30 novembre 2019].

indirect et différé sur le drame de la Shoah (le vieux Zimmer étant un survivant d'Auschwitz), même si nous ne sommes pas en présence d'une approche explicitement post-mémorielle de l'Holocauste (Hirsch, 2008: 103-128), mais plutôt d'un maillage de souvenirs et de repères touchant au vécu dans le camp de concentration. D'autre part, il y a le ton humoristique, souvent caustique, frôlant çà et là l'autodérision, et qui n'est pas sans rapport à la tradition de l'humour juif. Relève de cet humour cette phrase qui ponctue le début du roman, et où il est question d'avoir la chance de ne pas habiter les quartiers sensibles ou à risque de la capitale : « D'un point de vue strictement juif, le prix du mètre carré dans certains quartiers de Paris est un signe de Dieu » (ZM 10) ; ou encore ce clin d'œil à la prégnance de la mémoire dans la tradition juive : « D'un point de vue strictement juif, on ne m'aura jamais *oublié* avec autant de prévenance qu'en ces jours glorieux » (ZM 7) alors que, paradoxalement, Zimmer reconnaît lui-même la densité des signes mémoriels juifs dans le patrimoine national français : « On n'est jamais seul quand on est juif. Où qu'on aille, dans n'importe quelle grande ville, on peut être certains qu'une place, une rue, une plaque ou un bâtiment nous accordera l'honneur du souvenir » (ZM 20), ce que Régine Robin appelait pertinemment une « mémoire saturée » (Robin, 2003).

Par ailleurs, comment ne pas remarquer cette touche d'humour juif grinçant lorsqu'il s'agit de considérer le statut de la communauté et de la condition juives au sein de la société pluricommunautaire française actuelle : « Notre humour est une valeur sûre. Plaise au ciel qu'ils continuent à nous trouver drôles longtemps, parce qu'on ne sait jamais à quoi s'attendre quand ils se mettent à nous trouver très amusants » (ZM 32). Le récit prend par-là acte de problèmes de coexistence entre les différentes composantes communautaires de la France contemporaine qu'il intègre ainsi subtilement dans l'atroce tradition de pogroms et de persécutions visant les Juifs.

#### « *Posons-nous les bonnes questions* »

Zimmer s'avère ainsi un roman qui pose les questions communautaires du moment. Il n'est certes pas le seul, et il est possible de trouver à partir d'autres communautés et d'autres points de vue une fiction qui se réfère ou qui renvoie à la difficile coexistence nationale. Citons, pour exemple, *Burn out*, roman choral où se mêlent les perspectives arabe et noire sur la non-intégration. Toutefois, la question

explicitement « concurrentielle » est plus récente dans la fiction, et certes plus subtile que celle de la seule représentation réaliste des banlieues véhiculée par d'autres romans sur l'analyse desquels se penche Serena Cello. Elle devient franchement explicite dans *Petit frère* d'Éric Zemmour (2008) – où l'écart entre les communautés juive et arabe va se creusant jusqu'à sombrer dans la violence et le meurtre – et sert le propos illustratif du polémiste français sur les dérives non-assimilatrices des nouvelles vagues migratoires dans l'Hexagone, musulmanes notamment, lesquelles rechignent à s'inscrire dans le vaste et prestigieux « roman national » (Zemmour, 2014).

Dans *Zimmer*, un vieux Juif parisien, raciste et misanthrope, profondément marqué par son passage traumatique dans les camps d'extermination, se met à assassiner des Arabes après avoir entendu « Mort aux juifs ! » (ZM 15-16) lors d'une manifestation pro-palestinienne à Paris, croyant ainsi « (...) remettre un peu d'ordre dans ce monde » (ZM 14). Cette réaction vindicative compensatoire chez cet homme de quatre-vingt-deux ans, rescapé de l'Holocauste, est légitimée par les circonstances victimaires, qu'il considère atténuantes, de sa déportation, et s'exprime par un humour des plus caustiques :

Je suis rentré d'Auschwitz le 11 avril 1945. Je fêterai demain mes quatre-vingt-deux ans. D'un point de vue strictement juif, je n'ai jamais été plus détendu qu'après Auschwitz. S'appeler Zimmer et habiter Paris après avoir été déporté là-bas, c'était quelque chose dont on ne mesure pas la portée. Ça vous avait des parfums de sainteté (ZM 7).

C'est donc en tant que Juif et survivant de l'Holocauste qu'il s'en prend aux communautés arrivées sur le territoire français bien *après* les Juifs, et qui ne peuvent se prévaloir, selon lui, d'une intégration séculaire aussi réussie dans la République ; dont il craint qu'elles ne puissent reproduire, sinon les atrocités de jadis, du moins les attitudes et les propos antisémites d'autrefois, éveillés par la question palestinienne et la montée de l'intégrisme islamique. Aussi Zimmer assassine-t-il des Arabes, règle-t-il ses comptes avec les Noirs et s'en prend-t-il aux Juifs qui, devant la menace d'une dislocation nationale française, décident de fuir la France pour les États-Unis, et surtout pour l'État d'Israël : « À ce jour, j'ai tué trois hommes. Tous des Arabes. Des types à qui je n'avais jamais parlé. Je crois que le prochain sera un Noir. Ils l'ouvrent moins

que les Arabes, mais je ne suis pas convaincu qu'ils vaillent mieux » (ZM 17) ; « Partir, donc. Tenir nos bagages à portée de main. La présence arabe risque de nous inciter à foutre le camp pour gagner New York ou Tel-Aviv ? C'est ça ce qu'ils redoutent ? Que le nombre de musulmans rende la vie des Juifs impossible hors de Neuilly ou de quelques quartiers de Paris ? » (ZM 47).

En fait, la problématique d'un nouvel antisémitisme d'inspiration arabo-musulmane, relayé par les quartiers sensibles – qui engendre la réaction paranoïaque et irrationnelle de Bernard Zimmer, selon laquelle l'élimination d'un échantillon aléatoire d'individus dans la rue aurait une répercussion nationale – est au centre du récit, et s'inscrit dans une conjoncture particulière de la société française que l'hebdomadaire *Marianne* titrait en novembre 2017 « La France malade de l'antisémitisme »<sup>9</sup>.

Manuel Valls y dénonçait directement une impuissance, voire une gêne de la République à se mobiliser contre les actes et les propos antisémites, surtout perpétrés ou tenus « (...) par des individus d'origine immigrée et de confession musulmane »<sup>10</sup>. Dans ce même numéro, Martine Gozlan évoquait la fuite de plusieurs familles juives, notamment vers Israël, devant les agressions et les intimidations arabo-musulmanes en France, ou tout simplement pour des raisons sécuritaires (Gozlan, 2017: 14-16) ; une attitude subrepticement transformée en tendance, voire en espoir par Michel Houellebecq dans son roman d'anticipation *Soumission* (Houellebecq, 2015).

Dès lors, *Zimmer* (ex)pose explicitement les questions identitaires qui occupent, voire enveniment, la politique et le débat français depuis la fin des années Mitterrand, et qui tiennent à la difficile équation de l'identité nationale face à la montée des communautarismes et des revendications / expressions identitaires particulières. Le vaste et polémique débat sur l'identité nationale déclenché pendant le quinquennat de Nicolas Sarkozy a eu au moins le mérite de susciter la réflexion sur des sujets qui se trouvent être au centre du récit de *Zimmer*, dont celui des concurrences victimaires.

Dans *Qu'est-ce que la France ?*, plus précisément dans le chapitre « Y a-t-il une question noire en France ? », Alain Finkielkraut suggère l'hypothèse « d'une violente envie de Shoah et une inquiétante rivalité mimétique avec les Juifs (...) ». Pour le dire

---

<sup>9</sup> Cf. dossier « La France malade de l'antisémitisme », *Marianne*, n° 1078, 10-16 novembre 2017.

<sup>10</sup> Entretien avec Manuel Valls, *idem*:18-20.

très brutalement, on veut avoir leur peau pour avoir ce qu'on croit être leur place » (Finkielkraut, 2007: 26), tandis que Stephen Smith soutient que « (...) la concurrence victimaire, elle est établie partout » (*idem*: 27), et Françoise Vergès que « comme le travail de réflexion [sur tous les crimes contre l'humanité] n'a pas été fait, le seul modèle à s'être présenté est celui de la Shoah, et tout le monde s'est engouffré là-dedans » (*idem*: 28).

Martine Gozlan relaie cette approche mimétique et usurpatrice dans la logique concurrentielle victimaire entre les différentes communautés qui affichent leur identité au sein de la République (juive, arabo-musulmane, indigène, noire). Selon elle :

tout est dit de ce qui tisse le malheur juif au sein du malheur français. Les juifs ne peuvent plus être des victimes. Ils l'ont été naguère, stop, circulez. La place est désormais occupée par les ex-colonisés, les *racisés* (...). Il importe que cette place leur revienne, car une partie de la gauche, pas seulement ultra, compte sur eux (Gozlan, 2017: 14-16).

L'historien Georges Bensoussan décrypte les enjeux de cette nouvelle condition des Juifs au sein de la Nation : « Les juifs de France, et plus spécifiquement les milieux populaires de la communauté, se sentent abandonnés. Abandonnés, ils le seront demain plus encore, sacrifiés sur l'autel de la paix civile et du vivre-ensemble »<sup>11</sup>.

Cette dynamique victimaire concurrentielle constitue la toile de fond de *Zimmer*, d'autant plus que le vieux Zimmer n'a de cesse de brandir l'intégration exemplaire juive, une communauté sans intégrisme et qui ne fait pas parler d'elle, laquelle a depuis toujours épousé les valeurs de la République. Entendons par là, contrairement à d'autres : « Pas d'histoire de voile, pas d'attentats, nos gamins ne brûlent pas de voitures, nos impôts font tourner le système. Ils savent que nous parlons la même langue, que nous entendons les mots de la raison. Mais ils sont forcés de composer » (*ZM* 46).

Le roman pointe dès lors du doigt les autres communautés françaises prétendument incapables de s'intégrer ou qui y rechignent. De fait, l'ancien déporté interprète lui-

---

<sup>11</sup> Entretien avec Georges Bensoussan, *idem*: 20-21.



même les heurts communautaires comme une mimésis victimaire, un désir inavoué de Shoah de la part de la communauté arabo-musulmane : « Qu'ils restent chez eux à baiser ou à s'occuper de leurs gosses. Que les Palestiniens aillent crever. Ils veulent un génocide, c'est ça ? Ils veulent un Holocauste à eux ? Qu'ils aillent crever » (ZM 11).

En fait, pour reprendre Pascal Blanchard, si pour les Juifs, l'appartenance à la citoyenneté française aujourd'hui n'est pas problématique, elle le devient pour « ceux que l'on désigne comme des *minorités visibles* et qui sont les héritiers de ce passé colonial (les *indigènes* d'hier peuvent-ils être des *citoyens* aujourd'hui ?) » (Blanchard, 2010: 125). Raison pour laquelle, selon lui, il conviendrait de concevoir des identités plurielles « fondée[s] sur l'histoire » (*idem*: 133).

Autrement dit, *Zimmer* acte le fait que :

l'identité nationale repose sur la conscience des individus, sur leur identification à une nation qu'ils se représentent par le biais de symboles et de mythes. Ce passage de l'identité à l'identification ouvre la porte à une réconciliation potentielle entre identité et diversité, entre identité nationale et l'esprit ou vécu communautaire (Choquet, 2015: 70),

ce qui fait dire à François Jullien que, plutôt que d'identité culturelle, il faudrait parler d'« écart », dans une perspective dynamique et mobile qui prévienne les communautarismes (Julien, 2017: 31-39).

Aussi, la question, tant sociétale qu'identitaire, du mode de coexistence et d'intégration de communautés particulières au sein de la Nation, et des discours ou des fictions qui en découlent, s'avère-t-elle prégnante et polémique, mais contribue-t-elle à la production d'une réflexion multifocale. C'est le cas, côté juif, d'Esther Benbassa dans *Être juif après Gaza* (2009) ou dans *De l'impossibilité de devenir français. Nos nouvelles mythologies nationales* (2012), dont les thématiques rejoignent celles mises en fiction par Olivier Benyahya. D'autres pistes de lecture se prêtent à l'éclairage contradictoire de cette problématique communautaire, notamment à partir du questionnement de la prémisse d'une « construction » d'un « problème » musulman en France, ou de celle d'une prétendue « incompatibilité » républicaine de l'islam (Geisser, 2003 ; Hajjat & Mohammed, 2013).

## **F(r)ictions françaises**

La particularité de *Zimmer* est bien d'aborder la question de l'identité nationale française dans son ensemble à une époque problématique (le début du XXI<sup>e</sup> siècle), à partir d'une composante communautaire et sous le prisme d'un passé traumatique, à savoir la Shoah. À cet égard, il n'est certes pas sans intérêt de signaler que le vieux Bernard Zimmer, dont on suit pendant tout le récit le monologue de la pensée – mis en abyme par « une sorte de monologue inspiré par la Shoah » que Zimmer a fini de lire (*ZM* 26) –, regarde sur son téléviseur flambant neuf et à l'écran immense, le documentaire *Shoah* de Claude Lanzman alors que, dehors, Paris connaît de violentes échauffourées à partir des quartiers sensibles (magasins saccagés, voitures incendiées, etc.) :

Ils ont diffusé le film de Lanzman la semaine passée. Je ne sais pas pourquoi, je suis resté devant ma télévision (...). J'écoutais ces connards de Polonais raconter qu'ils avaient eu des soupçons mais que les Allemands ne les laissaient pas approcher. Qu'il leur était interdit d'approcher (*ZM* 47-48).

Ce faisant, et par le biais de la parenthèse réflexive, Zimmer rejoint des soucis mémoriels qui ont fait l'objet de certains récits salués par la critique et primés par l'Union européenne, tels que *Les Amnésiques* de Géraldine Schwarz (2017).

Aussi *Zimmer* expose-t-il, sous le seul point de vue juif – il est vrai – les discours concurrentiels victimaires et communautaires qui se heurtent à l'entité nationale française, mais en insistant sur l'exemplarité supérieure de l'intégration séculaire juive dans l'Hexagone. Le vieux Zimmer ne brosse-t-il pas un portrait rassurant de ses aïeux, des

gens tirés à quatre épingles, qui fréquentaient les cercles bourgeois, des juifs parfaitement assimilés, au point que jamais je ne les ai entendu – comme ça arrive parfois chez des gens de bonne volonté justifier une exigence morale accrue du fait de leur appartenance religieuse, ou le devoir de se conformer avec une rigueur particulière aux mœurs de la société française (*ZM* 28-29).

Vu sous ce prisme unilatéral et partial, les autres communautés « visibles » apparaissent comme difficilement intégrables, ou réticentes à composer avec le destin national et à assumer un passé identitaire harmonieux ; ce qui se reflète dans la non-cohabitation et la ghettoïsation, et pour lesquelles la France ne représente plus, au dire d'Alain Finkielkraut, « (...) une patrie mais un État protecteur, une compagnie d'assurances » (2007: 87). L'intellectuel juif français voit dans ces revendications prétendument communautaristes l'expression de « la même obsession des jouissances matérielles (...). Et c'est leur frustration qui débouche aujourd'hui sur une rage destructrice. Celle-ci se réclame de l'islam et de sa lutte contre le postcolonialisme, mais elle est avant tout insatiablement consumériste et relève, en ce sens, d'un occidentalisme échevelé » (*idem*: 89).

C'est dire que *Zimmer* fait véritablement écho à un contexte bien particulier, problématique, voire tendu de la nation et de la fiction françaises, où le souci de préservation d'une mémoire victimaire va de pair avec une législation à caractère mémoriel qui s'est accumulée au rythme des reconnaissances génocidaires successives, mais bien souvent dans une tentative de dépassement de l'exclusivité victimaire juive, comme l'a bien retracé Johann Michel (2015).

Qui plus est, ce moment spécifique de la société voit ça et là l'émergence de discours communautaires qui contestent le transfert d'une vision patrimoniale et historique unique de la nation française, notamment pour ce qui est de l'enseignement et de la représentativité culturelle. Comme le rappelle François Durpaire, « L'histoire de France doit prendre en compte l'ensemble des composantes de la nation. À Chaque époque, elle doit faire l'objet d'un consensus dans lequel l'ensemble des Français peut se reconnaître » (Durpaire, 2002: 41), pour préciser plus loin que « si les Français issus des groupes minoritaires ne se retrouvent pas dans cette histoire (...), ils pourraient être tentés de se réfugier dans un passé mythique, adhérer, sans esprit critique, à un passé glorifié et sans fondement scientifique » (*idem*: 42).

Or cette démarche tient aujourd'hui souvent de l'équilibrisme, et n'est pas sans risque quand les amalgames ne sont pas évités, voire quand ils sont capitalisés par des revendications identitaires confisquées par d'autres vues explicitement intégristes (Weitzmann, 2018). Dans la nation (et la fiction) française, les épisodes se succèdent qui font état d'un malaise ou d'un malentendu sur les enjeux d'une saine convivialité

nationale. Rappelons l'appel de quatre-vingt intellectuels contre la dérive « décolonialiste »<sup>12</sup>. Parmi les doléances, ou les avertissements, force est de dégager celle-ci : « colloques, expositions, spectacles, films, livres *décoloniaux* réactivant l'idée de *race* ne cessent d'exploiter la culpabilité des uns et d'exacerber le ressentiment des autres, nourrissant les haines interethniques et les divisions » (*idem*: 39).

Il ressort de ce qui vient d'être exposé que le roman *Zimmer* d'Olivier Benyahya n'est certes pas le fruit du hasard, mais correspond à un moment critique de la France en tant que nation, et qu'il entend souligner à partir d'une communauté particulière – « d'un point vue strictement juif » – la concurrence victimaire qui se fait sentir dans la société, et se donne à lire dans une certaine fiction française. Pourquoi faire, à un vieillard, ancien déporté juif d'Auschwitz, rescapé de la « solution finale », tenir des propos – fussent-ils monologiques – et exacerber des ressentiments mettant en cause la coexistence communautaire au sein de la République, si ce n'est pour faire passer un message clair, même empreint d'ironie et d'humour... juif, et à la limite du crime terroriste? En effet,

La première fois que j'ai tué quelqu'un de ma propre initiative, j'ai eu le sentiment de remettre un peu d'ordre dans ce monde. J'ai marché à la rencontre de cet homme que je ne connaissais pas, il n'y avait personne d'autre que nous dans la rue, et je lui ai tiré une balle au niveau du cœur. Puis une deuxième. Un Arabe d'une quarantaine d'années, barbu, comme on en voit à la télévision en train de raconter des inepties sur les vices de l'Occident (*ZM* 14).

La raison en est tout aussi concurrentielle. *Zimmer* avait assisté sur la très symbolique place de la République « à une manifestation de soutien au peuple palestinien (...) » (*ZM* 14-15). Mais l'argumentaire du vieillard est tout aussi parlant dans la comparaison des situations « visibles » victimaires ou génocidaires : « Il y avait du monde cet après-midi-là. Ça ne m'avait pas surpris. Je me doutais qu'il y aurait davantage de monde que pour les Noirs ou les Bosniaques. Il y avait de nombreux jeunes. Beaucoup n'avait pas l'air plus arabe que moi (...) » (*ZM* 15).

---

<sup>12</sup> Cf. l'appel de quatre-vingts intellectuels, « *Le décolonialisme, une stratégie hégémonique* », *Le Point*,

De même, les Noirs font l'objet d'un meurtre raciste, mais, au préalable, l'assassin se permet des considérations communautaristes stéréotypées qui renvoient à des motivations victimaires : « En général, j'ai remarqué que les Noirs font preuve de beaucoup de solennité quand ils s'expriment face aux médias. Ils font attention à leur syntaxe, ils portent un costume, une cravate, ils sont très conscients de représenter un peuple que l'essentiel de la race humaine considère comme perdu » (ZM 17). Et le narrateur d'enfoncer le clou en rappelant des traits de la condition du nègre que Frantz Fanon (2001) n'eût pas désapprouvé : « Son problème à mon Noir, c'est qu'il ne marche pas la tête haute. Ça le titille encore, la peur d'être mal vu, le regard du Blanc » (ZM 18).

Or cette posture endémique de soumission et d'infériorité des Noirs est comparée à la prétendue contenance digne des déportés juifs de la « solution finale », ce qui est censé légitimer une ardoise victimaire plus importante : « Je lui montrerais [à mon macaque] de quelle manière on tendait le bras du temps de ma jeunesse. Et comment il aurait passé de bons moments avec ses papillotes. Comment on lui aurait fait une fête dans les rues de Paris. Parce qu'on savait s'amuser à l'époque. *Arbeit macht frei* » (ZM 19). Qui plus est, l'argumentaire victimaire juif joue sur le nombre, c'est-à-dire sur une capitalisation morale des six millions de victimes de l'Holocauste, un inventaire que les autres communautés ne seraient capables de dresser : « On n'est jamais seul quand on est juif. D'une façon ou d'une autre, on est toujours six millions en plus de soi » (ZM 21). D'où la reconnaissance d'une plus grande capacité de revendication victimaire : « Voilà pourquoi on nous trouve bruyants : chaque corps abrite deux voix (en plus des six millions) » (ZM 22).

Dans le retour au référent (*social*, notamment) (Viart & Vercier, 2005: 207-227), mais aussi *communautaire* (*idem*: 326-335) qui caractérise pour une bonne part la fiction narrative française après la textualité des années soixante-dix, et sans adhérer au projet implicite d'une re-visitation du passé traumatique (Shoah) comme réparation rétrospective du monde (Gefen, 2017: 13), le roman *Zimmer* s'inscrit dans une tradition française de l'insolence et de l'irrévérence, qui passe par Marie Darrieussecq, Amélie Nothomb ou encore Michel Houellebecq. Olivier Benyahya n'est certes pas aussi

connu ou divulgué, mais son œuvre en cours promet de faire du bruit et des dégâts, d'autant plus qu'elle pose les questions qui fâchent dans une nation désespérément en quête de consensus identitaire.

## Références bibliographiques

### Bibliographie :

- ABDELLALI, Hajjat & MOHAMMED, Marwan (2013). *Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*. Paris: La Découverte, coll. « Cahiers libres ».
- AAVV. (2017). « La France malade de l'antisémitisme », *Marianne*, n° 1078, 10-16 novembre.
- AAVV. (2018). « Le décolonialisme, une stratégie hégémonique », *Le Point*, n° 2413, 29 novembre, pp. 38-39.
- BENBASSA, Esther (2009). *Être juif après Gaza*. Paris: CNRS Éditions.
- BENBASSA, Esther (2012). *De l'impossibilité de devenir français. Nos nouvelles mythologies nationales*. Paris: Les Liens qui Libèrent.
- BENYAHYA, Olivier (2010). *Zimmer*. Paris: Allia.
- BENYAHYA, Olivier (2019). *Frontières*. Paris: Fayard.
- BLANCHARD, Pascal (2010). « L'identité, l'historien et le passé colonial : le trio impossible ? », *Je suis un autre : Pour une identité-monde*, M. Le Bris & J. Rouaud (dir.). Paris: Gallimard, 2010.
- CELLO, Serena (2017). « Traverser les banlieues littéraires : entre sensationnalisme et banalité quotidienne », *Itinéraires* [En ligne], 2016-3 | 2017, mis en ligne le 15 juillet 2017, consulté le 15 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3595>.
- CHOQUET, Sabine (2015). *Identité nationale et multiculturalisme. Deux notions antagonistes ?*. Paris: Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique ».
- DURPAIRE, François (2002). *Enseignement de l'histoire et diversité culturelle. « Nos ancêtres ne sont pas les Gaulois »*. Paris: Hachette.
- FANON, Frantz (2001). *Peau noire, masques blancs*. Paris: Seuil, coll. « Points ».
- FINKIELKRAUT, Alain (dir.) *Qu'est-ce que la France ?*. Paris: Stock / Panama, 2007.
- GEFEN, Alexandre (2017). *Réparer le monde. La littérature française face au XXIe siècle*. Paris: Corti.
- GEISSER, Vincent (2003). *La nouvelle islamophobie*. Paris: La Découverte, coll. « Sur le vif ».
- GOZLAN, Martine (2017). « La France malade de l'antisémitisme », *Marianne*, n° 1078, 10-16 novembre, pp. 14-16.

- HIRSCH, Marianne (2008). « The generation of postmemory », *Poetics Today*, vol. 29, n° 1, pp. 103-128.
- HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris: Flammarion.
- JULLIEN, François (2017). *Il n'y a pas d'identité culturelle*. Paris: L'Herne.
- MEKLAT, Mehdi, & ADDALLAH, Saïd (2015). *Burn out*. Paris: Seuil, coll. « Points ».
- MICHEL, Johann (2015). *Gouverner les mémoires. Les politiques mémorielles en France*. Paris: PUF.
- PATRICOLA, Jean-François (2005). *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*. Paris: Écriture.
- ROBIN, Régine (2003). *La mémoire saturée*. Paris: Stock.
- SCHWARZ, Géraldine. (2017). *Les Amnésiques*. Paris: Flammarion.
- VIART, Dominique & VERCIER, Bruno (2005). *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*. Paris: Bordas.
- WEITZMANN, Marc (2018). *Un temps pour haïr*. Paris: Grasset.
- ZEMMOUR, Éric (2008). *Petit frère*. Paris: Denoël, en coll. « J'ai lu » (2009).
- ZEMMOUR, Éric (2014). *Le suicide français*. Paris: Albin Michel.

**Sitographie :**

- <https://www.transfuge.fr/actu-livre-olivier-benyahya-frontieres,1176.html> [consulté le 30 novembre 2019].
- <https://jewpop.com/mise-en-avant/olivier-guez-revolutionne-la-rentree-litteraire/> [consulté le 30 novembre 2019].
- <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20101109.BIB5912/olivier-benyahya.html> [consulté le 30 novembre 2019].
- <https://www.telerama.fr/livres/zimmer,59483.php> [consulté le 30 novembre 2019].
- [https://www.lexpress.fr/culture/livre/les-jeunes-auteurs-juifs-en-france\\_813743.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/les-jeunes-auteurs-juifs-en-france_813743.html) [consulté le 30 novembre 2019].

## **D'UN MONDE SUR MESURE AU TISSAGE D'UN MONDE À SA MESURE**

### **Le défi relevé de Nathalie Skowronek**

**André BENIT**

Un. Autónoma de Madrid

andre.benit@uam.es

**Résumé :** Dans ses quatre ouvrages publiés entre 2011 et 2017, l'écrivaine belge Nathalie Skowronek retrace la saga de sa famille : des Juifs polonais qui durent fuir leur pays durant l'entre-deux-guerres pour se réfugier en Belgique où ils exercèrent avec succès le commerce de vêtements. Une famille fortement marquée par la tragédie de la Shoah, mais qui offre deux faces différentes : lumineuse et obscure. Une famille qui lui a taillé « un monde sur mesure » mais dans lequel elle s'ennuie et dont elle réussira à s'extraire grâce à l'écriture.

**Mots-clés :** Littérature belge, Shoah, prêt-à-porter, résilience, écriture.

**Abstract:** In her 4 works published between 2011 and 2017, the Belgian writer Nathalie Skowronek recounts the saga of her family : Jewish Poles who had to flee their country between the two World Wars, to take refuge in Belgium where they successfully trade in the clothing business. A family strongly scarred by the Shoah Tragedy but offering two different faces : glowing and obscure. A family that tailored a specific world for the author even if she finds it boring and will succeed in escaping through her writing.

**Key-words:** Belgian Literature, Shoah, ready-to-wear, resilience, writing.



## Introduction

Dès le début d'*Un monde sur mesure*, le récit (auto)biographico-familial par lequel elle « clôturait un premier cycle sur la mémoire et la transmission »<sup>1</sup> (courriel du 23 août 2019), Nathalie Skowronek<sup>2</sup> confie au lecteur :

Je sais qu'on peut occuper sept années de sa vie à un travail qui ne nous ressemble pas, et qu'on peut le faire bien. (...) Je pensais que c'était la seule voie possible. Que j'étais liée à une chaîne, puisque j'en étais l'un des maillons, et que, hors les magasins de prêt-à-porter pour femmes de nos parents, (...), il n'y avait pas d'autre monde. Comme ceux qui nous avaient précédés, question d'héritage, affaire de tradition, nous vivions pour et par les magasins. J'y avais été élevée, ils étaient notre socle, j'étais bien en peine de penser, de rêver, de formuler un ailleurs, on était vendeurs de fringues de père en fils, de mère en fille, c'était pareil pour nos voisins, pour nos cousins, pour nos amis, cela remontait à la Pologne, à cette figure du tailleur juif dont on ne distingue plus ce qui relève du vrai ou du mythe, je venais de là, nos magasins étaient ici, en dire plus était inutile, on laissait cela aux historiens, aux 'intellectuels', ils nous intéressaient peu, pas les mêmes soucis, pas les mêmes manières, on ne voyait pas ce qu'il pouvait y avoir de commun entre leur monde et notre vie à nous (NS, 2017: 11-12).

Pour cette figure montante de la littérature francophone de Belgique, le chemin vers l'écriture ne fut donc pas sans difficultés ni embûches. Dans la présente étude, nous nous proposons, à la lumière de ses textes et de quelques interviews, du moins des fragments épars et des pans forcément lacunaires qu'elle accepte de nous en dévoiler, de retracer la trajectoire de cette écrivaine née à Bruxelles en 1973, mais dont le patronyme indique clairement le pays d'origine de ses aïeux – arrivés en Belgique durant l'entre-deux-guerres – et remémore de ce fait – et presque inévitablement – l'une des pages les plus noires et traumatisantes de l'histoire européenne du XX<sup>e</sup> siècle. Comme elle le dira à Francis Van de Woestyne, « je viens de cette histoire-là, faite d'immigration, d'exil et de mort » (Van de Woestyne, 2019: 44).

---

<sup>1</sup> Ce cycle comprend quatre ouvrages: *Karen et moi* (2011), *Max, en apparence* (2013), *La Shoah de Monsieur Durand* (2015) et *Un monde sur mesure* (2017).

<sup>2</sup> Désormais NS.

## De Pologne en Belgique

Nous avons été élevés, nous les enfants d'émigrés juifs polonais d'avant-guerre, avec cette idée que nous n'avions plus rien à faire ni à voir avec le pays que nos parents ou grands-parents laissaient derrière eux. (...) N'emportant avec eux que le souvenir de leur yiddishland, nos grands-parents partaient pour leur conquête de l'Ouest, aussi misérable fût-elle. C'était un chemin sans retour (abstraction faite – et c'est peu de le dire – du voyage en sens inverse, pour plusieurs dizaines de milliers d'entre eux, de 1942 à 1944, dans des wagons plombés et sous les yeux de leurs anciens voisins) ; adieu la Pologne, affaire classée. / Or il se trouve que mon patronyme sonne moins juif que polonais, si bien que la Pologne, que je le veuille ou non, me rattrape et me rappelle que je viens aussi de là. On me demande régulièrement la nature de mon lien avec la mère-patrie, avec sa langue, sa culture, sa géographie. (...) je me limite à la seule chose dont je sois sûre : la signification de mon nom, une alouette<sup>3</sup>, maigre information, laquelle cache mon ignorance complète de ce qu'est réellement ce pays. Jusqu'ici je l'ai tenu à l'écart de mon imaginaire et de mes champs d'investigation (...), probablement pour ne pas trahir ceux de ma famille qui l'avaient fui (NS, « La Pologne, pays de notre enfance ? »).

Dans *Un monde sur mesure*, remontant dans le temps, NS évoque brièvement le parcours de ses lointains aïeux tant paternels que maternels, lesquels, dans les années 20 et 30, tout comme des milliers de juifs polonais, décidèrent de quitter leur pays, « sa morosité économique et son antisémitisme » (NS, 2017: 27), à destination de la Belgique. C'est vers la ville industrielle de Charleroi que se dirigèrent ses arrière-grands-parents paternels, et « ce qui, précise-t-elle ailleurs, ne devait être qu'une étape vers la Palestine dura toute leur vie » (NS, 2011: 68). Contrairement à la plupart de leurs compatriotes et des autres immigrés qui descendirent dans les mines, ils s'y

---

<sup>3</sup> « Mon patronyme, une alouette en français, n'est pas un nom juif mais polonais. Je sais par un cousin de mon père que notre nom a probablement été acheté par quelque ancêtre fortuné qui voulait ainsi prémunir ses fils d'un enrôlement forcé dans l'armée russe, lequel était le sort réservé à beaucoup de juifs. Ce cousin tient aussi de sa grand-mère, mon arrière-grand-mère paternelle, que notre famille, jadis des administrateurs de domaines, ou *arendators* en russe, possédait au XIX<sup>e</sup> siècle des forêts en Pologne. Nos aïeux les avaient achetées aux nobles désargentés qui les employaient et avaient ensuite continué de s'enrichir grâce au commerce du bois, intelligemment mené à un moment propice : la construction des premiers chemins de fer dans l'Empire tsariste. Cela ne dura pas. La révolution russe puis la guerre de 14-18 provoquèrent la ruine de la famille, si bien qu'elle dut se réfugier dans les faubourgs de Varsovie, avant de se donner une nouvelle chance en Belgique » (NS, 2011: 83).

consacrèrent au commerce, telle Lili<sup>4</sup>, l'arrière-grand-mère paternelle, figure emblématique de la famille, qui, bien que ne connaissant pas le français (ni, bien sûr, le wallon, la langue du peuple), commença par vendre sur les marchés des fruits et des légumes..., puis des couverts, des sacs de farine, des pantoufles... avant de renouer avec le métier de son père, le commerce des *shmattès* (NS, 2017: 34)<sup>5</sup>. En 1950, elle installa une boutique – le « Palais de la Fourrure » – sur la principale artère de la ville, rue de la Montagne, où elle vécut jusqu'à sa mort à près de cent ans. « Une génération plus tard, mes grands-parents [y] ouvrirent les premières boutiques de prêt-à-porter » (NS, 2011: 68).

Évoquant la solidarité qui existait alors entre les quelques dizaines de Juifs de la cité charbonnière – « pas d'autre choix que de s'en sortir ici » (NS, 2017: 33), car aucun d'entre eux ne désirait revivre l'errance –, et signalant qu'elle-même, sortie « d'une longue lignée d'artisans-confectionneurs-vendeurs-de-*shmattès* venus de Pologne » (*idem*: 42), est issue d'un milieu « qui s'était arraché à un monde et rêvait d'en pénétrer un autre » (*idem*: 40), NS se demande s'il faut y voir un lien de cause à effet :

Nos besoins d'appartenance et de conformité semblaient sans limites. Autour de moi, personne n'était fasciné par la contestation, par cette idée si fragile d'avoir à changer le monde, au contraire, nous voulions nous concilier, n'avoir maille à partir avec personne. Nous aspirions à rejoindre les moins inquiets, les plus en sécurité (*idem*: 40-41) ;  
(...) nous avons compris qu'il valait mieux avancer sans se retourner (*idem*: 43).

## La deuxième guerre – la déportation

Dans *Max, en apparence* (2013), NS rappelle que c'est au cours de l'été 1942 que l'occupant allemand décide de radicaliser les mesures prises à l'encontre des Juifs ; c'est alors que la caserne Dossin de Malines, une ville située entre Bruxelles et Anvers où vivent les communautés juives les plus importantes, est choisie comme lieu de rassemblement et de départ vers les camps de la mort. Ce seront, précise-t-elle, vingt-

---

<sup>4</sup> Rajsla Skowronek (Berenholc) (Warszawa, Mazowieckie (Pologne) 1898 - Bruxelles, 1998) (<https://www.geni.com/people/Skowronek-Rajsla/6000000009781529225>).

<sup>5</sup> Littéralement des loques (en yiddish), c'est-à-dire des vêtements bon marché : « Le mot, du yiddish, vient de *szmata*, un chiffon en polonais, autrement dit des 'loques', des 'bouts de tissus sans valeur' que nos parents, nos grands-parents, nos arrière-grands-parents confectionnaient et vendaient » (NS, 2017: 16).

huit convois, chacun d'environ un millier de personnes, qui partiront vers Auschwitz entre le 4 août 1942 et le 31 juillet 1944.

Organisée avec le concours des administrations belges et d'associations juives, la traque porte aussitôt ses fruits. Ainsi, tandis que ses grands-parents paternels, Godefroid et Léonie – NS ne les nomme pas –, mariés au début de la guerre, se sont rapidement réfugiés chez des fermiers du sud de la France, dans les environs de Villeneuve-Lès-Avignon (NS, 2011: 68)<sup>6</sup>, de nombreux membres de sa famille maternelle sont arrêtés et bientôt déportés.

Dans les communes de Liège et de Seraing, où réside une partie de cette branche familiale, la première arrestation domiciliaire a lieu le 27 août 1942. La Gestapo et la Feldgendarmerie y procèdent à l'arrestation de 75 personnes, dont Chinka Kufersztejn, son arrière-grand-mère maternelle, laquelle, via l'hôtel de ville de Seraing, est emmenée à la citadelle de Liège<sup>7</sup> où sont rassemblés les Juifs, en attendant leur transfert vers Malines, puis vers Auschwitz (NS, 2013: 68). Comme NS le racontera à plusieurs reprises, ce n'est qu'en fin de journée que Rayele<sup>8</sup>, sa grand-mère maternelle, absente lors de l'arrestation de sa mère – elle se trouve à la fabrique d'armes de Herstal où une centaine de jeunes femmes juives ont été réquisitionnées par les Allemands –, apprend la nouvelle. Elle se rend aussitôt à la citadelle en compagnie d'une tante :

Le bruit court que les détenus y passeront la nuit. Elle attend jusqu'au moment où elle aperçoit sa mère à bord d'un camion qui quitte la citadelle. Rayele pleure, crie, implore. Elle veut se jeter dans la gueule du loup. Une tante retient la jeune femme hurlante. Elle a la présence d'esprit de la plaquer au sol et la maintient face contre le trottoir jusqu'à ce que le bruit du moteur s'éloigne. Tout va très vite mais c'est une vision d'horreur. La suite ? Un départ enregistré vers Auschwitz le 8 septembre 1942, puis plus rien, pas de traces, pas de témoin (NS, 2017: 84).

---

<sup>6</sup> NS raconte que son grand-père paternel réussit à s'échapper de Malines, ce qui le sauva d'être envoyé à Auschwitz (NS, 2013: 133).

<sup>7</sup> Sept cents Juifs de Liège et des environs (soit près d'un Juif sur trois) y furent détenus (voir les chiffres donnés par un historien, petit-fils d'un déporté liégeois, lequel, aidé par un cousin du père de NS, a épluché les archives de la région liégeoise et en a fait un livre). A ce propos, voir Thierry Rozenblum (avec la collaboration de Bernard Suchecky) : *Une cité si ardente... Les Juifs de Liège sous l'Occupation (1940-1944)*, Bxl, Luc Pire, 2010.

<sup>8</sup> Lena Mucha (1920-1986) (<https://www.geni.com/people/Lena-Mucha/6000000009752708541>).

Sur la liste des déportations au départ de Malines : « Chinka Kufersztejn, numéro 295, VIII<sup>e</sup> convoi ». Quelques mois plus tard, en mai 1943, dénoncé par Pierre Telgmann, un membre juif de la section anti-juive à la solde des Allemands, son mari, Shlomo Mucha, victime d'un malaise lors de l'arrestation de son épouse et laissé sur place par les Allemands, sera lui aussi détenu et déporté le 31 juillet 1943 (XXI<sup>e</sup> convoi, n° 411) (NS, 2013: 75). Passée dans la clandestinité en 1942, Rayele échappera aux arrestations et à Auschwitz (*idem*: 63) ; quant à son jeune frère Isaac<sup>9</sup> – il a alors quinze ans –, convaincu de sa responsabilité dans l'arrestation de ses parents, il préférera « les remords et la prison à perpétuité » (NS, 2017: 85).

Du côté de son grand-père maternel, Max Sauermann (1921-1992), l'hécatombe sera plus tragique encore. A la fin de l'été 1942, par mesure de précaution, la famille se sépare en deux groupes : tandis que Max, son frère Albert et leur sœur Marguerite se cacheront à Bruxelles (Boitsfort), leurs parents – Lejb et Chana<sup>10</sup> –, leurs deux plus jeunes frères – David et Jacob –, ainsi que Fanny, la petite dernière, tenteront de passer en Suisse. Parti en éclaireur, Jacob, probablement victime d'un guet-apens, disparaît à tout jamais (NS, 2013: 97-98) ; le reste de la famille est bientôt arrêté par les SS. Via Drancy, Chana, Lejb et David sont déportés le 25 septembre 1942 à Auschwitz ; ils n'en reviendront pas. Quant à Fanny, elle finira sa course à Villefranche-sur-Mer où une vieille institutrice la cachera jusqu'à la fin de la guerre ; elle rentrera à Bruxelles en septembre 1945, à 14 ans ; elle y restera quatre années, une période pendant laquelle elle est sous la protection attentive de Max (*idem*: 105). En 1949, quelques mois après l'indépendance d'Israël, elle embarquera seule sur un bateau à destination de Haïfa et s'installera dans le quartier de Basel, à Tel-Aviv<sup>11</sup>.

Dénoncés par leur logeuse, Max, Albert et Marguerite sont arrêtés quelques semaines plus tard ; envoyés à Malines, ils partiront pour Auschwitz le 24 octobre 1942 (XIV<sup>e</sup> convoi, n° 214, 215 et 216) (*idem*: 101). Le mois précédent, le 12 septembre, la femme de Max – Paula, de son vrai nom Pessa Appel – avait fait le même voyage en compagnie de sa mère (IX<sup>e</sup> convoi, n° 271 et 272) (*idem*: 136)<sup>12</sup>. A leur arrivée en gare

---

<sup>9</sup> Isi Mucha (<https://www.geni.com/people/Isi-Mucha/6000000009761054392>).

<sup>10</sup> Léon Zorman et Channa (<https://www.geni.com/people/Leon-Zorman/6000000009856900400>; <https://www.geni.com/people/Channa-Zorman/6000000009761082770>).

<sup>11</sup> Ses péripéties, Fanny les relate dans un livre écrit en français en 1988 (NS, 2013: 100).

<sup>12</sup> Lors de ses recherches, NS, qui dit tisser patiemment sa toile à partir des informations qu'elle recueille, apprend qu'avant de partir pour Malines, les deux frères (et probablement aussi leur sœur Marguerite)

d'Auschwitz-Birkenau le 26 octobre 1942, tandis que Marguerite (17 ans) rejoint le groupe des femmes – le silence des archives, où elle n'a pas été enregistrée, indique qu'elle fut très probablement envoyée aussitôt dans les chambres à gaz (*idem*: 101 et 153) –, Max et Albert (20 et 21 ans), jugés aptes au service, sont affectés dès le lendemain aux commandos de travail de la mine de charbon de Jawischowitz, un camp annexe, ouvert en août 1942, situé à une dizaine de kilomètres d'Auschwitz (*idem*: 159)<sup>13</sup>. Sur les huit mois qu'il y travaillera, Albert<sup>14</sup> ne croisera son frère qu'à deux ou trois reprises ; ce dernier, qui fait partie de l'équipe de nuit, y séjournera de la fin octobre 1942 au 18 janvier 1945, soit 2 ans 2 mois et 26 jours (*idem*: 124).

Malgré les conditions effroyables de vie et le travail harassant – « Les prisonniers se transforment en bêtes de somme. Ce sont des esclaves affamés » (*idem*: 122) ; « dans les mines adossées aux camps, on survivait en moyenne entre un mois, pour les plus résistants, et une semaine, pour les moins chanceux » (*idem*: 122-123) –, Max et Albert tiennent bon : « Peut-être appliquent-ils la règle d'or des déportés ? Éviter les coups, se fondre dans la masse, ne penser à rien » (*idem*: 123). Pour ce qui est de son grand-père Max qui, par deux fois, vit la mort de près, à la question de savoir « Quelle force, quel hasard, quelle inconscience l'ont protégé ? » (*idem*: 218), NS déduit que « le hasard, ou le destin, est nécessairement venu à son secours là où les valeurs morales, le sens commun, l'intelligence n'avaient plus cours puisque plus rien ne reposait sur rien » (*idem*: 132) ; car, rappelle-t-elle, « les témoignages des camps disent tous la même chose : ceux qui respectaient les règles à Auschwitz mouraient, il fallait les enfreindre pour avoir une chance, même infime, de survivre » (*idem*: 217-218).

---

sont retenus dans un bâtiment de la Gestapo, au 453 de l'avenue Louise. Max est très nerveux : « il sait qu'il a sa part de responsabilité dans leur arrestation. Quelques semaines plus tôt, il a chargé le Gros Jacques, le mouchard juif, de remettre une lettre à Paula, sa femme. Laquelle se cache avec ses parents ». Max connaît bien Jacques et lui fait confiance : « c'est un naïf qui s'attache aux gens. (...) Il croit que son amitié avec le fameux Jacques le protège si bien qu'il lui révèle (...) l'adresse de la cachette [de Paula]. Elle est arrêtée avec sa mère dans les jours qui suivent, et envoyée à Auschwitz le 12 septembre 1942 » (NS, 2013: 128).

<sup>13</sup> Ils ignorent que leur frère David (18 ans : il est né à Lublin le 7 février 1924), qui a été arrêté un mois plus tôt avec ses parents et sa sœur Fanny dans une forêt du Jura, se trouve lui aussi à Auschwitz ; la mention de sa présence à l'infirmerie du block 20 où il est admis le 27 octobre 1942 est la dernière trace qui reste de lui (NS, 2013: 154-155).

<sup>14</sup> Lors du voyage qu'il y effectuera avec Fanny en 1987, Albert « tombe sur le block 4, celui où il a logé entre mai 1943 et janvier 1945 » (NS, 2013: 142).

Max atterrit à Bruxelles le 7 mai 1945, débarquant du premier avion rapatriant des déportés de Buchenwald en Belgique (*idem*: 216). Douze jours plus tard, il retrouve son frère Albert en provenance de Dachau : « Ensemble ils font le compte des disparus. Leurs deux parents, une sœur, deux frères » (*idem*: 217). La Croix-Rouge les informe en effet que leur jeune sœur est vivante. À Villefranche où il se rend immédiatement, Max évite de raconter à Fanny ce qu'il a traversé, pas plus qu'il ne lui pose de questions sur ce qu'elle a vécu : « Ils étaient ensemble, ils étaient vivants, le reste n'avait pas d'importance. Ils n'en parleraient pas, ni maintenant, ni après. Seul comptait pour Max de regarder droit devant lui » (*idem*: 104). À l'époque, il espère encore retrouver Paula. En vain, car elle est morte à Auschwitz à 24 ans.

### **Max et Rayele**

Évoquant brièvement ses grands-parents paternels, NS signale que dès leur retour du Sud de la France à Charleroi, convaincus que gagner de l'argent les rendrait moins vulnérables, « ils se plongèrent dans le travail. (...) Et puis, ma grand-mère paternelle (...) accordait beaucoup d'importance à l'idée de sa respectabilité » ; aussi, « de la fin de la guerre jusqu'à pratiquement leur mort, [ils] travaillèrent sans relâche et gagnèrent plus que tout ce qu'ils avaient imaginé » (NS, 2011: 68-69)<sup>15</sup>. Tel est le clan paternel pour lequel « rien n'était à placer au-dessus du travail, la valeur suprême qui occupait tous les esprits » (NS, 2017: 54), le versant lumineux et glorieux de la famille, habité par cette idée d'une vie faite de joie et de réussite, même si, comme le nuance NS, « ce n'est pas tout à fait la réalité. Seulement une façade qui en recouvre une autre » (*idem*: 83).

Sur l'autre versant, celui du clan maternel, « celui des pleureurs où se débat Rayele », celui que NS appelle le « versant ombragé », la situation est tout autre : « Chez elle, comme chez l'oncle Isaac, son frère, la conquête n'a pas le même goût. Ils condamnent Rayele à rester discrète, coupable » (*ibidem*). De fait, pour celle qui, orpheline à vingt ans, est désormais responsable de ce jeune frère qui s'est transformé « en un triste épouvantail », « le temps s'est arrêté » (*idem*: 85).

---

<sup>15</sup> Les grands-parents paternels (la grand-mère, alias Madame Vogue – elle s'est rebaptisée du nom de son magasin ! –, et le grand-père Guedalia) ouvrirent chacun leur propre magasin rue de la Montagne à Charleroi, là où Lili tient son « Palais de la Fourrure ». C'est dire que la famille possédait trois magasins de vêtements dans la même rue, mari et femme se livrant d'ailleurs « une concurrence acharnée » (NS, 2017: 52).

C'est juste au lendemain de la guerre, lors du mariage d'amis communs, que Rayele fait la connaissance de Max, le rescapé des camps : « Ils se plaisent. (...). Ils n'ont plus de parents, peu de famille, un passé à oublier. Ils sont seuls et ils doivent recommencer à vivre. La mort est tout près d'eux, si familière. Ils veulent s'en détourner » (NS, 2013: 59). Trois mois plus tard, ils se marient « vite fait mal fait » (NS, 2017: 85). « Que se passa-t-il dans la tête de Max ? », s'interroge NS. Lui qui venait de perdre sa première femme à Auschwitz, « pourquoi choisit-il de jeter son dévolu sur l'oiseau blessé qu'était ma grand-mère ? » (NS, 2013: 59-60), « comme s'il se dépêchait de reprendre la vie là où il l'avait laissée » (*idem*: 218). Certes, Max désire « faire table rase du passé », mais cela « sous-entend beaucoup de silence, une impossibilité à reprendre une vie normale, des cauchemars qui le réveillent et le font crier la nuit » (NS, 2017: 86)<sup>16</sup>.

Au retour des camps, de même que son frère Albert, Max vit de combines et se consacre à la vente au porte-à-porte (NS, 2013: 40) ; pendant les quelques mois passés à faire du petit commerce dans la Cité ardente, Max et Rayele réussissent « à donner le change » (*idem*: 84). La naissance de leur fille [Annie<sup>17</sup>] ne parviendra toutefois pas à combler le vide qui l'habite : « On comprend qu'après Auschwitz il lui est difficile de faire comme si de rien n'était » (*idem*: 218). A la différence de Rayele qui n'aspire qu'à mener une vie tranquille et sans soubresauts, qu'« à raser les murs et à élever sa fille », Max, qui « n'a pas le goût d'être père », a besoin de mouvement : incapable de tenir en place et de se fixer, il multiplie les déplacements plus ou moins liés à des opportunités professionnelles où « finalement, il ne fait jamais que ce qu'il a appris à Jawischowitz : du commerce, du marché noir, des petits trafics » (*ibidem*) ; « ne pas penser, aligner les heures, tenter de survivre grâce à de petits arrangements, un morceau de beurre qu'on 'organise', une cuillère supplémentaire de soupe » (NS, 2017: 86).

Cela aurait pu lui donner mauvaise conscience, commente NS, « mais que sont encore pour lui la peur, les codes, la morale ? Il en a fait le tour, lui qui revient d'un monde où [selon l'expression de Primo Levi] 'il sera donné à celui qui possède, il sera

---

<sup>16</sup> « Ma mère a toujours pensé que, si son père avait épousé sa mère dès la fin de la guerre, alors qu'il était revenu détruit d'Auschwitz, où il avait perdu ses parents, une sœur, trois frères et surtout sa première femme, Paula, qu'il adorait, c'est parce qu'il se racontait à Liège (...) que ses grands-parents maternels avaient enterré dans un parc de la ville l'ensemble de leurs économies. (...). Ma grand-mère orpheline était donc devenue un bon parti. L'argent n'a jamais été retrouvé » (NS, 2011: 30).

<sup>17</sup> Annie (<https://www.geni.com/people/Annie-Skowronek/600000009748727494>).



pris à celui qui n'a rien' » (NS, 2013: 218-219). Aussi Max est-il fermement résolu à se battre, « parfois jusqu'à l'obsession », pour faire partie des riches, obtenir un statut et se faire respecter : « Il n'est plus question pour lui de se laisser avoir. Jamais plus il n'occupera la position du démuné, dût-il nouer de drôles d'alliances, dût-il s'installer en Allemagne pour obtenir réparation » : « il veut se servir lui-même et se confronter, de l'intérieur, à ses tortionnaires » (*idem*: 219). A Rayele qui, un jour, lui demandera la raison pour laquelle il tient tant à travailler en Allemagne, il répondra : « Je vais leur prendre tout leur argent. Après tout, eux aussi, ils se sont bien servis. / Max vient d'énoncer son programme, il ne s'en écartera plus » (*idem*: 220).

Ce que Max espérait y trouver ? Si personne ne l'a jamais réellement su, NS pense qu'« il était animé par un besoin de reconnaissance : il voulait devenir quelqu'un là où il avait été un moins que rien, et pour y arriver, il sut se montrer patient » (*idem*: 92). Si son grand-père maternel se mit à travailler en Allemagne, d'abord à Francfort puis à Düsseldorf, ce fut, selon elle, grâce à l'influence d'un certain Sammy Pozner, un Juif autrichien qui survécut à l'invasion allemande, dont la femme Léa était une rescapée du ghetto de Varsovie et d'Auschwitz, et qui, après la guerre, s'installa dans la capitale de l'État de Rhénanie du Nord-Westphalie, une ville déjà connue à l'époque pour être la capitale allemande de la mode et du prêt-à-porter féminin (*idem*: 43). Ainsi, comme beaucoup de Juifs de sa génération, Max se lance-t-il lui aussi dans le monde de la confection, version import-export : il achète en Italie, notamment à Florence et à Milan, des tricots qu'il revend outre-Rhin. Ce sont les années où, au nom du travail, il voyage de plus en plus, les années sans doute les plus critiques et douloureuses pour sa toute petite fille, « celles sur lesquelles se cristallise le souvenir de Max, son père, s'éloignant de façon de plus en plus nette, (...) de Rayele, sa mère, et de leur appartement familial de Liège » (*idem*: 44). Certes Max revient le week-end, mais il consacre de moins en moins de temps à sa famille et se réfugie dans les cafés : « Il y créait son réseau, nouait des contacts, cherchait des façons de gagner de l'argent » (*idem*: 86).

Poursuivant « son rêve illusoire de mener une vie normale dans une famille unie » – « Seulement la normalité, Max l'a laissée derrière lui il y a longtemps, avant Auschwitz » (*idem*: 88) –, Rayele lui propose de le rejoindre en Allemagne. On est en 1950. Le couple tente l'expérience et s'installe à Francfort où Max développe ses

affaires. Curieusement, du jour au lendemain, Rayele cesse de parler en français à sa fille de 4 ans et instaure l'allemand comme nouvelle langue entre elles, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de leur maison. Pour NS, ce renoncement au français viendrait de l'obsession de sa grand-mère à être discrète, « toujours ce même héritage de la guerre qu'elle a transformé en règle absolue : ne pas attirer l'attention sur soi, ne pas faire de vagues » (*idem*: 89). De ces années passées en Allemagne, il ne reste pour sa mère, dit-elle, que « le sentiment d'un grand gâchis » (*idem*: 93), car les tentatives de réconciliation mises en place par Max et Rayele s'en furent toutes en eau de boudin : « Ma mère ne comprend pas ce qui se passe, mais les souvenirs qui lui reviennent ne sont faits que de disputes et de reproches » (*ibidem*). De retour à Liège avec sa fille à laquelle elle parle dorénavant en français – « c'en est désormais fini de l'allemand, (...) une nouvelle vie commence » (*idem*: 106) –, fille de boutiquiers, Rayele rouvre un magasin d'articles de prêt-à-porter dans un immeuble en reconstruction. Max continue ses allers-retours, mais ce sont les derniers mois de vie commune d'une famille définitivement désunie, « l'ultime agonie avant le départ définitif de Max » (*idem*: 107). Ainsi, « en lieu et place du salut », ce mariage est « un naufrage » (NS, 2017: 86).

Au cours de ces quelques mois, la petite fille a pris l'habitude de se glisser dans le lit de ses parents. Les nuits sont agitées, car, dans son sommeil, Max crie, tremble... en proie à d'effroyables cauchemars. Et, commente NS, « ce qui devait arriver, arriva » : celle « qui ne comprend rien du drame qui se joue, des larmes des uns et des autres, du silence, de la tristesse, des traumatismes, prend à son compte les cauchemars de son père. (...) Personne ne lui explique. Personne n'est capable de dire » (NS, 2013: 108). Désormais, le père et la fille partageront « cette peur du vide et du plein, de l'isolement et de la foule, de la nuit et du jour » (*idem*: 109). Et plus tard, lorsque Max viendra lui rendre visite, « entre eux, rien ne se pass[er]a jamais de façon heureuse. Ils ne se comprenaient pas : ma mère lui en voulait, mon grand-père ne savait comment lui parler, ils ne cessaient de se blesser » (NS, 2011: 37-38).

De la guerre à la rupture définitive avec Max, les humiliations subies ont progressivement poussé Rayele vers « ces sentiments de déshonneur et de flétrissure » qui ne la quitteront plus (NS, 2013: 63)<sup>18</sup>. Morte de honte d'avoir été abandonnée par

---

<sup>18</sup> Dans *Karen et moi*, NS évoque un des événements les plus déshonorants pour sa grand-mère, à savoir la scène du divorce qui, selon les coutumes juives, équivalait à une répudiation, une déchéance autant sociale que personnelle : « je pense à ma grand-mère et à son divorce. Je reprends les notes d'un livre que

son époux, se tenant pour « une paria » (*idem*: 54) et refusant désormais toute invitation – « on ne sort pas sans père, on ne sort pas sans mari » (NS, 2011: 26) –, Rayele qui, contrairement à Max, « n'était pas douée pour le bonheur » (NS, 2013: 92), « ne retournera jamais du côté des vivants » (*idem*: 63). Selon NS, la culpabilité d'être en vie alors que ses parents sont morts en déportation la minera jusqu'à son dernier souffle ; celle de n'avoir pu offrir à sa fille un foyer pareil à celui qu'elle-même avait connu « creusa un trou béant dans son cœur, puis dans celui de ma mère. Son chagrin s'était transmis de mère en fille. Sa honte et sa culpabilité aussi. Et malheureusement, je ne crois pas non plus en être totalement guérie » (*ibidem*).

Sur les photos de l'époque, Rayele donne en effet l'impression de porter le poids du monde sur ses épaules... « Ce qui va bien avec le chagrin de ma mère, et ne détonne pas non plus avec ces épaules que je tiens si souvent enroulées, moi sa petite-fille, en position de repli, la tête baissée » (*idem*: 92). Désormais, Rayele est seule pour élever « sa *maidelè*, une petite fille en yiddish, (...) air sage et souffrances au kilo. Mère et fille font comme elles peuvent. C'est-à-dire pas trop bien et avec les moyens du bord » (NS, 2017: 87). Le soir, lorsqu'elles se retrouvent en tête-à-tête dans leur appartement de la rue Féronstrée au-dessus du magasin de vêtements où Rayele travaille du matin au soir, six jours par semaine, en s'efforçant de cacher son malheur autant aux autres qu'à elle-même, que peuvent-elles bien se dire ? Qu'elles mènent une vie normale, que « tout allait bien, il n'y avait rien à en dire, les bouches restaient scellées. Comment Rayele aurait-elle pu raconter ? Où aurait-elle trouvé les mots ? Dans quelle langue ? Avec quelle grammaire ? » (NS, 2013: 71).

Dans les années soixante, consciente que sa fille « a besoin d'air, (...) de jeunesse, (...) de plus que ce que sa mère peut lui offrir » – « Je ne puis être sauvée, toi

---

j'écrai un jour : 'Elle n'eut d'autre choix, ma grand-mère, que celui de baisser les yeux et de laisser le divorce se faire lorsque le rabbin, suivant la tradition ancestrale, prononça la sentence et lui tendit le *guett*, le bout de papier attestant qu'elle était désormais révoquée. Elle eut l'impression que la maigre assemblée présente ce jour-là lui lançait 'répudiée' au visage, le ton méprisant, l'air hostile. Désormais, elle ne serait plus une *agounah*, une femme liée à un homme ; d'épouse encombrante, elle était devenue femme humiliée. Dans un autre lieu, à une autre époque, si elle n'avait pas été qui elle était mais une autre, moins rigide, plus confiance, peut-être aurait-elle fait meilleur usage de cette vie qui lui disait son naufrage ?' » (NS, 2011: 113-114). De même, dans *Max, en apparence* : « Le point le plus douloureux de cet échec s'était cristallisé sur la cérémonie du *guett*, ce divorce religieux auquel ma grand-mère s'était soumise et qui l'avait profondément blessée. L'épisode était entré dans la légende familiale, probablement parce qu'il était un peu moins compliqué à raconter que le reste – la peur, les morts, la guerre » (NS, 2013: 55).

peut-être ? » –, Rayele s'impose un déménagement vers Bruxelles afin de se rapprocher du « là où ça se passe » (NS, 2017: 87) et d'offrir à celle-ci « une vie plus lumineuse » (*idem*: 104). Issue d'une famille de commerçants – « Impossible pour elle de s'inventer une autre vie » (*idem*: 98) –, elle ouvre à deux pas de la Grand-Place, dans la rue du Marché-aux-Herbes, la boutique *Miss Florence*, un magasin d'une soixantaine de mètres carrés, au rez-de-chaussée d'un bâtiment d'époque, où elle « s'enferme (...) et ne veut rien entendre » (*idem*:103). Sans doute Rayele aurait-elle préféré un nom plus sobre pour son magasin, mais elle a fini par acquiescer à la proposition de Max, d'autant que c'est lui qui lui fournit une partie de la marchandise ; de toute façon, « Rayele n'aime pas avoir raison. Rien que ça, c'est prendre trop de place » (*idem*: 94). À l'étage, un petit appartement austère et silencieux... Le tout, un antre qui ressemble à « un trou de souris » (*idem*: 88) et qui, pour la « femme déchue, résignée » qu'elle est (*idem*: 97), devient « un tombeau triste, la marque de sa solitude et de son déclassement » (*idem*: 104). Elle y vit retranchée. « Que fuit Rayele ? Que cherche-t-elle à dire ? Pour rester au plus proche de ce qu'était sa vie avant la guerre (une famille, un magasin), elle choisit d'arrêter le temps et de faire le contraire de ce qu'on demande à une maison de mode. Elle se fige » (*idem*: 104). Divorcée à une époque et dans un milieu où ce n'est pas la norme – « Elle ne s'y fait pas » –, hantée par le passé, Rayele, « l'esseulée, dont les sanglots ne s'entendent pas, et pourtant pèsent », s'est persuadée « qu'une femme seule n'a pas le droit à une vie sociale » et, depuis que sa fille est mariée, « elle ne cesse d'entrer plus en dedans, dans sa coquille » (*idem*: 89-90)<sup>19</sup>.

De fait, cette fille, que NS dit « douée, fragile, tiraillée », a saisi sa chance même si elle « en paie le prix : sauve-qui-peut et poids des remords » (*idem*: 104). Tout départ n'est-il pas coupable, comme l'indique le message triste et menaçant du père Goriot ?<sup>20</sup> Sans délaisser sa mère, la jeune femme a en effet rejoint l'autre versant, celui de Lili et de ses descendants, eux « qui donnent l'illusion de rire de tout » (*idem*: 89), « la lignée des Lili et des madame Vogue », autant de femmes que « l'audace, la joie de vivre, l'esprit de revanche ont rendues plus fortes », de sorte que « sans jamais rompre la chaîne puisque s'inscrivant encore et toujours dans la succession des générations de

---

<sup>19</sup> Rayele a fermé son magasin au milieu des années 1980. Elle mourrait en quelques mois d'un cancer des os (NS, 2017: 107).

<sup>20</sup> Les références littéraires foisonnent dans les récits de NS.

commerçants, plus libre mais toujours captive, [la fille de Rayele] devient précisément, et brillamment, ce que sa mère n'aura pas été » (*idem*: 105).

Dans l'entretemps, une dizaine d'années après la guerre, Max s'est installé à Berlin-Ouest : « Berlin, le berceau du mal, là où il était impossible, et plus encore dans ces années-là, de savoir qui était qui, ou qui avait fait quoi » (NS, 2013: 31). Ses activités professionnelles le conduisent fréquemment en Italie (achat de vêtements), en Amérique latine où il a pour mission de négocier l'achat de conteneurs de café qu'il revend ensuite « aux meilleurs acquéreurs, discutant âprement, mettant en mouvement son réseau, souvent des hommes comme lui, des revenants », ou à New York, « le temps d'un déjeuner avec sa banquière » (NS, « Max, à ce que j'imagine »). Déjà à l'époque, « son aisance était telle que personne n'aurait imaginé qu'il avait été jadis un déporté affamé » (NS, 2013: 29).

Dès le début des années soixante, il a coutume de franchir le Mur sans que les douaniers, qu'il salue d'un simple geste de la main, ne lui demandent de comptes. De l'autre côté du rideau de fer, Max retrouve son ami et associé, « un Juif qui a russifié son nom » (NS, 2015: 21), un certain Yankel Goldman, alias Pavel Witkowiak, qu'il a connu dans les camps – ils ont, semble-t-il, travaillé côte à côte dans la mine de Jawischowitz (NS, 2013: 35) – et qui, en 1945, s'est réfugié à Berlin-Est où il est devenu le principal responsable des achats alimentaires de la RDA : « C'était sa revanche, l'argent et le pouvoir, ne plus être Yankel mais Pavel » (*idem*: 36)<sup>21</sup>. En toute impunité, ils se remplissent les poches : « La culpabilité des uns donne aux autres de la marge. Ils en font bon usage. Du moins de leur point de vue » (NS, 2015: 21).

Assurément l'union de ces deux hommes, des complices idéaux qui devaient bénéficier d'énormes privilèges permettant à l'un de passer librement à l'Est et d'en ressortir en toute quiétude, à l'autre d'y développer des affaires fort juteuses, « reposait sur la discrétion et la confiance » (NS, 2013: 36). Toutefois, s'ils collaborent étroitement, Max et Pavel ne parlent jamais du passé : « C'est leur accord, ainsi l'ont-ils décidé. Et ce qui ne sera pas dit ailleurs – ni l'un ni l'autre ne livreront jamais leur témoignage – est ici simplement compris » (*idem*: 192).

S'interrogeant sur l'adaptation de son grand-père dans sa nouvelle patrie ainsi que sur le rôle qu'il jouait dans ces « transactions secrètes entre l'Est et l'Ouest » (*idem*:

---

<sup>21</sup> Pavel est mort d'un cancer à Tel-Aviv à 73 ans, au début des années 90, un peu après la chute du Mur.

39)<sup>22</sup>, NS ne peut douter que celui qu'elle décrit comme une personne « avide d'amitié » (*idem*: 37), comme « quelqu'un de secret » (*idem*: 175) et jaloux d'entretenir le mystère autour de ses activités, y fut « un cador » (*idem*: 189). Pour gravir patiemment les échelons jusqu'à occuper une place de choix dans les cercles les plus huppés et mondains de la société berlinoise, Max s'est fondu dans l'Allemagne d'après-guerre « comme si elle était son pays » (NS, 2015: 10) ; il y est devenu « un Allemand parmi les Allemands, un plus vrai que nature. Sa langue est parfaite, son accent, ses attitudes, son mode de vie, sa [troisième] femme [Gitta], tout est conforme » (NS, 2013: 220). A de rares exceptions près, ses amis sont des hommes de sa génération ou plus âgés, et tous sont allemands (*idem*: 210). Où qu'il les fréquente, à Berlin ou dans sa villa de Benalmadena, sur la Costa del Sol, ils le captivent : « Il veut être comme eux, il veut que s'estompent les différences, il veut se confronter au mal. Cela le grise. Il est désormais du même bord que ses anciens bourreaux, il joue de son pouvoir. (...) On oublie qui il est et d'où il vient, l'illusion est parfaite » (*idem*: 221) ou presque.

De Bruxelles, « peu au fait de la complexité de la situation » (*idem*: 211), sa famille, qui se demande comment il fait pour vivre dans cette ville qu'il aurait dû fuir comme la peste, observe avec dédain et incompréhension cette cohabitation : les personnes que Max côtoie et qui, toutes, ont vécu la guerre – « Ce qui ne suffisait pas à en faire des nazis » (*ibidem*) –, qui sont-elles ? Sur quels critères a-t-il fait le tri parmi celles-ci ? Une sélection, à vrai dire, impossible à réaliser, tant en RDA qu'en RFA (*idem*: 211-212) où l'on dut vite renoncer à une « dénazification » trop radicale, sous peine de ne plus avoir assez de mains et de cerveaux pour faire fonctionner le pays (NS, 2015: 52). D'ailleurs, Max désire-t-il savoir qui sont réellement les gens qu'il fréquente ? De fait, selon NS qui, adolescente, lui rendit visite à plusieurs reprises, ce que son grand-père est venu chercher à Berlin, loin des siens,

ce sont des hommes comme lui, des hommes qui veulent vivre et des hommes qui veulent oublier. Pas question de faire dans le détail et cela tombe bien : ils sont nombreux en Allemagne à ne pas vouloir regarder derrière eux. Par intérêt et par

---

<sup>22</sup> « A la mort de mon grand-père, lorsque mon père voulut mieux comprendre ce qu'avaient été les affaires de Max et que, répondant à la convocation des notaires, il entreprit de s'occuper de la délicate question de l'héritage, Mony [l'avocat bulgare de Max] le mit en garde. Il se passa le pouce sur la gorge en regardant mon père droit dans les yeux et il lui conseilla de le laisser désormais tranquille, de renoncer à l'argent et de ne plus jamais chercher à le revoir » (NS, 2013: 193).

nécessité. C'est ce que veut aussi Max. Ne pas se retourner, ne pas fouiller, ne pas expliquer. Laisser derrière lui les cadavres. Sortir du camp. Vivre et s'amuser. Comme Pavel, comme les Allemands qu'il fréquente, il ne veut surtout pas qu'on lui rappelle son passé. / Mais le passé ne s'efface pas si vite (NS, 2013: 213).

Car s'il est bien une chose qui le distingue irrémédiablement de ses amis berlinois, c'est une suite de chiffres – 70807 –, le matricule de déporté qu'il porte tatoué sur son avant-bras gauche, « signe que l'employeur a eu recours à [ses] services » (NS, 2015: 19), et que de temps en temps il impose à leur vue, ce qui déclenche un indéniable malaise chez ses interlocuteurs : « comment se comporter face à celui qu'on a envoyé à Auschwitz et qui en est revenu ? Que faire sinon baisser la tête d'un air contrit ? » Max en profite et en abuse : « Il n'a qu'à laisser entrevoir son numéro et le silence se fait. La gêne des autres est son laissez-passer<sup>23</sup>. (...). Il savoure sa revanche » (NS, 2013: 215). Et NS, à la lecture de *La danse de Gengis Cohn* de Romain Gary, de sonder une nouvelle fois les intentions profondes de son grand-père lors de son installation à Berlin : « n'étaient[-elles] pas autant motivées par un désir d'oubli que par celui de la vengeance. Comme le héros juif venu hanter la conscience de son assassin, est-ce que Max n'avait pas, lui aussi, le projet de devenir le *dibbouk*, le mauvais esprit, le démon des Allemands ? » (*idem*: 214).

En réalité, personne, dit-elle, n'était dupe de ce qu'« au-delà des apparences » vivait cet « homme énigmatique » (*idem*: 186) qui, certes, jouissait de sa réussite et de sa nouvelle position, mais qui, « sous ses airs charmeurs et malgré sa façon légère d'approcher les gens », cachait au fond de lui-même « une propension à la paranoïa » (*idem*: 195). Personne n'ignorait en effet que ce nanti charismatique, séducteur et affable – « le Max qui se donnait à voir en société, le bon vivant, le sans-passé » (*idem*: 221) – était bien différent de celui qui, chaque matin, tel « un animal traqué » (*idem*: 47), tournait autour du zoo de Berlin – situé sous la fenêtre du coquet duplex où il habitait dans le centre-ville –, bien couvert car « il ne voulait plus connaître le froid, la neige, qui s'accroche à ses talons nus, le vent qui s'infiltré par le col » (*idem*: 27) ; de celui qui, lors de sa promenade quotidienne destinée à exorciser ses angoisses, emportait les cachets que son médecin lui avait prescrits

---

<sup>23</sup> « Il est un formidable laissez-passer pour toutes les rencontres, les voyages, les combines » (NS, 2015: 21).

– Rien ne lui était plus terrible que l'idée qu'il pût chanceler, mettre le genou à terre, perdre connaissance. Alors il marchait. Pour se tenir en forme, soumettre son corps à sa seule volonté, ne plus le condamner à cet état de faiblesse. C'était un combat qui le moment venu serait perdu, il le savait, mais en attendant il luttait (*ibidem*) –,

et concentrait toute son attention sur sa marche et sa respiration : « Il savait qu'il devait garder son calme, respecter les distances de sécurité, devant, derrière, ne pas se faire remarquer. Il se rappelait que, dans le monde d'avant, ne survivaient que les invisibles, les transparents » (*idem*: 28). Ou encore de celui qui ne partait jamais en déplacement sans au préalable glisser dans sa poche, outre son passeport, une bourse de petits diamants facilement négociables, « un sésame qui lui permettrait de ne pas être pris au dépourvu si jamais (...) » (*idem*: 29-30) : « Il voulait pouvoir fuir au cas où les jours de malheur reviendraient. Comme si c'était possible » (NS, 2017: 86-87).

En 1987<sup>24</sup>, lors d'une visite qu'elle lui rend à Berlin, observant le manège de son grand-père sur qui, dit-elle, elle projetait peut-être « les peurs et les fêlures de ma mère. Il y avait des fantômes autour de nous, on ne les nommait pas mais je les sentais, ils m'intimidaient, je ne savais comment les neutraliser » (NS, 2013: 196), NS tentera de faire le lien entre cet homme « qui avait fait table rase de son passé », sa grand-mère Rayele « qui ne s'était jamais remise de la guerre », et leur fille, « fragile » :

Les longues marches de mon grand-père m'évoquaient les déambulations du héros de Georges Perec dans *Un homme qui dort*. J'y sentais le même oubli de soi, le même état de perte. Ils erraient, démunis, portant l'un et l'autre – la formule est de Perec – d'invisibles valises (*idem*: 196-197).

Ainsi, « très loin de cette figure d'homme invincible et puissant qu'il semblait être devenu », Max n'avait pas oublié ce temps où il avait été traité comme un esclave : « il avait beau s'efforcer de ne rien laisser paraître des angoisses qui le rongeaient, (...) son passé s'accrochait à lui » (*idem*: 30).

---

<sup>24</sup> La même année, Max refusa d'accompagner sa sœur Fanny et son frère Albert lors de leur voyage en Pologne : « c'était la dernière chose à laquelle songeait Max, pas plus qu'il ne voulait que son passé le rattrape. 'Il y a des souvenirs (...) que je préfère laisser derrière moi'. Ce à quoi il était parvenu, du moins pour une grande part. Exception faite de la pièce à conviction : son numéro tatoué sur l'avant-bras » (NS, 2013: 166).



Dans les années quatre-vingt, « lui qui a tant aspiré à se réinventer sans avoir à transmettre ni à se rappeler » (*idem*: 165) fit toutefois installer, en guise de sépulture, une plaque commémorative à l'entrée du musée de la Diaspora, à Tel-Aviv : « A la mémoire de Chana, Lejb, David, Marguerite et Jacob disparus dans l'Holocauste, 1942 », sans mention de Paula ! Comme le commente NS, son grand-père, « si peu enclin à se retourner sur son passé », avait fait, par ce geste, « le plus qu'il pouvait, inscrivant dans ce lieu public, à Tel-Aviv, ce que, sa vie durant, il avait été à peine capable de formuler » (*idem*: 232). Mort d'un cancer qui se déclara quelques mois à peine après celui de son mystérieux associé – « Ici encore mon grand-père marchait sur les pas de Pavel » –, Max a été enterré d'abord à Berlin, puis transféré à Tel-Aviv, tandis que Rayele repose dans le cimetière juif de Bruxelles. Alors qu'il avait clairement et fermement indiqué qu'il s'opposait à tout acharnement thérapeutique – « J'en avais déduit qu'après ce qu'il avait vécu à Auschwitz, la mort avait cessé de l'intimider » (*idem*: 228) –, qu'il avait préparé minutieusement sa mort et qu'il partirait sans se battre, après l'adieu de ses proches, il demanda à son médecin de tenter une dernière chimiothérapie : « Il n'était pas prêt. Il avait peur. Les camps ne lui avaient pas appris à mourir. Il voulait vivre » (*idem*: 232).

### **Tina et Octave**

Au début de la décennie 70, les parents de NS, Bernard et Annie<sup>25</sup>, décident de quitter la Wallonie et le fief de Charleroi. Bien qu'habitant à Bruxelles, c'est à Gand, sur la Veldstraat, la grande artère commerçante, qu'ils installent leur magasin principal de prêt-à-porter pour dames : « La boutique s'élevait sur trois étages, un sous-sol et un entresol » (NS, 2017: 19). Le samedi étant le plus gros jour de vente, toute la famille s'y rend dès la veille : « Dans la succession des générations, nos parents le tenaient d'une main de maître, s'y donnant corps et âme, occupés, comme je le serai plus tard, à poursuivre et à porter plus haut ce qui avait été initié avant eux » (*idem*: 44). De la ville des Comtes de Flandre, eux qui ne parlent pas flamand mais qui « rêvaient d'occuper une place de choix » (*idem*: 68), entreprendront de se développer et ouvriront de

---

<sup>25</sup> NS ne les nomme pas non plus, du moins par leur nom. Voir Bernard Skowronek (<https://www.geni.com/people/Bernard-Skowronek/6000000009749887303>).

nouvelles enseignes à Bruges, Courtrai, Ostende, Anvers... toujours dans les rues principales :

Avons-nous jamais cherché à comprendre ce que cachait ce besoin de se placer au centre et d'y réussir brillamment ? Y a-t-il lieu d'y lire autre chose qu'un argument économique ? Lequel de nous aurait été à même d'y déceler les marques de l'exil, celles qui avaient exacerbé le désir de s'intégrer et 'd'entrer à l'intérieur' ? En nous frayant un chemin parmi les autres, les Gentils, les autochtones, les sans-étoiles, nous révélions notre complexe d'étrangers (*idem*: 57),

commente NS qui, a posteriori, observera ces magasins situés « dans les emplacements AAA » comme « autant de revanches qu'on prend sur le passé » (*idem*: 57-58). Car, précise-t-elle, « de la rue de la Montagne à la Veldstraat, taillés dans nos costumes de nouveaux commerçants et débarrassés de nos frusques d'émigrés, étoiles jaunes et autres, c'est précisément à la réussite que nous nous étions promis de rêver » (*idem*: 80). Plus tard, ils migreront vers la chaussée d'Ixelles à Bruxelles, la capitale, et installeront leur nouveau quartier général dans une rue commerçante longeant le quartier africain de Matongé (*idem*: 71).

Décrivant la complémentarité du tandem formé par ses parents dont « le secret (...), c'était la modernité. Tout ce qui ressemblait à demain, ils le voulaient » (*idem*: 73), NS présente son père, alias Octave Mouret, le grand patron du *Bonheur des dames* de Zola, comme un homme tranquille, conciliant et jouant son rôle de sage bienveillant ; sa mère, alias Tina Turner – c'est ainsi que la surnomment les vendeuses en raison de son énergie virevoltante et de sa démesure –, comme une « bonne joueuse », sachant perdre et ne se laissant pas intimider par les échecs – « l'échec la rendait plus guerrière » –, toujours en quête d'un bon coup professionnel et ayant de « légendaires coups de cœur » qui n'obéissaient qu'à son intuition (*idem*: 63-64). C'est dire qu'après avoir rompu avec l'attitude passive de sa mère, la fille de Rayele s'est intégrée au dynamisme commercial de la tradition familiale de son mari.

Plusieurs décennies durant, Octave et Tina seront de taille à « jou[er] le jeu d'une époque qui consommait comme on respire » – « Les changements étaient des défis qui les stimulaient, ils n'avaient pas hésité à se jeter dans la mêlée » – ; toutefois, la mondialisation et l'arrivée des chaînes de grande distribution s'installant dans les

emplacements les plus stratégiques des villes marqueront « la fin de l'âge d'or du prêt-à-porter moyen de gamme tel que nous l'avions connu » (*idem*: 178). Leurs boutiques n'étant pas prêtes à « affronter le monde nouveau » (*idem*: 177), ils laissèrent leurs magasins mourir de leur belle mort : « Les grandes années étaient derrière eux. Ils avaient vécu. Avec eux, la flamme s'éteignait » (*idem*: 180).

## Épinglette

Des marchés de Charleroi où s'était épuisée Lili, notre arrière-grand-mère paternelle, aux neuf magasins répartis entre la Flandre et la Wallonie qu'avaient fini par monter nos parents en Belgique, tout me ramenait à une lignée de commerçants. Aucun d'entre eux n'avait suivi d'études (NS, 2017: 27).

Tel est l'univers particulier dans lequel NS grandira et passera une partie de son enfance et de son adolescence, celui aussi dans lequel, de ses 23 à ses 29 ans, après des études de lettres à l'Université Libre de Bruxelles et un passage météorique aux Editions Complexe, une maison d'édition spécialisée dans la littérature et l'histoire (*idem*: 161), elle reviendra, « par manque d'assurance » (NS, 2011: 81), travailler comme coursière et coresponsable des achats : c'est, dit-elle, « sur un coup de tête, troquant [s]es livres contre des vêtements, (...) [s]'inscrivant dans la tradition familiale » (NS, 2013: 66), qu'elle rejoignit l'équipe, « pour des raisons relevant autant d'une sorte de 'programmation sociologique' que d'une peur farouche de ce qui relève de la vie » (NS, 2017: 132). De fait, comme le dit Batya Zeev, une cousine installée depuis la fin de la guerre à Haïfa, « dans la famille, on a toujours été dans la couture » (*idem*: 14) ; ce que confirme NS : « Ce continuum était notre religion : tailleur, machine à coudre, juif, se refaire, s'enfuir, tout cela faisait partie pour nous d'une seule et même histoire » (*idem*: 15), même s'il lui faut bien admettre que « la figure du Juif errant n'est pas la [s]ienne » (*idem*: 31), elle « la sédentaire » qui ne s'est jamais arrachée de nulle part (*idem*: 29).

Un monde apparemment taillé « sur mesure » depuis des générations, mais un monde où le travail est une « obsession » : « Il n'y avait pas de répit » (*idem*: 37) ; un univers impitoyable dont les règles de fonctionnement la heurtent et dont les valeurs souveraines lui sont et lui resteront étrangères : « la loi suprême était la loi du commerce », « la loi du plus fort » (*idem*: 38), loin de toute sensibilité sociale ; un

monde qui « ne se mesurait plus qu'en colonnes de chiffres » (*idem*: 148), où « l'esprit de compétition nous aveuglait. Il nous faisait nous méfier de tous » (*idem*: 160).

Rien n'était plus éloigné de mes aspirations et, je crois, de mes talents. J'avais obtenu mon diplôme de lettres, une autre carrière s'ouvrait à moi, je ne manquais pas d'opportunités – j'aurais pu être professeur ou entamer un nouveau cycle à l'Université – et je venais d'être embauchée comme assistante de fabrication dans une maison d'édition. Hélas, je me sentais si malhabile, si peu préparée à me jeter dans la mêlée que, assez rapidement, je préférerais cette autre solution, les magasins de vêtements de mes parents, faisant du coup mentir la célèbre blague juive : 'Quelle différence y a-t-il entre un fourreur juif et un psychanalyste juif ? Une génération.' Je me rendais à mon travail les yeux tristes et le cœur lourd, avec l'impression de me perdre un peu plus chaque fois (NS, 2011: 82).

Comme elle le relate dans plusieurs de ses récits, c'est sous la houlette de sa mère qu'en élève appliquée, NS apprend le métier, qu'elle se transforme « en un bon petit soldat qui devait se montrer fier et déterminé » : « Nouvelle recrue de vingt-trois ans, je travaillais dans l'imitation la plus totale du travail et des raisonnements de Tina » (NS, 2017: 138-139). C'est ensemble, du moins au départ, qu'elles descendent régulièrement à Paris, au Sentier dont elle décrit la folle activité et l'atmosphère électrique, ce quartier qui, « haut lieu des ateliers de confection textile depuis le XIX<sup>e</sup> siècle », devint à la fin des années soixante, et pour trois décennies, le premier centre textile d'Europe (*idem*: 136-137), avant de péricliter au profit des concurrents chinois de la rue Popincourt capables de proposer des « fringues à des prix imbattables » (*idem*: 172). C'est là, chez les grossistes et les fabricants de tissus, que « le duo Tina-Sancha (...) d'une efficacité redoutable » (*idem*: 143) s'approvisionne en « came », les modèles tout juste sortis des ateliers situés au sous-sol ou à l'étage (NS, 2011: 82), le « mot d'ordre » étant dorénavant « de trouver à s'approvisionner là où l'on fabrique vite, bon marché et en grande quantité » (NS, 2017: 61). L'important, relate NS, « c'était d'occuper le terrain, de faire impression. Mais la première impressionnée c'était moi, la débutante, qui pour se donner une consistance dont elle se croyait dépourvue s'était persuadée de sa vocation à embrasser le métier de commerçant » (*idem*: 139). Au milieu de « cette faune qui d'habitude me restait étrangère » (*idem*: 141), Tina la conquérante fait preuve, elle, d'une aisance

extraordinaire, d'« une assurance naturelle (...), feinte pour moi » (*idem*: 144) ; il est vrai que, dans certains des commerçants du Sentier, la fille de Rayele reconnaît « sa propre histoire : cette idée qu'on l'avait condamnée à l'ombre et qu'elle était parvenue à s'en échapper » (*idem*: 158).

Durant les longs trajets qu'elle effectue en voiture entre les magasins de ses parents dont elle ne partage ni l'audace ni l'insouciance – « j'avais à cœur de mettre en place une organisation plus rationnelle » (*idem*: 153) –, la jeune femme ne peut s'empêcher de penser à la tournure qu'aurait pu prendre sa vie si elle n'avait pas rejoint l'affaire familiale (*idem*: 152). Car son manque de passion pour la mode et ses sophistications – « Cette cause, notre idéal, je n'avais jamais réussi à la faire tout à fait mienne » (*idem*: 159) – lui fait vite comprendre que ce métier n'est pas le sien : « je l'avais emprunté à ma famille et il me blessait parce qu'il ne disait pas celle que j'étais. Je souffrais de n'avoir su imposer ma personnalité » (NS, 2011: 83).

De même que derrière le Max séducteur et téméraire se cachait un homme tourmenté et paranoïaque, derrière la jeune femme apparemment pleine d'allant et maîtrisant parfaitement les différentes ficelles du métier, mais que « la peur de l'échec (...) a longtemps tétanisée » (NS, 2017: 64), se tapit en effet Epinglette, le surnom qu'enfant lui ont donné ses parents en raison de sa « silhouette très fine et des attitudes qui les piquaient » (NS, 2011: 16 ; 2013: 21). C'est donc un autoportrait bien sombre et morose que NS trace de celle qu'elle fut depuis sa tendre enfance jusqu'au moment où elle eut l'audace de prendre les rênes de son existence.

Confrontée dès son plus jeune âge à deux modèles opposés, celui, déprimant, de sa grand-mère maternelle et celui, rutilant – du moins professionnellement – de ses parents, la petite fille n'a pas tardé à choisir « son camp » : « Elle aime les larmes, les épaules voûtées, les regards tristes. C'est sa plaie, son pays » (NS, 2017: 89). Aussi se rend-elle fréquemment du côté de la rue du Marché-aux-Herbes, dans la boutique *Miss Florence*, « pour tuer le temps ou pour distraire Rayele, on ne sait pas très bien » (*ibidem*) ; de temps en temps, elle y passe la nuit aux côtés de sa grand-mère, laquelle lui a offert *Le Père Goriot* : « Difficile de ne pas y voir un sens caché qui finit par se révéler, comme en surimpression. Il murmure la solitude et la peur de l'abandon de Rayele. (...) Ce qui laisse entendre que partir c'est trahir, et que vivre c'est tuer l'autre. Message reçu » (*idem*: 91-92).

Du côté parental, au contraire, la ruche ne cesse de s'activer et de prendre de l'ampleur : « Il ne nous serait jamais venu à l'esprit de remettre en question le succès de nos magasins. Nous avions foi en eux » (*idem*: 69). Quand elle se promène aujourd'hui dans le centre de Bruxelles, du côté de la Bourse et de la Place de la Monnaie, ou se souvient de leur magasin de la Veldstraat à Gand, NS sent remonter en elle des pans entiers de son enfance et, dit-elle, avec eux, « cette certitude de s'être trouvée au cœur d'une machine à la fois formidablement vivante et terriblement dévastatrice. Elle emportait tout sur son passage. Chacun était, quel que soit son âge, son rôle, son implication dans le dispositif, aspiré par le système » (*idem*: 108). Décrivant cet univers « fébrile, inquiet, joyeux » dans lequel, « emportée par le mouvement, réglée au diapason, vouée à la cause », elle a grandi, un monde « où la nervosité, l'ambition, la concurrence [les] galvanisaient », où, malgré la fragilité de leur position, « l'orgueil [les] brisait et [les] faisait vivre » – « C'était prodigieusement excitant et terriblement angoissant, si bien que nous, notre famille, et avec elle nos ancêtres, notre lignée, sans bien comprendre derrière quoi mais essoufflés, concentrés, programmés, les uns à la suite des autres, nous courions » (*idem*: 70) –, NS se rappelle qu'enfant, elle était « continuellement ramenée au magasin » qu'elle présente comme « notre noyau dur » (*idem*: 44), « notre seul lieu, notre seule peau » (*idem*: 58).

Rien d'étonnant donc à ce qu'elle ait longtemps pensé que « le monde des *shmatte*s » était « [leur] seule patrie. Qu'il formait un pays dans le pays, avec des règles qui lui étaient propres, et plus encore, une forme particulière et non interchangeable d'*esprit*. J'étais reliée de l'intérieur, cela relevait d'un marquage de notre ADN » (*idem*: 30). Rien de surprenant non plus à ce que, bien que se sentant étrangère à cet univers où, le temps passant, elle est de plus en plus gagnée par l'ennui et la morosité– « Ce que je percevais était de l'ordre de la douleur fantôme, les picotements d'une plaie qui ne faisait plus partie de mon corps mais qui m'avait été léguée, ou que, mécanismes inconscients, excès de loyauté, je n'avais pas voulu atténuer » (*idem*: 30-31) –, elle ait tant tardé à entrevoir la possibilité d'un ailleurs. Et pourtant, dit-elle, dans la Veldstraat, tout près de leur magasin, se trouvait le musée Arnold Vander Haeghen, un ancien hôtel particulier abritant les archives de Maurice Maeterlinck, l'auteur de *La Vie des abeilles* : « Les abeilles, c'étaient nous, l'ailleurs était à deux pas, je ne le savais pas » (*idem*: 45). En effet, dans ce milieu où l'on « se méfiait des penseurs, de-ceux-qui-ont-fait-des-

études », où « l'argent était un décomplexant [qui] justifiait les choix, validait les trajectoires » (*idem*: 112), où, « plus que les années d'études ou le nombre de diplômes, 'avoir l'esprit d'entreprise' était un sésame » et le compliment le plus précieux dans la bouche des commerçants de la génération de Tina et Octave, nul n'était préparé « à revoir ses catégories » : « D'un côté les fringues, de l'autre la culture » (*idem*: 114).

Engagée bien malgré elle dans cette aventure familiale, l'adolescente, qui ne se rebelle que lorsque Tina rentre à la maison avec des sacs entiers de vêtements qu'elle a choisis pour sa fille (*idem*: 77) et que les signes extérieurs de richesse pétrifient, se demande « comment raser les murs à la manière de Rayele (...) ? De quelle façon cacher l'éclat, la vitalité, la consommation désinvolte qui la trahissent ? » ; car elle sent bien que « ce langage n'est pas le sien. Et s'il ne la dit pas, qui est-elle ? / (...) Qui aurait pu l'entendre, ne pas s'en inquiéter, la prendre au sérieux ? » (*idem*: 113).

Côté vie familiale, l'ambiance n'est en effet nullement à l'euphorie ! Se remémorant son enfance et celle de son frère, NS signale qu'ils ne manquaient de rien à la maison, bien au contraire, mais que « la vie y était triste » (NS, 2011: 41). Lors des repas pris à la hâte, parents et enfants communiquent peu ; chacun est dans sa bulle, avant de s'en aller vaquer à ses occupations personnelles. Le manque de contact entre les membres de la famille et le profond silence qui règne la culpabilisent : « Ce silence m'angoissait. Je n'arrêtais pas de me demander ce que j'avais fait de mal. Je voulais me faire pardonner, mais je ne savais pas de quoi ni comment. Personne ne m'a expliqué. En vérité, ma mère n'allait pas bien, nous faisions semblant de rien » (*idem*: 42). En outre, leurs parents travaillant beaucoup et sortant souvent le soir, les deux enfants sont alors gardés par une gouvernante de service avec laquelle la fillette ne se sent aucune complicité : « c'était une alliance de circonstances, qui durait ce qu'elle durait. J'avais peu à donner et ne recevais que le minimum en retour » (*idem*: 47).

Dans son récit *Karen et moi* (2011), NS décrit longuement et à maintes reprises le mal-être qui était alors le sien :

J'ai été une petite fille solitaire et sauvage. Avide d'amour. Mes parents me regardaient comme un casse-tête ; je parlais peu, je restais souvent en retrait (*idem*: 13).

On me trouvait étrange, je ne comprenais pas pourquoi. Je n'aimais pas aller jouer chez des amis, je n'aimais pas les recevoir chez moi, j'avais peur de les déranger ou qu'elles

s'ennuient. J'étais une enfant poids plume, je marchais sur la pointe des pieds, j'aurais voulu me fondre dans décor, je croyais n'avoir rien à dire. Quelque chose clochait, je le sentais, mais je ne savais pas si cela venait des autres ou bien de moi (*idem*: 20).

Depuis toute petite, j'ai pensé que je n'étais pas digne d'amour. Je ne me sentais pas aimable et n'avais aucune confiance en ma capacité de plaire. J'ai déployé beaucoup d'énergie à vouloir me faire aimer, mais il me manquait cette assurance première sans laquelle on reste désarmé. J'étais prête à tout pour combler le vide. J'avais l'impression de marcher au bord d'un précipice (*idem*: 34-35).

Les seuls et rares moments où elle convoque sa famille (parents, frère et cousines) dans sa chambre, c'est pour leur lire ses derniers poèmes... devant leur indifférence. Cependant, dit-elle, un jour, sa cousine aînée se risqua à lui faire entrevoir un avenir plus encourageant. Du haut de ses quinze ou seize ans, elle décréta : « Toi, tu deviendras quelqu'un » ... « et j'en aurais pleuré d'espoir et de gratitude » (*idem*: 76).

Contrastant son univers plein « de rêves et de mots » à celui de ses parents où « il y avait de l'animation et des rires, l'apparence d'une vie normale », NS se revoit, enfant et adolescente, fréquemment cloîtrée dans sa chambre ou dans la serre au fond du jardin, plongée dans un livre :

J'en avais toujours un sous la main : dans mon cartable, sur ma table de chevet, dans la poche arrière de mon jean. A l'école j'étais celle qui passait son temps à lire. Cela sonnait un peu bizarre, mais je ne me sentais pas capable d'autre chose. Je n'arrivais pas à comprendre le monde autrement. D'une certaine manière, les livres faisaient écran entre les autres et moi. Je me cachais en même temps que je m'évadais. J'ai rejoint les montagnes suisses avec Heidi, l'Amérique avec Tom Sawyer, une île déserte avec Vendredi. Chaque lecture en amenait une autre. Je me suis enfoncée de plus en plus loin. J'avais envie de liberté, de soleil et de grand air (*idem*: 16-17).

Je ne savais comment grandir, ni quels mots poser sur ce que j'éprouvais. Je cherchais dans les livres des réponses aux questions qui me troublaient. Que me cache-t-on ? Pourquoi ne suis-je pas celle qu'on attend ? (*idem*: 23-24).



C'est à onze ans, raconte-t-elle, après qu'elle a lu *Le lion* de Joseph Kessel – « C'était un monde qui m'attirait, j'étais certaine qu'il était fait pour moi » (*idem*: 49) –, qu'à sa demande, la famille décide de se rendre au Kenya pendant les vacances scolaires. C'est au cours de ce voyage, continue-t-elle (Fiction oblige ! <sup>26</sup>), qu'elle lut, sous une tente et à la lumière d'une lampe de poche, *La Ferme africaine* de Karen Blixen avec laquelle elle s'identifie sur-le-champ :

elle c'était moi et moi j'étais elle. *Karen, my sister*. Comme elle, je venais d'un monde qui m'étouffait. Petite fille choyée de la bonne société, pélican noir au milieu de demoiselles bien peignées, comme elle j'étais la moins préparée à faire face à cette force que je sentais rugir et qui me poussait vers l'ailleurs, loin, très loin de ce pour quoi j'avais été programmée (enfance sans histoire, études honorables, beau mariage). J'étais une écorchée vive, j'étais un sac de larmes. L'envie de bien faire et d'être aimée m'avait poussée à taire cette fureur qui bouillait en moi, une envie de crier quand on m'avait appris à sourire, tendre le cou pour que glisse le collier, ajouter du silence au silence, alors qu'au milieu de cette nature sauvage, parmi les lions, les gazelles, les girafes, je retrouvais ma nature intime et profonde : l'appel de la forêt m'avait saisie. Je rêvais d'être cette enfant qui chemine avec le lion de Kessel et je pleurais à sanglots pendant que Buck, le chien de Jack London, traversait le Grand Nord. Cette aspiration à la noblesse me grisait, j'étais passée de l'autre côté, j'avais percé le secret, poussé la porte. Ils m'avaient réveillée. Je me découvrais une nouvelle famille, imaginaire, des dizaines et dizaines d'aspirants à la Beauté. Je tendais l'oreille, j'ouvrais mon cœur, je devenais une des leurs (*idem*: 10-11).

J'aurais voulu qu'elle vienne me dire, qu'elle raconte à l'enfant que j'étais, comment faire avec cette sensation d'étrangeté qui m'éloignait des autres (...). Dis-moi, Karen. Dis-moi comment tu as fait (*idem*: 11).

---

<sup>26</sup> Bien que, dans plusieurs interviews, elle reconnaisse que la narratrice de ses récits, c'est bien elle, dans un texte intitulé « Karen avant Karen », NS confesse, pour cet épisode, qu'elle n'avait pas exactement onze ans et qu'elle n'était pas tout à fait sous une tente lorsqu'elle découvrit *La Ferme africaine*, « mais cette femme [Karen Blixen], je l'ai su tout de suite, cette femme avait des choses à me dire » (« Karen avant Karen »).Egalement à Géraldine Kamps : « Ce qui se passe avant tout à onze ans, sous cette tente au Kenya – qui pour moi n'était pas tout à fait une tente, mais ça n'a pas d'importance –, c'est cette découverte que les livres sont porteurs d'un monde, qu'ils peuvent parfois dire mieux que la 'vraie vie', mettre des mots sur ce que l'on éprouve, ou emmener ailleurs. Cela a été une révélation. La lecture de *La ferme africaine*, bien sûr, mais surtout le goût des livres. Ils sont devenus mes repères. A partir de là, une lecture en a entraîné une autre, et je ne me suis plus arrêtée » (Kamps, 2011).

Quelque vingt-cinq ans plus tard, de retour au Kenya en compagnie de ses deux filles auxquelles elle désire faire découvrir ce qui, à leur âge, l'avait tellement émerveillée et enthousiasmée, NS ne peut s'empêcher de repenser à son premier voyage au lac Nakuru, celui de son enfance, lorsque leur Jeep avait roulé à la rencontre d'un groupe de pélicans blancs : « Je l'avais immédiatement reconnu, le pélican noir surgit à contre-courant, le seul identifiable de la troupe : c'était moi, le casse-tête de mes parents » (*idem*: 53). Lors du deuxième voyage, alors qu'elles sont perdues dans la savane en compagnie de leur guide, s'identifiant une nouvelle fois à Karen et sentant exploser en elle sa part sauvage et son besoin d'aventure – « tout ce que je m'étais si bien appliquée à taire, un goût de l'ailleurs, une soif de poésie, un chagrin jamais tari » –, NS murmure mentalement à ses filles : « Ne faites pas comme moi, n'ayez pas peur, ouvrez les yeux, désirez plus, écoutez ce que la savane nous dit » (*ibidem*).

Certes, dit-elle, à l'époque elle aurait aimé que ses parents lui racontent la vie de Karen, de cette femme qui l'a tant accompagnée durant son enfance et son adolescence :

J'appelais à l'aide, je cherchais par quel moyen me trouver. Karen m'a aidée. Elle était une force brisée qui résiste, un appel permanent à la poésie. J'écrivais des poèmes à l'âge où Karen noircissait ses carnets. Je me rêvais vétérinaire et princesse d'une arche de Noé quand Karen s'incarnait en dame africaine (*idem*: 13-14).

Mais, contrairement au père de Karen Blixen, un homme progressiste dans un milieu conservateur et qui, bien qu'il se suicidât alors que sa fille n'avait que dix ans, lui légua son puissant héritage : « ne pas craindre d'avoir de grands rêves, aller voir le vaste monde, placer la liberté au plus haut » (*idem*: 20), son père à elle est un homme taiseux – taciturne, dirait-on en France – et peu expansif, qui « donnait (...) l'impression d'être le spectateur de sa propre vie », qui n'aurait jamais remis en question « notre système » (*idem*: 21), et ce même si un jour il lui avoua combien il aurait voulu tout lâcher et se lancer dans un tour du monde. C'était, précise N.S., après qu'il m'avait vue pleurer longuement sur « ma difficulté à exister » (*idem*: 22).

Ce père a beau tenter de la rassurer, de lui cacher ses soucis et ses chagrins, la petite fille a toujours l'impression d'embarrasser ses proches ; elle se sent coupable de tenter de dire ce que personne ne semble ou ne veut voir : les trop longues siestes de sa

mère, son impressionnante armoire à pharmacie pleine d'antidépresseurs et d'anxiolytiques... « Je m'éloignais de plus en plus de la vraie vie » ; c'était pourtant « un secret de polichinelle », dit-elle, « mais, moi, je ne savais pas » (*idem*: 24-25), car personne ne l'a mise au courant de ce qui tourmente cette femme « incapable de mettre des mots sur les angoisses qui l'étreignaient depuis sa petite enfance » (NS, 2013: 71), « piégée par (...) ses phobies, lesquelles disaient aussi ce que ses parents avaient tu » (*idem*: 76) : « ma mère ne s'était jamais remise de la désertion de son père » (*idem*: 65). Aussi NS n'éprouve-t-elle aucune difficulté à imaginer Karen étendue sur son lit et perdue dans ses sombres pensées ; c'est en effet, dit-elle, une image qui lui est familière : sa mère à elle allongée sur le canapé du salon, le regard vide, sans plus de goût pour rien, plongée « dans une longue et douloureuse somnolence qui, par ricochet, nous abrutit tous », « prisonnière d'un monde invisible qui la torturait et nous l'avait ravie » (*idem*: 52).

Un jour, alors qu'elle pleure depuis deux ans la mort de sa mère [Rayele], « de moins en moins capable de dissimuler son mal de vivre » (NS, 2011: 73), couchée dans sa chambre aux rideaux tirés, Tina appelle sa fille pour lui communiquer sa décision de mettre fin à ses jours, et la charge de prendre soin du reste de la famille... « Je pleure, je me braque, je refuse de la croire. J'ai quatorze ans, je lui en veux, je ne comprends rien à ce qu'elle dit » (*ibidem*). Bien des années après cet épisode aussi traumatisant que culpabilisant, NS continuera de penser que, si elle avait été « une meilleure fille, avec un caractère plus facile et moins de susceptibilité », jamais sa mère n'aurait songé à les abandonner :

J'étais bien incapable alors d'entendre sa souffrance, je ne voyais que les effets qu'elle avait sur ma vie. Je me sentais perdue. Quelle sorte de fille étais-je donc pour ne pas donner suffisamment de force à ma mère ? Sous-entendu : pourquoi ne comptais-je pas assez pour la retenir ? Je n'étais pas la seule à me poser ce genre de question puisque, longtemps après ce jour noir où mon grand-père abandonna sa femme et sa fille, ma mère pensait encore que, si elle avait été une meilleure fille, son père ne serait pas parti. Si bien que cette peur de l'abandon se répétait et que le désarroi des uns devenait le désarroi des autres (*idem*: 112-113).

Son drame familial, celle qui, « de sa petite enfance à ses cinquante ans, (...) n'a jamais parlé de ses peurs » (NS, 2013: 76), l'a relatée en détail aux différents médecins et psychiatres chargés de calmer ses angoisses. C'est dire, signale NS, que sa mère connaissait bien, sans jamais avoir cessé d'en souffrir, l'enchaînement des événements qui les avaient tenues, Rayele et elle, « dans cette idée qu'humiliées par le départ de Max elles n'avaient plus eu droit qu'à une vie au rabais » ; sa mère, ajoute-t-elle, en avait gardé le sentiment « de ne pas compter assez pour ceux qu'elle aimait, puis, d'une façon plus générale, de ne pas être suffisamment aimable, complexes dont malheureusement j'héritai. Il y avait là une faille, le manque qui rendit ma mère si fragile et avec lequel il lui fallut vivre, et nous aussi » (*idem*: 53). C'est dire aussi que, contrairement à Karen qui reçut l'appui inconditionnel d'une mère trouvant toujours les mots justes pour lui manifester son affection, Epinglette dut se contenter de vagues « paroles consolatrices » : « À certains moments, on n'a pas pu me les donner, à d'autres je n'ai pas voulu les entendre, [...], et j'ai trop souvent gardé un silence têtu pendant que mes parents, à leur façon et avec insistance, me sondaient : Et alors, qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'air si mélancolique » (NS, 2011: 26-27)<sup>27</sup>. Comme elle le reconnaît sans peine, elle est bien « la fille de [s]a mère » : « Je portais sur moi ses doutes et son mal-être. Je lisais les livres de Karen Blixen » (*idem*: 26).

À l'époque, presque chaque été, l'adolescente passe une partie de ses vacances en Espagne, dans la maison que Max et sa femme Gitta possèdent à Benalmadena, sur les hauteurs entre Malaga et Marbella, si bien, dit-elle, qu'elle eut « l'occasion de l'observer et de décoder ses rares confidences. Je sais donc ses angoisses et ce terrible sentiment de culpabilité qui ne le lâcha pas » (*idem*: 38). Seule enfant au milieu d'adultes (Inga et Werner, les amis de Berlin ; Mony, l'avocat bulgare de Max ; Fanny, la sœur de Max), la jeune fille participe peu à la conversation. Une unique chose, confie-t-elle, attirait alors son attention, le numéro tatoué sur l'avant-bras de son grand-père maternel, « seule trace visible de ses deux années et demies passées à Auschwitz » (NS, 2013: 11), et qu'elle connaît naturellement par cœur : « Il me captivait. Et ici plus qu'ailleurs. Alors qu'à Berlin Max ne quittait pas ses costumes, ici, à Marbella, (...) il portait des chemises à manches courtes (...), ce qui me laissait tout loisir d'observer le

---

<sup>27</sup> Fernand, le chauffeur de la famille pendant plus de 15 ans et avec lequel Epinglette était très complice – il l'appelait « princesse » (NS, 2011: 49) – les quitta du jour au lendemain, sans un mot d'explication : « J'aime à penser qu'il ne supportait pas la dépression de ma mère, ni cette façon que nous avons de faire comme si de rien n'était » (NS, 2013: 13).

déroulé de l'encre verte de son avant-bras » (*idem*: 12-13). A quel moment la jeune fille fut-elle conscience de la signification de ce tatouage ? « Qui me l'a apprise et comment ? Je suis incapable de le dire » (*idem*: 15). Evoquant plusieurs des lectures qui entrèrent progressivement dans sa vie grâce à son père – les livres d'Elie Wiesel, « lesquels étaient directement liés à son expérience concentrationnaire » (*ibidem*), ceux de Primo Levi et de Robert Anselme... –, NS se souvient que « chacun me disait ce que taisait mon grand-père, je ne comprenais pas tout, mais je me renseignais » (*idem*: 16). Aussi, un été, s'autorise-t-elle à le questionner :

'Ce n'était pas facile' est pratiquement la seule phrase que je réussis, adolescente, à soutirer à mon grand-père Max lorsque je lui demandais de me parler des camps. Le reste, les autres questions qui se bousculaient (...): 'où as-tu été arrêté?', 'quelqu'un t'a-t-il dénoncé?', 'qu'est devenue ta première femme?', 'comment as-tu fait pour survivre?' glissaient sur lui comme des gouttes de pluie sur une paroi de verre. Il ne m'offrait aucune prise. De ce passé-là, des années durant, il ne dirait rien, il ne voulait rien avoir à faire avec lui. J'étais loin de penser qu'un jour ma génération s'en fatiguerait aussi (NS, 2015: 15).

Alors depuis, je lis, je cherche. Et j'imagine (« Max, à ce que j'imagine »).

Bien qu'elle dise s'être habituée depuis lors aux « réponses évasives des déportés » (NS, 2013: 16) :

Le silence et les évitements des rescapés étaient des données avec lesquelles, en définitive, nous devions tous composer. Presque tous les grands-parents autour de mon frère et moi, de mes cousines, de mes amies se taisaient. Nous ne savions des camps que ce que nous en disaient les films et les livres, lesquels restaient pour nous des témoignages d'inconnus. La loi du silence régnait. Nous devions nous contenter des trois ou quatre histoires que l'on nous resservait d'année en année. Pour ma part, et en ce qui concerne Max : son appendicite opérée à Buchenwald après la marche de la mort, des sabots trop petits pour ses très grands pieds, du pain volé dans les cuisines. C'était peu mais les enfants de déportés, nos parents, étaient bien incapables d'en demander plus. Et nous sommes restés longtemps à les imiter (*idem*: 17),

un été cependant, sans doute parce qu'il sent l'attente de sa petite-fille, Max commence à lui raconter sa déportation, d'une voix calme, la voix éteinte des rescapés, « celle qui raconte d'un ton monocorde, s'en tient aux faits, soudain se brise » ; NS se rappelle l'embarras et le visage fermé de son grand-père lui déroulant ses souvenirs : « Je l'écoutais, très attentive, jusqu'au moment où je ne parvins plus à rester concentrée. Max était lancé et je n'en pouvais plus. Je bâillais, j'étais fatiguée » (*idem*: 18). A l'heure d'écrire son récit, la narratrice regrette, bien entendu, son manque d'intérêt d'alors, même si elle se dit certaine d'avoir inscrit quelque part, dans les semaines suivantes, le numéro du tatouage de son grand-père. De même, se souvenant d'une conférence au cours de laquelle un thérapeute familial, rescapé d'Auschwitz, lança aux auditeurs une surprenante mise en garde : « Ne comptez pas sur moi pour vous parler des camps », et ce bien qu'il relevât sa manche pour leur montrer un numéro que tous s'empressèrent de noter, NS confesse : « Nous voulions nous souvenir et garder une trace, nous voulions recevoir les témoignages des survivants » (*idem*: 17).

Après la mort de Max, et durant une bonne quinzaine d'années, la jeune fille se désintéressera de la Shoah. De fait, l'adolescente a d'autres curiosités et envies : « Je sentais monter en moi l'appel de l'ailleurs » (NS, 2011: 39). Fille du Nord tout comme Karen, elle aussi rêve de partir, à 18 ans, n'importe où, pour autant que ce soit loin de chez elle. Son projet le plus précis consiste à rejoindre un kibboutz en Israël... Sans doute tient-elle ce goût du voyage de ses « ancêtres vikings », « des juifs polonais répartis entre Lublin et Varsovie » (*ibidem*). En outre, de son grand-père maternel, la jeune fille n'a-t-elle pas appris ce que sont « ces sentiments d'urgence et de précarité », lui qui ne sort jamais de chez lui sans son passeport, ses médicaments et quelques diamants ? Toutefois, devant l'inquiétude et les réticences de son père qui considère qu'il est « plus prudent de tracer des lignes droites plutôt que de s'aventurer sur des routes sinueuses », il lui faudra vite renoncer à ce désir de recommencer à zéro, d'essayer en Israël ce qu'elle est convaincue d'avoir raté en Belgique. « Et puis, ma famille pensait que ma mère avait besoin de moi : elle était si fragile. Je n'insistai pas. Il valait mieux que je ne m'éloigne pas » (*idem*: 40). A posteriori, NS ne pourra que se lamenter d'avoir eu l'impression de trahir les siens à chaque fois que l'envie lui prenait de poser un acte lui ressemblant :

Tracer ma voie, c'était renier la leur, et j'ai fait autant de pas en avant que de marches arrière. Je ne suis pas partie en Israël, j'ai quitté à dix-sept ans mon petit ami trotskiste que j'adorais, je me suis mariée, j'ai occupé ma place de jolie jeune femme, sympathique et sage, et, même si j'ai gardé intact mon beau rêve de poésie, j'ai toujours continué à le cacher sous la table. Je n'ai pas réussi à m'affirmer. J'en suis encore aujourd'hui à essayer de tout emporter, garder mes deux visages, être celle-ci et celle-là, la sœur de Karen et la fille parfaitement convenable, composer plutôt qu'être déloyale, programme impossible, je le sais (*idem*: 87).

De fait, dans des pages consacrées à son mariage célébré fin août 1995, quelques jours seulement après la fin de ses études de lettres, et à son époux, certes « attentif et aimant » (*idem*: 104) mais dont elle avait tant espéré qu'il l'arracherait à son milieu et à cette vie qui ne lui ressemblait pas – « J'avais attendu qu'il m'amènât ailleurs, mais ni lui ni moi n'en étions réellement capables. Et puis, pour lui, j'étais son ailleurs : je suffisais à son bonheur » (*idem*: 80) –, NS exprime tous les sentiments de malaise et d'oppression qui l'accablaient à cette époque, elle qui, en se mariant, avait cru qu'elle arriverait à se « mettre à l'abri » d'elle-même (*idem*: 33). Certes, dit-elle, sa vie prit dès lors un tour plus ordinaire : elle perdit son visage farouche, commença à devenir sociable, parla plus et lut moins (*idem*: 41), mais ses attentes frustrées la plongèrent peu à peu dans le doute d'être capable de s'en sortir et de trouver enfin sa place :

J'envie ton visage rêche, Karen. Moi, si je ne crie pas, on ne devine rien de mes tourments. J'ai l'air aujourd'hui si lisse, si comme il faut. Mais je suis âpre et je souffre. Parce que je suis comme toi. Fébrile. Punie d'avoir trop rêvé. Je déploie de grands efforts pour ne rien laisser paraître de mon agitation ; souvent j'y parviens, je réussis à garder une humeur égale, mais je me sens de plus en plus en danger. Comme si j'étais hors du mouvement. Etrangère à ce qui se déroule sous mes yeux. Il y a eux, la famille, mon mari, les amis, et il y a moi. C'est un sentiment pénible. J'ai beau essayer de me mettre au bon rythme, je reste en décalage. Lorsque je regarde les photographies défiler et, avec elles, les années, les coiffures, les sourires – tant d'efforts pour entrer dans le rang –, je ne me reconnais pas. Cette fille et son masque, ce n'est pas moi (*idem*: 71-72).

Évoquant la mort de son chien Boots adopté un mois après son mariage, NS se rappelle la grande tristesse qui s'empara alors d'elle – « les souvenirs remontent, je pleure, tout

se mélange. Il y a la mort de ma grand-mère, bien sûr, laquelle me manque encore aujourd'hui, il y a la dépression de ma mère, qui jusque-là couvait et devient aussitôt trou béant, il y a ma solitude » –, mais aussi l'immense bonheur éprouvé, des années durant, d'aller le promener tous les matins en forêt : « Cela me faisait du bien, je me perdais dans mes pensées, j'imaginai les livres que j'espérais un jour écrire. (...) Cette forêt, c'était ma *chambre à moi*, le seul endroit où je pouvais avouer mes rêves de poésie » (*idem*: 58).

Consciente que le moment viendra où elle ne pourra plus « faire semblant », où il lui faudra « faire face » (*idem*: 115), comparant son attitude avec celle suggérée par les rescapés – « on en dit le minimum, on ne complique pas les choses, on fait profil bas. Parfois au risque de se réveiller trop tard », telle cette femme rencontrée à Tel-Aviv qui avait oublié le numéro de sa mère déportée à Auschwitz » (NS, 2013: 21) –, elle n'en finit cependant pas de se demander si elle a le droit de sortir du cercle que leurs parents et les générations précédentes ont tracé pour eux (NS, 2011: 117).

Plusieurs années passeront encore avant qu'elle n'ose s'avouer définitivement ses « rêves d'écriture » et qu'à l'approche de la trentaine, elle ne s'en retourne « vers les métiers du livre » (NS, 2013: 66). Comme elle le confie à sa sœur Karen,

j'ai mis du temps à me libérer de la panoplie que je m'étais fabriquée. Petit à petit, j'ai désappris la triche. J'ai voulu avoir moins peur d'être moi-même, ne plus éprouver le besoin de plaire à tout prix, oser revenir à ma nature profonde. C'est de ce moment-là que, moi aussi, Karen, j'ai commencé à écrire (NS, 2011: 44).

## **Temps de résilience et d'écriture**

### ***Karen et moi***

Dans son récit *Karen et moi*, NS informe d'emblée le lecteur que, bien que Karen Blixen (1885-1962) soit entrée dans sa vie il y a longtemps déjà, ce n'est qu'assez récemment qu'elle a ressenti le besoin impérieux de revenir vers elle, « moins pour elle que pour moi » (NS, 2011: 9), précise-t-elle. Aussi, pressée de la retrouver et séduite par la couverture du livre *Lettres d'Afrique 1914-1931*, se décida-t-elle à commander le recueil contenant les missives que la *farmer* danoise envoya à sa famille tout au long de son séjour au Kenya – l'Afrique orientale britannique –, « un monde où chacun était ramené à sa vérité première » (*idem*: 12).



L'idée de relater la vie de cette « formidable conteuse » qui, « toute sa vie, (...) aima raconter des histoires », mais dut, avant de trouver sa voie et de devenir une écrivaine célèbre, « toucher le fond, mordre la poussière, ramper » (*ibidem*), s'est imposée à elle, indique NS, alors qu'elle-même s'était fourvoyée dans une existence sclérosée de jeune femme modèle à laquelle elle se sentait complètement étrangère et que ses tentatives pour s'affirmer s'étaient toutes soldées par des échecs : « un roman inachevé, une solitude toujours plus grande, le sentiment de regarder passer sa vie » (*idem*: 11).

À la lecture de cette correspondance, NS affirme s'être identifiée de plus en plus à celle qu'elle n'hésite pas à présenter comme la « Karen de mes songes, double de moi-même » (*idem*: 40) :

elle est désormais celle en miroir de laquelle je me penche sur ma vie de femme. Nous parlons la même langue. Elle a mis des mots sur ma souffrance. Sur mes désirs, aussi. Elle m'ouvre le chemin, elle est mon guide. Karen, ma sœur Karen, ne vois-tu rien venir pour moi ? / Je t'imagine, Karen. Je prends appui contre le bord de ta fenêtre et te regarde écrire, seule à la table de travail de ton bureau danois (*idem*: 14).

Dans un texte qu'elle intitule « Karen avant Karen », NS s'interroge sur ce que ce double imaginaire avait à lui dire qu'elle-même ne pouvait entendre autrement : cette femme, souligne-t-elle, qui à l'époque n'était pas encore la Karen Blixen connue et reconnue – celle qui, des années plus tard, dans *La Ferme africaine*, fictionnaliserait sa vie et la transformerait en un destin sublime –, mais celle qui, « hagarde, inquiète et rebelle, la tête penchée sur les pages qu'elle noircit », « cherche à comprendre qui du hasard, de l'illusion aveuglante ou de la prédisposition familiale l'a menée sur ces collines de Nairobi, (...), femme à terre que la vie punit d'avoir trop rêvé » (NS, « Karen avant Karen »).

C'est bien là, selon NS, que résident « le charme et l'intérêt » de cette correspondance bouleversante, qui débute deux décennies avant l'œuvre à venir et ne sera publiée que posthumément : « Écrire alors qu'on pense n'être lu que d'un seul destinataire. Écrire sans plan, sans imaginer, sans rien en attendre » (*ibidem*). Dans ces centaines de lettres, Karen, minée par les soucis, avoue en effet aux siens « combien elle a besoin de se trouver, de construire quelque chose qui lui appartienne vraiment et

exprime sa personnalité » (NS, 2011: 84) ; elle les prie « de croire en elle, de ne pas la juger, de lui faire confiance » ; elle leur demande « à être reconnue et à exister hors des modèles préécrits par son milieu » ; et NS, à la lecture de ces pages, de sentir qu'elle aussi était alors prête pour un tel dévoilement :

Je voulais affronter le monde et ma vraie nature, être en accord avec mes aspirations, sortir de mes retranchements, gagner en liberté, si bien que me détachant de ce qui avait été jusque-là mes repères et appelant au secours une Karen fantasmée et redessinée à mon image, 'mon double, ma sœur', je mis mes pas dans les siens et commençai à écrire (NS, « Karen avant Karen »).

Le projet initial consistait à composer « une biographie pour la jeunesse » (NS, 2011: 11), où l'accent aurait été mis sur la force du destin de cette femme qui, malmenée et humiliée, finit par triompher des épreuves et trouve son salut dans l'écriture. Toutefois, indique NS, plus elle cernait la personnalité de son personnage, plus elle en apprenait sur elle-même, plus elle découvrait que celle-ci la renvoyait à sa propre existence :

Cette femme me parle. Karen est ma sœur, son chemin est le mien. Je voudrais dire ses désirs, ses épreuves, son besoin d'exister. Tracer les contours de ce qui l'amène à créer. J'ai l'impression qu'en parlant d'elle j'arriverai à parler de moi. (...). Et, comme Karen, j'ai l'espoir que l'écriture pourra me sauver (*idem*: 75).

Aussi, au fur et à mesure qu'elle mêle sa voix à celle de Karen, qu'elle progresse dans son dialogue avec cette figure tutélaire, ce qui, au départ, était conçu comme une biographie deviendra progressivement « un roman-récit, (...), portrait en creux ou construction en miroir, elle pour me dire, moi cherchant à capter quelque chose qui avait à voir avec son âme ». Le voyage – initiatique – ne se fit pas sans douleur mais n'était pas négociable, admet NS qui reconnaît qu'elle doit à Karen Blixen « ce qui peut ressembler aux prémices d'une émancipation, mon saut vers l'inconnu » (NS, « Karen avant Karen ») ; car, sans cette rencontre, jamais elle n'aurait eu l'audace de passer aux aveux et de se raconter aussi intimement. En avançant dans son récit confessionnel, NS se rend compte en effet que « les digues cèdent. Lentement, j'apprends à relever le regard » (NS, 2011: 135).

Avant de clore cet ouvrage, la narratrice a cependant un ultime rendez-vous avec Karen : « Ma sœur Karen, il me reste à entreprendre l'ultime voyage vers toi » (*idem*: 136). Lors de son passage par Copenhague, bien que s'interrogeant sur ce derrière quoi elle court et tentée de faire demi-tour, NS sait qu'il lui est désormais impossible de faire marche arrière : « j'ai rendez-vous avec Karen. Ma part la plus intime m'appelle, je ne veux pas la manquer, je suis allée trop loin » (*idem*: 137). Consciente qu'« un pan de [s]a vie s'achève » (*idem*: 138), elle se rendra dès le lendemain à Rungsted pour y visiter la maison natale de l'écrivaine, devenue en 1991 le *Karen Blixen Museum*.

En route pour *Rungstedlund*, « les pensées et les images défil[a]nt », NS fait le projet de lire *De l'autre côté du miroir* – la suite d'*Alice au Pays des merveilles* – « puisque, dit-elle, c'est là où je vais aujourd'hui » (*idem*: 140). De fait, elle ira de surprise en surprise. La veille, lors du visionnement d'une vidéo sur le site du musée, elle avoue avoir été traversée par une sensation bizarre, « le sentiment désagréable d'être réveillée au milieu d'un rêve » : « Je ne retrouve pas dans cette figure soudain animée de ma sœur imaginaire, mon double, ma Karen. Cette femme ne lui ressemble pas : derrière l'écran, je découvre, peut-être pour la première fois, la vraie Karen Blixen » (*ibidem*). Par ailleurs, la découverte de la maison natale de l'écrivaine, plantée face au port de plaisance de Rungsted, alors qu'elle l'avait imaginée perdue au fond d'un bois, la trouble ; elle lui rappelle les vacances maritimes familiales de son enfance et lui remémore l'âme triste de sa mère : « j'ai envie de pleurer, je ne suis pas du tout là où je pensais arriver » (*idem*: 141).

Aussi, nombreuses sont les questions qui se bousculent dans son esprit : « Pourquoi suis-je au Danemark ? Quelle sorte de mère est Ingeborg pour ramener sa fille de quarante-six ans dans la maison de son enfance [après ses dix-sept années en Afrique] ? Et puis aussi, quelle sorte de mère est-ce que je suis, moi ? » (*ibidem*). Comprenant que c'est dans « cet entre-deux », situé entre cet ici où elle a trouvé refuge et ce là-bas où est restée son âme, que « Karen aux deux visages » a trouvé sa place, NS, que les séparations effraient – « Dans ma famille, elles ont chaque fois tué ceux qui sont restés. Mort symbolique, bien sûr, mais mort quand même » –, saisit que le moment est venu pour elle de surmonter ses peurs (*idem*: 141-142). La visite du musée, où elle découvre des photos d'une Karen resplendissante après la publication de *La Ferme africaine* – « Enfin elle a été reconnue pour ce qu'elle était » – ou des cartes postales

l'immortalisant en compagnie de personnes célèbres telles qu'Arthur Miller, Carson McCullers et Marilyn Monroe, la convainc que « la légende se construit » et qu'elle-même s'éloigne définitivement de son « âme sœur » (*idem*: 143).

Evoquant la visite qu'elle fit quelques années auparavant en compagnie de ses deux filles au *Karen Blixen Museum* de Nairobi – « j'étais au tout début de mon projet d'écriture, je voulais creuser dans cette direction, mais l'ensemble n'était encore qu'une vague intuition » (*idem*: 143-144) –, NS se souvient de leur avoir dit, face à un cliché d'une Karen au visage ravagé, que « décidément il en coûtait aux artistes de s'engager sur le chemin de la création » ; plus tard, feuilletant la brochure acquise à l'époque, elle repense au moment où, les yeux fixés sur la peau de léopard étendue au pied du lit de Karen, elle comprit qu'elle allait enfin écrire son livre (*idem*: 144).

S'attardant dans sa visite de *Rungstedlund* comme si elle en attendait « une révélation qui ne vient pas » et parcourant les sentiers du bois alentour où se trouve la tombe de Karen, elle ne peut s'empêcher de se demander où repose Ingeborg, tout comme de penser à sa mère qui, malgré la terrible scène de son enfance, est bien vivante<sup>28</sup> : « Cela m'aide à accepter l'idée que Karen va rester à Rungstedlund, et que moi je continuerai ma route » (*idem*: 145). Arrivée au terme de son aventure – le voyage se terminant, « mon livre aussi » –, elle sait que, lorsqu'elle quittera cet endroit,

ce sera nue mais débarrassée de la triche. Je me dis que c'est un bon départ et que je dois me faire confiance. Juste avant de rejoindre ma voiture, j'aperçois une silhouette à la fenêtre du bureau de Karen. J'imagine que c'est elle, nous nous regardons, j'esquisse un geste de la main, un bref sourire, puis je m'éloigne. Ne plus se retourner, oser le grand saut. / A mon tour maintenant (*idem*: 146).

En effet, « le temps était venu pour moi de laisser à son monde [cette femme qui « n'était pas qu'une figure poétique sortie de mon imagination »] et d'apprendre à avancer seule », précise-elle à Géraldine Kamps (2011).

Dans son texte « Karen avant Karen », revivant cette scène où elle imaginait Karen – laquelle, dit-elle, avait fini par trouver dans l'écriture le sens de son existence – l'encourageant alors qu'elle-même esquissait un geste discret en guise d'au revoir, en

---

<sup>28</sup> Elle a retrouvé l'équilibre et l'apaisement grâce, principalement, au yoga et à la sophrologie ; « Il n'empêche qu'elle n'a jamais pu se réconcilier avec son passé : elle l'enterre et il vient la rechercher » (NS, 2013: 52).

réponse à la question : « Qu'avait-elle à me dire cette femme que je ne pouvais entendre autrement ? », NS signale que c'est sans en avoir vraiment conscience qu'en quittant ces lieux, elle se dirigeait « vers une nouvelle vie et vers de nouveaux livres. Ce qui était écrit dans *Karen et moi*, la prise de risque, la fin du faire semblant, je mis du temps à pouvoir le vivre », tout comme Karen Blixen d'ailleurs dont les lettres « disent, avant même qu'elle puisse se le figurer, le formidable écrivain qu'elle va devenir ». Réfléchissant sur le pouvoir de l'écriture qui « en sait plus que les auteurs », qui « les devance » et qui, personnellement, l'a emmenée « ailleurs »<sup>29</sup>, l'écrivaine conclut qu'en allant vers Karen, elle cherchait une manière de s'approprier sa propre liberté, « un surcroît de sens, un réajustement ; son œuvre m'apporta une réponse, incomplète, engagée et lumineuse, laquelle me disait, encore et toujours, que nous ne pouvons faire mieux que nous en remettre à la littérature » (NS, « Karen avant Karen »).

### ***Max, en apparence***

De longues années durant, NS crut qu'il lui serait possible d'échapper à tout un pan de son histoire familiale. Comme elle le déclarait récemment, « je me disais, loin de moi, les Juifs. Mais cette histoire est tellement tragique et aussi passionnante d'un point de vue romanesque, que forcément, elle m'a rattrapée » (Van de Woestyne, 2019: 44). De fait, « On a beau se taire, ça crie tout seul. La loi du silence a ses limites » (NS, 2015: 17).

Le point de départ de *Max, en apparence* n'est autre que ce grand-père maternel auquel la fillette rendait de fréquentes visites à Berlin-Ouest ou près de Marbella, ou qu'elle vit à Bruxelles, notamment lors de la bar-mitsvah de son frère Alain<sup>30</sup>. Un homme sibyllin dont elle peinait à cerner « les différentes vies, les différents masques », car « rien n'était constant » en lui, « si ce n'est ce numéro tatoué sur l'avant-bras, le matricule témoignant de son passage par Auschwitz » (*idem*: 10) : ce numéro fascinant dont Epinglette lut la combinaison à maintes reprises, mais qui, une vingtaine d'années après la mort de Max, « malgré [s]es efforts pour le sauver de l'oubli, n'était plus

---

<sup>29</sup> Dans plusieurs de ses interviews et de ses textes, NS parle des livres qui furent « [s]es compagnons de route » (NS, 2011: 9), ainsi que des écrivains qui furent, pour elle, libérateurs et médiateurs pour découvrir le monde : Arthur Rimbaud, Jack London, Marguerite Yourcenar, Aragon, Blaise Cendrars, Marguerite Duras... Autant d'écrivains qui la tirent vers le haut, mais qui, avant de devenir célèbres, du moins certains, éprouvèrent maintes difficultés à trouver leur voie / voix.

<sup>30</sup> (<https://www.geni.com/people/Alain-Skovroneck/6000000009749029378>).

qu'une ombre brouillée » (*ibidem*). C'est en effet lorsqu'elle se rend compte que le numéro de matricule de son grand-père s'est effacé de sa mémoire que NS éprouve « le besoin de remonter le fil de son histoire [à lui] » (*idem*: 19) et celui aussi de « raconter le fil de [s]on histoire [à elle] » (Van de Woestyne, 2019: 44) : « Lever l'interdit. Ne plus faire comme si cette histoire ne me concernait pas. (...) Écrire, c'était pour moi servir et transgresser. Faire état de mes chaînes et m'en libérer » (NS, 2015: 19).

Bien décidée à « organiser le chaos » dont elle est l'héritière (NS, 2013: 79) et consciente de « la gravité » de ce qu'elle a à écrire – « Je ne dois pas l'oublier » (*idem*: 137) –, c'est dans une minutieuse (en)quête tous azimuts qu'elle se lance alors, à la recherche de cet homme qui non seulement avait très peu raconté de ce qu'il avait vécu en déportation mais qui, pendant plusieurs décennies, s'était caché derrière des apparences trompeuses : « Ce qu'on ne sait pas ne fait pas mal » (*idem*: 79), aimait répéter celui qui refusait que sa vie soit réduite aux plus de deux années qu'il avait passées près d'Auschwitz.

D'une part, dit-elle, en même temps qu'elle découvre sa nouvelle vie d'écrivain qu'elle avait tant espérée et attendue, elle s'efforce de rassembler ses lointains souvenirs sur la vie de Max :

Je me revoyais, sombre adolescente, installée à côté de lui sur les routes de Marbella. Je l'entendais me raconter l'arrivée à Auschwitz, son travail à la mine, sa rencontre avec Pavel, la RDA. Des scènes de mon enfance me revenaient, des attitudes, des confidences. Pourtant, malgré mes efforts, le tableau restait incomplet. J'avais beaucoup oublié, les manques étaient flagrants, je n'étais jamais sûre de la vérité (*idem*: 23-24).

Se rendant compte que des pans entiers de mémoire vivante ont disparu depuis la mort de ses grands-parents maternels, l'écrivaine ne peut que déplorer de pas avoir mieux fait parler « les acteurs de mon histoire » tant qu'ils étaient encore en vie : « je n'ai pas eu la patience d'attendre que la parole se fraie un chemin » (*idem*: 87) ; « je regrette de ne pas avoir été plus attentive, de ne pas lui avoir posé plus de questions l'unique fois où [Max] voulut me raconter » (*idem*: 116).

D'autre part, elle consulte les archives (notamment à la caserne Dossin de Malines), elle visionne des documentaires et des films (Alain Resnais, Curzio Malaparte, Claude Lanzmann...), reprend et multiplie les lectures sur la Shoah, les

camps et les deux Allemagnes (Marguerite Duras, Primo Levi, Ilya Ehrenbourg, Vassili Grossman, Georges Perec, Art Spiegelman, W.G. Sebald, Henri Raczymow, Roger Perelman, Daniel Mendelsohn, Isaac Babel, Maxime Steinberg, Christa Wolf, Hans Fallada...). Bien qu'il s'agisse de « témoignages d'inconnus » (*idem*: 17); ils lui permettent d'approcher la réalité de ce que Max a vécu pendant la guerre et par après. Aussi, surmontant progressivement sa peur de confronter ses souvenirs au monde réel – « Je préférerais comme toujours m'en tenir à ma méthode habituelle : sortir le moins possible, renâcler à demander de l'aide, limiter les contacts, et beaucoup lire » (*idem*: 180) – se sent-elle enfin « prête à affronter le passé, j'avais rompu le pacte [du silence] » (*idem*: 23).

Dès lors, elle consulte ses proches. Elle hésite certes à se renseigner auprès de sa mère : « je ne sais si j'ai envie de lui demander de parler. Longtemps nous nous sommes peu entendues. Je lui en voulais de sa difficulté à vivre, moi qui avais déjà tant à faire avec mon mal-être » (*idem*: 53), de peur aussi de raviver sa douleur et ses craintes. Aussitôt qu'elle lui dit s'intéresser à la vie de son père, celle-ci se montre pourtant coopérative : « elle veut m'accompagner dans cette histoire » ; aussi lui raconte-t-elle dans le désordre son enfance et les images qu'il lui reste de ses parents vivant encore sous le même toit : « Sa voix est peu assurée, des idées nouvelles viennent sans cesse couper le fil de sa pensée mais elle s'applique à dire au plus juste. Elle sait que ce qu'elle me confie sera retranscrit » (*idem*: 51).

Lors des nombreux séjours qu'elle effectue en Israël depuis qu'elle a commencé à écrire, NS remarque que de nombreux habitants portent des tatouages (dauphins, signes bouddhiques...) <sup>31</sup>, les mêmes motifs se répétant à l'infini et s'affichant sans complexe, au point, avoue-t-elle, qu'elle fut tentée de les imiter (*idem*: 14). Plus loin, elle se dit convaincue que sa découverte des jeunes Israéliens ostensiblement tatoués fut pour beaucoup dans le besoin qu'elle éprouva de se retourner sur l'histoire de son grand-père :

Leurs tatouages me disaient combien ce qu'on tente d'enterrer finit par réapparaître, jouant un mauvais tour à ceux qui, dans l'urgence de construire leur nouveau pays,

---

<sup>31</sup> Certains petits-enfants de rescapés, « une poignée bien sûr, quelques plus enclins à la culpabilité que d'autres, se font tatouer sur l'avant-bras le matricule de déporté de leur aïeul. Cette fois de leur propre fait, au motif invoqué de la pérennité de la mémoire » (NS, 2015: 55).

avaient demandé aux rescapés de laisser derrière eux, dans cette Europe qui les avait si mal traités, leur nom, leur langue, leur passé (*idem*: 22).

À Tel-Aviv, elle est accueillie par une cousine de sa grand-mère Rayele, Monique Zylberberg (devenue Batya Zeev en 1946)<sup>32</sup>, qui passa son enfance à Seraing, dans la banlieue liégeoise : « Elle avait (...) strictement respecté la loi du silence. Je l'entends encore me confier n'avoir jamais parlé de la guerre à quiconque, pire ne rien connaître de l'histoire de sa mère, morte depuis des années, ni de celle de son frère, deux survivants comme elle » (*ibidem*). Elle y interroge aussi Fanny, la sœur de Max, qu'elle qualifie comme « ma très proche confidente » (*idem*: 23) ; c'est elle qui, lors d'une conversation, lui fera découvrir que Max logeait et travaillait à Jawischowitz, qu'il n'était pas à Auschwitz même :

J'avais depuis des années avec ce raccourci en tête d'un grand-père rescapé d'Auschwitz. J'avais suivi l'air du temps qui voulait que le nom d'Auschwitz fût devenu une sorte de formule générique englobant l'ensemble du génocide. 'Un terme métonymique', pour reprendre l'analyse d'Annette Wieviorka (...). Comme tant d'autres, je m'étais engouffrée dans la mythologie d'Auschwitz (*idem*: 157-158).

De fait, quelques pages auparavant, NS a relaté ses trois voyages à Auschwitz, persuadée qu'elle était alors du rôle central que seul ce camp jouait dans son histoire :

Me rendre à Auschwitz était pour moi un passage obligé, une évidence. (...) Pour moi, (...) Auschwitz était réellement le lieu de mon recueillement, celui où étaient morts mes quatre arrière-grands-parents [Chinka, Shlomo, Chana, Lejb], mes grands-oncles, ma grand-tante, et d'où était revenu mon grand-père, Max, le 7 mai 1945, sans Paula, sa première femme (*idem*: 141-142).

Les deux premières fois, dans la seconde moitié des années 1980, elle participait à ce que les Américains appellent une *roots journey*, un retour aux sources : alors que du premier voyage réalisé en compagnie de son père et de son frère, elle dit n'avoir

---

<sup>32</sup> A ce propos, NS signale la demande faite aux rescapés de la Shoah à leur arrivée en Israël : « changer aussitôt de langue et de nom. Il n'y avait pas de place pour les plaintes et la nostalgie. Le pays avait besoin de bâtisseurs, les nouveaux immigrants devaient panser leurs blessures, intégrer leur nouvelle patrie, se glisser dans leur nouvelle peau » (NS, 2013: 90).



gardé qu'un souvenir flou, il n'en fut pas de même du deuxième effectué avec sa mère, laquelle « semblait égarée » :

L'image désespérée qu'elle renvoyait d'elle-même me tétanisait, j'en aurais pleuré de rage, je ne savais comment l'aider (...). Je mis des années à comprendre que le mal-être de ma mère avait aussi à voir avec l'endroit même où nous nous trouvions, entre les baraquements du camp, sous le portail glaçant de l'entrée, à l'ombre des cuisines ou le long des barbelés où son père avait été broyé (*idem*: 143).

Le troisième voyage, elle le fera en 2012, vingt-cinq ans après qu'Albert et Fanny s'y sont rendus (*idem*: 145). Errant seule dans Cracovie, elle en vient à se demander « à quoi bon arpenter ces rues quand je pourrais vivre ma vie sans me sentir comptable de je ne sais quel fardeau. Alors qu'il a été convenu que se taire assurait la survie, voici que j'interroge, je piste les cadavres, je retranscris sur papier » (*idem*: 148). Le lendemain, à Birkenau, elle ressent un malaise : « Je n'en peux plus de baigner dans cette atmosphère, je ne sais plus quoi faire de mon héritage, je ne vois plus comment en rendre compte » (*idem*: 152).

À plusieurs reprises au cours de son récit, NS s'interroge en effet non seulement sur la façon de présenter les données objectives qu'elle a patiemment accumulées dans ses carnets – « Je sais que la façon que j'aurai de raconter sera aussi importante que ce que je raconterai » (*idem*: 137) – mais aussi sur la convenance et la légitimité de les diffuser.

Pour passer du témoignage au récit, voire au roman, « lequel était mon objectif », l'écrivaine admet qu'il lui faut inventer, amplifier, transformer ou condenser les événements, les mettre en scène pour qu'ils fassent sens, mais elle avoue être mal à l'aise avec ce procédé. En effet, se demande-t-elle, « avais-je le droit d'inventer à partir d'une histoire vraie ? Pouvais-je m'y risquer d'autant plus que plusieurs membres de ma famille avaient péri à Auschwitz ? » (*idem*: 118). A-t-elle le droit de « faire son miel » d'une histoire aussi tragique ?, s'interroge-t-elle dans une interview. De même qu'elle les expérimenta désagréablement lors de la parution de son premier roman, car plusieurs personnes vinrent corriger sa version des faits, elle se sent une fois encore harcelée par « les questions d'imposture et de légitimité » (*ibidem*). Bien qu'elle n'ait jamais, dit-elle, eu l'ambition de devenir la biographe de sa famille ni voulu faire œuvre de fiction,

« mais il fallait choisir », consciente de la difficulté de travailler à partir de son propre matériau – « Ici aussi, je jonglais entre les histoires privées et l’ambition de les transcender » (*idem*: 119) –, de l’impossibilité de tout dire – « Je n’accompagnerai les miens que jusqu’à un certain point. Je n’entrerais pas dans leurs têtes. Je ne serai jamais complètement avec eux » (*idem*: 137) – ainsi que de la nécessité de combler les blancs et de meubler les silences, donc d’imaginer, NS reconnaît que « la vérité vraie » ne cessait de lui demander des comptes (*idem*: 119).

Coincée entre le désir de se conformer à l’idée qu’elle se fait de ce que doit être un roman – « du souffle, des anecdotes, de l’illusion » – et la peur d’être prise en défaut, celle qui affirme s’être toujours complu dans le victimisme signale que c’est « donc en romancière fâchée contre elle-même » qu’elle tenta une reconstitution, « laquelle se basait, encore et toujours, sur [s]es souvenirs, [s]es lectures et les oui-dire de la famille » (*idem*: 120). Mais la question fondamentale, et la plus poignante, que se pose la romancière qui sait qu’elle n’écrira jamais qu’un ersatz d’une réalité impossible à appréhender pour qui ne l’a pas vécue – « Et l’écrire (...) ne me protège de rien » –, n’est-elle pas de savoir ce « que peut encore la littérature lorsqu’on sait qu’une odeur de chair humaine carbonisée se faisait sentir jusqu’à trente kilomètres autour des camps de Birkenau, d’Auschwitz, de Belzec, de Treblinka ? Et que certains jours, il pleuvait des cendres sur Cracovie. Le poids de ce que je veux raconter m’écrase » (*idem*: 138). D’où l’exigence de trouver une voie/voix propre pour raconter cette histoire.

Par ailleurs, rappelant que c’est l’historienne française Annette Wieviorka qui, dans son essai *L’heure d’exactitude : Histoire, mémoire, témoignage* (2011), pose la question des bienfaits de la parole, NS s’interroge à son tour : « En quoi serait-elle salvatrice ? » ; qui peut dire en effet que ce que les témoins appelés à la barre au procès Eichmann (1961) éprouvèrent par la suite fut « de l’ordre du soulagement ? » (*idem*: 149). Car, à l’heure de relater l’histoire de sa famille, elle qui sent vaciller sa confiance ne cesse de se demander si elle a raison de le faire, troublée qu’elle est par la prière de sa mère de ne rien entreprendre ni écrire sans son approbation :

Mon livre, censé apaiser les peurs et les chagrins hérités, au contraire, les ravive. (...) ‘Pourquoi, pourquoi est-ce que je nous inflige ça ?’ Je ne sais plus (...) quelle histoire je suis en train de servir, je ne trouve ma place nulle part, et mes questionnements, plutôt que de me libérer, encore et toujours m’enchaînent (*ibidem*).

L'histoire familiale qu'elle est en train de reconstituer, car elle s'en sent la dépositaire, justifie-t-elle qu'elle rompe le silence des générations antérieures, alors que sa génération à elle, la troisième, a également reçu l'ordre tacite de ne pas se faire remarquer, de ne pas faire de vagues ; « or voilà que ce qu'on a voulu enfouir remonte à la surface » (NS, « *Enfant de Mémoires* ») ? D'autant plus, dit-elle, qu'elle a le sentiment « de tourner autour de lieux communs, d'enfoncer des portes ouvertes, de [s]e réveiller avec trente ans de retard. (...) Qu'ai-je encore à découvrir ? » (*idem*: 115), puisque tant de livres sur la Shoah sont déjà parus et que tout a déjà été ressassé à l'infini.

En réplique à ces questions déconcertantes et à cette sensation du *trop tard*, NS saisit d'une part que, de là où elle est et parle, elle se situe « exactement dans un temps charnière : entre Max, mon grand-père vivant, et ce qui bientôt ne sera plus qu'encre noire dans les livres d'histoire » (*idem*: 117), aussi « renouveler le récit de ces expériences, c'est lutter contre l'anonymat et la destruction de l'identité des déportés lorsqu'ils entraient dans un camp » (Duhamel, 2018: 7) ; d'autre part, elle perçoit combien chaque vécu, quoique semblable à tant d'autres, a laissé des traces singulières dans chacune des familles : « Je me demandais comment cette histoire, celle-là et celle de milliers d'autres avaient glissé jusqu'à nous » (NS, 2015: 9) ; « Je crois que ce que je cherche à déterminer c'est ce qu'il reste de Max, de Rayele, et inévitablement de ce qu'ils ont vécu, en moi » (NS, 2013: 87) ; ou encore : « Je m'accroche à cette idée qu'il me faut avant tout chercher à comprendre ce que nous avons fait de cette histoire, et ce que cette histoire nous a fait. A Max, à ma mère, à moi » (*idem*: 155).

Dans les derniers chapitres de son récit, NS rappelle que sa quête avait débuté lorsqu'elle avait oublié le matricule de son grand-père :

Pour le retrouver, ou parce que trop désabusée, je m'étais enfoncée dans le royaume des morts. J'avais fait corps avec Max, je l'avais suivi au plus près, j'avais essayé de retracer sa trajectoire. Moins pour lui que pour moi, à dire vrai. Pour que je puisse m'en sortir. Remonter à la surface. Mettre un peu d'ordre. Donner un sens (*idem*: 207).

Dans l'entretemps, ce numéro, elle l'a retrouvé, « par hasard », dans un ancien carnet : « quelque chose en moi s'apaise. Soudain j'ai la sensation d'avoir occupé, ne fût-ce

qu'une seule fois, ma juste place. Mon intuition était la bonne » ; et NS de se féliciter d'avoir eu « le bon réflexe » lorsqu'elle écrivit dans son carnet, le 28 juin 1987 : « 'Pour ne pas oublier le numéro de mon grand-père'. Et dessous : '70807' », un palindrome, des chiffres soulignés de plusieurs traits énergiques, preuve, dit-elle, qu'elle devait alors être consciente de leur importance (*idem*: 167).

Dans l'épilogue, NS indique en outre que les fréquents séjours qu'elle fit à une certaine époque à Tel-Aviv n'avaient nullement pour but, du moins le pensait-elle, de se rapprocher de la tombe de son grand-père, et qu'ils éveillèrent en elle l'impression – « qui ne dura que le temps de l'écriture du livre » – qu'au milieu des jeunes Israéliens tatoués et des vieux bras numérotés, elle avait enfin trouvé sa place. Aussi était-elle bien décidée à les imiter : « je voulais marquer ce que je croyais être mon appartenance à la ville et à ses habitants » (*idem*: 234). Néanmoins, dès qu'elle récupéra le matricule de son grand-père, elle y renonça : « Je n'éprouvais plus le besoin de marquer ce que, de toute façon, je portais en moi. J'apprenais à détacher les morts des vivants » (*idem*: 235). Assurément, comme le signale Alain Delaunois, l'oubli du numéro tatoué sur l'avant-bras de son grand-père fut tout autant « une raison de faire réapparaître, en tant qu'écrivain, les couches incertaines des secrets, les zones d'ombres qui ont entouré la vie de Max » qu'« une raison d'écrire, pour mieux vivre, elle, en tant qu'être humain, petite-fille de déporté, lestée par les non-dits et les souffrances familiales » (Delaunois, 2013). A la question de savoir « qui peut se porter garant des bienfaits salvateurs de la parole ? », NS ne peut apporter de réponse, « si ce n'est que [pour elle] continuer de se taire n'est plus tout à fait possible » (NS, 2015: 25).

### ***La Shoah de Monsieur Durand***

L'impression du *trop tard* qu'elle éprouva au cours de la rédaction de ce récit où elle retraçait le parcours de son grand-père en vue de repérer les traces laissées par la Shoah sur les générations suivantes et de mettre, tant bien que mal, de l'ordre dans son histoire familiale, NS la ressentit de nouveau lors de la parution de son ouvrage :

je compris qu'il arrivait trop tard. La Shoah n'intéressait plus, du moins plus sous sa forme classique, *officielle*, on était passé à autre chose. Un cap avait été franchi, sans moi. Mon livre resterait de l'autre côté. La seule évocation d'Auschwitz suffisait à classer l'affaire. (...) Je compris que ce qui était dit ne serait plus reçu. Le problème

était réglé, il s'achevait avec la mort des derniers survivants et sa conséquence : des auditoires de plus en plus clairsemés. On avait fait le tour de la question, le tour de la mémoire, il y avait une façon de dire, une façon d'entendre, ce qu'on y ajouterait ne serait plus que paroles superflues. (...) L'entreprise de désacralisation avait commencé, et je ne m'en étais pas rendu compte (NS, 2015: 10-11).

Aussi s'attellera-t-elle, à partir de son vécu personnel, à réfléchir, d'une part, à la manière dont la mémoire de la Shoah s'est modifiée au fil des générations, d'autre part, à la question de la transmission future de cette mémoire. Tandis que la première génération, celle des rescapés, a préféré, pour diverses raisons (incapacité à exprimer l'enfer des camps, volonté de tourner la page et d'épargner les leurs...), se murer dans un profond silence, que la deuxième, celle de leurs enfants, a *grosso modo* respecté ce devoir de réserve pour laisser la vie reprendre ses droits, la troisième, la sienne et la dernière à avoir pu entendre la parole vive des survivants, s'est mise à fouiller inlassablement le passé, à « déterre[r] les secrets », à « produire ses propres récits. Ceux où on la voit se mettre en quête du passé » (*idem*: 32), en observant toutefois deux impératifs : la nécessité de pouvoir légitimer sa curiosité en prouvant sa filiation avec l'une des victimes ainsi que la proscription de la fiction. Pour cette troisième génération, celle des petits-enfants, dépositaire de quelques confidences de leurs aînés, il s'agit moins de s'attacher « aux faits qu'à leurs effets, on mesure leur portée ». C'est dire que « [leurs] livres sont respectueux, douloureux, bons élèves. Ils doutent, ils accompagnent, ils pleurent avec », ce qui n'empêche pas certains d'entre eux de « commence[r] à en avoir marre » (*idem*: 36) et surtout de se rendre compte qu'ils agacent la quatrième génération – ceux qui ont actuellement une vingtaine d'années –, laquelle souhaite rompre avec la « contrainte mémorielle » et s'émanciper de ce passé étouffant : « Les descendants sont tiraillés. Devoir de mémoire ou droit à l'oubli ? Une part d'eux est fatiguée d'être fidèle, patiente, coupable. Pourquoi souffrir nous, si eux ont tourné la page ? » (*idem*: 37).

Consciente qu'une ère est révolue

– Dans le monde qui était le mien, le souvenir et les effets de la Shoah constituaient un système de référence. On s'était construit avec elle ou contre elle. C'était un événement

au cœur de nos pensées. Celles des familles juives, bien sûr. Mais pas seulement: l'Europe, elle aussi, s'était construite autour de cet événement (Audétat, 2015) –,

que la mémoire de la Shoah ne sidère ou ne tétanise plus aujourd'hui comme elle le faisait auparavant, qu'une forme de lassitude, de désintérêt ou de distanciation vis-à-vis de ce passé s'est désormais installée chez les arrière-petits-enfants, NS s'interroge, non sans quelque inquiétude, sur la façon dont cette nouvelle génération va s'approprier et assumer un tel héritage, certes de manière bien moins passionnelle et sans plus se laisser dévorer par celui-ci : la mémoire de la Shoah continuera à se transmettre, mais, dit-elle, « ce ne sera plus la parole incarnée que j'ai entendue dans la bouche de mon grand-père. Elle n'aura donc plus la même charge. Et c'est inévitable. On va tous entrer dans cette histoire nouvelle » (*ibidem*). Quelle histoire ? Sans doute est-il trop tôt pour le dire..., selon NS qui se dit curieuse de découvrir ce que sera le livre majeur de l'étape suivante, « le livre de l'après-Shoah », écrit par quelqu'un qui n'aura pas, de quelque façon que ce soit, « ingurgité la Shoah dès le biberon. Et quand je dis la Shoah, ce sont aussi ses codes, ses interdits, la responsabilité à laquelle elle oblige » (AAVV, 2015) : « On ne saura plus qui parle, ni d'où, mais cela n'aura plus la même importance, ce sera même là la nouveauté : une Shoah pour tous, une Shoah désacralisée, dupliquée, fictionnalisée, mondialisée, analogisée. Une Shoah signée Monsieur Durand » (NS, 2015: 59).

### *Un monde sur mesure*

Dans son dernier récit dont le titre révèle progressivement toute sa complexité et dont la polysémie s'enrichit au fil de la lecture (Duhamel, 2017), NS retrace d'une part, sans trop de nostalgie mais en leur rendant hommage, l'histoire professionnelle de ses lignées grand-parentales ; d'autre part, elle y décrit son « détour de sept ans » (NS, 2017: 161) comme directrice et coresponsable des achats dans les magasins de prêt-à-porter de ses parents, un monde étriqué « qui était le sien et en même temps ne l'était pas » et où « elle en était restée au respect scrupuleux des programmes. Réussite, continuité, intégration. (...). Une autre façon de vivre sans sortir » (*idem*:120-121).

Relatant par ailleurs la reconversion radicale du métier de la confection de l'après-guerre jusqu'à l'heure actuelle en la situant dans l'évolution économique et sociale de notre société néo-capitaliste en voie d'uniformisation et de globalisation, l'écrivaine témoigne de l'émergence et du développement d'un système appelé la *Fast Fashion* – « les termes parlent d'eux-mêmes : la transformation du prêt-à-porter en sa

version la plus extrême et la plus *speedée*, le *prêt-à-jeter* » (*idem*:132) –, dont elle dénonce les conditions de travail précaires, inhumaines et dégradantes. Comme elle l'affirme dans une interview, l'effondrement, en avril 2013, du Rana Plaza (bilan : 1135 morts, un millier de blessés et de nombreux disparus), un bâtiment situé dans les faubourgs de Dacca, la capitale Bangladesh, et qui abritait des ateliers textiles travaillant pour de grandes enseignes européennes, fut un des incitants de l'envie d'écrire ce livre. De fait, comme elle en convient, à l'époque où, en compagnie de sa mère, elle descendait à Paris, au Sentier puis chez les fournisseurs asiatiques, afin d'y marchander « la came », elle ne mesurait pas la brutalité de certains de leurs jugements, « lorsque nos réserves, nos refus, nos visages fermés pouvaient avoir la froideur d'un sabre » ; ce n'est que plus tard, une fois revenue aux métiers du livre et lorsqu'elle dut à son tour affronter refus et fins de non-recevoir, qu'elle prit réellement conscience de son ancienne dureté comme de la position de pouvoir qu'elle avait alors occupée comme acheteuse (*idem*:144).

Des magasins de vêtements à cette vie au milieu des livres, le chemin fut long et tortueux, reconnaît celle qui, dans sa jeunesse, alors qu'elle œuvrait comme apprentie les jours de braderie chez Vogue, comme préposée aux emballages des caisses de la Veldstraat ou comme complice de Rayele aux commandes de la boutique *Miss Florence*, avait eu quelque ambition de devenir une « commerçante intellectuelle », « autrement dit *et cultivée et vendeuse de shmattès* », ce que son père traduit « par une boutade, tendre bien qu'un peu triste : 'Ils seront surpris les clients le jour où tu leur vendras des vêtements en leur récitant tes poèmes.' » (*idem*:121). Dans ce monde de chiffres, imperméable à la culture et dont la sortie s'avérera aussi difficile que l'entrée dans le monde des lettres, « s'imaginer écrivain » n'était nullement évident : « Les chaînes étaient lourdes, les arrachements violents. Il fallait se convaincre que vivre autrement ne signifiait pas abandonner les siens. Qu'on pouvait passer à autre chose » (NS, 2017: 119), sans que ce changement d'état ne soit aussitôt interprété comme un acte de trahison envers son entourage.

Toutefois, la passion de la lecture – son autre mode de connaissance du monde – qu'elle cultive depuis son enfance lui aura appris que « des aller et retour entre ici et là-bas étaient possibles » (*idem*:115) : dans *Passion simple*, Annie Ernaux, la femme de lettres, ne raconte-elle pas comment elle aime follement au rythme d'une chanson de

Sylvie Vartan ? Quant à Octave Mouret, n'avait-il pas en épousant Denise quitté le *Bonheur des Dames* et donné un nouveau sens à son existence ? : « On pouvait donc partir. Rompre la chaîne, sortir du magasin, laisser entrer le jour » (*idem*:119)

Dès le moment où elle remisa son costume de Sancha pour revenir, tardivement, vers le monde de l'édition et s'adonner à l'écriture, NS gomma de sa biographie cette étape de sept années passées entre les fringues. Certes, le « vous avez écrit un beau livre » de son éditeur comptait bien plus pour elle que la rétribution financière qu'elle pourrait en obtenir. Cependant, dit-elle, « un peu par réflexe, un peu pour rendre hommage à Octave et Tina », elle osa discuter, assez timidement il est vrai, la somme qui lui serait versée : « Voilà qu'au moment de prendre mon envol, j'étais ramenée à mon point de départ : qui suis-je ? combien je vaudrais ? que misez-vous sur moi ? ». C'est dire combien, à défaut de l'affranchir, son discret marchandage la ramenait irrémédiablement à son monde antérieur, celui des commerçants, où elle avait grandi et travaillé. La réponse de son interlocuteur : *on est là pour parler de livres et non d'argent*, la remit à sa place : « Quelle place ? Je n'avais pas fini d'emporter les miens avec moi » (*idem*:162-163), doit constater celle qui semble avoir trouvé un bel équilibre de vie entre l'héritage familial et le choix personnel :

De cette vie qui m'avait précédée sur trois générations, je m'étais petit à petit avancée vers une vie choisie, comme on finit par trouver ses bons vêtements. (...) Dans les librairies où je présentais mes livres, ce n'était plus l'acheteuse Sancha qui officiait. (...) Désormais, assise derrière une table, il en allait de ma chair, de mes heures d'écriture, c'est moi que j'offrais à la vente (*idem*: 187).

## Épilogue

À l'heure de se demander s'il est possible de trouver sa voie alors qu'a priori elle a déjà été tracée par nos ascendants et aussi de s'interroger sur la manière de s'en affranchir sans les trahir, NS répond que la littérature « donne du sens » à ce qu'elle a traversé : « Grâce à elle, je peux mieux me situer dans une histoire intime et familiale. Cet acte vertigineux me permet de la réparer, afin de la réajuster à ma taille » (Elkaïm, 2017: 104).

En optant pour la voie de l'écriture comme moyen de témoigner d'un monde en train de disparaître, celui des rescapés des camps de la mort – tel son grand-père Max – ,



mais aussi celui, flamboyant, de ses parents dans lequel elle a longtemps évolué, NS lutte contre le silence, l'amnésie et l'oubli du passé ; elle rend hommage à la tradition familiale et à l'héritage historique dont elle sait être, elle aussi, la gardienne et la passeuse. Mais ce regard en arrière s'accompagne toujours d'un regard en avant, sur l'époque actuelle et sur le monde à venir : « La littérature est un lieu où tout peut être équivoque, un lieu formidable pour penser le monde dans toute sa complexité, ses contradictions » (Van de Woestyne, 2019: 45).

Depuis quelques années, outre son activité de romancière mémorialiste, NS participe comme enseignante à l'Atelier des Écritures contemporaines de La Cambre/École nationale supérieure des arts visuels<sup>33</sup>, et anime l'atelier d'écriture du Club Antonin Artaud<sup>34</sup>, un centre de jour pour adultes souffrant de difficultés psychologiques et en phase de reconstruction. L'écriture comprise comme thérapie pour cette écrivaine qui sut transformer un monde sur mesure en un monde à sa mesure : « Écrire, c'est un cheminement qui permet de dérouler les épaules, de trouver ma place dans ce monde » (*ibidem*).

### Références bibliographiques

AUDÉTAT, Michel (2015). « Je constate que la Shoah suscite désormais une forme de lassitude ». *Le Matin Dimanche*, 12 avril 2015, p.17.

AAVV (2015). « Auschwitz. Les gardiens de la mémoire. Un entretien avec Nathalie Skowronek », *Information juive*  
<URL:[https://docs.wixstatic.com/ugd/7d530a\\_13599aa812d74a87b49b679e55c23215.pdf](https://docs.wixstatic.com/ugd/7d530a_13599aa812d74a87b49b679e55c23215.pdf)>  
[consulté le 08/X/2019].

DELAUNOIS, Alain (2013). « Un numéro tatoué sur l'avant-bras », *Le Carnet et les Instants*, n° 178, p.89.

DUHAMEL, Joseph (2015). « Banaliser la Shoah ? », *Le Carnet et les Instants* <URL:<https://le-carnet-et-les-instants.net/2015/05/19/skowronek-shoah-monsieur-durand/>> [consulté le 08/X/2019].

---

<sup>33</sup> <http://www.lacambre.be/fr/formations/atelier-des-ecritures-contemporaines>

<sup>34</sup> [http://www.clubantoninartaud.be/crbst\\_18.html](http://www.clubantoninartaud.be/crbst_18.html)

DUHAMEL, Joseph (2017). « Le fil du monde », *Le Carnet et les Instants* <URL: <https://le-carnet-et-les-instants.net/2017/04/05/skowronek-un-monde-sur-mesure/>> [consulté le 08/X/2019].

DUHAMEL, Joseph (2018). « Ecrire sur les camps », *Le Carnet et les Instants*, n°199, pp.3-11 ; « Nathalie Skowronek. Une identité à travers les conflits », *Le Carnet et les Instants*, n°199, pp.12-15.

ELKAÏM, Kerenn (2017). « La machine à coudre et la question juive », *L'Arche*, n° 665, pp.104-105.

KAMPS, Géraldine (2011). « Nathalie Skowronek : "Karen et moi" ». Centre Communautaire Laïc Juif <URL: <http://www.cclj.be/actu/judaisme-culture/nathalie-skowronek-karen-et-moi>> [consulté le 08/X/2019].

SKOWRONEK, Nathalie (2011). *Karen et moi*. Paris: Arléa.

SKOWRONEK, Nathalie (2013). *Max, en apparence*. Paris: Arléa.

SKOWRONEK, Nathalie (2015). *La Shoah de Monsieur Durand*. Paris: Gallimard.

SKOWRONEK, Nathalie (2017). *Un monde sur mesure*. Paris: Grasset.

SKOWRONEK, Nathalie (s.d.).

- « La Pologne, pays de notre enfance ? » ;
- « Karen avant Karen » ;
- « Max, à ce que j'imagine » ;
- « Enfant de Mémoires »

<URL: <https://www.nathalieskowronek.com/textes--collaborations>> [consulté le 08/X/2019].

VAN DE WOESTYNE, Francis (2019). « Nathalie Skowronek. 'Dis-moi Max, c'était comment, Auschwitz...?' », *La Libre Belgique*, samedi 17 et dimanche 18 août 2019, pp. 44-45.

## À PARTIR DE LA PAIRE FRANCE- BRÉSIL, RÉFLEXIONS SUR LA CONTRIBUTION DE LA LITTÉRATURE DE VOYAGE POUR LA CONSTRUCTION D'IMAGINAIRES GÉOGRAPHIQUES<sup>1</sup>

**Maria de Fátima OUTEIRINHO**

Un. de Porto – ILCML

outeirinho@letras.up.pt

**Résumé :** La littérature de voyage, surgie du contact avec l'autre, se présente en tant qu'espace à vocation d'accueil pour ce qui est des auto et hétéro-représentations, à impact potentiel non négligeable auprès du public-lecteur et par le biais de différents supports médiatiques, et par la bienveillance curieuse de ses lecteurs. Il s'agira donc dans ces brèves notes de réfléchir sur le rôle du récit de voyage dans la construction d'imaginaires géographiques, entendant par-là « (...) l'ensemble de représentations, images, symboles ou mythes porteurs de sens par lesquels une société (ou un sujet) se projette dans l'espace » (Dupuy & Puyo, 2015: 21). Il est donc question ici de considérer, d'une part, l'émergence et la circulation ultérieure de stéréotypes, et d'autre part, la possibilité de la redescription de représentations françaises, à partir de traits constitutifs de la littérature de voyage.

**Mots-clés :** littérature de voyage, imaginaire géographique, France-Brésil,

**Abstract :** Emerging from the contact with the other, travel literature presents itself as a welcoming space for self and hetero-representations, with a significant potential impact on the audience-reader not only by the means of different media but also by the curious benevolence of its readers. In these brief notes, we aim to reflect on the role of travel narrative in the construction of geographical imaginary, thus meaning « (...) l'ensemble de représentations, images, symboles ou mythes porteurs de sens par lesquels une société (ou un sujet) se projette dans l'espace » (Dupuy & Puyo, 2015: 21). It is thus a question of looking at, on the one hand, the emergence and the subsequent circulation of stereotypes, and, on the other hand, the possibility of redescription, considering characterizing patterns of travel literature.

**Keywords:** travel literature, geographical imaginary, France-Brazil

---

<sup>1</sup> Cet article est financé par les fonds FEDER du Programme d'Exploitation des Facteurs de Compétitivité – COMPETE (POCI-01-0145-FEDER-007339) et par les fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la science et la technologie, dans le cadre du projet stratégique « UID/ELT/00500/2013 ».

Si, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'initiative éditoriale de l'abbé Prévost, avec la publication intitulée *Histoire générale des voyages ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues*, est bel et bien le signe de l'attention portée à un objet textuel qui se construit autour du voyage, le XIX<sup>e</sup> siècle est lui l'étape où l'adhésion à la pratique culturelle du voyage, inscrite dans une culture du loisir, déclenche toute une production de récits avidement recherchée par le public lecteur, un phénomène qui se traduit par une parution, dans un premier moment dans la presse périodique, notamment dans le feuilleton du journal, suivie de près par la parution en livre. Misant sur un accord de principe, celui du voyage effectif dont on fait le récit – même si par la suite une émancipation face à un univers référentiel se produit par le biais de processus de fictionnalisation –, les textes de voyage ont encore un public fidèle. En fait, de nos jours, et malgré l'actuelle connaissance supposée du monde par tout un chacun, ne serait-ce que parce que le monde semble être à la distance d'un petit clic, cette production continue à nourrir des collections de littérature de voyage ou, dans sa version plus numérique, le web social sous diverses déclinaisons, en offrant la singularité d'un regard, ce qui en constitue sûrement l'attrait.

En effet, cette écriture du je – ou du nous – qui surgit du contact avec l'autre pivot, à des degrés divers, sur deux piliers : le socle de l'identité et le socle de l'altérité. Elle se présente en tant qu'espace à vocation d'accueil pour ce qui est des auto- et hétéro-représentations, à impact potentiel non négligeable auprès du public-lecteur et par le biais de différents supports médiatiques, et par la bienveillance curieuse de ses lecteurs. Il s'agira donc dans ces notes de réfléchir sur le rôle du récit de voyage dans la construction d'imaginaires géographiques, entendant par là – et nous reprenons la définition adoptée par Lionel Dupuy et Jean-Yves Puyo – « (...) l'ensemble de représentations, images, symboles ou mythes porteurs de sens par lesquels une société (ou un sujet) se projette dans l'espace » (2015: 21). Il est question ici de considérer, d'une part, l'émergence et la circulation ultérieure de stéréotypes, et d'autre part, la possibilité de la redescription de représentations, en l'occurrence, sur le Brésil, à partir de traits constitutifs de la littérature de voyage.

Comme prolégomènes à notre réflexion, et bien que dans les deux cas le *corpus* textuel convoqué ne se limite pas, en termes génériques, à la littérature de voyage,

partons de trois études : « France et Brésil : dialogues possibles à travers la littérature de voyage » (2010) de Maria Elizabeth Chaves de Mello, « Le Brésil dans l’imaginaire littéraire français actuel : images de la latinité et du métissage » (2011) de Rita Olivieri-Godet et « Deus escreve direito por linhas tortas » (2014) de Régis Tettamanzi. Le premier, celui de Maria Elizabeth Chaves de Mello, a pour but de présenter des réflexions sur la littérature de voyage de quelques Français venus au Brésil aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, en considérant leurs regards et en les comparant avec ceux de Jean-Christophe Rufin, pour penser le rapport France-Brésil. Comme le souligne Mello, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles l’ambiguïté (2010: 130-131) des représentations à signe divergeant semblent de mise : « Il se présente, tantôt comme lieu paradisiaque, tantôt comme le lieu de la paresse et de la cruauté... » (*idem*: 129). Au XXI<sup>e</sup> siècle, chez Rufin, Maria Elizabeth Chaves de Mello identifie malgré tout une permanence de ces représentations. Dans le roman *Rouge Brésil*, un regard plutôt euphorique sur le Brésil le traverse : « D’un côté, la civilisation européenne, conquérante et universelle, qui se veut libératrice et se découvre meurtrière ; de l’autre, le monde indien, avec sa sensualité, son rapport avec la nature, son sens de l’harmonie et du sacré, le permanent appel du bonheur... » (*idem*: 133). Dans *La Salamandre*, Mello dégage une représentation du Brésil, en tant que « culture abrutie et violente » (*ibidem*). Et Mello de conclure que le Brésil reste pour les Français

un mythe ambigu (...) servant comme base de critique à la morale de civilisation par le fait d’offrir le spectacle de la supériorité de l’homme naturel (...) le mythe d’un monde nouveau à être préservé, mais, en même temps, un monde primitif, violent qui doit être civilisé... (*ibidem*)

Rita Olivieri-Godet, quant à elle, s’attarde sur le parcours de l’imaginaire français au sujet du Brésil, sur « la permanence des mythes qui sous-tendent ces représentations (ou leurs nouvelles lectures). Chemin faisant, aussi verra-t-on peut-être émerger de nouveaux paramètres dans ces images que donnent de l’altérité brésilienne les productions littéraires françaises » (Olivieri-Godet, 2011). Ayant pour objet d’analyse des romans parus au XXI<sup>e</sup> siècle, de Jean-Paul Delfino, Jean-Marie Blas de Robles et Jean-Christophe Rufin, Olivieri-Godet signale le fait que les trois auteurs se donnent pour but la fuite, voire déconstruction, de clichés sur le Brésil : « Dégagés

d'une vision ethnocentriste et de l'idéal civilisateur, ces écrivains se sentent investis d'une conscience ethno-anthropologique qui les pousse à vouloir faire comprendre et interpréter le plus justement possible les multiples détails de la culture brésilienne » (*ibidem*), en dehors d'une vision touristique, d'un « regard égaré par l'exotisme, qu'ils dénoncent » (*ibidem*). En outre, il s'agit maintenant de faire jouer le concept de latinité si fondamental jusqu'au début du XXe siècle avec celui du processus de métissage culturel. Rita Olivieri-Godet souligne le caractère essentialiste et dichotomique des représentations que l'on se fait du Brésil depuis toujours dans l'imaginaire européen. Elle en dégage une constante idéologique que l'on retrouve au fil du temps chez différents auteurs : « (...) une même critique de la décadence de la civilisation européenne et une même volonté de la part de chacun d'eux d'ancrer dans ce pays l'espérance d'une humanité nouvelle » (*ibidem*). Il est en plus question dans cette production littéraire contemporaine du combat contre la méconnaissance des Français sur le Brésil et, par conséquent, des stéréotypes ancrés sur une approche euphorique de cet espace sud-américain. Toujours est-il qu'une conception essentialiste de l'Autre est de difficile disparition, et donc il est signalé : « [qu'] Il serait nécessaire de dépasser les topos, ces images omniprésentes dans la représentation de l'Autre qui conduisent à le réifier sous l'étiquette d'une essence inaltérable » (*ibidem*).

Le texte de Régis Tettamanzi, une introduction à *Le voyage au Brésil, une anthologie de voyageurs français et francophones du XVIIe au XXe siècle*, en plus d'une présentation des critères de sélection des textes, des lignes thématiques respectives et de considérations sur le statut de ces auteurs, identifie comme l'un de ses objectifs, « (...) suggérer que les clichés ne sont pas une fatalité, qu'ils n'ont pas forcément la vie dure, dès lors que l'on prend un peu de recul historique » (2014: 8). Bien que l'on considère des possibilités de refiguration des représentations sur le Brésil, on a de nouveau affaire à des stéréotypes et au repérage de quelques-uns des *topoi* offerts par ces récits. Pays qui intrigue et séduit, espoir, fascination, voilà des constantes à ne pas oublier : « Depuis sa 'découverte' au début du XVIIe siècle, le Brésil n'a cessé de fasciner l'Europe » (*idem*: 7). Et Tettamanzi estime même qu'« Il arrive fréquemment qu'on ne le connaisse pas très bien, mais peu importe : le Brésil apparaît assez spontanément comme positif, et les Brésiliens passent en général pour des gens agréables...// En même temps, peu de pays sont autant associés à des clichés persistants » (*idem*: 8).

En partant de textes où le voyage est de la partie, même s'il n'est pas toujours question de littérature voyage, les apports de Maria Elizabeth Chaves de Mello, Rita Olivieri-Godet et de Régis Tettamanzi mettent ainsi en relief les images sur l'Autre brésilien dont la littérature se fait véhicule, mais en particulier un certain type d'image : le stéréotype. Par conséquent, ce n'est pas un hasard si l'on constate le caractère fort productif d'une approche imagologique des textes de voyage vu la présence considérable des hétéro-représentations et des autoreprésentations qui ont trait au sujet textuel et à son espace d'appartenance. Entendant par image une représentation culturelle soutenue par une relation de tension entre identité et altérité dans le sens développé par Daniel-Henri Pageaux (1989) ou Jean-Marc Moura (1998), cette présence intense d'images sur l'autre étranger donne à voir donc aussi des constructions identitaires relatives au sujet textuel (Outeirinho, 2014).

Cependant, pour ce qui est du stéréotype, il surgit souvent comme élément majeur et on n'insistera jamais assez sur le fait que ces images de l'Autre s'inscrivent dans la longue durée et façonnent l'imaginaire culturel. Tel que Daniel-Henri Pageaux le souligne,

Les images appartiennent au temps long, et plus particulièrement les images stéréotypées, parce que le stéréotype est foncièrement anachronique, ou mieux achronique, en ce qu'il sert à montrer (et à démontrer), en dehors d'un temps historiquement défini, l'essence, ou une part essentielle, de la culture (et de la nature) d'un peuple (2003: 13).

Comme nous l'avons observé en étude précédente (Outeirinho, 2014)<sup>2</sup>, les récits de voyage, fondés sur des déplacements factuels, se construisent sur des enjeux dialogiques de tout ordre : les relations entre cultures, la culture d'appartenance et la culture cible, la réflexion sur l'autre et sur soi-même, le va-et-vient dialogique entre les différents textes qui intègrent la bibliothèque mentale de celui qui écrit et son propre texte ; ils se nourrissent d'autres textes, de façon avouable et légitime, vu leur poétique, fondée sur une culture partagée qui rapproche de façon complice auteur et lecteur. Intégré dans une famille littéraire qui fonctionne en tant qu'*auctoritas*, le récit de voyage se fait l'écho de

---

<sup>2</sup> Et que nous revisitons par la suite ici.

tout un fonds d'images sur l'étranger. Par conséquent, le lecteur-voyageur emporte toujours un bagage mental fait de mémoires, servant de filtre à son regard sur l'espace visité et dont le récit respectif rend témoignage. Au-delà de cette forte dimension dialogique, l'exploration d'une expérience et d'un patrimoine culturels communs – un patrimoine littéraire, pictural, filmique – est donc un des traits constitutifs de la poétique du genre. Par ailleurs, ce socle culturel partagé s'articule autour d'une double centralité, à savoir, la centralité d'un je, celle de l'écrivain-voyageur, et la centralité du récepteur, faisant appel à une interface qui engage et agrège ces deux instances : l'ensemble de représentations que la rencontre avec l'Autre fait émerger et qui souvent trouve sa source dans un imaginaire collectif national et/ou transnational qui va être perpétué ou redécrit. Penchons-nous maintenant sur ces deux sortes de centralité.

La présence d'un je singulier, protagoniste d'une écriture du moi, aux résonances autobiographiques et presque toujours manifesté par un narrateur à la première personne, personnage principal et témoin d'une expérience viatique vécue, à partager, est une axe et pilier structurants du récit. En fait, et paradoxalement, la spécificité des différents textes de voyage réside

(...) énormément [dans] un trait commun et conditionnant du récit : l'équation personnelle du voyageur faite de choix singuliers, [qui sont] ancrés sur une sensibilité artistique, politique ou autre. Le récit de voyage est alors défini par l'assomption d'un je qui se présente en tant que voyageur, légitimant le particularisme de l'observation, du jugement et du rapport personnel face à une dimension d'étranger et qui donne à voir une géographie spécifique du regard et de la curiosité, en développant une fonction de commentaire à l'adresse du lecteur (*idem*: 123).

De même, au niveau de la production textuelle, la stratégie de la mise en partage, déjà soulignée, est aussi révélatrice de la centralité du récepteur. Nous nous référons à un imaginaire en circulation dans l'espace culturel d'appartenance et de l'auteur, et du lecteur, l'évocation et usage de toute une pléiade de références culturelles à identification facile de la part de la réception, misant sur le plaisir de la reconnaissance signalé par Jean-Claude Berchet (1990) ; et le stéréotype y est pour quelque chose. Une stratégie de proximité est ainsi déployée et pour ce faire efficacement le lecteur est souvent interpellé tout au long du récit ; et les marques illocutoires qui parsèment les



textes en témoignent de façon exemplaire, faisant du récepteur un deuxième pilier dans la structuration du récit de voyage par cette présence plus ou moins explicitée du destinataire au niveau intratextuel.

Juste pour souligner l'importance accordée au lecteur, il suffit de rappeler d'autres choix constructifs communs à différents écrivains-voyageurs, les rassemblant encore une fois dans une famille littéraire, même si la singularité de chaque voyageur assigne aux textes une empreinte personnelle. En effet, le souci de variété, en vue de l'offre d'information au lecteur et en vue de son délasserment, justifie l'adoption de stratégies – communes – qui assurent une lecture stimulante. Ainsi « le narrateur circule-t-il entre une tonalité grave ou plaisante, le cliché du guide de voyage et le commentaire personnel, la note historique et la note légendaire, l'événementiel et le fictionnel » (Outeirinho, 2014 : 123), aux enjeux de séduction et fidélisation du lecteur.

Mais revenons sur la stratégie du partage renforcée par tout un imaginaire collectif en processus de revisitation du fait de l'adoption d'une écriture de la redite ancrée sur la reproduction de cet imaginaire. Face à un espace visité et même s'il n'y a pas de concordance avec l'espace rêvé, le voyageur rappelle un répertoire d'images déjà connues, conduisant ainsi à leur perpétuation.

Au début de notre étude, et partant de la paire France-Brésil, nous rappelions les apports de Maria Elizabeth Chaves de Mello, Rita Olivieri-Godet et Régis Tettamanzi au sujet des images sur l'Autre brésilien dont la littérature se fait véhicule, mais en particulier le fait que, malgré certaines refigurations de ces images, un certain type de représentation, le stéréotype, tendait à perdurer. Et Rita Olivieri-Godet d'observer que

Les images que livrent du Brésil les récentes œuvres littéraires publiées en France sont le résultat des relations complexes qui, au fil du temps, se sont établies entre les deux peuples. S'y mêlent la vision « réelle » (le plus souvent imprégnée de leurs propres fantasmes) que les écrivains français ont eues de cette nation et ce que leur dictait, au moment historique précis où ils écrivaient, l'imaginaire social de leur communauté nationale. Les écrivains qui s'attachent à faire l'expérience de l'Autre – ici, du Brésil – se livrent à une exploration des relations entre identité et altérité en croisant des images déjà bien balisées entre le Vieux Monde et le Nouveau Monde. (Olivieri-Godet, 2011)

Or, et pour les raisons énoncées, dans le fil du temps, la littérature de voyage a joué un rôle considérable dans la propagation et sédimentation d'images sur le je et sur l'autre, ce rôle non négligeable dans le cadre des relations interculturelles par la mise en circulation de représentations s'est vu renforcé par le fait que la littérature de voyage s'avère être une littérature de médiation (Pageaux, 2003: 281-282), entendant par médiation

(...) l'ensemble des pratiques culturelles que suppose la mise en contact des deux réalités littéraires et culturelles, à commencer par celle de l'écrivain intermédiaire (...) et les différentes modalités de l'écriture de la médiation, écriture sur un espace intermédiaire, celui que dessinent les relations entre deux ou plusieurs textes, littératures, espaces culturels (Pageaux, 2005: 14).

Et en plus, une littérature aux rapports étroits avec des processus et supports médiatiques.

Ceci dit, penser les espaces, les imaginaires, les circulations de représentations, notamment de l'ailleurs, penser le dialogue France-Brésil ou tout autre dialogue entre cultures, c'est continuer à s'attarder sur un *corpus* parfois vu comme traditionnel mais à l'impact significatif vu les enjeux trans-temporels qu'il met en œuvre et dont d'autres formes génériques font le relais.

### **Références bibliographiques**

BERCHET, Jean-Claude (1990). *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*. Paris: Robert Laffont, 1990.

DUPUY, Lionel & PUYO, Jean-Yves (2015). « Introduction générale », *L'imaginaire géographique. Entre géographie, langue et littérature*. Pau: Presse de l'Université de Pau et des pays de l'Adour, coll. « Spatialités ».

MELLO, Maria Elizabeth Chaves de (2010). « France et Brésil : dialogues possibles à travers la littérature de voyage », *Synergies Brésil*, n° spécial 2, pp. 127-134.

MOURA, Jean-Marc (1998). *L'Europe littéraire et l'ailleurs*. Paris: PUF.

OLIVIERI-GODET, Rita (2011). « Le Brésil dans l'imaginaire littéraire français actuel : images de la latinité et du métissage », *Revue Silène*, Centre de recherches en littérature et poétique comparées de Paris Ouest-Nanterre-La Défense, [http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=comm&comm\\_id=79](http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=comm&comm_id=79) [disponible le 02/10/17].

OUTEIRINHO, Fátima (2014). « Des *topoi* de la littérature de voyage à son approche parodique », *Cadernos de Literatura Comparada*, n° 30, pp. 121-132, <https://ilc-cadernos.com/index.php/cadernos/article/view/91> [disponible le 2/10/17]. .

PAGEAUX, Daniel-Henri (1989). « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », *Précis de Littérature Comparée*. Paris: PUF.

PAGEAUX, Daniel-Henri (2003). *Trente Essais de Littérature Générale et Comparée ou la corne d'Amalthée*. Paris: L'Harmattan.

PAGEAUX, Daniel-Henri (2005). « Péninsule ibérique et interculturalité », in Ana Clara Santos (ed.), *Relações Literárias Franco-peninsulares*. Lisboa: Edições Colibri, UALG, pp. 13-26.

TETTAMANZI, Régis (2014). « Deus escreve direito por linhas tortas », *Le voyage au Brésil. Anthologie de voyageurs français et francophones du XVIIe au XXIe siècle*. Paris: Robert Laffont, pp. 7-25.

## UN RÉCIT DE VOYAGE PEU CONNU DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

### *Viagens em Marrocos* de Rui da Câmara

**Francisco TOPA**

Un. de Porto / CITCEM

ftopa@letras.up.pt

**Résumé :** L'article aborde le livre *Viagens em Marrocos* de Rui da Câmara, publié en 1879. Moins un journal de voyage que l'ébauche d'un essai sur le Maroc à partir d'une expérience personnelle et d'une diversité de sources, cette ouvrage c'est la plus ancienne au Portugal sur ce sujet et elle très peu connue. L'appréciation générale du territoire, de sa culture et de ses habitants est largement négative, en raison d'une approche eurocentrique.

**Mots-clés :** Maroc, voyages, XIX<sup>e</sup> siècle, Rui da Câmara.

**Abstract:** This paper addresses the book *Viagens em Marrocos* by Rui da Câmara, published in 1879. Less a travel diary than the draft of an essay on Morocco from a personal experience and a diversity of sources, this book is the oldest in Portugal on this topic and it is very little known. The general appreciation of the territory, its culture and its inhabitants is largely negative, because of a Eurocentric approach.

**Keywords:** Morocco, travels, 19<sup>th</sup> century, Rui da Câmara.

Le voyage est un important élément théorique et pratique du monde globalisé dans lequel nous vivons – un monde dans lequel nous sommes apparemment plus proches les uns des autres, bien que toutes sortes d'obstacles continuent à nous séparer et à rendre notre coexistence difficile. C'est aussi pour cela qu'il est devenu un thème fréquent dans tout genre d'études, y compris les études culturelles et littéraires. Le voyage est ainsi avéré comme moyen d'enregistrer et de connaître le monde et l'autre, mais aussi d'enregistrer et d'essayer de connaître le sujet qui voyage et sa culture d'origine.

En ce qui concerne le Maroc, nous nous attendrions à ce qu'il y ait au Portugal un ensemble remarquable de rapports et d'études, compte tenu de la proximité géographique entre les deux pays et des liens historiques qui les unissent. Il est bien connu qu'entre le VIII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècles, les Arabes de l'autre côté de la Méditerranée se sont établis sur le territoire qui correspond aujourd'hui au Portugal, et qu'ils ont laissé d'importantes empreintes culturelles qui font toujours partie de l'identité lusitaine. Plus tard, entre 1415 et 1769, dans le contexte de l'expansion maritime portugaise en Afrique septentrionale et occidentale, le mouvement s'est inversé, avec cependant des caractéristiques très différentes (une situation de guerre, une présence confinée à quelques forteresses) et beaucoup moins de conséquences en ce qui concerne le rapprochement entre les deux peuples. Malgré cela et malgré les relations commerciales entretenues au fil des siècles, le Maroc n'est pas un thème récurrent dans la littérature portugaise ni un sujet particulier de la littérature de voyage du Portugal, contrairement à ce qui se passe, par exemple, en France ou en Espagne<sup>1</sup>.

L'anthologie organisée par Abdelmouneim Bounou en 1998, *Relatos portuguesas de viagens (1870-1996) : a imagem de Marrocos*, démontre cela : non seulement les textes portugais sont rares, mais ils sont aussi tardifs. Cette situation a un peu changé dernièrement, avec un défilé d'écrivains et de journalistes, tels que Miguel Sousa Tavares (*Sul*<sup>2</sup>, 1998), Fernando Venâncio (*Quem inventou Marrocos : diários de viagem*, 2004) ou Luís Soares (*Viagem a Marrocos*, 2015), qui parlent du Maroc.

Le texte le plus ancien que nous puissions inclure dans la catégorie des récits de voyage sur le Maroc a été publié en 1879. Il fut écrit par Rui da Câmara, un illustre inconnu. Inocêncio Francisco da Silva, dans son *Diccionario Bibliographico Portuguez*

---

<sup>1</sup> Sur le cas espagnol, cf. l'étude bien connue de Marín, 1996.

<sup>2</sup> Bien qu'un seul des chapitres concerne le Maroc, « Emboscada em Marraquexe » [Emboscade à Marrakech].

(1906: XVIII, 298), avoue n'avoir aucun renseignement au sujet de l'auteur. De même pour les deux critiques, d'ailleurs plutôt favorables, publiées dans la presse de l'époque<sup>3</sup> : elles ne présentent rien de nouveau en ce qui concerne Rui da Câmara, autre qu'il fait ses débuts avec ce livre (apparemment, il s'arrêta là). En outre, au long du récit, Rui da Câmara lui-même se plaint de ne pas avoir le talent d'un écrivain : « Pena tenho de que a minha descrição não tenha nem o vigor, nem o colorido digno do assumpto. Não sou escriptor. Escrevo, da mesma forma que o poderia contar de viva voz, a uns amigos, n'um cavaco de rapazes » (Câmara, 1879: 30)<sup>4</sup>.

L'ouvrage ne permet pas non plus d'apprendre davantage au sujet de la vie de Rui da Câmara, si ce n'est qu'il est – comme il était courant chez les voyageurs à cette époque – une personne cultivée et avec un penchant particulier pour l'Angleterre. Peut-être pouvons-nous encore déduire, à partir de la dédicace (« A meu primo Jacintho Gago da Camara Barão de Fonte-Bella »<sup>5</sup>), que notre auteur était originaire des Açores, puisque son cousin, sûrement Jacinto da Silveira Gago da Câmara (1851-1894), le 2<sup>e</sup> baron de Fonte Bela, est né à Ponta Delgada.

En ce qui concerne l'œuvre elle-même, il faut tenir compte, en premier lieu, de la durée du voyage, qui n'est pas explicitement indiquée. De même, il n'est pas clair si l'expérience qui est au cœur du livre s'est déroulée en une seule fois ou en plusieurs voyages dans ce territoire. Cette ambiguïté est, par ailleurs, déjà apportée par le titre : *Viagens em Marrocos* peut signifier une suite de voyages effectués à l'intérieur du Maroc, ainsi qu'une suite de voyages effectués dans ce territoire à des moments différents. Comme il s'agit moins d'un journal de voyage que de l'ébauche d'un essai sur le Maroc à partir d'une expérience personnelle et d'une diversité de sources, les déplacements du voyageur-écrivain ne se situent généralement pas dans un instant précis. Il y a, cependant, deux exceptions : au début, le narrateur écrit « Quando pela primeira vez fui a Africa (Marrocos), estavamos em março de 1870 »<sup>6</sup> (Câmara, 1879: 8) ; quelques pages plus loin, il dit avoir visité la ville de Rabat « no anno de 1874 »<sup>7</sup>

---

<sup>3</sup> Vicomte De Benalcanfor (1879) et Azevedo (1879).

<sup>4</sup> « Je crains que ma description n'ait ni la force ni la coloration digne de ce fait. Je ne suis pas un écrivain. J'écris comme je pourrais le raconter de vive voix à des amis, lors d'une conversation entre garçons » [Ma traduction, comme dans les cas suivants].

<sup>5</sup> « À mon cousin Jacintho Gago da Camara, le Baron de Fonte-Bella ».

<sup>6</sup> « La première fois que je suis allé en Afrique (au Maroc), c'était en mars 1870 ».

<sup>7</sup> « en 1874 ».

(*idem*: 210). Outre ces remarques directes, d'autres fois nous nous apercevons qu'il existe un écart considérable entre les événements vécus et les événements relatés. À un moment donné, par exemple, Rui da Câmara écrit que « nos mettemos dentro d'um jardim, pertecente hoje á embaixada allemã »<sup>8</sup> (*idem*: 28). Que pouvons-nous donc conclure de ces données? Que l'auteur a maintenu ses contacts avec le Maroc au moins de 1870 à 1874 (nous ne savons pas si de façon continue). Cette circonstance fait de lui un observateur documenté – une caractéristique également confirmée par un petit ensemble de sources bibliographiques qu'il cite plusieurs fois.

C'est une liste courte, mais digne d'être notée. Elle comprend deux ouvrages en portugais, l'un sur Mazagan (El Jadida), l'autre sur les dégâts au Maroc causés par le séisme de Lisbonne en 1755 :

- Luiz Maria do Couto de Albuquerque da Cunha, *Memórias para a História da Praça de Mazagão*. Revistas pelo socio efectivo Levy Maria Jordão e publicadas pela Academia Real das Sciencias (Lisboa, 1864) ;
- Amador Patrício de Lisboa, *Memorias das principaes providencias, que se derão no terremoto que padeceo a corte de Lisboa no anno de 1755*, ordenadas, e oferecidas à magestade fidelissima de El-Rei D. José I (Lisboa, 1758).

Deux livres en espagnol, dont les détails et la structure ont été largement utilisés par Rui da Câmara, font aussi partie de cette liste : *Manual del Oficial en Marruecos, o Cuadro Geografico, Estadístico, Histórico, Político y Militar de aquel Imperio*, de Don Serafín E. Calderón (Madrid, 1844), et *Recuerdos Marroquíes del Moro Vizcaíno José María de Murga el Hach Mohamed el Bagdady* (Bilbao, 1868). Ce dernier ouvrage est un cas curieux: son auteur (1827-1876), militaire et voyageur connu sous le nom de *El Moro Vizcaíno*, partit pour le Maghreb en 1861 ; il s'établit au Maroc deux ans plus tard et y vécut en tant que renégat, ce qui lui permit de s'intégrer et de connaître en profondeur la vie du pays.

Parmi les ouvrages cités par Câmara figurent aussi trois livres français : *Le Maroc contemporain*, de Narcisse Cotte (Paris, 1860), auteur qui vécut quatre ans au Maroc, où il fut attaché au consulat français à Tanger ; *Souvenirs du Maroc: souvenirs de guerre et de voyage*, de Charles Yriarte, écrivain et dessinateur qui avait accompagné

---

<sup>8</sup> « nous sommes entrés dans un jardin qui appartient aujourd'hui à l'ambassade de l'Allemagne ».

la campagne d'Espagne au Maroc (Paris, 1863) ; et *Recherches historiques sur les Maures: et histoire de l'empire de Maroc*, de Louis de Chénier, le consul de France dans plusieurs villes marocaines à partir de 1767 (Paris, 1787, 3 vols.).

Finalement, Rui da Câmara fait référence à un livre en anglais : *Western Barbary : Its Wild Tribes and Savage Animals*, de John H. Drummond Hay, envoyé extraordinaire du Royaume-Uni au Maroc (London, 1844).

Outre ce fonds bibliographique diversifié et sélectionné, qui représentait une grande partie de ce que les Européens de l'époque connaissaient en ce qui concernait le Maroc, Câmara disposait également de sources d'information personnelles, à savoir, les consuls portugais et d'autres pays européens qui l'accueillaient dans les villes qu'il visitait, et plusieurs autres anonymes, comme le pilote de port espagnol à Tanger. Au sujet de ce dernier, il affirme : « Foi d'elle que colhi muitos apontamentos que me servem agora para este livro. »<sup>9</sup> (Câmara, 1879: 155) Par ailleurs, et selon l'habitude des voyageurs de cette époque, un serviteur, en l'occurrence Gilali, un jeune homme de vingt ans, rejoignait cette galerie de personnages.

Après ces observations préliminaires, tenons compte, maintenant, de la façon dont le Maroc et les Marocains sont représentés dans le livre de Câmara. Malgré les circonstances atténuantes (comme nous le verrons), l'appréciation générale est largement négative – comme celle d'autres voyageurs européens à cette époque – et commence immédiatement lors de la visite à la première ville, Tanger : « Parecer-lhe-ha impossivel que posaa haver uma cidade tão primitiva, apenas a tres horas de viagem da Europa ! »<sup>10</sup> (*idem*: 21) L'état actuel du territoire est systématiquement vu comme la déchéance d'un passé glorieux :

Mas se isto aconteceu na sua idade d'ouro, hoje os modernos mouros estão muito longe de seguir tal exemplo. A mulher entre elles nada vale, nada representa. É somente um instrumento de prazer e de trabalho, e está reduzida ao nada da ignorancia e da escravidão (*idem*: 56)<sup>11</sup>.

---

<sup>9</sup> « J'ai recueilli auprès de lui de nombreuses notes dont je me sers maintenant pour ce livre ».

<sup>10</sup> « Cela peut sembler impossible, une ville aussi primitive, à seulement trois heures de distance de l'Europe ! »

<sup>11</sup> « Si cela se produisait à leur âge d'or, les Maures modernes sont loin de suivre un tel exemple. La femme ne vaut rien, ne représente rien pour eux. Elle n'est qu'un instrument de plaisir et de travail, rabaisée au néant de l'ignorance et de l'esclavage ».



Nous pourrions nous demander si ces mots ne s'appliqueraient pas également à la situation de la femme portugaise à cette époque et nous pourrions de même inverser beaucoup d'autres remarques : « A ignorancia dos arabes é completa em toda a extensão da palavra; e as idéas que teem em relação aos europeus são muito absurdas. » (*idem* : 76)<sup>12</sup>. Il suffit cependant de souligner qu'il s'agit d'un problème de fond qui renvoie surtout à l'impossibilité d'accepter un modèle de civilisation différent. Sous cet angle, le Maroc est jugé négativement par son prétendu retard technique :

Parece incrível o estado de prostração intelectual em que se acha esta infeliz nação ! Basta dizer, para não fazer menção de outros factos, que em pleno seculo XIX e no anno em que vivemos, não ha em todo o imperio uma simples typographia, não se conhece o telegrapho, não ha um palmo de caminho de ferro, nem mesmo estradas (*idem*: 222)<sup>13</sup>.

La religion en vient à être présentée comme l'une des causes du prétendu retard du Maroc (bien que parfois l'auteur soutienne l'inverse) : « Parece até que se apressaram a abraçar o islamismo para terem á mão uma origem perenne de fanatismo com que accender mais facilmente o seu odio á civilisação, e um instrumento mais efficaz e poderoso para a combater e destruir » (*idem*: 279)<sup>14</sup>.

De nombreux autres aspects sont évalués négativement, en raison d'une approche eurocentrique qui, dès le début, a marqué l'expansion européenne et a laissé des traces dans d'innombrables textes et lieux. Il n'est donc pas surprenant que l'auteur se méfie de la musique (« A musica é antes uma algazarra inqualificavel e estrondosa do que o resultado da combinação harmoniosa e melodiosa dos sons » (*idem*: 280)<sup>15</sup>), des chansons (« Os guinchos particulares das mouras que enchiam o terraço, como signal de

---

<sup>12</sup> « Les Arabes sont entièrement ignorants, dans toute l'étendue du mot ; et leurs idées sur les Européens sont complètement absurdes ».

<sup>13</sup> « L'état de prostration intellectuelle dans lequel se retrouve cette nation malheureuse semble incroyable ! Il suffit de dire, pour ne pas faire mention d'autres exemples, qu'au XIXe siècle et dans l'année où nous sommes, nous ne pouvons trouver une seule typographie dans tout l'Empire, le télégraphe demeure un inconnu, pas un bout de chemin de fer, même pas de routes ».

<sup>14</sup> « Il semble même qu'ils se soient empressés d'embrasser l'islam pour avoir à portée de main une flamme perpétuelle de fanatisme, avec laquelle ils éclairent plus facilement leur haine de la civilisation, et un instrument plus efficace et plus puissant pour combattre et détruire cette dernière ».

<sup>15</sup> « La musique est davantage un charivari insupportable et turbulent plutôt que le résultat d'une combinaison harmonieuse et mélodieuse des sons ».

jubilo, atordoavam-me os ouvidos e despertavam-me immensamente a curiosidade », *idem*: 50<sup>16</sup>), des odeurs (« Não se póde imaginar o cheiro nauseabundo que exhala uma caravana de camellos, quando a gente lhe passa perto. » (*idem*: 33<sup>17</sup>)), de la monotonie des paysages (« Ao principio estava gostando de vêr as ondas desfazerem-se, e desdobrarem-se na areia suavemente, mas no fim de duas horas já estava deveras molestado » (*idem*: 37<sup>18</sup>)) ou du tempérament de ses habitants, c'est-à-dire les Maures (« A avareza é um dos vicios que entre elles predomina, sem estarem contudo isentos de todos os mais » (*idem* : 53<sup>19</sup>)). Et il n'est pas étonnant que, involontairement, à certains moments, l'auteur semble ne pas distinguer les humains des animaux : « Os soldados iam sempre na frente com uns paus nas mãos, desviando os mouritos e os cães que são muitos » (*idem*: 40)<sup>20</sup>

Néanmoins, l'auteur démontre également qu'il apprécie et admire certains aspects du Maroc, de sa culture et de ses habitants. En ce qui concerne la religion, Rui da Câmara manifeste son éblouissement au sujet de la spiritualité de l'Adhan (qu'il appelle *canto do mouro*, ou le chant du Maure) (*idem*: 59) ou de la sérénité avec laquelle « o mahometano vê chegar-se a sua ultima hora sem temor, com uma indiferença completa, para não dizer alegria; e murmurando a sua profissão de fé, ou invocando sómente o nome de Deus, morre com uma serenidade que é necessario observar para poder comprehender » (*idem*: 60)<sup>21</sup>. L'auteur portugais porte une admiration semblable aux conteurs (il dit à propos d'un de ces hommes : « Que escriptor á Ponson du Terrail se perdeu alli ! » (*idem*: 75<sup>22</sup>)), à l'escrime (« mas que

---

<sup>16</sup> « Les singuliers cris, signes de joie, des Maures remplissaient la terrasse, étourdissaient mes oreilles et éveillaient particulièrement ma curiosité ».

<sup>17</sup> « Vous ne pouvez pas imaginer l'odeur nauséabonde qui s'exhale d'une caravane de chameaux lorsqu'on y passe à côté ».

<sup>18</sup> « Au début, je prenais plaisir à regarder les vagues se déferler et s'étendre doucement sur le sable. Mais au bout de deux heures, je m'ennuyais à périr ».

<sup>19</sup> « Parmi eux, l'avarice est l'un des vices qui l'emportent, bien qu'ils ne soient pas dépourvus de tous les autres ».

<sup>20</sup> « Les soldats ouvraient la marche en tenant des bâtons dans leurs mains, et ils écartaient ainsi les petits Maures et de nombreux chiens ».

<sup>21</sup> « Sans avoir de peur, le mahométan voit sa dernière heure s'approcher, avec une complète indifférence, voire joie ; il chuchote sa profession de foi, ou n'invoque que le nom de Dieu, et meurt avec une sérénité qui, pour être saisie, doit être témoinnée ».

<sup>22</sup> « C'est un écrivain dans le style de Ponson du Terrail qui s'y est perdu ! »

esgrima e que escola ! » (*idem*: 82<sup>23</sup>)), à l'hospitalité (« O hospede entre os arabes é o enviado de Deus, e deve ser recebido como tal » (*idem*: 73<sup>24</sup>)) ou au climat :

Em Marrocos ha um magnifico clima, ha mar, ha montanhas, ha um céu constantemente azul, respira-se o perfume e o aroma das flôres e dos laranjaes, ha campos imensos, onde se podem largar as redeas d'um cavallo sem receio d'obstaculos, ha caça abundante por toda a parte, ha festas curiosas, mas não ha mulheres! (*idem*: 112)<sup>25</sup>.

En plus de ses deux attitudes diamétralement opposées, l'auteur de *Viagens em Marrocos* prend parfois, de façon plutôt intéressante, un certain recul. Voici un exemple : « A nossa civilização é, aos olhos dos arabes, o que nós chamamos a sua barbaria » (*idem*: 70)<sup>26</sup>. Une autocritique plus ou moins humoristique accompagne quelquefois cette relativisation, comme l'illustre ce commentaire sur l'application de la loi : « Esta scena [deposição de moedas junto do juiz e argumentação a favor da causa] prolongou-se alternadamente entre as duas partes, concluindo por ter razão a que deu mais dinheiro, e por ser castigado o que deu menos... Não achei novo o processo, porque na Europa também se vê d'isto » (*idem*: 183-184)<sup>27</sup>

Toutefois, c'est surtout l'autre qui est l'objet de l'humour de l'auteur – un humour qui peut être plus retenu : « Ao fundo um pequeno edifício, ao rés do chão, com um alpendre, dous bancos de pedra a cada lado d'uma porta, um coxim, e sobre elle um mouro de perna cruzada. É a alfandega e o capitão do porto » (*idem*: 17)<sup>28</sup> ; ou, à l'inverse, plus catégorique :

---

<sup>23</sup> « mais quelle escrime et quelle école ! »

<sup>24</sup> « Chez les Arabes, l'hôte est l'envoyé de Dieu, et doit être accueilli en conséquence ».

<sup>25</sup> « Au Maroc, le climat est magnifique, il y a la mer, les montagnes, un ciel toujours bleu, on respire le parfum et la fragrance des fleurs et des orangeraiés, dans les champs immenses vous pouvez lâcher les rênes d'un cheval sans craindre les obstacles, partout le gibier est abondant, il y a de curieuses fêtes, mais pas de femmes ! »

<sup>26</sup> « Aux yeux des Arabes, notre civilisation est ce que nous appelons leur barbarie ».

<sup>27</sup> « Cette scène [auprès du juge, chaque partie dépose les pièces de monnaie ainsi que les arguments pour plaider sa cause] s'est déroulée tour à tour, pour terminer en concluant que la partie qui avait donné le plus d'argent avait raison, et que celle qui en avait donné le moins serait punie... Je n'ai pas trouvé le processus nouveau, on le voit aussi en Europe ».

<sup>28</sup> « Au fond, un petit bâtiment, au rez-de-chaussée, avec un porche, deux bancs en pierre de chaque côté d'une porte, un coussin et sur celui-ci un Maure les jambes croisées. C'est la douane et le capitaine du port ».

A anatomia está em Marrocos tão adiantada como os outros ramos da sciencia medica ; senão vejamos : os mouros tem o coração no estomago ou o estomago no coração, como quizerem ; na sua lingua expressam-se ambas as cousas por uma só e unica palavra ; em quanto aos ossos, é noção dos doutores marroquinos que no esqueleto do homem ha tantos ossos quantos dias tem o anno (*idem*: 140)<sup>29</sup>.

Malgré les limites de son approche eurocentrique, Rui da Câmara propose un large portrait du Maroc qui passe par des villes comme Tanger, Assilah (et Ksar El Kébir), Larache, Tétouan, Fès, Meknès, Rabat, Salé, Casablanca, Mazagan (El Jadida), Azemmour, Safi, Mogador (Essaouira), Agadir, Ceuta, Melilla. Il décrit également les principaux groupes ethniques et sociaux vivant sur le territoire, à savoir : les Maures, les Arabes, les Berbères, les Noirs, les Juifs, les renégats et les saints. Il énonce leurs pratiques sociales et inclut des notes sur des événements généralement interdits aux Européens : un mariage maure à Tanger ; ce qu'il appelle « paschoa dos mouros »<sup>30</sup> (probablement l'Aïd-el-Kébir, la fête du sacrifice) ; l'observation, déguisé en femme, d'un groupe de femmes maures lors d'une fête après une circoncision ; un mariage hébreu ; la visite d'un harem à Tétouan ; deux exécutions par décapitation à Rabat ; le pèlerinage à un lieu saint.

Les informations recueillies vont toutefois peu au-delà du domaine de la curiosité, et justifient les derniers mots du livre : « Tal é este originalissimo paiz. Tal é esta originalissima *civilização* ! » (*idem*: 301)<sup>31</sup> Cela laisse déjà entrevoir les événements qui, des années plus tard, auront lieu au Maroc – et en Afrique, en général – et dont une question posée par Rui da Câmara semble être le présage: « Soando a hora da civilização para a parte do continente africano dominado pela França, o imperio de Marrocos continuará sepultado no somno de barbarie em que jaz ha tanto tempo ? » (*idem*: 292)<sup>32</sup>

---

<sup>29</sup> « Au Maroc, l'anatomie a fait autant de progrès que les autres branches des sciences médicales ; voyons donc : le cœur des Maures est dans l'estomac ou leur estomac est dans leur cœur, comme bon leur semble ; les deux choses ne font qu'un seul et même mot dans leur langue ; selon les médecins marocains, en ce qui concerne les os, il y en a autant dans le squelette de l'homme qu'il y a de jours dans une année ».

<sup>30</sup> « Pâques des Maures ».

<sup>31</sup> « Telle est l'originalité de ce pays. Telle est l'originalité de cette *civilisation* ! »

<sup>32</sup> « Quand l'heure de la civilisation sonnera dans la partie du continent africain que la France domine, l'empire du Maroc restera-t-il enseveli dans le sommeil de la barbarie où il gît depuis si longtemps ? »

Malgré leurs limites évidentes, les ouvrages tels que celui-ci méritent d'être relus : parce qu'ils nous obligent à faire face à une partie de notre passé ; parce qu'ils nous éclairent au sujet de blocages, en ce qui concerne les liens avec d'autres peuples, qui subsistent de nos jours ; parce qu'ils nous font rechercher la raison de voyager et d'être un voyageur, à une époque où on voyage de plus en plus sans vraiment quitter son lieu mental de départ.

### **Références bibliographiques**

AZEVEDO, Guilherme d' (1879). *Chronica Occidental*. « O Occidente ». Vol. II, n° 39 (1<sup>er</sup> août), p. 114.

BOUNOU, Abdelmouneim (1998). *Relatos portugueses de viagens (1870-1996) : a imagem de Marrocos*. Fès: Faculté de Lettres et Sciences Humaines Dhar El mahraz – Fès.

CAMARA, Ruy da (1879). *Viagens em Marrocos*. Illustré par M. Macedo, C. Alberto e Pastor. Porto / Braga: Livraria Internacional de Ernesto e Eugenio Chardron.

MARÍN, Manuela (1996). *Un encuentro colonial: viajeros españoles en Marruecos (1860-1912)*. « Hispania ». LVI/1, n° 192, pp. 93-114.

SILVA, Inocêncio Francisco da & ARANHA, Brito (1906). *Diccionario Bibliographico Portuguez*. Tome XVIII. Lisboa: Imprensa Nacional.

VISCONDE DE BENALCANFOR (1879). *Cartas Lisbonenses*. « O Commercio do Porto ». n° 169 (16 juin), p. 1.